

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*Le Spectateur catholique*, tome I, Bruxelles ; Paris, Janvier 1897 – Juin 1897 (n°1-6).

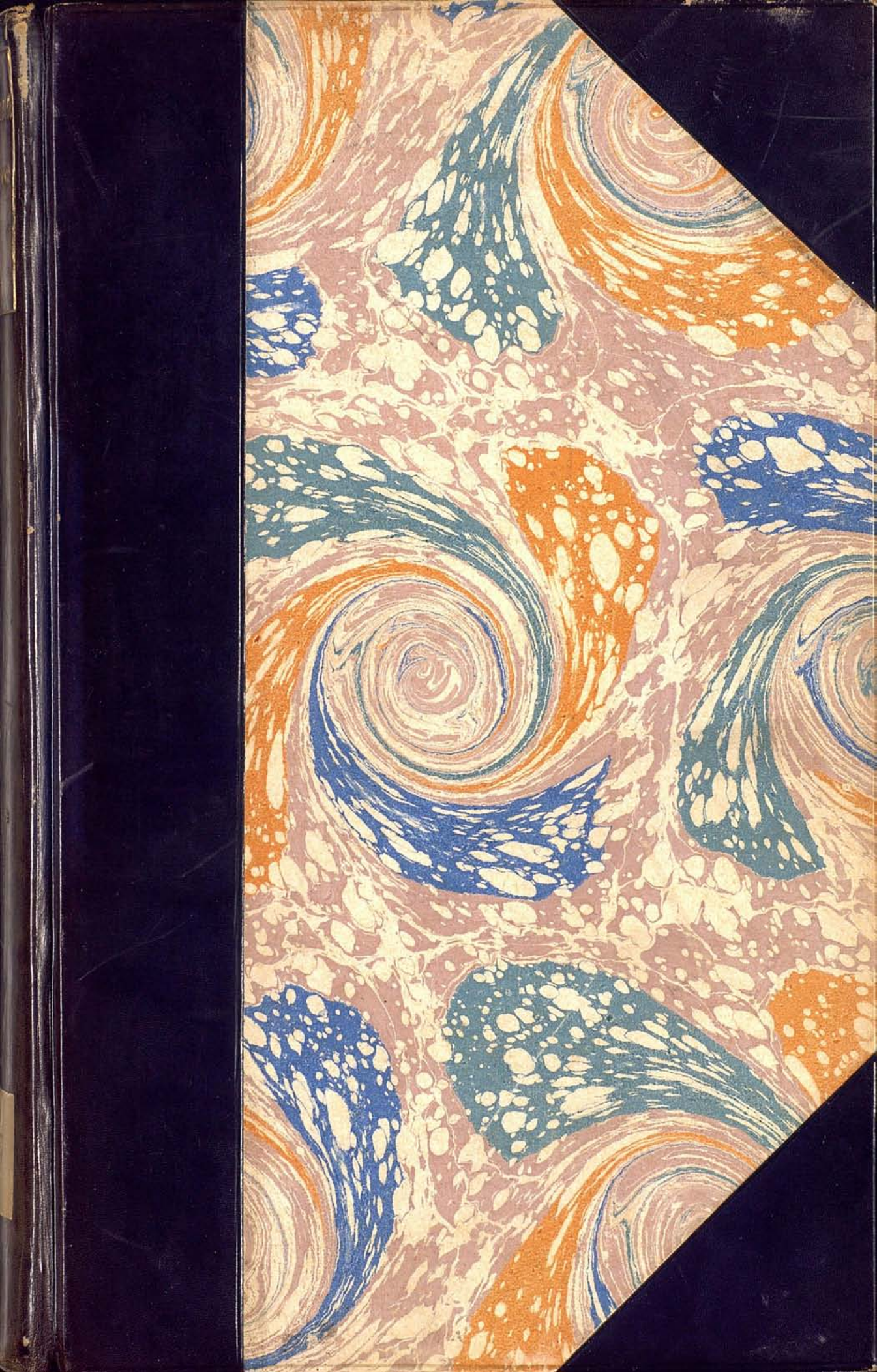
---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>









52417

52417



le Spectatevr catholique



DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 h<sup>res</sup>)</i> 44, avenue du Maine <b>PARIS</b>	M. VICTOR KINON au <b>Siège de la Revue</b> 40, rue Hydraulique <b>BRUXELLES</b>	M. WILLIAM RITTER (pays germaniques, balkaniques et Suisse) I Johannesgasse, II, <b>VIENNE</b>
--	---	--

M. MARIUS ANDRÉ II, rue Olozaga <b>MADRID</b>	M. RAFAEL MITJANA Via Gaeta, 4 <b>ROME</b>
---	--

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	Abbé L. HALFLANTS, à Tirlemont
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	Abbé P. HALFLANTS, à Louvain.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nîmes.
M <sup>re</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. ADH. SCHEIJS, à Verrijck-Louvain.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	Abbé ARM. THIÉRY, à Louvain.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.	M. CL. VOLIO, à Paris.





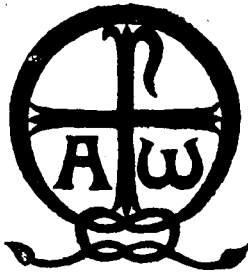
# le Spectatevr catholique

**TOME I**

**Janvier-Juin 1897**



**FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM**



**FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS**

**BUREAUX DU SPECTATEVR CATHOLIQUE**

**BRUXELLES**  
40, rue Hydraulique.

**PARIS**  
44, avenue du Maine.





Edition } N° 20  
de Luxe } 30 ex. *yt*

Janvier 1897  
N° I

# le Spectateur catholique

## Préface :

le Spectateur catholique : Constitution.  
Incertus auctor : Psallite Christo.  
M. Alphonse Germain : Pour Jésus.  
Rituale Romanum : Benedictio Seminis.

## Propre du Mois :

Raymond Lulle (trad.  
M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé I.

## Science religieuse :

S. Jean de la Croix (trad.  
M. R. de Gourmont) : Cantique de la Nuit de l'Âme.  
M. E. D. B. ; M. M. A. et  
M. A. G. : Mémorial.

## Art religieux :

M. Louis Denise : Rimes pour la Vierge Marie.  
M. Victor Kinon : De la musique intérieure.  
M. Charles Morice : La Religion de Paul Verlaine.  
M. Adrien Mithouard : Les Poètes Mystiques I.  
M. E. D. B. ; M. A.-E. J. : Mémorial.

## Jugement religieux :

M. Raoul Narsy : Monseigneur d'Hulst.  
Louis Veuillot : Lettre à Ernest Hello (*médite*).  
M. E. D. B. : Miroir du Mois.  
M. Raoul Narsy : Théâtre : L'Évasion.

— Faire-part. —

FIDES  
QUAERENS  
INTELLECTUM



FIDEM  
QUAERENS  
INTELLECTUS

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

BRUXELLES  
40, rue Hydraulique.

PARIS  
44, avenue du Maine.

# Le Spectateur Catholique

Mensuel

de Science, d'Art et de Jugement religieux

---

DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

---

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 heures)</i> 44, avenue du Maine PARIS	M. VICTOR KINON au Siège de la Revue 40, rue Hydraulique BRUXELLES	M. MARIUS ANDRÉ 11, rue Olozaga MADRID
--	---	--

---

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

---

COMITÉ

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	M. ALPH. GERMAIN, à Paris.
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. EDM. DE BRUYN, à Anvers.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nîmes.
M <sup>re</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. ADH. SCHEYS, à Verrijck-Louvain.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. CL. VOLIO, à Paris.

---

Le Spectateur Catholique laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

— Les manuscrits ne sont pas rendus. —

---

ABONNEMENT ANNUEL : 6 frs. (port en sus).

(Édition de luxe sur papier de hollande Van Gelder : 20 frs.)

---

Le Spectateur Catholique paraît en fascicules mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



Nettement, et avant toute parole, ce signe réclame la protection spirituelle, et manifeste l'intention première et dernière d'un apostolat.

Lequel ?

La volonté réfléchie et le dévouement décisif de quelques croyants permettent d'avancer que ce fascicule inaugure un mode de penser, apologétique.

— Mais — miracle de ces temps ! — une telle conception, qui est la seule normale et rigoureuse, apparaît peu ordinaire.

— Cette initiative, en outre, prétend à toute la sévérité d'une œuvre.

Il sied donc qu'on s'en explique.

Voici.

Quelques prêtres, des publicistes et lettrés, et un certain nombre d'esprits éminents, renseignés sur les mouvements d'idées et les exigences qu'ils font naître, voulurent considérer les organes, et partant la situation, de l'intelligence catholique dans les pays de langue française.

Elle était telle :

D'objet universel, en dehors de la presse rapide, quelques périodiques, d'une part, s'intéressent à tous les domaines de la connaissance et à toutes les préoccupations de la vie. *La Quinzaine, Le Correspondant, Les Etudes, La Revue Générale*, etc., sont louables et nécessaires.

De culture spéciale, se rencontrent, d'autre part, quelques revuettes appliquées à la littérature désintéressée et puis les admirables centres d'activité professionnelle, ignorée par là-même de la masse. Ce sont des chaires, des laboratoires, des musées ; il y en a cent, il y en a plus : *Revue Thomiste, Revue Néo-Scholastique, Annales de Philosophie chrétienne, Revue des questions scientifiques, Bulletins de l'Institut Catholique, Muséon, Science Catholique, Analecta Bollandiana, Revue de l'Art chrétien, Musica Sacra*, noms écrits au hasard, et puis les revues de liturgie, de critique, d'histoire, d'institutions, de sociologie, encore les mille messagers pieux.

Floraison intense et merveilleuse. Mais, on

le sait, ces œuvres sont perdues dans des provinces étrangères l'une à l'autre, et peu de routes y conduisent.

— Aussi, ces esprits s'étonnèrent-ils, qu'une telle activité ne se fut portée plus tôt vers cet objet primordial, d'un organe ramenant ces dispersions au principe, par des renseignements succincts et des études synthétiques.

Les couleurs se rangeraient en un prisme : cette revue serait apologétique, rien qu'apologétique, mais en tout apologétique.

Le plan indiqué, on ne douta pas un moment que l'édification ne fût entreprise. La métaphore sollicite à préciser, un peu glorieusement, ce rêve d'un monument ordonné et complet : une église et ses institutions voisines et complémentaires : assemblée, école, atelier et maîtrise.

La religion recherche Dieu, le dogme Le révèle, la mystique Le conquiert ; la morale renseigne l'ordre de Dieu sur le monde ; les saints et les grands chrétiens, ceux qui ont obéi en aimant, c'est-à-dire en agissant, la tradition les vénère.

Ce système de Dieu est exalté par les moyens d'expression de l'homme supérieur : les arts littéraire, graphique ou plastique et musical.

Voilà comme quoi *Le Spectateur Catholique* délimite son domaine : la part de Dieu et du divin en le monde et sur le monde.

Un des plus éminents d'entre nous spécifia notre objet de pensée : *Le Génie du Christianisme*.

Nous nous réclamons d'une telle intention, sans prétendre à un tel éclat.



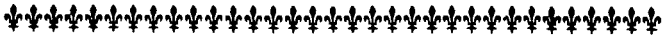
Mais, très humblement, nous voulons comprendre l'hymne du jour, et agir.

*« Ibant Magi, quam viderant,  
Stellam sequentes præviam :  
Lumen requirunt lumine :  
Deum fatentur munere. »*

en l'Épiphanie 1897.

M. MARIUS ANDRÉ  
M. THOMAS BRAUN  
M. LÉON COENEN  
M<sup>gr</sup> C. DE HARLEZ  
M. ERNST DELTENRE  
M. LOUIS DENISE  
M. VICTOR DENIJN  
M. ARISTIDE DUPONT  
M. LAURENT FIERENS  
M. ALPHONSE GERMAIN  
M. ARNOLD GOFFIN  
M. VICTOR KINON  
D<sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL  
M. HENRI MAZEL  
M. ADRIEN MITHOUARD  
M. RAOUL NARSY  
M. ADHÉMAR SCHEYS  
M. JOSEPH VAN LIDTH DE JEUDE  
M. CL. VOLIO

le fondateur :  
EDMOND DE BRUIJN.



§**ophia** patriꝯ/  
C**hris**te magister/  
munera linguae  
dulcia nostrae  
da/ deus auctor  
rexque redemptor.

§**emina** verbi  
sparge per orbem  
gentibus/ ut te  
rite canentes  
laudibus ornent/  
lucis amator.

§**sal**lite summo/  
psallite regi/  
psallite Iesu/  
psallite C**hris**to/  
psallite vivo/  
psallite vero.

§**sanna** in altis/  
osanna in aestris/  
osanna in arboribus/  
osanna in undis/  
osanna in istis/  
o deus/ odis.

§**loria** patri/  
gloria nato/  
gloria sancto  
S**piritu**/ qui est  
summa potestas  
sanctaque virtus.

(XVII<sup>us</sup> Hymnorum incertae originis in Appendice Poëtarum latinorum Medii Aevi Tomi II partis prioris ex MONUMENTIS GERMANIAE, Berlin 1883).

# Pour Jésus

*Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur ?*

St-Luc., 12.

Le mouvement de renaissance spiritualiste, perceptible depuis quelques années, se dessine de plus en plus précis dans toutes les nations où l'on pense. Ce n'est pas qu'un système frais éclos rassemble d'inattendus prosélytes, ce n'est pas non plus qu'une doctrine établie jouisse d'un regain de faveur ; non, consultez les travaux des revues et les différents ouvrages inspirés par les questions psychiques, considérez, enfin, les divers milieux intellectuels, on se trouve, signe des temps, en face d'une multitude d'aspirations personnelles.

Les spiritualistes dont il s'agit sont des non-croyants que travaille la Grâce à en juger par leur tourment métaphysique ou mystique. Les catholiques resteront-ils sans aller à ces chercheurs de bonne foi ? Ne les disputeront-ils pas à l'ennemi qui, déjà, les convoite et les sollicite ? N'est-ce pas de crises analogues que sont nées les conversions de ces deux belles âmes, M. J. K. Huijsmans et M. Albert Jounet ?

A l'œuvre donc, penseurs et écrivains catholiques ; c'est à nous particulièrement qu'appartient cette mission, car les ecclésiastiques et les religieux ne se trouvent pas en contact avec nos égarés du spiritualisme, et la plupart même en ignorent la langue. Nous sommes de l'Église militante, c'est pour militer, malheur à qui l'oublie. Notre champ d'action s'étend partout où ne peuvent encore pénétrer nos prêtres, à nous d'être leurs pionniers, à nous l'honneur insigne de préparer les voies aux Sacrements !

La doctrine du divin Maître proclame l'action ; la vraie vie chrétienne oblige à l'action ; la pensée, comme la nature, enseigne l'action ; être et agir sont synonymes dans l'École, et, d'ailleurs, métaphysiquement, Dieu n'est-il pas l'Acte pur ?

Agissons donc, à l'exemple du Sauveur, à l'exem-

ple de ses Apôtres et de leurs saints continuateurs, sans attendre qu'on nous y incite ou qu'on nous encourage ; qu'a-t-il besoin de secours humains celui qu'embrase la Foi ? L'amour dont on brûle pour Dieu, il faut le traduire par des actes ; les plus contemplatifs l'affirment et Ruysbroeck lui-même le prononce : « L'amour ne peut être oisif. »

Laissant aux mondains les œuvres de charité extérieure, si nombreuses et si prospères, adonnons-nous aux œuvres de charité spirituelle, de propagation évangélique. *L'homme ne vit pas seulement de pain...*

Surtout pas d'enthousiasmes stériles, pas d'exaltation paradoxale, — l'agitation bruyante n'est pas l'activité. Pas de lyrisme sans vie, pas de vaine sentimentalité. Trop d'auteurs, d'une orthodoxie douteuse il est vrai, n'ont vu de l'Église que le décor, du Culte que la pompe, et dans la vie des Saints, que prétexte à littérature. Trop de fâcheux se complaisent à ces émulsions incolores, insipides, sans plus de rapport avec le mysticisme que la bigoterie avec la dévotion. On n'infirmes l'erreur, on ne défend le dogme menacé que par des œuvres viriles, des pages anagogiques. Il s'agit moins d'exalter les beautés de la liturgie que de dire la Beauté de la doctrine, sa Sagesse. Avant tout, de la méthode, du sang-froid, et une immense, une invincible charité. L'activité du chrétien se conçoit-elle autrement que généreuse ?

Ceux qui ne travaillent pas pour le monde doivent se dépouiller de l'esprit du monde. En d'autres termes, dans toute œuvre entreprise pour le salut des âmes, chacun doit envisager, non sa gloire personnelle, pauvre chose, en vérité, mais la gloire du Roi des Cieux. Ainsi participerons-nous, ouvriers diligents, à la riche moisson d'âmes que prépare la Grâce.

L'objection principale est facile à prévoir. Que peut-on tenter en faveur de la Religion qui n'ait été tenté ? que peut-on ajouter aux prodigieux travaux apologétiques légués par les siècles ?

Ce qui reste à dire et à faire ? Eh ! tout, ne vous déplaît. Car les mêmes erreurs d'interprétation, les mêmes nonchalances spirituelles, les mêmes spéculations trompeuses, les mêmes brumes de sophisme et de satanisme, se renouvellent avec les générations, comme se renouvellent les feuilles sur les arbres, jamais exactement pareilles, toujours semblables à celles d'antan. Nous vivons, intellectuellement, sur un certain nombre d'idées-types, et l'humanité pensante ne peut que revêtir ces idées de métaphores et d'argumentations inédites.

Voyez plutôt ce qui se passe sous nos yeux dans le monde où l'on pense, où l'on scrute, sans les lumières de la foi. Tandis que les uns cherchent dans la métaphysique universitaire la source de toutes les vérités, les autres font de l'occultisme une Bible. La Kabbale, les Gnosés, la théosophie hindoue recrutent des partisans, les textes d'Hermès, le livre de Dzyan sont étudiés comme les écrits de Fichte ou de Taine ; il y a des néo-bouddhistes comme il y a des néo-kantistes, et Martinez de Pasqualis, et Claude de Saint-Martin, l'illuminé, font école ainsi qu'au siècle précédent.

Les universitaires, on le sait, quoique divisés par maints systèmes, sont unanimes à repousser les enseignements du Christ, à nier sa divinité. De même, les occultistes. Autant de groupes, autant de théories, mais une haine commune les réunit contre l'Église. Quelles que soient les hypothèses qu'ils échafaudent pour expliquer Dieu en dehors de la Révélation, idéolâtres et démonolâtres tendent à un même spiritualisme anti-dogmatique. Pour ces *initiés*, le catholicisme, désormais obsolète, n'est plus qu'un sujet d'étude, tout au plus condescendent-ils à lui reconnaître un fond de moralité ; et ils veulent lui opposer un syncrétisme des doctrines ésotériques ou une vague religion universelle plus ou moins émanée de ce mirage : le panthéisme. En somme, tous s'émulent, de même que les universitaires dont ils font fi, à instituer un culte laïque du bien et du beau. Vains orgueilleux, pauvres illusion-

nés, qui, pour battre en brèche l'Église, « cette Église toujours attaquée et jamais vaincue », se voient réduits, malgré leur superbe scientifique, à exhumer les cosmogonies mortes et à farder les vieilles hétérodoxies !

Ces aberrations, cependant, trouvent dans une société lasse du matérialisme et du scepticisme négatif un terrain propre à leur développement.

L'éducation moderne qui ne devait modeler que des esprits forts, nous vaut force cerveaux inquiets, avides de fruits défendus, ouverts à tous les rhétorismes, pourvu que subtils, partant aisément dupes des mages fallacieux, des exégètes fantaisistes et de ces faux prophètes qui pratiquent en avorteurs la maïeutique cérébrale. Après l'incroyance, voici la malcroyance. Un public existe, — ironie ! — qui admet les élémentals et doute de Satan, qui conteste moins l'action de Karma que celle de la Providence.

Les nouveaux ennemis coalisés contre l'Église sont aussi dangereux que des hérésiarques, ceux qui les guident excellent à répandre l'esprit de mensonge ; plus que ces penseurs rêvant d'éthique sans Dieu, et de société sans religion, ils plongeront des âmes dans *la région des ombres de la mort* ; plus que ces métaphysiciens experts à présenter leur nombril comme l'axe de l'univers, ils égarent les téméraires chercheurs d'absolu, les crédules en mal d'au-delà. Demain s'esquisse menaçant, ne nous le dissimulons point. Des idées que sèment les nouveaux hiérophantes, peut naître un mouvement analogue au protestantisme et non moins funeste ; les catholiques n'en doivent lutter qu'avec plus d'énergie.

Or, parmi les moyens de convertir, n'a-t-on pas trop négligé les lettres ? Cet art, dont la *Divine Comédie*, *Polyeucte*, *Athalie*, *Les Martyrs* et *Sagesse* sont de géniales manifestations, cet art vraiment *apologétique* peut beaucoup pour la cause du Christ. A ceux qu'effrayent les idées, que l'on présente des images ; où les arguments spéculatifs perdent de leur puissance, où la parole du prédicateur n'a plus

le retentissement qui sied, que l'Art arrive à la rescousse.

Combien mécroient parce qu'ils sont insuffisamment instruits sur les Mystères ; cette lacune, l'écrivain ne saurait-il la combler sans rien sacrifier des principes de son art ? Les artifices littéraires ne lui permettent-ils d'imprégner des vérités éternelles ceux qui se refusent à les lire dans les livres sacrés ? Le moment n'est-il pas des plus propices à cette tentative ? Les antagonistes ne fournissent-ils pas eux-mêmes des armes ?

Où l'apologétique sévère, où le livre d'aride discussion ne pénètrent pas, où ne porte point la brochure de propagande, l'œuvre d'art est accueillie et rayonne ; aussi bien que l'ouvrage tout d'argumentation, elle peut disputer les esprits à l'erreur. Car les hommes se lassent moins du Vrai que de son interprétation poncive, et ils écouteront toujours plus volontiers celui qui leur présentera l'Immanent sous des formes nouvelles.

Qu'on ne lise point dans ces lignes le schéma d'une esthétique. C'est un mode de combat que nous proposons, pas autre chose, une tactique qui nous paraît répondre aux nécessités du moment. Le fidèle en puissance d'écrire se doit d'œuvrer au moins un volume à la gloire de Notre Seigneur ; bellement énoncé, le verbe ne reste jamais sans effet, et un vrai croyant recevra toujours l'inspiration nécessaire pour magnifier le Très-Haut.

« Artistes, si vous vouliez, s'écrie Albert Jounet(1), vous seriez de tels apôtres ! » Cette apostrophe, nous la lançons aux intellectuels qui ne rougissent pas de leur foi. Nous les rappelons aux devoirs que cette foi leur trace, nous leur répétons qu'on croise par la plume aujourd'hui. Entre les œuvres des théologiens ou des exégètes et celles des artistes de tout ordre, il y a place pour d'innombrables travaux touchant à l'apologétique par la philosophie, les sciences, l'histoire, la sociologie, la critique,

(1) *La Résurrection*, n° 6 (septembre-octobre 1896).

voire par la simple chronique. Que de paralogismes à réfuter, d'attaques perfides à combattre, de légendes absurdes à détruire, de malentendus à dissiper !

Il n'y a pas, actuellement, de doctrine plus mal connue que le catholicisme; tous les esprits cultivés interrogent les livres de nos adversaires, combien y en a-t-il qui remontent aux sources ? Appliquons-nous donc, de toutes nos forces, à la diffusion de la doctrine chrétienne, incitons à l'étude de nos docteurs et de nos mystiques ; implorons la faveur d'user notre énergie à conquérir des âmes, prions, prions, sans cesse, avec l'humilité des moines, afin de devenir nous aussi d'infatigables initiateurs, des catéchistes toujours prêts. Apprendre aux hommes à connaître Jésus, n'est-ce pas leur apprendre à l'aimer ? Et quel plus bel objectif ?

ALPHONSE GERMAIN.

\* \* \* \* \*

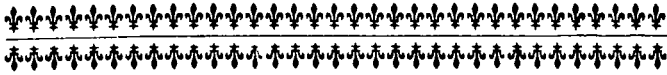
### Benedictio seminis.

Benedic, Domine, creaturam istam seminis,  
benedic et terram in quam projicitur. Non  
suffocetur à spinis aut zizaniis, non  
comedatur à vermibus, non vastetur à  
gliribus, aut aliis nocivis animalibus,  
non imbrium abundantia putrescat,  
non arescat siccitate, non gran-  
dine percutiatur, non ven-  
torum turbine confringatur,  
non illi noceat vel aëris  
injuria, vel malorum ma-  
lignitas spirituum, vel  
innimicorum impre-  
catio, vel ulla alia  
creatura : Tu illi,  
Domine, hilari-  
tatem vultus  
tui ac u-  
bertatem  
imper-  
tire.

\* \* \* \* \*







# Dialogues<sup>++</sup> et<sup>++</sup> Cantiques<sup>++</sup> <sup>++</sup> d'amour<sup>++</sup> entre<sup>++</sup> l'Ami<sup>++</sup> <sup>++</sup> et<sup>++</sup> l'Amimé<sup>++</sup>

composés en catalan par le docteur illuminé et martyr **Raymond Lulle** et traduits pour la première fois en français par **MARIUS ANDRÉ**



## Dédicace

à N. Verdaguer-Callis.

**M**on cher ami, le premier, vous m'avez mis sous les yeux un livre de Raymond Lulle et guidé vers les sommets intellectuels et religieux de votre race. J'ai passé des beautés du Livre du Gentil et des trois pages aux merveilles de Blanquerna, aux ravissements ensuite du livre de la Philosophie d'amour, et j'ai reconnu en leur auteur un de ces rares christophores à qui un jeune homme peut confier son esprit et son cœur, et répéter ce que Dante chantait à Virgile :

Tu ducca, tu signore e tu maestro !

*Mais le Docteur illuminé qui étonna son siècle, attaqué et méconnu hier, se trouve à peu près oublié aujourd'hui ; presque personne ne le lit : c'est plus commode à la paresse et à la futilité de notre époque... Et considérant cette époque et l'homme qu'elle dédaigne, on pourrait dire ce qu'Ernest Hello écrivait de Saint Denys : « O » notre maître à tous, ce siècle vous a oublié profondément. Si j'avais envie de rire en ce moment, je citerais*

» les titres des livres qu'ils lisent, ces hommes qui ne  
» vous lisent pas. Mais n'ayant pas, pour le moment,  
» envie de rire, j'aime mieux les laisser lire leurs livres,  
» et vous regarder, ô mon maître, dans la lumière où  
» vous êtes. »

Car les hommes peuvent s'obstiner dans les caveaux de la ténèbre, de l'erreur et de la laideur ; ils peuvent oublier la lumière, la nier même : la lumière n'en existe pas moins pour quelques yeux ouverts grandement vers l'azur et pour quelques esprits qui s'exaltent vers l'intelligence de la vérité et de la beauté.

Les yeux s'éteignent ou refusent de s'ouvrir ; un grand prophète a jeté la semence du Verbe, des nations l'ont acclamé et se sont prosternées devant lui, puis, soudain, la foule s'est retirée et la solitude s'est faite, et le silence ; mais l'astre éclate quoique non contemplé, et les paroles que le prophète continue à proclamer dans le désert seront plus fécondes que les vaines harangues et les bavardages des carrefours et des places publiques.

\*  
\*  
\*

O bienheureux Raymond Lulle, docteur illuminé, martyr de la foi et maître universel en tous les arts et en toutes les sciences, vous êtes l'astre devant qui les yeux se sont fermés, vous êtes un de ces prophètes dont la voix a chanté dans la solitude les hymnes de l'amour divin. Nul, mieux que vous, pourtant, ne pourrait guider les hommes vers la lumière, nul ne saurait donner aux faibles et aux découragés de plus grandes leçons d'énergie, nul ne leur montrerait mieux que la foi doit agir pour être parfaite et agréable à Dieu ; et si dans la théorie radieuse des Saints prédestinés qui, depuis Clément d'Alexandrie jusqu'à Jean de la Croix, ont ravi les fidèles en des contemplations mystiques, quelques uns vous égalent, aucun ne vous a surpassé.

Vous êtes inconnu de nos jours, mais l'Aréopagite l'est presque autant que vous. Si des érudits et des curieux prononcent votre nom, c'est — étrange destinée ! — à cause de quelques livres dont vous n'êtes pas l'auteur et que vous auriez blâmés (1). Mais les centaines de traités dans lesquels vous avez mis votre science, votre

prescience, la soif du martyr qui devait couronner votre vie terrestre, votre amour pour la Sainte Trinité et l'Immaculée Conception, périssent lamentablement dans la poussière !...

Connaît-on même votre existence héroïque, parée de tant de légendes, gracieuses comme celle de vos amours, et sublimes comme celle de votre mort ?

O maître, votre lumière m'est apparue, et je suis allé vers le désert où votre voix retentissait encore. Mais comme vous m'avez enseigné que le véritable amour est actif, et que notre devoir est de propager et d'imposer notre foi et nos enthousiasmes, j'ai voulu montrer la clarté aux yeux de mes frères, j'ai ardemment désiré que votre solitude se peuplât et que votre voix pénétrât jusqu'aux cœurs prédestinés à vous ouïr, et me voici prêt, en toute humilité mais en toute ferveur, à dire votre nom, votre gloire et votre louange.

\* \*

Mon cher Verdaguer, acceptez que j'écrive votre nom en tête de ce livre, et soyez le premier à qui je l'offre. Cette dédicace veut être une marque de notre haute amitié et un souvenir de projets dont vous fûtes le confident et pour lesquels votre encouragement et vos conseils me furent précieux.

Vous de Catalogne, moi de Provence, nous nous sommes rencontrés dans une même foi, dans de mêmes espérances, dans les mêmes rêves de passé, dans les mêmes visions d'avenir. J'ai reconnu ma race dans la vôtre et nous avons évoqué un temps où nos ancêtres parlèrent une même langue et où ils vécurent les jours les plus glorieux et les plus heureux de leur histoire sous l'autorité d'un même prince. Les héros de votre pays me sont devenus familiers, et j'ai eu le désir de faire connaître et aimer le plus grand d'entre eux.

C'est dans ce but que j'ai extrait de **B**lanquerna les dialogues et cantiques d'amour entre l'**A**mi et l'**A**imé et que je les présente au public lettré ou pieux

(1) Les ouvrages d'alchimie qui lui sont attribués à tort, ainsi qu'il sera dit dans la vie de Raymond Lulle que nous nous proposons d'écrire.

M. A.

*en attendant de lui conter la vie de l'auteur. Ce sera une révélation et — je l'espère — une joie rare pour tous, car on peut bien dire que ce livre est inédit pour notre temps : le seul texte catalan qui en existe, celui de l'édition Valencienne de 1521 (1) est pour ainsi dire introuvable, et, je ne sais si les érudits étrangers à la Catalogne, curieux de parcourir les **dialogues**, rencontreraient facilement quelque une des traductions ou imitations latines qui n'ont plus été réimprimées depuis fort longtemps. (2)*

*Je vous offre ce livre, mon Ami, et je l'offre aussi à nos amis connus ou éloignés ; il s'ouvrira sûrement, devant les yeux de ceux qui l'attendent..... qu'importe leur nombre ! Et moi-même, je me trouverai heureux, d'avoir, par mes humbles efforts, pu amener quelques âmes d'élite à l'étude des écrits du Docteur illuminé et contribué à lui faire reconnaître auprès d'elles la place qui lui est dûe.*

*Oui, Raymond Lulle se tiendra à côté des plus hauts génies du XIII<sup>e</sup> siècle, un des plus grands pourtant dans l'histoire du monde, puisqu'il fut éclairé par Saint Bonaventure, Saint Thomas d'Aquin et Dante et qu'il eut pour aurore la grâce poétique, les regards de charité et les actes d'amour de Saint François d'Assise !*

MARIUS ANDRÉ.



(1) Une traduction en Castillan faite sur ce texte et celui d'un manuscrit catalan plus ancien a été rééditée à Madrid avec un prologue de notre éminent collaborateur Ménendez y Pelayo (1883). La D.

(2) Ce que nous avons pu feuilleter de la grande édition latine de Mayence ne renferme pas le livre de l'Ami et de l'Aimé. Il est vrai : deux ou trois volumes de cette édition sont introuvables, on suppose même qu'ils n'ont jamais été imprimés. M. A.



LES cantiques de l'Ami et de l'Aimé sont, dit R. Lulle, des paraboles abrégées qui nécessitent une exposition ou commentaire. Une religieuse de Majorque a écrit un volume d'explications et de méditations sur les trente-deux premiers versets, et un disciple anonyme du Docteur Illuminé a composé sur l'œuvre entière un commentaire souvent ingénieux quoique toujours trop long dont nous n'avons pu lire qu'une partie dans l'édition inachevée de Roselló. Suivant leur exemple, en mettant à profit leurs travaux, et ce que nous avons appris par une étude assidue de nombreux ouvrages de R. Lulle, nous avons eu la pensée de commenter à notre tour le livre de l'Ami et de l'Aimé, mais nous avons renoncé bientôt à ce projet, et nous nous sommes borné à de très rares notes et à quelques définitions. Les grands symboles, comme ceux de ce livre, si obscurs qu'ils puissent paraître parfois à une lecture superficielle, n'ont pas besoin d'explication, et un commentateur n'a pas le droit de couper les ailes à l'intuitive ferveur ou à l'intelligence de ceux qui le lisent, en leur imposant sa manière de comprendre. Et puis, selon une parole de Platon, il est de hautes connaissances « qu'il faut puiser en soi-même par une profonde méditation ; il faut chercher le feu sacré dans sa propre source. » Nous livrons donc à la méditation ces versets dont « chacun suffit pour contempler tout un jour » ; nous les offrons tels que R. Lulle les a écrits et sans mettre leur symbolisme à nu ; les uns les liront et les comprendront en poètes, d'autres en croyants. Heureux ceux qui ont une âme de poète et de chrétien à la fois ! Ils auront la pleine intelligence.





Et commence le livre de l'Ami et de l'Aimé, lequel livre traite des dialogues et cantiques d'amour qui sont entre eux deux, et qui sont des exemples abrégés et des paraboles [nécessitant une exposition] par lesquels l'Entendement s'élève plus haut en la contemplation, la dévotion et l'amour de son Aimé. Et pour ce motif, ils sont en nombre égal aux jours de l'année et chacun d'eux suffit pour contempler tout un jour selon l'Art de Contemplation. **L'Aimé** est Notre Seigneur Dieu comme créateur, recréateur et fin dernière de tout ce qui existe ; **l'Ami** est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. **L'amour** est la charité et la bienveillance avec lesquelles s'aiment l'Ami et l'Aimé ; et les trois (parlant en Dieu *simpliciter*) sont une seule et même chose ; en autre manière ils se distinguent entre eux.

1. L'Ami demanda à l'Aimé s'il restait en lui quelque autre chose à aimer. L'Aimé répondit que ce qui pouvait multiplier l'amour de l'Ami restait toujours à aimer.

2. Les voies par lesquelles l'Ami cherche son Aimé sont longues et périlleuses, pleines de considérations, de soupirs et de pleurs, et illuminées d'amours.

3. De nombreux amoureux se réunirent pour aimer un même Aimé qui les comblait tous d'amours ; et chacun possédait tout seul son Aimé, comme un trésor, dans des pensées agréables qui lui faisaient éprouver de délicieuses tribulations.

4. L'Ami pleurait et disait : « Quand viendra le temps où seront abolies les ténèbres du monde, et avec elles les voies infernales ? Et l'eau qui a coutume de dévaler, quand sera-ce pour elle l'heure de remonter ? Et les innocents, quand seront-ils plus nombreux que les coupables ? Et

quand l'Ami mettra-t-il sa joie à mourir pour son Aimé ? Et l'Aimé quand verra-t-il son Ami languissant d'amour ? »

5. L'Ami dit à l'Aimé : « Toi qui emplis le soleil de splendeurs, emplis mon cœur d'amour ! » L'Aimé répondit : « Si tu n'avais déjà la plénitude de l'amour, tes yeux ne seraient pas en larmes et tu ne te serais pas élevé jusqu'à ce lieu pour voir ton Aimé. »

6. L'Aimé mit à l'épreuve son Ami pour savoir s'il aimait parfaitement et il lui demanda quelle différence il y a entre l'absence et la présence de l'Aimé. Et l'Ami répondit : « L'une est la connaissance et le souvenir, et l'autre l'ignorance et l'oubli. »

7. L'Aimé demanda à l'Ami : « As-tu souvenir que je t'aie offert quelque récompense pour que tu veuilles m'aimer ? » Il répondit : « Oui, car entre les peines et les joies que tu me donnes, je ne fais aucune différence. »

8. « Ami, dis-moi, dit l'Aimé, auras-tu patience si je double tes angoisses ? — « Oui, répondit l'Ami, si en même temps tu doubles mes amours. »

9. L'Aimé dit à l'Ami : « Sais-tu bien ce qu'est amour ? » Et l'Ami répondit : « Si je ne savais ce qu'est amour, je saurais ce qu'est travail, tristesse et douleur. »

10. On demanda à l'Ami : « Pourquoi ne réponds-tu pas à ton Aimé qui t'appelle ? » Il répondit : « Je m'expose à de graves périls pour parvenir jusqu'à lui, et je lui parle en désirant sa gloire. »

11. « Fol Ami, pourquoi abîmes-tu ton corps, et dépenses-tu tes deniers, et dédaignes-tu les délices de ce monde, et vas-tu méprisé parmi les nations ? » L'Ami répondit : « Pour honorer les perfections de mon Aimé qui est plus détesté et offensé chez les hommes qu'honoré et aimé. »

12. « Dis, fol d'amour, lequel est le plus visible : L'Ami en l'Aimé, ou l'Aimé en l'Ami ? » Il répondit : « L'Aimé est visible par l'amour, et l'Ami par les soupirs, les pleurs, les travaux et les douleurs. »

13. L'Ami cherchait quelqu'un qui pût conter à son Aimé les angoisses qu'il supportait par amour pour lui, et lui dire qu'il en mourait ; et



il rencontra son Aimé qui lisait en un livre où étaient écrites les langueurs que donnait à l'Ami l'amour de son Aimé, et tout le gré que celui-ci lui en avait.

14. Notre-Dame présenta son Fils à l'Ami pour que celui-ci lui baisât les pieds et qu'il écrivît en son livre les vertus de la Mère de son Aimé.

15. « Dis, oiseau qui chantes, as-tu contemplé la face de ton Aimé, pour qu'il te préserve de l'indifférence et qu'il multiplie l'amour en toi ? » L'oiseau répondit : « Et qui donc me ferait chanter, sinon le Seigneur d'amour qui considère l'indifférence comme une offense ? »

16. Entre l'espérance et la crainte, l'amour a dressé son auberge ; il y vit de pensées et il meurt d'oubli ; les fondements de cette demeure sont les contraires des délices et des plaisirs de ce monde.

17. Il y eut dispute entre les yeux et la mémoire de l'Ami, car les yeux disaient qu'il vaut mieux voir l'Aimé que se souvenir de lui ; et la mémoire disait que par la souvenance les larmes montent aux yeux et le cœur s'enflamme d'amour.

18. L'Ami demanda à l'entendement et à la volonté : « Lequel de vous est le plus près de mon Aimé ? » Tous deux partirent et l'entendement parvint près de l'Aimé plus tôt que la volonté.

19. Il y eut brouille entre l'Ami et l'Aimé ; un autre Ami le vit, et il pleura beaucoup et longuement jusqu'à ce qu'il eut rétabli la paix entre l'Ami et l'Aimé. (1)

20. Les soupirs et les pleurs vinrent au tribunal de l'Aimé et ils lui demandèrent : « Par qui de nous te sens-tu aimé le plus fortement ? » La sentence de l'Aimé fut que les soupirs sont plus proches de l'amour et les pleurs plus près des yeux.

21. L'Ami vint boire à la fontaine où ceux qui n'aiment pas deviennent amoureux en y buvant, et ses langueurs furent doublées. Et l'Aimé vint

(1) L'Ami est ici le premier homme qui désobéit à Dieu ; et Jésus-Christ est cet autre Ami qui rétablit la paix entre eux.

boire aussi à la fontaine pour doubler les amours de son Ami en doublant ses langueurs.

22. L'Ami fut malade, et il était en extase et excès de pensées. L'Aimé le soignait, le nourrissait de mérites, l'abreuvait d'amour, l'enveloppait de patience, le vêtait d'humilité, et le guérissait avec vérité.

23. On demanda à l'Ami où était son Aimé ; il répondit : « Contemplez-le en une maison plus noble que toutes les autres noblesses créées, contemplez-le en mes amours, en mes langueurs, et en mes pleurs. »

24. On dit à l'Ami : « D'où viens-tu ? » Il répondit : « Je viens de chez mon Aimé. — Où vas-tu ? — Je retourne vers mon Aimé. — Quand reviendras-tu ? — Je resterai avec mon Aimé. — Et combien de temps resteras-tu avec ton Aimé ? — Aussi longtemps que mes pensées seront en lui. »

25. Les oiseaux chantaient l'aurore, et l'Aimé qui est l'aurore s'éveilla, et les oiseaux finirent leur chant ; et l'Ami mourut pour l'Aimé en l'aurore. (1)

26. L'oiseau chantait dans le verger de l'Aimé ; l'Ami vint et dit à l'oiseau : « Chante ! si nous ne nous comprenons pas par le langage, comprenons-nous par l'amour, car ton chant évoque mon Aimé à mes yeux. »

27. L'Ami eut sommeil parce qu'il avait trop peiné à la recherche de son Aimé, et il eut peur d'oublier son Aimé. Et il pleura pour ne pas s'endormir et pour que l'Aimé ne s'absentât pas de son souvenir.

28. L'Ami et l'Aimé se rencontrèrent et l'Aimé dit à l'Ami : « Il n'est pas nécessaire que tu me parles, mais exprime-toi par tes yeux qui sont paroles à mon Cœur, pour que je t'accorde ce que tu me demandes. »

29. L'Ami désobéit à son Aimé, et l'Ami pleura, et l'Aimé vint mourir vêtu du même

(1) Les prophètes chantaient et prédisaient l'avènement de Jésus-Christ qui est figuré par l'aurore. *Et l'Aimé qui est l'aurore s'éveilla*, s'étant incarné dans le sein de la Vierge Marie, et les prophètes se turent, car leurs chants n'étaient plus nécessaires. *Et l'Ami mourut pour l'Aimé* : Jésus-Christ ayant à la fois les deux natures divine et humaine est, en même temps, l'Ami et l'Aimé.

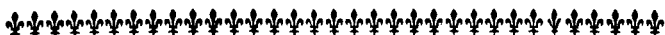
vêtement que son Ami, pour que celui-ci retrouvât ce qu'il avait perdu ; et les dons qu'il lui fit, furent plus grands que les dons perdus.

30. L'Aimé augmentait l'amour de l'Ami et ne témoignait aucune pitié de ses peines, afin d'être encore plus fortement aimé ; et dans l'accroissement de ses peines, l'Ami éprouvait une joie plus grande et un plus grand réconfort.

31. L'Ami dit : « Les secrets de mon Aimé me tourmentent quand mes œuvres ne les révèlent pas, car ma bouche les tait et ne les publie pas devant les hommes. »

Ces 31 motifs suffiront à la contemplation pendant le mois de Janvier, les suivants suffiront pendant les mois suivants.





## Cantique de la Nuit obscure de l'Âme

*En una noche oscura....*

B. P. JUAN DE LA CRUX.

**P**endant une nuit obscure/  
Brûlée par les angoisses de l'amour/  
O heureuse aventure !  
Je sortis sans être vue  
Hors de la maison déjà endormie.

**S**ous la protection des ténèbres  
Par l'escalier secret je m'enfuis/  
O heureuse aventure !  
Dans les ténèbres et déguisée  
Hors de la maison endormie.

**A**travers la nuit heureuse  
Je n'étais vue de personne/  
Et je ne voyais aucune chose/  
Et nulle lumière ne me guidait  
Que celle qui brûlait en mon coeur.

**M**ais cette lumière me guidait  
Plus sûrement que celle de midi  
Vers le lieu où m'attendait  
Celui que je savais bien/  
Vers le lieu où on ne voyait personne.

**O** nuit qui m'as guidée !  
O nuit plus aimable que l'aube !  
O nuit qui as réuni  
L'amant et l'amante  
Et qui de l'amante as fait l'amant !

**S**ur mon sein fleuri/  
Pour lui seul conservé pur/  
Tranquillement endormi  
Je le caressais  
Et mon éventail de cèdre lui donnait de l'air.

Et quand l'air de la fenêtre  
Soulevait ses cheveux/  
Avec sa douce main  
Il me frappait le cou  
Et suspendait tous mes sens.

Immuable je m'oubliai ;  
Le visage incliné sur l'aimé/  
Je cessai tout/ je m'abandonnai/  
Laisant toute inquiétude  
Oubliée entre les lys.



Traduction nouvelle de

REMY DE GOURMONT.

Les commentateurs nous enseignent que chez les Hébreux la lecture de *Cantique des Cantiques* n'était permise qu'aux hommes formés.

Avec un grand nombre de poèmes et traités mystiques, la *Nuit obscure* participe de la sensualité *métaphorique* du *C. des C.*, et n'est donc pas destinée à la récréation du public.

Le *Spectateur Catholique* s'adresse à des gens de culture.

D'ailleurs, dit le Père André de Jésus dans sa préface aux commentaires de la *Nuit de l'âme*, « *librorum istorum doctrina tam incipientibus, quam proficientibus datur.* » (*Opera Mystica v. ac mystici doctoris F. Joannis a Cruce ex hisp. idiom. in Latinum nunc primum translata per R. P. F. Andream a Jesu. COLONIAE AGRIPPINAE. M. DC. XXXIX.*)

Et si nous songions le moins du monde à rencontrer au sujet de telles publications des étonnements, nous copierions tout le chap. XI d'une étude fort nette : *La Mystique de Saint Jean de la Croix*, écrite par un publiciste si réservé que le P. A. Polain, S. J. et publiée en 1893 dans le *Messager du Cœur de Jésus*, revue fort publique même.

La plupart de nos lecteurs, assurément, ont lu le poème de S. Jean de la Croix. La présente traduction pourtant, moulée sur le texte, d'expression réservée et de style, est à conserver et peut-être définitive.

Aussi nous permettons-nous d'y ajouter des textes méticuleux, comme des signets dans un livre :

TITRE : *Canciones, en que canta et alma la dichosa ventura que tuvo en passat par la escura Noche de la Fe en desnudes, y purgacion suya ala union del Amado. — Cantus, quibus fortunatam sortem celebrat anima, quam per Obscuram Fidei noctem, in nuditate, purgationeque sua ad Dilecti Unionem transeundo, consequuta est.*

COMMENT. : Et le commentateur dit : « *Obscura nox per quam Anima ad claritatem Divinam perfectæ unionis Amoris Dei (quantum præsentis vitæ status fert) tendens transire debet.*

RYTHME : Transcrite pour la comparaison rythmique, voici la première strophe originale :

*En una noche escura,  
Con ansias en amores inflamada,  
O dichosa ventura,  
Sali sin ser notada,  
Estando ya mi casa sosogada.*

LA D.



## Mémorial de la pensée religieuse

**Congrès contre l'athéisme.** — Il se tint à Paris et M. Arthur Desjardins, membre de l'Institut, le présida.

« L'association fait appel à tous les hommes qui ont à cœur la conservation au sein de la société actuelle et la défense de la croyance en un Dieu créateur, souverain Maître de toutes choses et Rémunérateur suprême du bien et du mal. »

Ce congrès semble fort bon et fort inutile. Telles affirmations, en effet, n'auront jamais un retentissement social.

Stuart Mill dit un jour à M. de Laveleye : « Un homme qui a une conviction en vaut mille qui n'en ont point. » Et à ce propos, M. de Laveleye constata que plus « le catholicisme s'affirmait avec netteté et audace (sic ! l'audace, c'était en l'occurrence le concile du Vatican) plus il gagnait d'adhérents ». La théorie des timides est, à son sens, erronée (1).

Le remède de M. Desjardins, c'est de l'eau colorée.

Humainement parlant, le peuple croira mieux à un dogme qu'on lui raconte, qu'à une philosophie dont l'imprécis l'étonne. Les péripéties de la passion de N. S. intéressent la foule et lui font écouter le Sermon sur la montagne ; mais lui confier, sans un nom propre, c'est-à-dire, sans une Révélation, les bases de la morale, allons donc !

Les moyens divins font naître une conviction, les prémisses de M. Desjardins font naître une opinion.

« Une religion, constatait M. Fortuné Mazel, ne peut guère séparer sa morale de ses dogmes et de ses croyances. La part de celles-ci a peut-être été excessive, bien que leur influence sur certaines couches sociales ait été plus puissante que les hautes spéculations des néo-chrétiens actuels. » (2)

Le journal *La Croix* dit de son côté : « L'homme d'une instruction élémentaire est toujours assez avisé pour se demander si le Dieu dont on lui affirme l'existence exige de lui qu'il soit catholique, protestant, israélite ou même musulman. La conception des moyens certains d'assurer son salut éternel n'étant pas le même dans ces différentes religions, la seule reconnaissance de l'existence du Dieu vrai ne suffit

(1) Émile de Laveleye : Le Double Programme du parti libéral en Belgique. (*Revue de Belgique*, 15 Janv. 1877 ou *Essais et Études*, Paris, Alcan, 1895.)

(2) D<sup>r</sup> Fortuné Mazel : La Décadence religieuse en France. VI-1<sup>er</sup> (en *l'Ermitage*, Paris 1893 ou Tulle, J. Mazeyrie, 1894).

point à tranquilliser les consciences et à éteindre les doutes. »

Et cela aussi était à dire.



**Congrès des religions,.. ou plutôt, idéologie de M. Charbonnel.** — M. l'abbé Charbonnel vient de mener une campagne de trois semaines dans les universités de Suisse.

D'une part : « J'ai pu, nous écrit-il, parler à Genève, dans la Rome protestante, en catholique, quoiqu'on prétende. »

D'autre part, Monseigneur de Lausanne et Genève écrit à la *Semaine littéraire*, entre autres mots, quelques considérations qui sont au moins des considérations, ce dont certains journaux, en cette question, nous déshabituèrent. Voici : « M. Charbonnel prétend (?) que les représentants des diverses religions ne pourront se présenter au congrès qu'en restreignant leur symbole de foi particulier... Or, je le demande, serait-ce de la franchise? Serait-ce du christianisme? Et serait-ce de charité bien ordonnée? Est-ce que, pour prêcher ou pratiquer la charité, il faut nécessairement faire abstraction de la foi? »

*Qu'y aurait-il LA à l'avantage de la religion chrétienne en face des religions qui n'admettent pas le christianisme? Le résultat? Ce serait la prédication du septicisme et la propagation de l'indifférentisme en religion... »*



**Carlyle et l'Inquiétude religieuse.** — *Le Mercure de France* continue la traduction du *Sartor Resartus* de Carlyle. Nous annotons, uniquement pour documentation, que la partie publiée dans le N° de Décembre comprend : le chapitre sur les *Habits Ecclésiastiques*, c'est-à-dire « les Formes où le Principe religieux est temporairement incorporé. »

Carlyle semble bien un ange rebelle. Ingénieux, profond, vaste, éloquent (intérieurement cordial! même), ce monstre est sec, déroutant, féroce ment raisonnable ou logiquement déraisonnable.

Ce fut un des hommes les plus religieux du monde, c'est-à-dire les plus préoccupés de l'absolu. Ne voulant reposer nulle part la tête, ce fut l'homme essentiellement malheureux. —

Nous nous permettons de souhaiter que M. l'abbé Charbonnel s'instruise sur Carlyle. Que la piété soit éclairée et vivifiée à tout instant, oui! personne ne conseille les moulins à prière. Mais la mystique est une avenue droite! Quant à prôner la « religion de l'inquiétude » à des croyants religieux, cela nous semble extrême et terrible. Que M. Charbonnel nous excuse, nous croyons toujours à de parfaites intentions chez nos amis, et inventons même pour nous tranquilliser que son « inquiétude » comme le « doute » de Descartes est MÉTHODIQUE, mais son apostolat, en ce point, nous apparaît humainement déplorable.

Inquiéter quelqu'un semble instinctivement une mauvaise action. Quand on sait que tel enfant ou homme faible a des illusions, instinctivement on marche sur la pointe des pieds et on tait ce qui pourrait le détromper. Mais si cela est vrai lorsqu'il s'agit de fantaisies menteuses, combien plus vrai lorsqu'il s'agit de *vérités*. (M. Charbonnel professant le catholicisme doit admettre le mot.)

Si cette « inquiétude » n'était pas absolument une position fautive, humainement donc elle serait déjà un état malheureux. Carlyle en semble une des preuves les plus horribles à constater.

La route de Thèbes est d'ailleurs blanche de squelettes....



**L'exégèse des mythes.** — Les récits populaires, dégagés de leur compréhension concrète, se condensent en *mythes* essentiels.

Depuis les frères Grimm on s'en préoccupa en Allemagne. Adalbert Kuhn le premier tenta une exégèse : 1) l'origine des mythes, 2) l'analogie des mythes.

M. Max Müller se mit à cette besogne et nous amena des conclusions. Elles eurent l'honneur d'être les premières de forme scientifique ; elles ont le tort, dit-on depuis, d'être de fonds fantaisiste. Elles formèrent ce qu'on est convenu d'appeler : *La théorie philologique ou aryenne*.

On le sait, tout mythe, d'après cette théorie, est une allégorie d'un phénomène naturel cosmique. Cette allégorie a pour fondement fatal le langage aryen primitif (maladie du langage, langage rudimentaire et concret : la nuit donne naissance à un enfant = le soleil se lève). De simples épithètes étaient devenues dieux. Il y a filiation entre deux mythes, non lorsque leur affabulation extérieure est voisine, mais lorsque les étymologies sont voisines, car le patrimoine mythique s'agrandit surtout par confusion (synonymie, homonymie).

Telle était l'explication *unitaire*. Mais on ne connaissait pas encore la mythologie d'Afrique et d'Amérique.

Et la théorie philologique, doit-on admettre aujourd'hui, élucide certains cas rares, au lieu de tous.

Et voilà plus de vingt ans qu'on édifie un système adverse : *la théorie anthropologique*. Toute une école y travaille, dont M. Andrew Lang est le chef incontestable. En France, l'active revue *Méhusine* propagea cette manière de voir. Pourtant les érudits, étrangers à la langue anglaise, ne pouvaient lire que la courte *Mythologie* de M. Lang, traduite en 1886. Son grand ouvrage *Myth, Ritual and Religion*, paru en 1887, vient seulement d'être traduit par MM. L. Marillier et A. Dirr (*Mythes, cultes et religion*. Paris, in-8°, Félix Alcan, 1896. XXVIII, 680 p., 10 frs) et se trouve être le prétexte de ces lignes.



Le mythe, dit-on maintenant, est le résultat de facteurs multiples. On insiste sur l'élément irrationnel et monstrueux des mythologies, sur la cruauté, l'obscénité. Tous les peuples, primitivement ou non, n'importe, aryens comme autres, ont eu une période sauvage, analogue à celle des Zoulous, par exemple, en ce jour. Comme eux ils ont eu des théogonies absurdes, des dieux à aventures grossières. Ils y crurent réellement et ils les exprimèrent comme ils y crurent (donc pas de maladie du langage, mais une déviation de l'esprit). Ces mythes formèrent un fonds traditionnel et survécurent à la sauvagerie.

Cette explication est simple et non-exclusive.

« Mais, dit M. Pierre Quillard, en le *Mercur de France*, elle est en somme purement négative, et ne montre pas pourquoi le sauvage est amené par ses conditions même d'existence à former de telles conceptions. » Et M. Ch. Martens en la *Revue Néo Scolastique*, formule un reproche identique. M. Lang est le premier, doit-on dire, qui pose des bases de constatation. Il restera à d'autres d'étudier le mécanisme mental du sauvage, le pourquoi et la possibilité de ces idéologies inférieures.



**Traductore traditore.** — M. Léon Marillier, le traducteur, y est allé d'une préface. C'est dommage. On veut croire qu'elle causa la mise à l'index de l'ouvrage, non condamné dans l'édition anglaise.

C'est un petit discours en fort beau français sur une soi-disant évolution de l'émotion religieuse. Il s'opère un sorte de division du travail. La mythologie incarne : théologie, métaphysique, science, et religion. La science s'en sépare d'abord et fait souche à part, la philosophie ensuite, etc. La morale divorce d'avec la religion ; et la religion d'avec le dogme. L'éthique n'est plus que l'art de régler les rapports des hommes. La religion sera un état émotif, un mysticisme à la manière de M. Schuré. L'émotion religieuse sera pure, rien que désir et pas alourdie par des dogmes.

Mais ceci est curieux : Pour communier avec Dieu, l'homme *doit* nécessairement se le figurer. Il se le figurera alors selon les anciens dogmes, sans y croire, sinon en manière d'allégorie. Mettons : un motif sur quoi broder des variations. M. Quillard appelle cela joyeusement : la revanche des *Nomina numina*. Le fait est que M. Marillier tourne sur place. Cette fatalité de se figurer Dieu pour le communier, mais elle prouve la nécessité du dogme. Le dogme est donc nécessaire *naturellement*, et n'est pas un artifice inutile.

M. Marillier est déplorable.



**Revue des Religions.** — Sous ce titre, M. l'abbé Z. Peisson, dirigea une revue. On commençait à s'y arrêter.

Cette lecture servait non les érudits méthodiques, mais un public de bonne volonté et de demie culture déjà.

Et c'est au secours de celui-ci, que M. l'abbé Peisson apportait sa chronique bien fournie de renseignements, à peu près cuits à point. Et cela n'était pas du tout inutile.

D'ailleurs quelques écrits firent date :

M<sup>gr</sup> de Harlez y livra au public français le discours apostolique et généreux, vraiment, lu au Parlement des religions de Chicago.

*La Mythomanie* de M. l'abbé Vigouroux et *Les Origines de l'Islanisme* de M. l'abbé de Broglie, resteront à consulter.

La fatigue et les charges de M. l'abbé Peisson font que cette revue disparaît.

C'est une perte, oui et non. Le centre était artificiel. M. de Broglie s'est éteint, regretté. M. Vigouroux se laissera lire dans la *Revue Biblique*, le R. P. van den Gheyn dans les *Analecta Bollandiana*, et le Comte de Charencey dans le *Muséon*; M. F. Robion est de l'Institut de France, et M. Beurlier est de l'Institut catholique.

D'ailleurs, le *Muséon* de Louvain, que dirige si sévèrement le laborieux Monseigneur de Harlez, est déclaré légataire et il y a des raisons de croire que M<sup>r</sup> le chanoine Hebbelynck, professeur de patrologie, consacrera ses loisirs à documenter la chronique.



**Religion franco-russe???** — *La Vérité* révèle : « Nous avons rapporté dernièrement, d'après l'*Écho de Fourvières*, une grave parole du czar au cardinal Richard au cours de la visite à Notre-Dame. Elle n'était pas tout-à-fait textuelle... Nicolas II a dit exactement, en parlant de l'accord formé entre la Russie et la France : « Cette union des deux peuples est l'expression de *sympathies encore plus religieuses* que politiques. » ??



**Les Vierges de Tilly.** — Un prêtre sérieux, écrit dans *La Croix* :

- 1<sup>o</sup> qu'on en voit trop et toutes dissemblables ;
- 2<sup>o</sup> qu'elles disent des initiales inintelligibles, alors qu'il y a des conseils graves à donner ;
- 3<sup>o</sup> que certains détails racontés par trop coquettement sont du vocabulaire du Malin.

— Un délicieux M. Guymiot traite, lui aussi, ce sujet, dans *L'Initiation*. Il suspecte tout simplement l'âme non désintégrée (?) de Vintras, qui habita ce village, de causer cet accident idéal !!

— Et presque aussi amusant que ce M. Guymiot est Willy. Celui-ci, s'inspirant des besoins — en profitant des circonstances — de l'heure présente, réclame l'*impôt sur le revenant*.



**Satanisme bravache.** — Dans l'*Initiation*, de Juillet 1896, M. Guymiot, déjà nommé, se manifeste fantaisiste.

« Pour les croyants encroûtés dans l'ignorance, le Prince » des Ténèbres, c'est la faculté de penser : quiconque pense » au lieu de croire, quiconque discute au lieu d'obéir aux » préjugés de l'ignorance, est à leurs yeux sectateur de » Satan. De ces satanistes-là tous les vrais occultistes en sont.

» Il n'y a donc pas lieu pour eux de repousser l'épithète avec indignation ; il suffit de s'entendre sur sa signification. L'histoire de l'Église catholique prouve que c'est la faculté de penser qu'elle considère comme satanique, ce qui n'a rien d'étonnant pour une religion dont les dogmes furent fixés par des assemblées de crétins et de brutes, qui, dans les conciles, argumentaient à coup d'escabeaux....

» Ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est la plus grande puissance de sa faculté de penser ; endormir ce pouvoir, le narcotiser avec des dogmes comme veut le faire l'Église catholique, c'est maintenir l'homme dans l'état animal. D'où suit que l'Église est l'agent conservateur de la Bête humaine.

Son Dieu veut seulement des troupeaux de bêtes, parce qu'il n'est autre chose que la personnification de l'Ignorance. Satan, qui a fait goûter à l'homme le fruit de l'arbre de la science, serait donc l'ami des hommes vrais, tandis que le Dieu catholique ne voudrait pour fidèles que des brutes à forme humaine. »

Ce sont blasphèmes de mots, plus que d'idées....

M. Guymiot sera sataniste. C'est logique. Nous n'y pouvons rien. Mais quant « à la faculté de penser », il est curieux de voir confondre des entités si hétérogènes que M. Téodor de Wyzewa et l'Église. Celle-ci, que nous, ses enfants, sachions, n'a jamais donné à entendre qu'à ne rien savoir on savait déjà trop.

Le catholique peut parcourir les idées et les mondes, mais seul il s'agenouille devant les nuages d'or qui closent les avenues.

Personne ne va outre, de fait. Quelques-uns y prétendent, de droit.

Si ces imbéciles prométhées désirent être appelés satanistes, qu'ils le soient. Ils le sont, « il suffit de s'entendre sur la signification », comme dit étonnamment le savant M. Guymiot.

Mais la faculté de prétendre réglementer l'infini, c'est-à-dire l'absurde, est-ce là « faculté de penser » ? Mieux que constater, si bien qu'on peut, la logique de la création.

Fides quærens intellectum !

Et veuillez tout au moins, mon délicieux M. Guymiot, prendre en quelque considération Saint Thomas d'Aquin et M. Pasteur. Je ne pousse pas la méchanceté jusqu'à rire, M., du peu de qualité de votre ignorance même, et du peu de

mal de vos blasphèmes, ou par hasard jusqu'à ne pas avoir peur de la science, enfin ! cueillie toute fraîche de l'Arbre, jusqu'à ne reconnaître en vous-même, les docteurs, les barnums et les autres papus, pour sataniques que vous êtes, que de très légers, de tout petits sataniculets.



**La Sainte Eucharistie et les Eglises d'Orient.** — *La Ciudad de Dios*, dans son numéro du 20 septembre 1896, publie le texte in-extenso du discours prononcé par l'évêque de Salamanque au second congrès eucharistique espagnol qui s'était réuni à Lugo pendant la dernière semaine du mois d'août. L'orateur avait pris pour sujet : *le sacrement de l'Eucharistie considéré comme cause de l'union future des Églises orientales avec l'Église catholique*, et il développa ses idées, ses désirs et ses espoirs avec autant de science que d'éloquente émotion. Nous citerons de ce discours un passage dans lequel l'illustre prélat rappelle les anciennes tentatives des protestants pour faire adopter leurs erreurs par les chrétiens d'Orient.

« Il convient de remarquer que dans les Églises orientales aucune hérésie, aucune différence dogmatique, ne s'est élevée, au sujet de la Sainte Eucharistie, avec l'Église latine et catholique.... Toutes sont d'accord pour reconnaître l'essence du Sacrifice, la présence réelle du Christ et la transsubstantiation du pain et du vin en le corps et le sang du Sauveur.... Bien plus : les novateurs du XVI<sup>e</sup> siècle. luthériens et calvinistes, firent des efforts pour attirer à leurs erreurs eucharistiques les groupes schismatiques d'Orient ; mais ceux-ci, fidèles aux enseignements des ancêtres, et spécialement de Cyrille, de Chrysostôme, de Nicène et de Damascène, et aux clairs documents de leur liturgie, refusèrent d'écouter les conseils égarés des protestants. Ils restèrent même si bien dans leurs traditions sur la transsubstantiation du pain et du vin, qu'ils condamnèrent dans leurs Synodes le patriarche Cyrille qui, paraît-il, était tombé dans les pièges calvinistes. Quelque autre hérésie pourra les séparer de nous,... mais, ah ! nous hospitalisons tous dans notre cœur l'Hostie Sainte des autels, et nul ne reçoit cette chair, comme écrit St Augustin, sans l'avoir, auparavant, adorée. Le trésor de ce patrimoine manifeste clairement qu'à l'arbre de notre généalogie appartiennent des branches qui demandent à se réunir à lui.... Devant la Sainte Eucharistie nous sommes tous unanimes et fraternels ; c'est le point de contact ; qu'elle soit aussi le trait d'union avec l'Église Mère, la Catholique Romaine. »

M. A.



**I Fioretti.** — M. Arnold Goffin traduit de l'italien et annote « *les Fleurettes de la vie de Saint François d'Assise* ». Nous est-il permis de dire que l'édition, riche, d'autre part presque gratuite, n'a d'autre but que de propager une œuvre admirable

dont la propre expérience du traducteur lui enseigna l'invincible force de persuasion.

Qu'on veuille lire ces prolégomènes distingués et émus :

« On pourrait dire que les Saints, dans tous les siècles, depuis Notre Seigneur Jésus-Christ, ont apparu pour raviver l'institution première de la Foi, pour servir d'exemple plus immédiat et plus persuasif aux Fidèles, pour raviver la mémoire de la Révélation, lui donner des preuves et comme une sanction renouvelées.

Aussi, parmi les innombrables œuvres de la Littérature religieuse, celles consacrées à narrer et à populariser les actes des Saints ont-elles rencontré toujours un succès et une faveur exceptionnels ; à toutes les époques, des moines érudits et fervents, des communautés, de savants prêtres, des laïques inspirés consumèrent leur vie, dépensèrent leur pieux labeur à des travaux hagiographiques.

Les récits de cette sorte que nous légua le moyen-âge se distinguent entre tous par la saveur naïve, l'ardeur enflammée et candide de leur dévotion, le charme et la grâce innocente du style. Leurs auteurs s'adressaient, en effet, à des âmes juvéniles, neuves, pour ainsi dire, capables d'une Foi simple et sans emphase que nos esprits surchargés de notions vaines, présomptueuses ou contradictoires, ne connaissent plus.

Ces Livres, cependant, ont gardé toute leur communicative puissance d'émotion ; ils se survivent miraculeusement, et, à cause de son ingénuité même, le témoignage qu'ils apportent à la Religion continue de persuader, ébranle quelquefois et ramène les incrédules et les sceptiques que des arguments dogmatiques ne convainraient point.

Sous ce titre exquis de *Petites Fleurs*, l'annaliste a formé comme un bouquet de fleurs spirituelles, ardentes et admirables, cueillies au milieu des orages et des combats des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, sur cette terre encolérée d'Italie, excessive également dans le bien et dans le mal.

L'auteur franciscain des *Fioretti* vivait, d'après les inductions et les dates fournies par son Œuvre, au XIV<sup>e</sup> siècle et a, par conséquent, écrit en quelque sorte sous la dictée des premiers compagnons du Petit Pauvre de Jésus-Christ ; les pages qu'il nous a laissées emportent d'ailleurs la démonstration de leur sincérité, car l'enseignement même et la parole du *Padre Santo*, de Saint-François d'Assise, y revivent avec toute leur onction et leur incomparable douceur. »

A. G.

Le livret est sous presse. « *Le Spectateur Catholique* » obtint l'honneur d'aider à cette œuvre d'édification par un tirage spécial.

E. D. B.





TIERCES-RIMES POUR LA VIERGE MARIE

*Mère, je suis parti — comme c'est loin déjà ! —  
A la dérive de mes désirs, sans boussole,  
Pauvre petit Enfant-prodiges qui s'en va...*

*J'ai fui le charme austère et sain de la Parole,  
Mauvais cœur fatigué d'un amour trop divin  
Et pressé d'oublier la douleur qui console.*

*Mon cœur vain s'est gonflé d'un orgueilleux levain.  
Et, pour trouver le fruit fatal et m'en repaître,  
J'ai marché, dédaigneux du Froment et du Vin.*

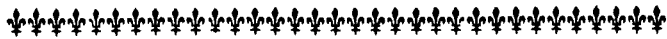
*Pourtant, si loin et si perdu que je doive être,  
Mère, ton souvenir me luit, doux ostensor, —  
Phare de grâce allumé dans le brouillard traître.*

*Afin que, l'heure étant proche où le désespoir  
Me poindra de n'avoir su vaincre la Chimère,  
Mère, je puisse au moins, dans les regrets du soir,*

*Tourner vers toi mes pauvres yeux en disant : « Mère ! »*

LOUIS DENISE.





## DE LA MUSIQUE INTÉRIEURE

*Symphonialis anima...  
(Les Victorins.)*

*Ce qui convient, c'est dans ton cœur une musique,  
C'est une calme, c'est une douce musique,  
— Harpe, triangle et flûte, — en tout temps, en tout lieu,  
Qui dissuade et qui conseille sans réplique  
Pour que ton geste soit ordonné selon Dieu.*

*Car il faut que tu sois rythmique devant Dieu,  
Comme le lys qui s'ouvre au soleil et dédie  
Sa coupe immaculée en toute mélodie.  
Or, pour vivre à souhait ce songe très chrétien,  
C'est dans ton cœur une musique qui convient...*

*Très douce et par ton souffle intime modulée,  
Sur tes penses et sur tes actes déroulée,  
Noyant cris et sanglots en l'hosanna du cœur,  
Huile sur la tempête et baume sur la plaie,  
Et rangeant toute chose à sa place en ton cœur.*

*Ainsi tu marcheras dans la paix de ton cœur,  
Et ta bouche n'aura que de bonnes paroles,  
Ton front sera riant et tes yeux bénévoles,  
Et tes mains ne feront pas mal aux malheureux,  
Aux malades qui n'ont pas de musique en eux...*

*Certainement la vie a de rudes étreintes,  
Elle a certainement de cruelles étreintes,  
Et te fera frémir d'angoisse et grelotter...  
Heureux pourtant qui de son cœur, au lieu de plaintes,  
Sent une évangélique musique monter !*

*Que si l'impétueuse allégresse claironne,  
Trop bruyamment et trop étourdiment claironne,  
Il faut aussi, rétablissant l'ordre voulu,  
Qu'une grave musique, en sourdine, bourdonne  
La souveraineté calme de l'absolu.*

*Et sache, ô toi fidèle à fixer l'absolu,  
Et sache, sans gémir, et sache attendre l'heure  
Où les harpes de la musique intérieure  
Dilateront ton âme à remplir le ciel bleu  
Devant l'éternité du Triangle de feu !*

VICTOR KINON.



## La Religion de Paul Verlaine (1)

.....J'accorde que la religion de Verlaine soit faite de peur autant que de foi.

Au lendemain des « affreux naufrages » qu'à vingt ans il se promettait déjà, le poète désorienté, désespéré, s'agenouille au pied de la Croix et prie comme on crie. Peut-être, si la sévérité humaine ne se fût faite l'interprète de la justice divine, n'eût-il pas de lui-même quitté la mauvaise voie. Soit : ce catholicisme est celui de l'an mil.

Qu'importe, puisqu'il est vrai de toute la vérité d'une âme infiniment vibrante, d'une âme palpitante et saignante, rejetée de la terre et béante vers le ciel où elle a vu Dieu ? Qu'importe, puisque nous lui devons tant de bienfaisantes beautés nouvelles ?

La sincérité, du moins, est ici hors de discussion. Si, dans ses croyances, Verlaine a puisé un réconfort, il y a trouvé aussi une souffrance de plus : elles l'ont exilé dans son siècle. Louons-nous-en, lecteurs, puisque ce surcroît de souffrance a fait la providentielle unité de l'œuvre mystique ; mais, hommes témoins d'un homme, songeons-y : celui-ci a plus qu'un autre connu qu'elles sont acérées, les épines saintes. Le lieu étroit et profond qu'elles enclosent n'est limitrophe à aucun autre, et quiconque y pénétra s'interdit, hors celui-ci, tout refuge. Certes, un exil ; avec toutes les douleurs de l'exil, même avec la douleur parfois — et elle ne fut pas épargnée à Verlaine — d'être méconnu de plus d'un d'entre les compagnons d'exil...

De la peur, donc, oui ; sans retraite assurée au fond de sa propre estime, au fond de sa conscience

(1) Fragment d'une conférence (*Commentaires de SAGESSE*) donnée, le 25 novembre 1896. à la Maison d'Art, à Bruxelles.



où veille le remords, quitté de toutes les amitiés et de tous les amours, en butte à toutes les haines, on court au temple, les bras levés, en criant : Asile !

Dieu des humbles, sauvez cet enfant de colère !

Mais si ce temple est le temple du Dieu des humbles, le suppliant, sur le parvis, n'est pas un étranger. Devant lui la porte doit s'ouvrir puisqu'elle ne reste jamais fermée au repentir : car ce suppliant est chrétien par une sorte d'admirable et mystérieuse fatalité.

Il y a cinq siècles, Verlaine se nomma Villon ; aujourd'hui Villon se nomme Verlaine. C'est le même être, les mêmes dehors, la même âme, ce sont les mêmes désirs d'ordre, de pureté, à travers les mêmes accidents, les mêmes excès, les mêmes malheurs ; c'est le même lyrisme contenu et pénétrant, le même cynisme quelquefois, et jusqu'au même goût pour une certaine gaité, facile, un peu grasse, et pourtant si délicate !

M. Huijsmans, le premier, constata cette troublante ressemblance de Verlaine et de Villon. *Ressemblance* ne me suffit pas, et, si peu scientifique que soit une telle opinion, sinon à l'identité unique des deux poètes, je crois vraiment à leur étroite parenté. Comment pourrais-je l'expliquer ?... Mais, j'y crois. Rien en Pauvre Lélian ne date de notre siècle, il ne se réclamait de rien ni de personne en ce temps. Sans cesse il avait le désir et le besoin d'échapper à nos jours vers *Autrefois*. Et si son esprit, dans cet effort, s'arrête d'abord à l'époque, par excellence, de la pompe catholique et française, au XVII<sup>e</sup> siècle, il n'y séjourne pas longtemps, et c'est au Moyen-Age, oui ! au Moyen-Age de Villon que sa pensée émigrante goûte le rêve de vivre heureusement :

C'est vers le Moyen-Age énorme et délicat  
Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât,  
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste.

On sait qu'en mourant il prononçait, avec l'accent de l'appel, un nom : FRANÇOIS. J'ai bien de la

peine à me persuader que ce nom-là fût celui de M. François Coppée. Qui sait ? C'était peut-être de son grand frère d'autrefois, de François Villon que se réclamait Paul Verlaine agonisant, — et n'oublions pas qu'il croyait, chrétien, à l'immortalité de l'âme.

Sa foi donc, si elle attendit, pour surgir et fleurir, les sollicitations de la détresse, n'en était pas moins instinctive. Il en a lui-même précisé le double caractère en ce vers délicieux :

L'enfance baptismale émerge du pécheur.

Mais, instinctive et baptismale, la foi de Verlaine est aussi raisonnée.

Je me souviens des longs entretiens sérieux — n'importe où, chez lui, dans la rue, même au café — où il m'expliquait avec une logique éloquence ses motifs de croire. (Je lui donnais, hélas ! la réplique). Il était spirituellement convaincu. Il l'était pratiquement aussi. Et comme il s'indignait qu'il y eût des heures où les églises de Paris fussent fermées, des heures où il était impossible de prier Dieu dans sa maison, impossible de trouver un curé (« Pas même un petit abbé, un tout petit abbé pas plus gros que ça ! ») pour se confesser !

Plus haut, du reste, que le témoignage du souvenir, celui des livres parle. L'assaut de ces plaintes et de ces prières est d'une effrayante vérité.

Et, outre la sincérité, les livres attestent la science.

Honnêteté d'artiste et honnêteté d'homme : poète, Verlaine a étudié dans la théologie la matière de ses poèmes, et, chrétien, les principes de ses convictions. — C'est à cette double vertu qu'il doit la gloire d'avoir réinventé la poésie religieuse, la vraie, celle où s'affirme *le sentiment de la Présence réelle*. C'est à Villon encore qu'il faut remonter pour retrouver chez un poète ce sentiment : il n'est guère dans les trois siècles qui suivirent, et, pour le nôtre, est-ce (malgré le génie) à Chateaubriand ou à Lamartine qu'il faut la demander ? Quant à Baudelaire, il n'eut le sentiment de la présence réelle, je crois, que du Diable.

Mais un reflet du Soleil Mystique est dans  
SAGESSE.

Entre tant de pages où le choix hésite, *Les voix*,

Voix de l'Orgueil : un cri puissant comme d'un cor...

qui font penser à Dante, *les Litanies*,

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour...

qui font penser à Job, et ces dix sonnets de pure  
poésie théologique — non pas de théologie poétique  
— où Verlaine, avec la sûreté d'un docteur et la  
magie d'un poète, a célébré le rêve chrétien de  
l'amour de Dieu par la créature,

Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer...

sont sans doute marqués de la plus éblouissante  
immortalité. — Ce sont aussi les pages les plus  
poignantes, humainement, que je sache : et c'est  
ainsi toujours (1) qu'avec Verlaine nous sommes  
amenés à chercher dans la sincère intensité de son  
humanité le secret de son génie.....

CHARLES MORICE.

(1) Ceci fait allusion à une partie précédente de la conférence.

---

*Anniversaire* : « M.

» La famille et les amis de Paul Verlaine vous prient d'assister à la messe anniversaire qui sera célébrée pour le repos de son âme, le 15 Janvier 1897, en l'église Sainte Clotilde, à 10 heures précises, par M. l'abbé A. Mugnier, premier vicaire.

» A l'issue de la cérémonie, une couronne sera portée sur la tombe du poète, au cimetière des Batignolles. »

---

# Les Poètes mystiques

## I

*Que la beauté est religieuse.*

Il messierait de s'étonner que l'art ait été, à l'origine, l'initiateur des religions : la beauté est religieuse. Phidias en sculptant le Jupiter a prié le vrai Dieu, Callicratés et Ictinos en bâtissant le Parthénon. Les religions ne consacrent-elles pas la divinité de l'art en lui empruntant son langage ? Dieu ne semble se dévoiler aux fidèles que selon les artistes qu'ils méritent. Il apparaît aux simples sous la vêtue de beauté dont peintres et sculpteurs lui ont fait l'insuffisante aumône. « N'est-ce pas, remarquait dernièrement Maurice Denis, à Flandrin ou à Signol qu'il faut attribuer la pauvreté des images miraculeuses récemment apparues sur notre terre de France à telle ou telle modeste pastoure ? » Dieu et l'homme se cherchent à jamais en quelque beauté.

Au commencement, l'éternelle Unité projeta hors d'elle la variété de la vie, dont le ressort est une tendance vers l'unité, un regret de son origine. La loi des mondes est d'être en travail vers l'Un transcendantal. Pythagore savait déjà que le ciel est un nombre. A la base de l'univers un obscur amour associe les molécules, la cohésion les organise. Les astres tendent vers l'unité par leur pesanteur, qui les fait dévier d'un mouvement initial pour se réunir en système et graviter ensemble. Si leur élan premier les abandonnait, ils se briseraient en se réunissant. La vie à son tour s'organise par l'attrait que les créatures ressentent les unes pour les autres ; l'amour est la torture féconde de deux êtres qui s'efforcent à réaliser l'image du Créateur en ne faisant plus qu'un, et l'enfant unifie en une seule âme et en une seule chair les âmes et les sangs de ses auteurs. Quand donc Dieu fit l'homme à son image, ce fut qu'il lui mit au cœur ce tourment de le

chercher sans repos. C'est ainsi par une contemplation inconsciente de Dieu que toutes choses se multiplient et se recréent. Et Jésus s'est fait homme pour répéter la parole de la création : *Unum sint !*

La notion de la beauté achève cet ordre. Elle est une illusion de l'unité qui nous est donnée par les harmonies. Toutes les fois donc que deux termes seront unis par un rapport, si ce rapport est envisagé pour lui-même et avec désintéressement il s'agit d'une beauté. Et vous fîtes erreur, Pascal, à penser qu'il n'était pas de beauté géométrique, car à faire abstraction de la vérité qu'elles établissent, il est d'élégantes démonstrations. La sérénité mondiale d'un Christ de Quentin Matsijs, qui se voit à Anvers et dont la face est d'une si belle architecture, nous émeut par l'ordonnance qu'elle fait éclater entre les pensées qui s'y expriment. Et ces trois harmonies, harmonieuses entre elles, concourent à nous donner une seule et souveraine impression. Voilà l'émotion esthétique : c'est le frisson de la synthèse.

Toutes les définitions que l'on a données du Beau (et vous savez s'il en est de laides) s'enferment dans cette conception : le *caractéristique* de Lessing, l'*expressif* de Goethe n'y échappent même point, parce que la vie est belle par cette infatigable élaboration de l'unité qui en est l'âme et qu'il n'est que de la surprendre et d'en jouer le geste. Les passions dont elle se modèle, irascibles ou concupiscibles, dérivent toutes de l'Amour. « L'amour est beau, » écrit véridiquement Hermotime à Hermas. Et donc toute œuvre expressive participe à toute l'harmonie de la vie.

La beauté est en effet de toutes parts possible, et les âmes songeuses la saluent au devant d'elles, toujours venante du fond des avenues sans fin de la vie. Un si grand nombre d'écoles d'art et tant d'esthétiques s'expliquent par la multiplicité des harmonies dont le monde offre matière aux artistes, et il n'est d'eux si misérable effort qui n'en ait saisi quelques-unes, — les moins profondes. Si donc le

*Samaritain* de Rembrandt se différencie évidemment d'une Mythologie de l'Albane, et si une grande œuvre se place de soi-même en son honneur, c'est qu'entre tant d'harmonies il se dresse une échelle de beauté.

Elle s'appuie sur ce principe que plus est vaste l'unité qu'elle accomplit, plus la beauté s'élève. C'est qu'alors par son amplitude elle avoisine Dieu davantage et qu'elle l'imité plus pleinement. Il s'agit pour les artistes supérieurs d'unifier dans leur œuvre la plus grande part possible d'univers. Si je dis un Prélude du *Clavecin bien tempéré*, c'est une broderie serrée de notes rapides, dont chaque dessin de trois ou quatre constitue une harmonie ; à leur tour, ces motifs minuscules s'organisent en groupes qui se répondent et qui évoluent continûment ensemble. Voilà pour l'une des parties. Elles sont plusieurs cependant dont chacune, en se développant conformément à elle-même, s'accorde au rythme général. De cette incroyable polyphonie les plus infimes détails, se déchiquetant par bribes délicieuses, sont diversement expressifs, par où se suggèrent à chaque pas d'autres harmonies que celles dont l'œuvre est la réalisation immédiate : une autre beauté s'y entr'aperçoit de toutes parts, le sourire de la vie, — tout cela se coordonnant avec puissance, se massant, comme vers un centre inévitable, autour d'une idée générale. Voilà une grande beauté. L'harmonie-mère d'une œuvre emporte par conséquent avec elle un faisceau d'*harmoniques* qui l'élèvent en beauté, de même qu'en acoustique le timbre de la note se détermine par des sonorités secondaires qui vibrent dans le même son. Cette chronique mensuelle nous fournira l'occasion de montrer que nulle part plus qu'en poésie cette complexité des harmoniques n'importe.

Je n'ignore pas que Michel-Ange définissait l'art « la purgation de toute superfluité, » et qu'une certaine simplicité est la marque de beaucoup d'œuvres supérieures. Cela est-il contradictoire avec cette entente de la beauté ? Nullement. La simplicité

consiste à dégager un rapport de toute discordance, mais elle n'est belle qu'autant qu'elle est expressive. Rien de plus simple qu'une ligne droite, rien de moins esthétique. L'expression est un procédé par lequel on fait à l'art, en imitant la nature, l'apport de la vie tout entière. D'un coup l'immense complexité de l'univers se subordonne à la pensée de l'artiste. Pour augmenter son œuvre, il fait à Dieu même l'emprunt de la sienne. Et l'on sait que la nature est une grande ouvrière d'harmonie. Ses plus suaves paysages n'assemblent-ils pas les tonalités les plus crues ?

D'embrasser le plus d'harmonies secondaires dans une seule et dominante harmonie, tel me semble donc un signe de noblesse artistique. L'unité se dégageant de la complexité, voilà le propre de la beauté : l'unité ordonnant la complexité, c'est le canon de la beauté supérieure.

Ainsi l'art nous apparaît comme une aspiration de l'homme vers Dieu. Il est une restitution de l'origine des êtres. Il est une recherche de Dieu par induction. Il est un retour artificiel et volontaire vers le premier jour de la genèse, la conquête humaine du divin et comme la conscience métaphysique des peuples. Aussi fut-il pleuré à cause de lui des larmes délicieuses. Les philosophes ont noté la profonde tristesse dont s'enveloppe l'émoi du Beau. Or Hello voyait dans les larmes la parole de la relation sentie et dans le rire la parole de la relation brisée. Où se vérifie l'essence de la beauté qui est d'être une relation. Et il y aurait aussi quelque folie à rire devant la Vénus de Milo.

ADRIEN MITHOUARD.

*Notes.*

La *Revue Blanche* de Décembre contenait des lettres inédites de Verlaine à Cazals, puérides et dépourvues d'intérêt ou peu s'en faut. Le *genre posthume* réussit médiocrement à Verlaine.

Dans le *Mercur de France*, une belle et mystique pièce de M. Charles Guérin, et qui vaut d'être pieusement lue : *Vers la maison de Vie*.

A. M.



## Mémorial de l'Expression religieuse

**Classiques chrétiens et païens comparés.** — On dit un jour « la ruche de Beauraing » et vraiment tout autour de M. l'abbé Guillaume, le maître, je connais quelques disciples, camarades bien plutôt, laborieux et enthousiastes. Professeurs de séminaire ou pasteurs de petite église dans les bois ardennais, ils accordent leurs loisirs aux bénéfices de l'apostolat éducatif et de l'érudition.

« Ne nous nommez pas, écrivent-ils. Non nobis, Domine... » Ce n'est pas le souci d'un éloge, mais la conscience, sans doute, d'avoir bien travaillé qui les engagea à nous communiquer les épreuves du recueil de classiques latins comparés destiné aux classes de 3<sup>e</sup> et 2<sup>de</sup> (parties du maître et de l'élève).

Spicilège parfait.

Le choix est judicieux, qui vise à rechercher des extraits tout à la fois beaux de leur valeur littéraire, grands de leur valeur apologétique et éducative, curieux de leur valeur historique.

Ainsi « *L'épître de S. Paul à Philémon,* » en regard de la « *lettre de Pline à Sabinus,* » est un prétexte à l'élucidation de l'esclavage et à la comparaison de deux stades de moralité. « *Le Discours dans l'Aréopage* » est un événement historique, un miracle, un sommaire religieux, un tableau de mœurs. Et qui peut ignorer cela ?

Le volume est soucieux de la chronologie. Et ces pages feuilletées depuis le premier siècle jusqu'en plein Humanisme font fonction d'une histoire des idées.

Saint Paul représente, dans ce recueil, le I<sup>r</sup> siècle, Minuce Félix le II<sup>e</sup> et Tertullien le III<sup>e</sup>. C'est prendre parti dans une question discutée. Rangeant Minuce Félix avant Tertullien, les compilateurs de Beauraing se réclament peut-être de Fabricius, sur Hieron. cat., c. 58. M<sup>sr</sup>. Freppel dans son *Cours d'Eloquence Sacrée* et J.-A. Moehler dans sa *Patrologie* sont d'avis pourtant que Minuce Félix prit modèle du *Liber Apologeticus*. Des passages entiers sont en effet communs à ce livre et à l'*Octavius*. « Il n'y a point à balancer, disait Moehler, pour décider lequel des deux a imité l'autre. Tertullien est essentiellement original pour le génie et le langage. Tout son être se serait opposé à ce qu'il copiât des formes étrangères. »

Je reçois d'autre part les 30 premiers chapitres de l'*Eloge de S. Basile par S. Grégoire*. Il paraîtra en regard de l'*Eloge*



*d'Evagoras par Isocrate*. Texte grec destiné à la Rhétorique ; édition soignée et harnachée de commentaires.

Jamais classiques ne me parurent si réellement propices à la comparaison (et chaque comparaison produit un nouveau jugement, dit le philosophe) à la recherche personnelle, à l'initiative critique.

Textes fleuris, d'ailleurs, de notes minutieuses, illustrés d'une traduction et de commentaires rationnels. Et ces commentaires sont choisis dans Bossuet, Freppel, Ebert, Boissier, Champagny etc. Et demain l'on citerait Huijsmans ou Gourmont...

Tout cela va faire de l'intelligence dans de jeunes cerveaux de collégiens, et tout cela serait à lire heureusement par nos publicistes et littérateurs.



**M. Charles Guérin, néophyte ?** — M. Charles Guérin — cœur allemand, bouche française — jeune homme estimé par quelques autres jeunes hommes, se manifesta dans les revues du mois poète subitement plus mystique, penseur à tout propos chrétien, catholique, qui sait...

Nous lui offrons s'il les désire, nos prières et nos mains tendues.

Le *Réveil* (octobre : *Poème*) et le *Mercur de France* (décembre : *Vers la Maison de Vie ; Impressions de Munich*) nous documentent : Un samedi soir d'automne, le poète regarde les roses, la lourde vigne, et les foins qui rentrent. L'angélus tinte, un mendiant passe, puis tout se tait. La vie ! La vie est belle, donc elle est triste. Ce soir est « si doux qu'on en voudrait pleurer. »

A cette heure indécise où rampent les ténèbres  
La prière en secret nous écarte les lèvres,  
Telle une source fend les prés en feu ; nous sommes  
Humbles, nous voudrions être pareils, mon Dieu,  
A la limpidité de ton firmament bleu  
Et que nos reins, comme la chair des chastes veuves,  
N'aient plus pour lit d'amour qu'une tombe où s'étendre.  
.... Ah ! détourner enfin sa bouche de la femme ! —  
Mais, ô Seigneur, en ce soir morne de Septembre,  
Dispense au ciel profond la manne lumineuse  
Qui nourrit le sommeil religieux des âmes,  
Et, devant que ta grâce abaisse nos paupières,  
Fais neiger sur les cœurs et les maisons de pierre  
Les étoiles avec l'azur, pour qu'on oublie  
Toute cette tristesse immense de la Vie.

Ce ne sont là que des bonnes pensées encore et un appel déiste. La logique de l'âme se précise : Jésus est le maître de la réelle vie, l'église, la maison de vie.

Je viens vers vous, du fond de mon iniquité,  
je viens vers vous, Seigneur, à qui les enfants parlent,  
de tout mon bon vouloir et de toutes mes larmes,  
être triste avec vous, moi qui vous attristai.

Mais Jésus ouvrira-t-il la porte aux pieds boueux, aux reins ensanglantés, à l'haleine fétide du luxurieux ?

Entrerai-je, nocturne et las, dans la maison  
où le maître de vie ineffable demeure ?

Le poète manque peut être encore de vertu, de courage, ou de décision ; mais que M. Guérin est inquiet et même inquiété par une certitude, ceci le prouve que cent pages plus loin, sous prétexte de représentations wagnériennes, il fait de la philosophie parallèle à sa poésie :

« L'art humain ne mérite pas la foi qui nous unit à la Chose »  
» Éternelle ; il est semblable à l'amour, tous deux déçoivent »  
» parce qu'ils nous rapprochent infiniment de l'Unité sans »  
» nous y fondre jamais..... (mais) dans une église vous trou- »  
» verez aux pieds du Christ et dans la prière la seule Beauté »  
» dont on ne se lasse pas et qui demeure à travers les siècles »  
» toujours pareille à soi. »



**Note concernant « En Route. »** — Il est donné avis aux futurs commentateurs de l'œuvre de M. Huijsmans, que Mgr Péchenard, le successeur de Mgr d'Hulst, a écrit une « Histoire de l'abbaye d'Igny » la Trappe du diocèse de Reims, où Durtal s'est réconcilié avec le Seigneur.



**La Cathédrale.** — Fatigué, ainsi que s'exprime M. de Gourmont, d'avoir regardé les visages hypocrites des hommes, M. Huijsmans regarde des pierres, et prépare un livre suprême sur « *la Cathédrale* ».

Les écrivains catholiques attendent ce livre un peu comme le clergé attend une encyclique. M. Huijsmans aussi, y donne tous ses soins, et « n'ose, dit-il, s'en distraire de peur de perdre l'entrain ».

La cathédrale dont il s'agit est celle de Chartres. Aussi bien, c'est la Cathédrale. M. Huijsmans la chérit de vieil amour, et la légende ne conte-t-elle pas qu'effrayé par les horreurs de sa paroisse, il tint ses pâques dans la miraculeuse crypte.

Le roman de M. Huijsmans n'est pas construit selon une architecture idéale. Quelques circonstances concrètes et personnelles, au jour le jour — (l'abbé Gévrésin, conseiller de Durtal, est nommé au chapitre de Chartres. Il invite Durtal, qui hésite longtemps, puis s'y rend) — et voilà prétexte au poème : une étude approfondie de la cathédrale exaltera l'architecture, la peinture et la sculpture du moyen-âge religieux.

Miracle attendu ! La Cathédrale sera deux fois réalisée, poème de pierre et de verbe. Et on dira J. K. Huijsmans, comme on dit Villard de Honnecourt.

Et quel poème ! comme écrivait Didron dans son rapport à M. de Salvandy :

« Ces dix-huit cent quatorze figures s'ordonnent d'une façon merveilleuse ; elles forment un poème dont chaque statue équivalait à un vers, à une strophe, à une tirade ; un poème qui embrasse l'histoire religieuse de l'univers depuis sa naissance jusqu'à sa mort.... Image et miroir.... »



**L'Ymagier...** — « Et c'est la fin venue de mes fêtes... »

Un numéro de *l'Ymagier*, sous presse, clôture l'année seconde et — c'est décidé -- dernière.

Les pompes des grandes fêtes religieuses n'excèdent pas deux jours....

La première année il y eut deux officiants : M. R. de Gourmont et M. A. Jarry ; la seconde il n'y en eut plus qu'un....

Une prochaine note tiendra à reconnaître, en toute justice, le pieux zèle qui y fut manifesté pour l'iconographie chrétienne.



**Deux affichettes de M. G. Ramaekers.** — L'une pour : *la Lutte*, en rouge, brun et indigo sur papier havane, illustrant cette devise : *L'art pour Dieu !* Un ange recueilli avec, au-dessus de la tête, la langue de feu des pentecôtes. Le trait aux souplesses de pinceau.

La seconde affiche pour les *Poèmes catholiques* de M. Ed. Ned. Le violet épiscopal d'un iris monte, avec la flamme d'un cierge et le ruban d'un encensoir, vers la face pâle du Christ. Le coloris ingénu met en valeur, par des violets, le jaune acide des clartés.

Une chicane iconographique : malgré l'usage abusif des quatre derniers siècles, protestons contre le nimbe triangulaire donné à une seule personne divine, alors qu'il représente la Trinité entière. Voir les curieuses illustrations des « gothiques » français, avec leurs énigmes géométriques.

E.-A. J.



**Van Eijck.** — M. Charles Morice désire écrire un livre définitif sur ces maîtres de foi et d'art. Aussi vient-il vivre en Flandres et Brabant devant leurs reliques et parmi leurs paysages.

Un jeune poète, M. Léon Souguenet, participe à ces recherches.



**Cenacolo.** — Le N° de Novembre de *Durendal* s'enrichit d'une page précise à la fois et défaillante de M. A Goffin.

Il y paraphrase le « Cenacolo » de Léonard de Vinci en un mot à mot attentif, plus encore, ravi.



**Génie.** — Antoine Bruckner est mort à Vienne.

Doux, stupide et énorme, ce sera demain un grand homme. Il aimait l'orgue, comme on aime le ciel.

Plusieurs messes, une quintette et sept symphonies dont la septième attire la foudre, le rendent définitif. Ce fut un catholique, un saint peut-être.

Les Autrichiens l'appelaient « notre César Franck ».

E. D. B.



# Monseigneur d'Hulst

Philosophe, polémiste, éducateur, apologiste, directeur de consciences, homme d'œuvres, homme politique — la pensée, la parole, l'action — le grand prélat qui vient de mourir fut simultanément tout cela. A qui voudrait seulement le montrer sous les multiples formes de son activité ; marquer, avec quelque précision, la part de cet homme éminent dans le mouvement contemporain et sa place dans l'histoire des idées, l'ouverture d'esprit, pas plus que la sympathie ne suffiraient. Il faudrait, dans l'historien, quelque chose de la prodigieuse faculté encyclopédique de l'original, non plus pour caractériser isolément les manifestations d'une énergie dont on a exagérément déploré la dispersion, mais tout au contraire, pour en dégager le lien supérieur, et, d'efforts qu'on dit épars, faute d'en apercevoir la convergence, saisir l'intime, la fondamentale unité.

Celui qui écrit ces lignes n'a d'autre titre à formuler son jugement — qui contredit, il le sait, celui de plusieurs, — que d'avoir beaucoup aimé M<sup>gr</sup> d'Hulst. C'est une des fiertés de sa vie que d'avoir eu part à la confiance et à l'intimité de cette ferme intelligence, de cette âme délicate et tendre. La postérité, qui verra la moisson, saura, sans doute, mettre le semeur à son rang. Mais, entre l'avenir qui ne connaît que des résultats, et le présent qui craint de n'escompter que des promesses, c'est le rôle de ceux qui furent les témoins du labeur et les confidents de l'ouvrier d'en affirmer la pensée génératrice. Je ne vise pas à plus dans ces quelques notes, qu'à marquer la relation profonde de toutes les œuvres où M<sup>gr</sup> d'Hulst s'usa prématûrement ; comment, sans en dévier aucune de son objectif immédiat, il sut les associer à un plan général, et des causes même qui venaient disperser ses forces, tirer le moyen de les faire concourir plus étroitement à un seul but, sous l'action d'une inflexible volonté.

\*  
\* \* \*

Peu d'hommes furent doués intellectuellement comme l'était M<sup>sr</sup> d'Hulst. Ceux qu'on nomme communément *esprits supérieurs*, en ce siècle d'analyse, ne nous présentent guère autre chose que la prédominance exclusive d'une faculté. Les victoires de celle-ci se payent par l'amointrissement des autres qui végètent ou s'abolissent : on devient ainsi physiologiste ou grammairien, géologue ou économiste et l'on est fermé à tout le reste. Cerveaux éminents, si l'on veut, mais incomplets. Louons-les, mais ne les estimons qu'à leur prix. Au dessus d'eux, rayonne l'intelligence puissante qui embrasse tous les efforts isolés, les coordonne, et des flammes vacillantes fait la torche qui éclaire le chemin ; tel, en arrière du champ de bataille, le général en chef surveille et corrige les mouvements de ses unités de combat. Cette intelligence suppose non seulement la curiosité ou plutôt l'avidité de l'esprit, et une singulière multiplicité d'aptitudes, mais la tendance irrésistible à tout ramener à l'unité ; ainsi la lentille fait converger à son foyer tous les rayons. C'est proprement l'esprit de synthèse.

Synthétique, M<sup>sr</sup> d'Hulst le fut essentiellement. Et d'ailleurs merveilleusement organisé pour l'être.

Quelqu'un a dit de lui « qu'il ne lui manqua que de se consacrer à une seule tâche pour y marquer du génie ». Rien n'est plus vrai, si l'on entend par là qu'il eût porté partout, en quelque branche de l'activité humaine qu'il se fût spécialisé, la marque d'une supériorité manifeste, que ce qu'on a appelé sa « facilité d'assimilation » ne suffit pas à expliquer. Ce que M<sup>sr</sup> d'Hulst eut en propre c'est ce qu'Emerson appelle la *force intellectuelle* : le don de dépasser la science, pour aller à l'essence, ou, pour parler comme lui, « de découvrir la raison profonde, sous le fait apparent ».

Ce qui l'enchantait dans la découverte d'un Pasteur, c'est sans doute la sévère méthode scientifique ; c'est surtout « certaines lois entrevues par un observateur de génie ».

Nul plus que lui ne fut de son temps ; nul ne

connût mieux ses troubles, ses aspirations, ses besoins ; en nulle âme ne fut accueilli avec plus de sympathie l'écho de sa longue plainte. Les problèmes obscurs qui agitent ce siècle, — terreur des pusillanimes, — il les portait en lui-même. Ce fut sa tâche de les énoncer avec clarté et de travailler à les résoudre. Il y appliqua son intelligence et sa volonté : la *puissance* appelait l'*acte*.

\* \* \*

Son esprit pénétrant et logique ne devait pas s'égarer un instant aux difficultés qui déconcertent la plupart des ouvriers du « devoir présent ». Les choses ne nous paraissent complexes et obscures que parce que l'agencement nous en échappe et que faute d'en voir l'ordonnance générale, nous n'en soupçonnons plus la relation. « Quand on ne distingue pas, on confond » s'était écrié M<sup>gr</sup> d'Hulst dans une riposte célèbre. Dans le désordre, il y a un ordre encore, et il importe de n'y considérer comme cause que ce qui l'est, en effet. Lorsque Gambetta disait : « Sérions les questions » il ne disait pas assez, et la méthode serait singulièrement décevante, si envisageant successivement tous les problèmes elle en méconnaissait l'importance propre et la subordination. Les poser dans leur ordre et dépendance voilà qui est primordial, le pas décisif dans la voie de la solution. Et si l'on a pu dire que « le difficile dans les temps troublés ce n'est pas de faire son devoir, c'est de le connaître » cela ne tient-il pas surtout à ce que, soit langueur, soit impuissance de notre raison, tout nous impose également ; et notre effarement devant des problèmes qui s'engendrent l'un l'autre est-il autre chose que la marque de notre incapacité à les classer ?

Les questions de son temps, M<sup>gr</sup> d'Hulst eut tôt fait d'en pénétrer l'enchaînement, ou plutôt, d'apercevoir qu'elles procédaient d'une seule. « Voici trois faits certains, écrit-il : La société est malade ; son mal est moral ; ce mal moral a pour cause l'oubli des croyances. »

Comment les croyances ont-elles péri ; comment peuvent-elles revivre ? voilà donc la double interrogation à laquelle il faut répondre, non pas parce que « c'est une recherche intéressante » mais parce que la logique affirme que toute solution en dépend.

Les croyances disparaissent parce qu'au nom du progrès on les a déclarées surannées, et qu'on se prévaut contre elles des conquêtes de la science : « Tout se fait aujourd'hui au nom de la science ; elle est la reine du jour. Si l'on réussit à persuader aux hommes que son empire exclut la souveraineté de Dieu, les hommes ne reculeront pas devant ce crime et cette folie : renier Dieu et son Christ pour laisser régner la science..... Si la science ainsi comprise garde l'empire dans les intelligences, c'en est fait de la foi dans nos sociétés. Or, cet empire, la Science ennemie de Dieu le possède aujourd'hui. Comment l'a-t-elle conquis ? En confondant sa cause avec celle de la science vraie, honnête et sereine. Celle-ci a fait sous nos yeux de magnifiques conquêtes. L'autre s'en est emparée, elle s'en est fait des trophées contre Dieu. De quel droit ? Ah, j'ose le dire, du droit que nous lui avons laissé prendre. » Et dès lors le problème contemporain se formule avec une simplicité émouvante ; comme il le dit : « avec toute la rigueur de la logique. »

« La société est mise en péril par l'extinction des croyances ;

Les croyances périssent sous les coups de la science athée ;

Elles ne peuvent revivre que sous la protection de la science chrétienne. » (1)

Affirmer l'harmonie de la Science et de la Foi, en promouvant vers la Science ceux qui ont reçu le bienfait de l'initiation religieuse, tel, à M<sup>gr</sup> d'Hulst, apparaît des lors le vrai « Devoir présent » telle est l'idée-mère qui ordonnera désormais toutes ses énergies. En elle se manifeste l'unité de sa vie qui fût la résolution du conflit apparent de l'Église et de l'esprit moderne.

\*  
\* \*  
(1) *Mélanges oratoires*, passim.

La Providence, d'ailleurs, le vouait visiblement à ce rôle, en le plaçant, dans la condition nécessaire d'un tel apostolat, et en élargissant progressivement le champ de sa féconde activité.

D'un libre choix, il se fût assurément assigné une seule tâche, et sans doute, « la métaphysique, cette vieille Muse » dont il aimait à s'avouer « l'un des derniers amants » l'eût exclusivement retenu. Dans le grand plan qu'il devait tracer plus tard, il n'eût été ainsi que l'éclaireur hardi au lieu d'être le stratège. Beaucoup de ceux qui professaient le plus d'estime pour M<sup>gr</sup> d'Hulst, et que stupéfiait l'écrasant labeur auquel il suffisait pourtant, s'accordent à regretter qu'il ait assumé tant de charges. Et il semble bien qu'ils aient raison, puisqu'il faut aujourd'hui partager l'héritage d'Alexandre. Et cependant? Laquelle de ces charges a-t-il sollicitée? N'est-ce pas le sens impérieux du devoir, n'est-ce pas la plus touchante obéissance qui les lui firent accepter? Et si, lorsqu'un nouveau fardeau lui était imposé, personne en vérité n'imaginait qu'il eût pu s'y soustraire, peut-on dire qu'aucun lui ait fait négliger une obligation? Ce n'est point toujours la faute du chef d'armée si son front de bataille est trop étendu. Mais s'il a ses troupes bien en main, si le contact n'est rompu nulle part, et si sa marche indique qu'il se concentre, à quoi bon dire que la situation est périlleuse? Il le sait et il y pare.

Après avoir coopéré à la fondation de l'Université catholique de Paris, M<sup>gr</sup> d'Hulst devint son Recteur. J'en crois volontiers le biographe qui note sa joie de cette élévation. Il allait pouvoir servir ses idées. Il allait, selon un mot désormais célèbre, « pénétré de cette pensée que : qui a l'enseignement à l'avenir » (1), montrer aux catholiques, dans la haute culture intellectuelle, la condition même du progrès chrétien. Clercs et laïques, sa voix infatigable les appelle à la conquête de l'influence par le savoir. « La science impie ne sera pas réduite au

(1) M. Brisson, président de la Chambre des députés : *Éloge funèbre de M<sup>gr</sup> d'Hulst*.



silence, mais elle n'aura plus seule la parole » ; il faut « des foyers de savoir chrétien qui auront aussi leur rayonnement », il faut que la défense de nos croyances se maintienne à la hauteur de l'attaque, qu'elle la suive d'une marche parallèle. Autant, plus peut-être que de laïques, nous avons besoin de prêtres instruits ; il faut renouveler l'apologétique. Ces idées ne sont pas les vues d'un « bel esprit chimérique ». Si elles ont pris réalité et fécondité, cet Institut Catholique qui s'enorgueillit d'un de Broglie, d'un Duchesne, d'un Rousselot, d'un Baudrillart, d'un Lapparent, d'un Alix, est là pour l'attester.

Mais, il y a au dehors, des savants qui sont des catholiques. Ne faut-il pas qu'eux aussi apportent leur témoignage ? « Il faut établir que notre science est d'aussi bonne marque que notre christianisme. Autrement on dira que ce n'est pas merveille de concilier la croyance avec la contre-façon du savoir ». Et de cette nécessité logique « de monter sur les sommets du savoir, de nous y installer avec armes et bagages, avec notre religion entière », naît cette grande œuvre, — qui suffirait à magnifier une mémoire —, des *Congrès Internationaux des Savants Catholiques* ».

La Chaire de Notre-Dame de Paris, toute retentissante encore de la parole du P. Monsabré, est offerte à M<sup>gr</sup> d'Hulst. Et il l'accepte. Il l'accepte, parce que là encore, il servira la même cause. Il sait bien que son champ d'action s'étend, mais n'est-ce pas sa cause qui l'exige ? Il n'a jusqu'ici parlé qu'aux croyants : il reste d'autres âmes à atteindre : « les nomades qu'il faut fixer », les hostiles qu'il faut combattre. Et voyez ; il n'a d'hésitation ni sur la matière, ni sur la forme de cet apostolat. Il va droit où le conflit se resserre, où la vraie bataille se livre : sur le terrain de la morale. En sapant les bases de la croyance, c'est la règle des mœurs qu'on a ébranlée ; à la morale divine, les systèmes s'essayent à substituer une morale purement humaine. Ni la science sainement enten-

due, ni la raison rigoureusement invoquée, ne cautionnent ces audacieuses novations. Détruire ces utopies en leur appliquant la rude méthode critique, rétablir sur leurs débris la morale évangélique, sa légitimité, ses intimations, ses sanctions nécessaires, c'est encore servir l'autorité du nom chrétien. Voilà ce qu'a fait M<sup>gr</sup> d'Hulst à Notre-Dame. Il voulut montrer, comme le dit fort bien M. Fonsegrive (1), « que la parole prononcée dans la plus haute chaire catholique de France pouvait être mise en parallèle, pour la solidité du fond et la portée des arguments, avec n'importe quelle autre parole de n'importe quelle autre chaire ». Certains, qui mesurent le mérite d'un orateur, moins par sa valeur intrinsèque que par le nombre de ses auditeurs, lui ont refusé le don de l'éloquence « Un Ravignan avec la profondeur en plus », a dit déjà plus justement un de ses panégyristes en le rapprochant de Lacordaire. Un dialecticien vigoureux comme M<sup>gr</sup> d'Hulst ne saurait sans doute avoir la pompe oratoire qu'en goût médiocre. Mais ici, je puis dire qu'il s'est tenu, volontairement tenu, à ce que lui paraissait commander le genre même de la conférence, et la nature même de son sujet. Ayant à convaincre des gens de culture, à argumenter contre des philosophes, à discuter des hypothèses scientifiques, il lui parût plus nécessaire d'être exact que pathétique, et de confondre un sophisme que d'ouvrir une période. Pour dire toute ma pensée, je m'étonnerais bien que là encore il ne fit pas école, et que désormais, ayant à aborder, après ce grand exemple, des sujets de pareille gravité, ses successeurs préférassent des « idéologies passionnées » à sa plénitude sèche et élégante. Il a dit quelque part : « il y a des torrents de montagne qui, lorsqu'ils s'enflent, deviennent redoutables et font parler de leurs prouesses ; le plus souvent de stériles cailloux remplissent seuls leurs lits desséchés ». Chez lui, il ne s'en trouve point de tels.

\*  
\*  
\*

(1) *La Quinzaine*, N° du 15 Novembre 1896.

Par les Facultés libres, M<sup>sr</sup> d'Hulst agissait sur le monde catholique ; par les Conférences de Notre Dame, il pénétrait par dessus les indécis, jusqu'aux adversaires à qui il imposait le respect ; il restait encore une tribune d'où pouvait tomber avec éclat son cri de ralliement : c'est la tribune nationale. Il n'eût pas cherché à entrer au Parlement, il accepta par soumission, — avec aussi la vue nette des services qu'il pourrait rendre à la grande cause de toute sa vie, — cette nouvelle aggravation de ses charges. Je fus sur ce point le confident de ses espérances, et aussi de ses découragements. Le temps lui a manqué pour désarmer dans l'enceinte législative les préjugés qui se marquaient d'abord contre le « curé-gentilhomme », pour que l'opinion aussi prit une conscience nette du rôle que M<sup>sr</sup> d'Hulst s'était imparti. Mais si court qu'ait été son passage au Palais Bourbon, il n'a point été inutile. Personnifié en ce « beau visage attentif », l'enseignement supérieur libre y est noblement apparu, et y a conquis le respect. Là encore, M<sup>sr</sup> d'Hulst a manifestement servi la cause à laquelle il a attaché son nom et voué sa vie.

Il est mort prématurément a-t-on dit. Trop tôt, sans doute, au gré de ceux qui l'aimaient. Mais il avait jeté à tous les horizons les semences de la moisson prochaine ; sa main pouvait se fermer. *Magna res unum hominem agere.* Je ne crains pas pour sa mémoire.

RAOUL NARSY.



## Lettre inédite de Louis Veillot à Ernest Hello

*Mon cher ami,*

Je voudrais bien savoir pourquoi vous m'appelez *Monsieur* ; c'est beaucoup trop solennel entre pauvres gens de notre métier, et surtout entre enfants de notre Christ. Je suis, s'il vous plaît, votre frère et votre ami, et vous me donnez froid avec ce *monsieur* que je ne puis me décider à vous rendre.

Quant à mon article sur la Bienheureuse Angèle, je l'ai fait court pour qu'il pût passer plus vite, ce qui ne l'a pas hélas empêché d'attendre. Mais on n'est pas journaliste pour retarder la circulation des omnibus et des charettes (1) ; les carrosses (2) ne circulent que quand la rue est débarassée (3). Voulez-vous une autre image ? le journal, même *L'Univers*, est surtout un marché de légumes, et tous les lecteurs, même la majorité des nôtres, sont plus pressés de gruger des potirons que d'entendre parler d'Angèle de Foligno. Sans ce malheur je n'aurais pas fait d'article et j'aurais donné votre introduction (5). A la façon dont vous parlez de votre sainte, les intelligents eussent bien deviné de quelle façon vous l'avez su traduire. Mettez-vous bien dans la tête que je vous aime et vous admire beaucoup, mais il y a deux monstres qui sont plus forts que votre génie et que mon admiration : l'un est l'abondance des matières, l'autre est le goût des matières, et après cela il y a encore beaucoup de monstres moindres qui ne peuvent être tout à fait écartés.

Vous êtes rencoigné (4), malade, peu connu, peu compris, moquez-vous de tout cela, mon cher ami. Dieu vous a donné quelque chose qu'il ne prodigue pas, et je connais au moins un croyant, qui, s'il pouvait faire ce que vous faites et ne plus avoir à se débattre dans l'abondance des matières troquerait de bon cœur avec vous.

Votre ami

30 Janvier 1868.

LOUIS VEILLOT.

(1) (2) (3) (4) charrettes — carrosses — débarassée — rencoigné. Cette lettre est publiée d'après une copie de première main.

(5) Nos lecteurs renseignés sur l'histoire littéraire auront compris que le motif de cette lettre fut la publication, alors toute récente, du livre : « ANGÈLE DE FOLIGNO (*traduction et commentaire*). Poussielgue, éditeur, rue Cassette, 27. Paris. 1 fr. 80. » pour lequel Hello, comme de coutume, sollicita l'agrément de *L'Univers*.

La D.



## Le Miroir du Mois

**Congrès de Repopulation.** — En 1892 on fonda une Alliance des savants et philanthropes de tous les pays, dans le but d'améliorer et de protéger la vie humaine.

C'est aussi bête que beau. Le 13 décembre ces Messieurs tinrent congrès à Paris. Il paraît que dans 60 ans l'Allemagne aura 700 millions d'habitants et la France 40 millions. M. Bertillon prouva, ce qu'on sait, que la natalité est en raison inverse de la richesse. Et puis ? de par la morale indépendante, qu'y faire ?

En tout cas, serait-il mauvais qu'un rude franciscain se carrât dans quelque chaire, de vérité parfois trop commode, et aux damoiseaux et non moins aux bourgeoises accessibles aux égoïsmes coutumiers et connus, expliquât, là simplement, que le mariage est un sacrement par lequel l'homme et la femme « reçoivent la grâce d'élever des enfants... » Naïf, n'est-ce pas. Et puis notre monde n'est-il devenu anormal ? (fort curieux darwinisme) et quand on sort d'entendre le P. Ollivier à Sainte-Clotilde ne dit-on pas : « Chère ! quel homme mal élevé... »

Mais des nonante-neuf qui ne vont pas à Sainte-Clotilde, quelques-uns sont vertueux tout court, quoi des autres ?

Jadis, dans le peuple, la plupart des mères croyaient créer de petits Jésus, aujourd'hui elles « font des gosses ». Sous-traire de soi de la sale viande sans âme, voyons, cela ne se fait pourtant pas pour la France (géographie !) ou pour le tourlourou M. Deroulède. Raisonement égoïste ; — mais qu'être sinon égoïste ou charitable ? — et voici alors le raisonnement charitable : « apparemment, le joli cœur de fils est pour les Hovas et la fillasse pour le boulevard extérieur. Femme, nous faisons mal de créer des enfants pour le malheur. »

Le peuple n'a pas lu *Spinoza*, ni M. Paul Adam, et pourtant le peuple lui-même n'est déjà plus si « peuple ».

Bon Jésus, vous avez fait le ciel si bleu, ayez pitié de nous, en ce sens que les méchants ne nous empêchent plus longtemps d'y lever les yeux. Et sinon, Seigneur, Seigneur, veuillez considérer ce qu'il va advenir de vos anciens serviteurs...

— Nous *réclamons* la « vieille chanson ».



**Événements de France.** — Willy, dans sa revue du mois, note que le : 26 novembre : La laïcisation, quoique personne dans le pays ne la réclamât et qu'elle dût grever le budget de 68 millions, a été repoussée par la Chambre.



**Sarahbande.** — Cœurs utiles, comme dirait M. P. Adam, les 5 clowns en habit noir entrèrent en se tenant par la main. Salut en angle droit.

Et le premier était M. Coppée ; il y a très longtemps il exista un poète de ce nom.

Et le second, un vieux qui cligne aux petites enfants.

Et le troisième, quelque chose comme le Jean Béraud de la littérature et qu'on nomme Edmond Haraucourt. Ce dernier individu met l'Évangile en vers, et fait les jours fériés au « *Gaulois* ». Mais qu'il ne mérite pas les louis qu'il y gagne, ces vers l'attestent, extraits de la même feuille publique à la dernière Ascension :

*« Puis, tourné vers Simon, Jésus dit : « — M'aimes-tu ? »  
Pierre, en se souvenant du coq, pleurait de honte.  
Mais Jésus : « Calme-toi, Simon, la chair est prompte (?)  
Puisque tu sais que nul n'est INFALLIBLE ici  
Et qu'on doit l'indulgence à tous, je t'ai choisi  
Pour être le pasteur de la faiblesse humaine. »*

{N. S. fait sans doute un discours contre le concile du Vatican?} Quoiqu'il en soit, l'Évangile ne suffit plus aux fiacres, aux escarpins, et aux violettes de Nice de M. Haraucourt. Ce pourquoi il proclama « le CULTE de Sarah ».

Cette fille d'ailleurs nous répugne. (La faction des hommes de plaisir, dit le prophète Amos, sera éternellement inutile.)

L'esprit permit peut être à Cathérine Emmerich de distinguer intuitivement tous les menus gestes de l'Épopée ; Sarah Bernhardt, elle, y prétendit. Et on mima au Cirque d'Hiver la Passion du divin Sauveur, ainsi que cela « devait s'être passé ».

Et comme Sarah bloquait « *Jeanne d'Arc* », M. Gounod osa un jour réclamer d'elle un peu plus d'humilité en écoutant les voix. Elle : « Les voix ? les voix ? je m'en f..! »

Et ce Paris aussi nous répugne. Joseph de Maistre en effet formula : « L'importance accordée au théâtre est l'un des signes les plus sûrs de la décadence d'un peuple. »



**Ministres de Dieu.** — Deux chérubins sont prosternés aux extrémités de l'arche. On voudrait deviner l'un lyrique et l'autre démonstratif. Les ailes du voyant doivent toucher les ailes du docteur.

J'y songeais en assistant à la première messe d'un jeune prêtre, coïncidant avec l'annonce reçue d'une autre première messe d'un autre jeune prêtre.

M. Armand Thiéry, avocat près la Cour d'appel de Bruxelles, docteur en sciences physiques et mathématiques de l'université de Leipzig, professeur extraordinaire de la Faculté de médecine de l'université de Louvain, professeur ordinaire de l'Institut supérieur de philosophie de Louvain, officia le jour des Rois à la chapelle Saint-Thomas d'Aquin à Louvain.

C'est un esprit studieux et supérieur.

Psychophysiologue, il fut complimenté par Wundt ; exégète, il compromit M. Picard ; moderniste, il conférerait sur les Fitzroy ou la chambre d'artisan ; homme de lettres, il parla avec sollicitude de Verlaine, avec aisance de M. Bourget, avec trop d'espoir de M. Zola, mais avec amour d'Hello ; homme vivant, il s'applique à la sociologie, ..

— M. Louis Le Cardonnel vient d'être installé vicaire dans une très petite ville non loin du Rhône.

Il y a dix ans M. Le Cardonnel fréquentait au *Soleil d'Or*, près de l'Odéon. Grands jours héroïques, candides et... ridicules. Du vin, des revues, des disputes, M. Moréas, M. Morice, M. Retté. M. Signoret, la *littérature de tout à l'heure* et les *portraits du prochain siècle*...

Un vers de M. Le Cardonnel fit alors le tour de la littérature :

- Ouir dans les châteaux déserts
- Le cri valkyrien des paons au crépuscule... •

(ODE A LOUIS II DE BAVIÈRE).

M. Le Cardonnel fut célèbre, comme on l'était alors.

On le retint quelques mois au *Saint-Graal*, quelques années à *l'Ermitage*. Puis plus rien.

Les enfants des légendes partent avant le jour à la recherche de la Source. M. Le Cardonnel trouva Rome. Le séminaire français eut ce lévite-poète.

On le savait enlevé au monde, récemment M. Jean Lorrain l'annonça mort.

Mais il vit, et il va chanter pour Jésus et pour nous...



**Réalisme naïf et réalisme critique.** — M. Wundt intitule ainsi une étude récente, dont M. Georges Dwelshauvers reprend judicieusement le thème dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*. (Octobre 1896). Nous signalons cette étude comme un symptôme. En dépassant Kant, on retourne en arrière. Mais pas au-delà de Thomas d'Aquin qui barre toute la route. Saint Thomas n'est pas encore nommé, mais attendons la fin...

Le réalisme naïf comporte un état d'intelligence (irréel) où l'objet extérieur avec ses caractères d'illusion serait considéré purement sans aucune analyse ; le réalisme critique : un état d'intelligence où l'objet extérieur est considéré conceptuellement « débarrassé de tous les éléments qui, par les correc-

tions dûes aux recherches scientifiques, sont reconnus comme subjectifs ».

Le monde extérieur se trouve, en passant, réhabilité en Allemagne. A ceux qui se confient au thomisme, — et officieusement n'est-ce pas, pour ainsi dire, toute l'église d'aujourd'hui? — la nouvelle est heureuse.

Nous attendons que la cueillette soit reprise par un des laborieux néo-scolastiques de l'Institut supérieur de Louvain, au nom de la philosophie traditionnellement catholique.



**Thomisme.** — M. Lucien Muhlfeld qui écrit tous les mardis une colonne de français exemplaire dans le journal « Paris », y appela le 17 novembre dernier M. Berthelot *Un Sage*.

Voici dix lignes dont il appert que M. Muhlfeld pourrait écrire un admirable « Éloge de S. Thomas ».

« Il n'y a point de philosophie plus savoureuse que celle du savant qui se repose. Les métaphysiciens, frais émoulus de l'école, peuvent édifier, au gré de leurs rhétoriques, de petits systèmes du monde. Le vent aura bientôt balayé ces pyramides en équilibre sur leur pointe. Aucune philosophie ne dure si elle n'est l'émanation d'un grand savoir et comme le parfum d'une longue sagesse.... Toute pensée forte vient de la science. Réciproquement, toute science consommée aboutit à une philosophie supérieure.... Ainsi M. Berthelot nourri de science s'enquiert maintenant de morale. »

*La Revue Blanche* demandant, tout comme Sa Sainteté, la renaissance des études scolastiques, ce serait piquant — et en cette contrée fort heureux.... Allons-y, Monsieur Muhlfeld....



**Marcel Schwob : Spicilège** (1). — Ce livre est strictement intellectuel. A l'égal de M. Pierre Quillard et d'une apparence de M. de Gourmont, Marcel Schwob est un scolaste. Mais ce sont trois scolastes nés après « l'invention » de la métaphysique. Et voilà une « belle peau qu'ils portent avec ostentation ».

Je voudrais leur raconter en public une petite histoire, ou mieux, comme il n'ignorent rien, c'est en leur présence que je la raconte au public :

On la tient d'ailleurs du très vieil archevêque Jacques de Voragine (*Légende de la Commémoration des fidèles défunts*) : « Ce trait est arrivé à Paris. Un maître de chant appelé Cilo, avait un écolier gravement malade. Il le pria de le venir trouver

(1) François Villon, *Saint Julien l'Hospitalier, Plangon et Bacchis, Dialogues sur l'Amour, l'Art et l'Anarchie*. (Paris, Société du Mercure de France, MDCXXCVI).

Si le temps ne manque pas à cette récréation, nous nous proposons d'ajouter à l'essai de M. Schwob sur *Saint Julien l'Hospitalier*, quelques éléments et de manifester quelques désaccords.



après sa mort pour lui dire en quelle situation il serait. Effectivement quelques jours après sa mort, l'écolier apparut au chantre, *recouvert d'une chape en parchemin, toute barbouillée de sophismes à l'extérieur, et intérieurement, doublée de flammes*. Interrogé sur l'état dans lequel il se trouvait, il dit : « Ce manteau me pèse et m'écrase plus que si j'avais une tour sur mon corps, et il m'est donné en punition de l'orgueil que j'apportais dans mes argumentations ; quant à la flamme dont ce manteau est doublée, elle est pour me punir de toutes les belles peaux que je portais naguère avec ostentation. »

Et *nunc erudimini...* (le calembour « soyons érudits » serait aisé, mais à ces écrivains de distinction, je serais gêné de paraître barbare.)

La conclusion du maître de chant est dure : « Laissons les marais aux grenouilles et la pourriture aux corbeaux, notre salut est le but de notre vie et la conclusion de notre mort, donc le salut avant tout. »

M. Schwob ne s'en préoccupera pas et c'est dommage. En effet, quand le curieux romancier George Meredith lui dit : « La mort ? ce n'est que l'autre côté de cette porte » je ne puis concevoir ni son silence, ni sa sérénité, ni que cette bulle creuse le satisfasse.

On connaît le mot de la mère de Fontenelle : « Mon fils, vous serez damné... »

Cela est bien gros ! mais admis, par miracle, à la Vision béatifique, M. Schwob qui se torture au sujet de « la dame qui tourne ung pou la chiere à cousté » pourrait pousser l'inconvenance jusqu'à n'y pas prêter attention, ou tout juste assez, peut-être, pour se faire une opinion sur le trithéisme, par exemple, de Roscelin et la dispute du concile de Soissons.

M. Schwob ignore la nature et il ignore le nom de Dieu. M. Schwob, pour sûr, ne reconnaît déjà plus un arbre. M. Schwob sera demain un curieux masque ou une exquise toupie.



**Un prélat érudit, mais humain.** — M<sup>sr</sup> de Harlez professe depuis 25 ans les langues et les sciences orientales à l'Université de Louvain. Comme de juste, la science manifesta quelque reconnaissance. Mais parallèlement, une émotion, inaccoutumée autour d'un érudit, se fit jour, véridique et spontanée. Des hommes politiques, des gens du peuple et de jeunes hommes studieux le reconnurent guide, ami ou maître d'activité.

Laborieux comme un négociant, renseigné comme un cardinal, pieux comme un enfant, M<sup>sr</sup> de Harlez est le vieux et fidèle serviteur de Jésus, usé à ce service,

E. D. B.

# Courrier théâtral

L'esprit même dans lequel est conçue cette publication suffit à caractériser comme à limiter la part qui y peut être faite aux choses du théâtre. Ce *Courrier* ne sera donc ni un inventaire, ni un feuilleton dramatique, du moins comme on l'entend généralement. Nous estimons sans utilité d'y faire figurer toutes les pièces, même à succès, et nous ne nous croyons tenus de retenir que celles — même mal accueillies — qui se rattacheront par quelque côté au but précis de cette Revue.

C'est dire qu'y trouveront place les seules œuvres présentant un intérêt idéologique, moral ou religieux. C'est à discuter des idées, bien plus que la forme qui les véhicule que nous nous attacherons ici, et c'est comme catholique que nous les jugerons. Non pas que nous prétendions que le degré d'orthodoxie d'une œuvre soit la mesure de sa valeur artistique. Ceci n'est vrai qu'absolument, et nous prions qu'on ne nous impute pas des absurdités.

Aussi bien, nous ne pourrions nous dispenser d'aborder accessoirement le côté littérairement critique des œuvres dont nous parlerons.

On trouvera à la suite de chaque courrier l'énumération des pièces qui ne rentreraient pas dans le cadre que nous nous imposons, et dont cependant l'importance ou le retentissement ne nous permettraient pas de les passer déceimment sous silence.



COMÉDIE FRANÇAISE (Paris, Lundi 7 Décembre). — MOLIÈRE (Bruxelles, 16 Janvier). — **L'Évasion**, comédie en 3 actes de **M. Brieux**.

M<sup>r</sup> Brieux est de la race des moralistes ; chaque fois qu'il est apparu au théâtre, ç'a été pour s'y montrer en redresseur de torts. Et il faut donc ne pas l'estimer peu s'il a vu que le mal dont nous souffrons est surtout un mal moral. Je le goûte davantage encore quand je le vois en rechercher la cause, et s'efforcer de nous la montrer dans le sophisme qui nous la cache. Joueur plus habile que vigoureux, il avait été un peu faible quoique intéressant, dans sa satire de la bienfaisance mondaine. Avec *l'Évasion* il abordait un sujet d'une bien autre envergure. L'Hérédité a-t-elle ce caractère inéluctable que lui attribue une théorie fameuse. Sommes-nous à jamais des prisonniers par la fatalité de notre naissance ? Voilà le problème. Je n'en sais pas de plus passionnant ni de plus grave. Car si l'on admet ce déterminisme invincible, c'en est fait de la personnalité humaine ; nous ne sommes plus que des moteurs inconscients ou des mobiles aveugles : *agimur, non agimus*. Et c'en est fait aussi de la morale, car avec notre liberté, devoirs, responsabilité, sanctions, tout s'effondre du même coup. Dans *les Revenants*, Ibsen s'efforce à une conciliation impossible. Il accepte la fatalité héréditaire et conclut à « l'évasion » par l'affranchissement de la tare originelle. Contradiction de génie, victoire instinctive d'un libre esprit.

M. Brieux n'est pas de cette taille et il a ramené le problème à des conditions moins périlleuses. Disons qu'il ne l'a pas abordé du tout :

Un savant, convaincu lui-même, prétend séparer deux jeunes amoureux, par la menace de leur hérédité mutuelle qui est déplorable. Ils sont convaincus, mais s'épousent tout de même. Ils lutteront pour s'affranchir. Un minuscule incident les persuade que la loi farouche s'accomplit pourtant et dès lors ils s'y abandonnent. Mais le savant s'aperçoit d'une lézarde dans sa certitude : « la loi n'existe peut-être pas ? ». A cette révélation les jeunes gens se ressaisissent. Ils se sentent libres. C'est l'évasion.

Voilà qui est bien faible. M. Brieux nie l'hérédité ; il n'y voit qu'une suggestion devenant une auto-suggestion, à laquelle ses personnages n'échappent que sous le coup d'une suggestion différente. Mais je ne trouve pas là trace d'acte libre. Et dès lors que prouve sa pièce ? Rien. Truquée ainsi, elle ne pouvait d'ailleurs rien prouver. Il ne faut pas nier l'hérédité ; il faut seulement la prendre pour ce qu'elle est, pour une hypothèse.

Nous naissons avec un ensemble de prédispositions bonnes et mauvaises, et une volonté libre pour agir. Héritées ou non, en face de ces propensions, le libre-arbitre se dresse. Notre personnalité s'affirme par la sujétion où nous savons tenir ces dispositions innées. Elles peuvent nous asservir, car elles s'accroissent par l'inertie de notre volonté, et de tout l'empire que perd celle-ci. Ne pas réagir, nous amène à l'impuissance de réagir. Voilà ce que le plus sommaire catéchisme enseigne.

Est-ce contradictoire avec l'hypothèse de l'hérédité, je ne le pense pas. Et ne pourrait-on pas dire que le drame de la vie humaine n'est que la réaction de l'identité personnelle contre l'identité de l'espèce ? Certes, affirmer l'Hérédité brutale et dominatrice comme une certitude est un abus intolérable. M. Brieux a bien fait de protester. Mais la protestation est illusoire qui ne s'appuie pas sur l'affirmation du Libre-arbitre. Sa pièce est à refaire.



THÉÂTRE DE L'ŒUVRE (Paris, Jeudi 10 Décembre). — Représentation d'**Ubu Roi** de M. A. Jarry.

THÉÂTRE DE L'ODÉON (Paris, Jeudi 17 Décembre). — Représentation du **Plutus** d'Aristophane, traduction de M. Gavant; conférence de M. Henry Becque.

RAOUL NARSY.





## Faire-Part

**Rédaction.** — « *Moneo et exortor fratres meos, ut in predicatione, quam faciunt, sint examinata et casta eorum eloquia ad utilitatem et edificationem populi, annunciando eis vitia et virtutes, penam et gloriam, cum brevitate sermonis, quia verbum abbreviatum fecit Dominus super terram.* »

Voilà qui est dit. Et par nous et par un poète très ignoré du XII<sup>e</sup> siècle — homme de bon conseil pourtant — : Godelfroid de Viterbe. (in fine : « *De laude civitatis Laudæ* », vide MONUMENTA GERMANIÆ, ed. G. Waitz. SS. T. XXII, p. 373.)

Il n'y a que trop de revues où l'on semble se réclamer d'un bon mot flamand : *le papier est endurant.*



**Autre avis.** — Qu'on veuille se persuader que : *Le Spectateur Catholique* ne considère comme critère de rédaction que la valeur objective d'un commentaire ou d'un lyrisme et prétend, à cet égard, ne pas se renseigner sur l'activité, la philosophie, la vie d'un rédacteur.

Aurions-nous brûlé les admirables aveux sur l'Évangile, de celui qui élabora le *Contrat social* ? ou refusé par hasard, un syllogisme de M<sup>gr</sup> d'Hulst, qui n'était peut-être pas « rallié », *Sagesse* du pauvre Verlaine, qui manquait de pudeur ?

Et savoir qu'un chantre de la Sixtine a blasphémé dans une taverne, ou qu'un enlumineur de rétables a des enfants illégitimes, ne pourra certainement nous intéresser.

Eclose en notre domaine religieux, qu'une page s'affirme rigide de logique ou défaillante d'art, et voilà qui nous regarde !... Mais, cela est évident.



**Veni, Creator...** — Quelques prêtres éminents, renseignés sur notre initiative, voulurent considérer comme un heureux devoir, de nous départir les grâces du S. Sacrifice.

Des messes, ainsi, furent offertes à Paris, à Madrid et dans les centres de Belgique. Plusieurs de nos amis y assistèrent.

Ce qui nous fait songer aux symboliques légendes et aux temps de foi, où N. S. Jésus descendait dans les villages pour s'adjoindre aux maçons qui bâtissaient des églises.



**Raison d'être.** — « En somme, nous écrit M. J. K. Huijsmans, il n'existe pas de revue catholique où l'on s'occupe réellement de mystique et d'art. »



**Hommage.** — La revue est adressée en hommage à S. S. le Pape, ainsi qu'à N. N. S. S. les archevêques de Malines, de Paris et de Madrid.

Les pasteurs sont institués pour conduire les troupeaux aux prés verts. «... ut per eos fideles edoceantur quod pabuli genus sibi salutare... ducere debeant » (Mandat de S. S. Léon XII, ajouté en 1825 au décret de la S. C. de l'Index).



**Armes parlantes.** — Les deux timbres incrustés dans la couverture de cette publication la précisent emblématiquement.

— Au recto, le chrisme manifeste la Révélation complète du Dogme et la Tradition qui ne se délie plus. Le monogramme du Christ se dresse comme sa croix même et atteint les point cardinaux de l'idée. L'horizon est barré, les bras de la croix sont large ouverts comme un livre. Tout y est dit depuis le commencement jusqu'à la fin. Et la tradition, plénière comme un cercle, serre le dépôt d'un double nœud définitif.

Ici on accepte de croire.

— Au verso, la Madone au Verbe — dessin dû à M. E.-A. Joly — manifeste le mode supérieur de penser et d'agir.

Les anciens collèges de haute culture — à seule preuve le sceau primitif de l'Université de Paris — comprenaient fort bien : *Sedes Sapientiae*. Ainsi un peu de sagesse était dédiée à la Toute-Sagesse, et le verbe humain balbutiait le Verbe divin.

Botticelli et quelques imagiers des Flandres, conçurent en leur piété judicieuse, un symbole précis et expressif : la Vierge qui écrit dans un livre. Mission supérieure des moyens d'expression, de l'art enfin ! Sanctification de la cause instrumentale ! La plume éternise la Parole.

La Vierge au livre est la sœur des docteurs et poètes inspirés, notre modèle, et notre sainte.

Mais Jean et Luc sont nos premiers maîtres.

L'aigle regarde vers l'intérieur : Jean fixe le soleil, distingue les sept couleurs en fusion et découvre la germination des symboles.

Jean possède l'idée de Dieu, il est mystique.

Le bœuf mugit vers l'extérieur : Luc annonce la grande nouvelle aux foules, et la loi et le précepte de vie. Luc explique et prêche, il est pratique.

Mais les ailes — volonté supérieure — s'entrecroisent et giroient. Roue de la plénitude d'esprit : l'amour est actif..

Ici on se propose de comprendre et d'exalter.



**Remerciements.** — *A tout point de vue* précieuse, une lettre de Veillot paraît en ce fascicule. Le public participe à cette révélation, grâce au souci bienveillant de Madame Hello et à l'amicale entremise de M. Joseph Serre, dont un livre attachant (*Ernest Hello. Paris : Librairie Académique Perrin 1894*) prouva dès longtemps le zèle.

Des pages inédites d'Hello, en outre, seront imprimées au prochain numéro.



Notre chroniqueur théâtral M. RAOUL NARSY parlera le 5 Avril au Cercle du Luxembourg à Paris :

### **D'UN THÉÂTRE POPULAIRE** ↗

et appréciera prochainement dans le *Spectateur Catholique* la nouvelle tentative :

### **D'UN THÉÂTRE CHRÉTIEN** ↗

Il faut rechercher chez votre libraire le numéro de Janvier 1897 de la revue catholique : LE SILLON (Paris, Lecoffre) et y lire :

### ↖ **LES CATHOLIQUES ET LE THÉÂTRE**

par M. Augustin Léger,

et le numéro du 1<sup>er</sup> Décembre 1896 de la revue catholique : LA QUINZAINE (Paris, 45, rue Vaneau) et y lire :

### ↖ **LA VIE DES SAINTS AU THÉÂTRE**

par M. Arthur Desjardins.

TIRÉ POUR  
" LE SPECTATEUR  
CATHOLIQUE "



SUR LES PRESSES  
DE J.-E. BUSCHMANN  
A ANVERS



Les principales revues flamandes de Flandre sont :

❧ **DE DIETSCHÉ WARANDE** ❧  
(LA PÉPINIÈRE THIOISE)

Sévèrement dirigée par le D<sup>r</sup> P. Alberdingk Thijm (Louvain), éditée par M. A. Siffer (Gand), elle est importante au point de vue de l'histoire et des lettres catholiques flamandes. Le Père V. Becker S. J. vient d'y entreprendre la discussion de l'originalité du texte de l'Imitation, son attribution à Thomas de Kempen d'ailleurs admise.



❧ **HET BELFORT** ❧  
(LE BEFFROI)

Éditée par M. A. Siffer (Gand), cette revue également catholique, plus préoccupée de littérature sinon plus littéraire, est surtout de vulgarisation.



❧ **DE VLAAMSE SCHOOL** ❧  
(L'ÉCOLE FLAMANDE)

Dirigé par M. Pol de Mont, remarquablement édité par notre imprimeur M. J.-E. Buschmann, c'est un recueil de notes et de choses d'art : proses, poèmes et gravures. Il est souvent ouvert à l'art chrétien, à preuves récentes : deux compositions de F. von Uhde, une reproduction du rétable de Lombeek et la photographie d'un des tableaux gothiques les plus humains qu'on puisse voir : celui à 15 compartiments (Jugement dernier, œuvres de miséricorde, péchés capitaux) attribué à Gilles Mostaert le Vieux et possédé par le Musée d'Anvers.



*Edition de Luxe*

*N<sup>o</sup> 29*

*30 ex.*

Février 1897

N<sup>o</sup> 2

# le Spectateur catholique

## Propre du Mois :

Raymond Lulle (trad. M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé II.

## Science religieuse :

M<sup>gr</sup> C. de Harlez : Réponse au livre de M. l'abbé Charbonnel.

M. E. D. B. ; M. M. A. : Mémorial.

## Art religieux :

Ernest Hello : Page (*inédite*).  
M. Adrien Mithouard : Un Pascalien : Ernest Hello.  
M. Georges Ramaekers : La Foi.  
M. Arnold Goffin : Fra Angelico.  
M. Marius André : Evénements touchant la musique religieuse en Espagne.

M. Adrien Mithouard : Les Poètes Mystiques II.  
D<sup>r</sup> C. C. ; M. E. D. B. : Mémorial.

## Jugement religieux :

M. Fréron : Le Comte de Mun.  
M. E. D. B. ; M. H. M. : Miroir du Mois.  
M. Raoul Narsy : Théâtre : Au delà des forces.  
— Faire-part. —

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM



FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

**BRUXELLES**  
40, rue Hydraulique.

**PARIS**  
44, avenue du Maine.



# Le Spectateur Catholique

Mensuel  
de Science, d'Art et de Jugement religieux

---

DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

---

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 h<sup>es</sup>)</i> 44, avenue du Maine <b>PARIS</b>	M. VICTOR KINON au <b>Siège de la Revue</b> 40, rue Hydraulique <b>BRUXELLES</b>	M. MARIUS ANDRÉ  11, rue Olozaga <b>MADRID</b>
---	---	---

On pourra avoir recours à l'obligeance de

M. HENRI MAZEL, 54, Torrington Square, **Londres W.**  
pour la Grande Bretagne.

M. WILLIAM RITTER, I Johannesgasse, **Vienne**  
pour les pays germaniques.

---

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

---

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nimes.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	M. HENRI MAZEL, à Londres.
M <sup>rs</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. ADH. SCHEIJS, à Vertrieck-Louvain.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. CL. VOLIO, à Paris.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	

---

**Le Spectateur Catholique** laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

— **Les manuscrits ne sont pas rendus.** —

---

ABONNEMENT ANNUEL : 6 frs. (port en sus).

(Édition de luxe sur papier de hollande Van Gelder : 20 frs.)

---

**Le Spectateur Catholique** paraît en fascicules mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



ci continue le livre de l'Ami et de l'Aimé, lequel livre traite des dialogues et cantiques d'amour qui sont entre eux deux, et qui sont des exemples abrégés et des paraboles [nécessitant une exposition] par lesquels l'Entendement s'élève plus haut en la contemplation, la dévotion et l'amour de son Aimé. Et pour ce motif, ils sont en nombre égal aux jours de l'année et chacun d'eux suffit pour contempler tout un jour selon l'Art de Contemplation. **L'Aimé** est Notre Seigneur Dieu comme créateur, recréateur et fin dernière de tout ce qui existe ; **L'Ami** est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. **L'amour** est la charité et la bienveillance avec lesquelles s'aiment l'Ami et l'Aimé ; et les trois (parlant en Dieu *simpliciter*) sont une seule et même chose ; en autre manière ils se distinguent entre eux.

32. Les conditions de l'Amour sont : que l'Ami souffre, soit patient, humble, craintif, diligent, confiant, et qu'il se risque en de graves périls pour la gloire de son Aimé. Et les conditions de l'Aimé sont : d'être sincère, libéral, plein de pitié et de justice pour son Ami.

33. L'Ami cherchait la dévotion par monts et par plaines pour voir si son Aimé était servi, et il trouva l'indifférence en tous lieux. Alors il creusa la terre et regarda si elle ne recelait pas ce qu'il cherchait, puisque la dévotion est inconnue sur terre.

34. « Dis-moi, oiseau qui chantes d'amour, pourquoi mon Aimé me tourmente-t-il, lui qui m'a accepté pour serviteur ? » L'oiseau répondit : « Si tu ne supportais des peines par amour, avec quoi aimerais-tu ton Aimé ? »

35. L'Ami marchait soucieux dans les sentiers de son Aimé, et il broncha, et il tomba parmi des épines, et il lui sembla que c'étaient des fleurs et qu'il gisait sur un lit d'amours.

36. On demanda à l'Ami s'il échangerait son Aimé pour un autre ; il répondit et dit : « Et quel autre est meilleur que le souverain Bien qui est éternel, infini en grandeur, en puissance, en amour et en perfection ? »

37. L'Ami pleurait, et il chantait les cantiques de son Aimé, et il disait que l'amour est une chose plus prompte et plus vive dans le cœur d'un amant que la lueur d'un éclair ou le bruit du tonnerre, et que l'eau des larmes est plus vive que le vent sur la mer agitée, et que les soupirs sont plus proches de l'Aimé que la blancheur ne l'est de la neige.

38. On demanda à l'Ami pourquoi son Aimé était glorieux. Il répondit : « Parce qu'il est gloire. » On lui dit : « Pourquoi est-il puissant ! » Il répondit : « Parce qu'il est puissance. — Pourquoi est-il sage ? — Parce qu'il est sagesse. — Et pourquoi est-il aimable ? — Parce qu'il est amour. »

39. L'Ami se leva dès l'aube ; et il allait cherchant son Aimé, et il rencontra des gens qui venaient par le chemin et il leur demanda s'ils avaient vu son Aimé. Ils répondirent : « Depuis quand ton Aimé est-il donc absent des yeux de ton esprit ? » L'Ami répondit et dit : « Depuis que j'ai vu mon Aimé dans mes pensées, il n'a jamais été absent de mes yeux corporels, car toutes les choses visibles me représentent mon Aimé. »

40. Avec des yeux de langueurs, de pensées, de soupirs et de larmes, l'Ami regardait son Aimé ; et avec des yeux de grâce, de justice, de pitié, de miséricorde et de libéralité l'Aimé regardait son Ami. Et un oiseau chantait la félicité de ces regards.

41. Les clefs des portes d'amour sont dorées de considérations, de soupirs et de pleurs ; le cordon de ces clefs est de conscience, de contrition, de dévotion, et de pénitence ; et le portier est justice, miséricorde et pitié.

42. L'Ami frappait à la porte de son Aimé avec des coups d'amour. L'aimé écoutait les coups de son Ami avec humilité, avec piété, patience et charité. Les portes de la Divinité

et de l'Humanité s'ouvrirent et l'Ami entra pour voir son Aimé. (1)

43. La propriété et la communauté se rencontrèrent et se mêlèrent pour qu'il y eût amitié entre l'Ami et l'Aimé. (2).

44. Les feux qui échauffent l'amour de l'Ami, sont au nombre de deux ; l'un est fait de désirs, de plaisirs et de pensées ; l'autre est composé de craintes et de langueurs, de plaintes et de pleurs.

45. L'ami désirait la solitude, et il s'en alla pour être seul, afin d'avoir la compagnie de son Aimé sans lequel il se trouve seul parmi les hommes.

46. L'Ami était seul à l'ombre d'un bel arbre ; des hommes passèrent par ce lieu et lui demandèrent pourquoi il était seul. Et l'Ami répondit : « Je suis seul depuis que je vous ai vus et ouïs, car auparavant j'étais en la compagnie de mon Aimé. »

47. L'Ami et l'Aimé se parlaient par signes d'amour ; et avec crainte, avec des pensées, des plaintes et des pleurs l'Ami conta à l'Aimé les anxiétés de son âme.

48. L'Ami eut des doutes et craignit d'être délaissé par son Aimé lorsqu'il serait dans la détresse ; et l'Aimé lui retira son amour. Mais l'Ami eut contrition et repentir en son cœur, et l'Aimé rendit au cœur de l'Ami l'espérance et la charité, à ses yeux les larmes et les pleurs pour que l'amour revînt en lui.

49. La proximité et l'éloignement sont choses égales pour l'Ami et l'Aimé ; car, comme le vin et l'eau, les amours de l'Ami et de l'Aimé se mêlent ; elles s'enchaînent comme la chaleur et la lumière ; et comme l'essence et l'être elles s'accordent et se conviennent.

50. L'Ami dit à son Aimé : « En toi est ma guérison et mon mal ; et plus tu prends soin de ma guérison, plus ce mal s'accroît ; et plus j'en souffre, plus tu fortifie ma santé. »

(1) *Les portes de l'Humanité et de la Divinité.* Jésus-Christ, Dieu et Homme, racheta le genre humain et lui rouvrit les portes du ciel perdu par la faute d'Adam.

(2) *La propriété* de Jésus-Christ est, parmi les personnes divines, d'être le Fils, et de ne pouvoir être le Père ni le Saint-Esprit. *La communauté* est la nature humaine qui est commune à tous les hommes.

51. L'Ami soupirait et disait : « Oh ! qu'est donc mon amour ? » L'Aimé répondit : « Ton amour est le sceau et l'empreinte par lesquels tu montres ma gloire aux hommes. »

52. L'Ami se voyait prisonnier, lié, maltraité et occis pour l'amour de son Aimé, et ceux qui le torturaient lui demandèrent : « Où est ton Aimé ? » Il répondit : « Le voici dans la multiplication de mes amours et dans le réconfort qu'il me donne au milieu de mes tourments. »

53. L'Ami dit à l'Aimé : « Je n'ai jamais fui, je ne me suis jamais séparé de ton amour depuis que je te connais, car en toi et par toi et avec toi je suis toujours allé où tu voulais que je fusse. »

L'Aimé répondit : « Et moi, depuis que tu me connais et que tu m'aimes je ne t'ai jamais oublié et je n'ai jamais eu le dessein de te tromper ou de te délaisser. »

54. L'Ami allait par une cité, pareil à un fou, en chantant son Aimé ; et les gens lui demandèrent s'il avait perdu la raison. Et il répondit : « Mon Aimé m'a pris ma volonté et je lui ai donné moi-même mon entendement, et il ne me reste, par conséquent, que la mémoire pour me souvenir de mon Aimé. »

55. L'Aimé dit : « Il serait surprenant dans l'amour de l'Ami que celui-ci s'endormît oublieux de son Aimé. » L'Ami répondit : « Et il serait surprenant, aussi, dans l'amour de l'Aimé que celui-ci n'éveillât pas l'Ami en désir de lui. »

56. Le cœur de l'Ami s'éleva vers les hauteurs de l'Aimé, pour que son amour ne fût pas étouffé dans les abîmes de ce monde. Quand il fut auprès de l'Aimé, il le contempla avec douceur et plaisance, et l'Aimé le fit redescendre en ce monde pour le mettre à l'épreuve par des tribulations et des peines.

57. On demanda à l'Ami : « Quelles sont tes richesses ? » Il répondit : « La pauvreté que je supporte pour mon Aimé. » — « Et quel est ton repos ? — La langueur que me donne son amour. — Et quel est ton médecin ? — La confiance que j'ai en mon Aimé. — Et quel est ton maître ? — Les significations que les créatures me donnent de mon Aimé. »

58. Un oiseau chantait sur une branche pleine de feuilles et de fleurs, et le vent agitait les feuilles et éparpillait l'odeur des fleurs. L'Ami demanda à l'oiseau ce que signifiait le mouvement des feuilles et le parfum des fleurs. Il répondit : « Les feuilles en leur mouvement signifient l'obéissance, et l'odeur des fleurs, les tribulations et les anxiétés. » (1)

59. L'Ami allait, désirant son Aimé, et il rencontra deux amis, qui avec amour et en pleurant se saluèrent, et s'embrassèrent, et se baisèrent. Et l'Ami tomba en défaillance, si vif était le souvenir que ces deux amis lui donnaient de son Aimé.

Ces 28 motifs suffiront à la contemplation pendant le mois de Février; les suivants suffiront pendant les mois suivants.



(1) L'auteur anonyme de l'*Exposició abreviada* donne de ce verset l'explication suivante : « *L'oiseau* est l'entendement de l'Ami qui chante, c'est-à-dire qui pense à divers objets *sur une branche de feuilles et de fleurs*, c'est-à-dire dans un corps humain. *Les feuilles* sont les puissances sensitives : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, la parole, et aussi l'imagination ; *les fleurs* sont les actes de ces puissances. *Le vent agitait les feuilles*, c'est-à-dire que la volonté mouvait ces puissances (comme le vent meut les feuilles) pour obtenir un fruit de leurs actes, de ces actes qui sont signifiés par les fleurs. Et par *l'odeur* sont signifiés les fruits de ces actes, lesquels fruits sont : vu, ouï, senti, goûté, touché, parlé et imaginé. *Les feuilles signifient, en leur mouvement, l'obéissance* : de même que les feuilles obéissent au vent qui les meut, de même les puissances sensitives obéissent à la volonté de l'Ami. En ce qu'il dit que *l'odeur signifie tribulations et anxiétés*, l'Ami veut dire que la volonté doit dominer, sous peine de châtement, ces feuilles, fleurs et fruits. »



# Monseigneur de Harlez

et

## M. l'abbé Charbonnel

M. l'abbé Charbonnel raconte au grand public sa campagne pour un Congrès des religions. (Congrès Universel des Religions en 1900. — *Histoire d'une idée*. Paris, Colin.) Nous reparlerons du livre. Le chapitre X (228-260) a pour objet *La lutte pour le Congrès en Belgique*. Notre éminent protecteur Monseigneur de Harlez y est mis en question et s'explique en la lettre suivante qu'il veut bien nous communiquer en même temps qu'à *L'Univers*. Nous la reproduisons avec empressement, parce qu'elle jette un nouveau jour sur cette campagne.

LA D.

L'usage que M. l'abbé Charbonnel fait de mes paroles publiques et confidentielles m'oblige à poser la question sous son vrai jour.

Si j'ai d'abord plus ou moins approuvé son projet c'est que de toutes parts on m'avait vanté les heureux résultats obtenus à Chicago, tellement qu'un Prince de l'Eglise, des plus éminents, m'avait prié d'aider à traduire *les Actes du Parlement des Religions*. C'est encore que j'avais lu dans la *Revue de Paris* (Septembre 1895) (1) les paroles du cardinal Gibbons revenant de Rome et affirmant que le Saint Père était favorable au projet de tenir un nouveau Congrès à Paris en 1900. Je ne pouvais songer à désapprouver ce qui paraissait ainsi approuvé par Rome.

D'ailleurs je n'ai jamais conçu la tenue de ce Congrès que de la manière indiquée par le Saint Père, c'est-à-dire, que dans une réunion des membres assemblés à Paris, des catholiques exposeraient les dogmes de leur foi, à la manière de S<sup>t</sup> François de Sales, tout en donnant aux non-catholiques des témoignages de charité chrétienne. (2)

J'avais cru encore devoir avertir les catholiques

(1) REVUE DE PARIS (1<sup>er</sup> Sept. 1895), *Abbé V. Charbonnel* : Un Congrès universel des religions en 1900 (dernière page), ou pp. 58, 59 du livre cité.

(2) REVUE BLEUE (23 Nov. 1895) ou pp. 174-176 du livre cité.

que l'on comptait tenir le nouveau Congrès sans eux et contre eux et qu'il y avait un certain danger à laisser les protestants en devenir les maîtres absolus et le faire servir à favoriser le développement de leurs missions étrangères comme à contracter une alliance étroite avec les Orientaux, au grand détriment de l'œuvre d'union entreprise par S. S. (1)

Toutefois ne me reconnaissant aucune autorité pour juger de l'opportunité de la conduite à tenir, je me contentai d'exhorter le promoteur du congrès à consulter les autorités compétentes et à suivre leurs avis publics ou secrets.

Par la suite les principes exposés par l'auteur du projet m'obligèrent à me prononcer nettement contre son entreprise. (2) M. Charbonnel peut voir en cela une faiblesse, (3) à mes yeux ce n'est que l'accomplissement d'un devoir. Uniquement soucieux de seconder les désirs de Saint Père et d'étendre l'action de la foi et de la charité chrétiennes, je ne pouvais agir d'une autre manière.

Agréez, etc.



(1) *Journal de Bruxelles*, 22 Févr. 1896, et *Le Petit Belge*, 23 Févr. 1896, ou p.p. 245-249 du livre cité.

(2) *Courrier de Bruxelles*, 15 Mars 1896.

(3) Cf. p. 250 du livre cité.





## Mémorial de la Pensée religieuse

**Mysticisme inférieur** : Le mysticisme actif, qui fleurit en la seule Eglise, fait les beaux pays et les grandes époques : le XIII<sup>e</sup> siècle français, le XIV<sup>e</sup> siècle italien.

Le mysticisme inactif rend les races sordides et les pays pauvres.

Le nirvanâ est un nuage sous lequel les champs ne produisent rien.

Et voyez donc l'attristant spectacle d'un faux état d'oraison : Trente neuf millions d'Hindous sont près de mourir de faim et l'*Indian Mirror*, journal religieux et conservateur, leur conseille ce seul remède, à savoir, de « cultiver leur nature spirituelle ». « Les sophismes de la science moderne ne peuvent servir de rien et n'apaiseront pas les dieux ; les souffrances du peuple ne céderont pas devant les moyens humains, car les dieux infligent un châtement à la race humaine. Il n'y a donc qu'à s'appliquer à son perfectionnement moral. Sans doute, on peut désirer, ajoute l'*Indian Mirror*, que ceux qui nous gouvernent trouvent les moyens d'apaiser le fléau ; mais il n'y faut pas compter, et nous pouvons combattre les décrets du Ciel, mais ils s'accomplissent quoi qu'on fasse. »

Cela nous paraît aussi odieux que l'« Eh bien ! dansez maintenant... » du fabuliste.

— La pensée hindoue reste effarée devant toute énergie. Un de ses derniers sages est ce Râmakrishna Paramahansa le Magnanime. Il est mort en 1886 et M. Max Müller nous raconte sa vie (*Nineteenth Century*. Août 1896). Celui-là connaissait pourtant l'Occident et le christianisme, mais lisez de lui, par exemple, ce trait (traduit dans *L'Isis moderne*. Oct. 1896) :

« Tant que l'abeille est en dehors des pétales de la fleur, elle bourdonne et produit des sons ; mais lorsqu'elle est dans la fleur, la douceur trouvée là, rend l'abeille silencieuse et subjuguée. Oublieuse des sons et d'elle-même, elle boit le nectar en paix. Hommes d'étude, vous faites trop de bruit dans le monde, mais sachez qu'au moment où vous aurez la plus légère jouissance de « l'amour de Dieu » vous serez comme l'abeille dans la fleur, éivrés par le nectar de l'amour divin. »

A première lecture, ce semble à peu près admirable, mais veuillez y prendre garde, et l'inertie matérielle, et l'apathie spirituelle apparaissent.

La mystique chrétienne exalte, celle-ci endort.

Méditatif, artiste, continent, sérieux, quel peuple pourtant ce sera que le peuple hindou, le jour où Jésus dira : « Prends ton grabat, et marche....



**Document bouddhique.** — Çakya-Mouni, maître de la religiosité bouddhique, était le fils du roi Çoudhodana. Un savant anglais, M. Fahrer, vient de découvrir le lieu de résidence de ce dernier. Une inscription, de l'an 240 avant J.-C., gravée sur un monolithe du district du Kapilavaston, au royaume de Népoul, l'indiqua.

Occasion vraiment unique — à moins que... — pour les dix mille adeptes parisiens de manifester.

Mais peut-être bien, depuis que M. Horiou-Toki n'exhibe plus sa curieuse pantomime de quatre cents gestes au musée Guimet, que tous ces dévots se sont télescopés, et qu'au bout de l'escamotage, il ne reste plus que la muscade, je veux dire, ce doux et larmoyant, d'ailleurs très digne, M. de Rosny, professeur en Sorbonne, mais pas encore Mickiewiz....



**Les sciences religieuses en Espagne.** — *La Ciudad de Dios*, que nous aurons souvent l'occasion de citer, est la revue catholique la plus importante de tous les pays de langue castillane. Elle est entièrement rédigée par des religieux de l'ordre de St Augustin, à l'Escorial, qui ont fait du célèbre monastère un des principaux foyers de la culture intellectuelle en Espagne. Aux sommaires des derniers numéros nous remarquons particulièrement des études sur *l'Histoire du paradis et l'exégèse biblique* par le P. Honorato del Val, *la Palestine antique et moderne* par le P. Juan Lazcano, et tous les documents, jusqu'ici inédits, du second procès instruit contre Fray Luis de Leon, le grand poète mystique, par l'Inquisition de Valladolid, et publiés par le P. Blanco Garcia.

M. A.

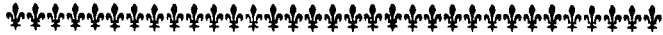


**L'adoration des Mages.** — Il y a cinquante ans, une intuition visita un humble prêtre, le vénérable Vincent Pallotti. Il voulut symboliser l'Adoration des Mages ; on le comprit.

Depuis lors à Saint André-delle-Valle à Rome, l'octave de l'Épiphanie est ainsi solennisée : chacun des huit jours on célèbre la Sainte Messe dans un des rites de l'Orient et tour à tour, ce sont les Arméniens, les Syriens, les Melchites, les Ruthènes, les Chaldéens qui officient. Et des prêtres venus de partout et les lévites des séminaires assistent, et des prédicateurs se font entendre en dix langues, et ce sont bien là toutes les nations agenouillées devant le petit Enfant.

Ah ! l'union des églises, quel beau rêve !...

E. D. B.



## Page inédite (1)

La plus haute parole que Dieu ait dite aux hommes est celle-ci : « *Quæsivi virum qui interponeret sepem contra me pro terra, et non inveni.* » (Ezechiel. cap. XXII, v. 30.) (2)

Par cette parole Dieu a révélé ses instincts de gloire. Car la gloire du plus fort est de rendre les armes au plus faible.

Moyse l'avait deviné quand il *exigea* le pardon qu'il avait d'abord *demandé*.

— « Laissez-moi, dit Jehovah ; mon parti est pris. »

— « Je ne vous laisserai pas » répond Moyse ; et Jehovah est vaincu.

Sa gloire est d'être vaincu par l'homme.

L'homme ne peut chanter que quand il a vaincu Dieu.

Le peuple choisi, celui qui levait l'Arche d'alliance, le dépositaire, le gardien de la gloire, s'appelait le peuple d'Israel (Israel veut dire fort contre Dieu) et Jacob, en qui se personnifie le peuple élu, reçut le Nom d'Israel, après la Nuit sublime de son combat mystérieux, et le Nom d'Israel tomba sur lui des lèvres sacrées de l'ange vaincu.

La gloire de Dieu est si essentiellement la victoire de l'Homme sur Dieu que je ne puis me figurer que Dieu ait créé le monde pour une autre raison.

S'il n'eût dû faire que des êtres dont la volonté dépendît absolument de la sienne, il eût préféré ne rien faire.

Il a créé pour voir hors de Lui la Liberté.

Or l'exercice de la liberté humaine, sa majesté, sa gloire, son Principe et sa fin c'est de vaincre Dieu. C'est là la façon haute et sublime de faire la volonté du Seigneur.

ERNEST HELLO.

(1) Le fragment que nous publions est enregistré en ces termes : « Cahier de 1872-1873. N° 34 de la copie (p. 56). »

— Les noms propres et les majuscules ont été, à l'impression, laissés intacts.

(2) Le v. 30 énonce : « *Et quaesivi de eis virum qui interponeret sepem et staret oppositus contra me pro terra, ut dissiparem eam : et non inveni.* »

LA D.





## Un Pascalien

ERNEST HELLO

En lisant Hello, on pense à Pascal. Je sais combien ils diffèrent, combien en particulier ils défient les rapprochements, comme chacun d'eux est unique, et quelles niaiseries l'un d'eux a écrites. Mais il n'importe ici.

Et je sais aussi quelle puérilité c'est presque toujours que d'apparier ainsi des couples d'écrivains, de géminer, par manière de divertissement, ceux que le ciel dota d'un génie libre. Je le sais, et que les grands hommes ne s'en vont pas deux par deux vers la postérité, — comme des héros de Plutarque.

Mais il y a, entre Hello et Pascal, une communauté de solitude. Leur isolement même les réunit.

On les rassemble ici parce qu'ils se ressemblent, et à des profondeurs effrayantes.

\*  
\* \*

Mondains et frivoles, l'un et l'autre s'étaient convertis. Mais ne le rapporte-t-on point aussi de Lacordaire ?

Pascal va mourir chez sa sœur pour ne pas déranger un pauvre qu'il a installé chez lui. Hello ne faisait jamais l'aumône à un mendiant qu'il ne le saluât. « A l'église, Madame Hello s'était étonnée plus d'une fois de le voir rechercher avec une sorte de prédilection certain coin obscur où il y avait des crachats par terre. Elle lui en fit un jour l'observation. Il ne répondit pas et n'en continua pas moins : c'était l'endroit des pauvres. » Mais la vie des saints est pleine de ces belles leçons.

Mystiques tous deux et assidus aux observances de la plus stricte piété, ils se donnèrent parfois pour adversaires, quoiqu'en des conjonctures bien différentes, des catholiques. Ce furent des croyants terribles que leurs coréligionnaires n'osaient suivre. Mais qu'il s'est élevé de désaccords entre les personnes pieuses en ce qui concerne la foi, et surtout en ce qui ne la concerne point !

La santé de Pascal était des plus délicates. Il disait à la fin de sa vie que depuis l'âge de dix-huit ans, il n'avait point passé un seul jour sans douleur. Quand Hello se maria, sa mère lui donnait six mois à vivre : ce souffle anima les trente années de sa vie d'écrivain. De là, chez eux, un sentiment très vif, toujours présent, toujours pressant, de la fragilité de l'homme, et parmi tant de hardiesse, une humilité profonde de l'intelligence, entretenue par les avertissements de la chair. De là, un amour de la souffrance acceptée, à laquelle ils ont saintement pris goût et qu'ils aiguïsent encore de toutes leurs mortifications, une faculté troublante, qu'ils tiennent de la douleur physique, d'exprimer les tortures de l'âme. « Ma maladie, c'est moi ! » s'écrie Hello. De là, enfin, dans leurs écrits une angoisse haletante que communique à toutes les pages le contraste entre la réalité éternelle et vivante à laquelle ils aspirent et la fragilité de leur souffle.

Mais c'est intimement qu'ils ont un air de famille et c'est à l'essence des choses qu'ils se rencontrent. S'ils ont marché parfois l'un près de l'autre, c'est en s'approchant de la vérité.

Ce qu'ils ont de commun, c'est le radicalisme intransigeant de leur pensée, c'est le regard aigu qu'ils jettent dans l'âme, ce sont les cris éperdus que leur arrachent les abîmes.

\*  
\* \* \*

« Je remonte au Principe ! » Telle fut la suprême parole d'Hello. En la disant, c'était son âme qu'il exhalait.

Pascal et Hello envisagent infatigablement dans les vaines apparences un principe immuable et caché. A tous les regards jetés sur l'univers ou en soi-même, Pascal aperçoit une preuve imprévue des vérités qu'il veut défendre, Hello les traces de l'être absolu qu'il veut contempler. Ils portent au fond de toutes choses une vision essentielle. Cette préoccupation de pénétrer jusqu'aux racines de toutes idées, est ce qu'il y a de plus enraciné chez eux. Ils réunissent dans le même concept les termes les plus étranges, les plus disparates, entre lesquels ils conçoivent un lien qui nous échappe.

D'où ils tiennent deux puissants caractères, à savoir de retrouver les principes premiers dont ils sont en quête jusque dans les plus minces phénomènes, et d'apercevoir d'un seul coup, dès les causes les plus hautes, des effets, les plus reculés et les plus imprévus.

Par exemple, lorsque Pascal reconnaît dans notre besoin de divertissement « le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près », et en même temps « l'instinct secret qui reste de la grandeur de notre première nature » et qui nous porte à chercher le repos dans l'agitation, — et lorsque d'autre part, Hello, s'avisant combien le rire est loin de la gaieté et comme la joie est près des larmes, voit dans le rire « la Parole de la Relation brisée », et dans les larmes « la Parole de la Relation sentie », — ils font la même opération d'esprit, puisque dans le plus futile de nos plaisirs et dans notre plus fugitive humeur ils déchiffrent le signe de la destinée humaine ou contemplant la splendeur de l'être.

Pascal observe que « si le foudre tombait sur

des lieux bas, les poètes.... manqueraient de preuves ». Pour Hello, « l'horizon porte sur la stupidité humaine une condamnation », et ce lui est l'occasion de s'emporter contre *le bourgeois*, épris de comméragé et de disputes imbéciles. C'est de part et d'autre créer la relation vénérable de cause à effet entre les grandes fêtes de la nature et nos petites.

Ils rattachent donc puissamment à un principe unique ce qui s'offre à nous épars, désordonné. Ils relient simplement et d'un trait de leur logique deux points obscurs de l'univers, comme la foudre unit d'un jet deux lieux magnétiques. Grâce à une relation qu'ils saisissent entre des termes éloignés, ils enferment le monde dans une proposition. Ce sont des esprits directs. « Voulez-vous mesurer la portée intellectuelle d'un homme, dit Hello, demandez-vous quelle est sa conception de l'Unité. » Ils ont le magique pouvoir d'ouvrir l'angle de leur vision jusqu'à embrasser le zénith et le nadir dans un même regard. Ce qui est proprement l'air de leur génie, c'est une brièveté substantielle. Ils sont de sublimes abrégiateurs.

Aussi le mouvement de leur pensée leur vient-il de cette aptitude à considérer les extrêmes. Ils se plaisent aux contrastes violents, Pascal au spectacle de la grandeur et de la misère de l'homme, Hello à la contemplation de l'être et du néant. L'un est frappé de ce que la chrétienté a été sauvée par un grain de sable qui s'est mis dans l'uretère de Cromwell, l'autre par la sottise des gens du monde « dont la principale affaire est de fuir la face de Saint Jean ». « C'est un spectacle effrayant de regarder n'importe où », dit Hello.

La vapeur et l'électricité faisant à l'homme une vie plus rapide, la photographie fortifiant le souvenir chez l'homme à mesure qu'il vit plus hâtivement, telle est une conception grandiose. D'où vient-elle à Hello, que de cette

faculté d'associer dans un regard tous les fantômes de la diversité, de cette puissance de synthèse qui lui est commune avec Pascal.

Mais à faire tenir dans une seule pensée l'infiniment grand et l'infiniment petit, la grandeur et la misère de l'homme, l'être et le néant, l'Orient et l'Occident, tout l'univers et au-delà, on arrive à se contenter de quelques pensées. Ces propositions, en enfermant les extrêmes, suppriment les propositions intermédiaires. Plus les idées se font étendues, plus elles deviennent rares. Une pensée à force de tendre vers l'unité finit par la réaliser en elle, par être unique. « Le progrès, pense Hello, consiste à diminuer le nombre de ses idées. » L'esprit de ces hommes est pareil à un propriétaire qui accroîtrait successivement ses biens de tous les morceaux de terre d'un pays, jusqu'à posséder le pays tout entier. Il diminuerait le nombre des propriétaires, de la même façon que Pascal et Hello leurs idées.

Pascal distribue toute la philosophie entre Epictète et Montaigne. Eux seuls avant lui ont pensé, parlé, écrit, et ils ont précisément avancé les deux thèses qu'il va tour à tour admettre, combattre et compléter. Le propriétaire, maintenant qu'il a fait la synthèse de tout le pays, l'administre selon sa guise et son arbitraire. Il ne s'embarrasse pas d'ailleurs de l'avouer. « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois. »

De même Hello. Il attribue au XVIII<sup>e</sup> siècle tout ce qu'il tient pour détestable. « Il y a dans l'histoire de la médiocrité humaine, dit-il, un nom qu'on peut rappeler ici. S'il n'appartient pas en fait au XVIII<sup>e</sup> siècle, il lui appartient en droit ; c'est le nom d'Ovide.... Ovide c'est le dix-huitième siècle anticipé. C'est une menace de la versification, capable de faire pressentir la Henriade à quelque esprit un peu sagace. »



On conçoit que de tels *chercheurs de l'Absolu* n'aient pas volontiers pris leur parti de ne pas le rencontrer dans le monde. Ils se résignent mal à vivre dans une société où les Principes ne sont pas posés en principe. *Ο νόμος πάντων βασιλεύς*, disait le vieil Hérodote : ils se révoltent contre cette royauté de la coutume. Ils rêvent pour l'Absolu d'un pouvoir absolu.

« Mon ami, dit ironiquement le solitaire de Port-Royal, vous êtes né de ce côté de la montagne : il est donc juste que votre aîné ait tout.... Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. » Pour lui il n'y a pas de Pyrénées. Quoi d'étonnant, remarque-t-il, si les représentants d'une aussi plaisante justice, en sont réduits pour fortifier leur autorité à « s'emmailoter en chats fourrés ? » Qu'est-ce encore que les *Petites Lettres* sinon la protestation contre une certaine souplesse de la conscience qu'il voudrait inflexible jusque dans les affaires les plus délicates et qu'il souhaiterait que l'on conduisît jusque dans les circonstances où elle n'est pas engagée, avec la même rigueur que l'on conduit un théorème géométrique ? Qu'est-ce, dans l'ensemble, que *les Provinciales* sinon un plaidoyer pour l'absolu en morale ?

Le respect humain est l'ennemi personnel d'Hello. Il se porte avec la même fougue à vivre qu'à spéculer. Il voue à ses adversaires une haine métaphysique. « On dit que la philosophie n'est pas une science pratique. Voilà l'erreur et voilà l'absurdité. Dieu est *l'acte pur*. » C'est pourquoi il lui faut des victoires sans concessions. « L'absolu est la chasteté de la victoire ! » Et il ne lui est besoin que d'un peu de théologie pour dénouer la question d'Orient.

Ces conquérants de l'empire philosophique passèrent dans le monde qui ne leur appartenait pas avec des allures cassantes de vainqueurs.

Ces malingres traitèrent la vie en province conquise.

\* \* \*

Il semble qu'à entrer si malaisément dans l'intelligence de ce qui est incertain et transitoire, ils eussent dû médiocrement connaître ce qui est l'inconstance même, l'âme de l'homme.

C'est le contraire qui est le vrai.

La passion avec laquelle ils se précipitent aux idées pures leur fait saisir ce qui précisément les obscurcit, la passion. Ils lui empruntent son instinct pour la découvrir, sa violence pour la combattre, et comme elle est une maîtresse d'erreur et d'aveuglement ; ils portent en elle la lumière.

A la vérité ils ne comprennent pas qu'on l'étudie pour l'étudier, ni qu'on la mette en jeu pour se divertir. Pascal n'est guère plus tendre pour le théâtre de Corneille, qu'Hello pour le roman moderne. « Les esprits faibles, opine ce dernier, débutent par la psychologie. »

Ce sera donc leur fièvre de certitude qui les déterminera à pénétrer dans le cœur humain, et ce sera à des adversaires qu'ils infligeront le supplice de les connaître. C'est passionnément qu'ils regardent la passion. Ils scrutent l'âme avec la perspicacité de la haine. Ils lui demandent des contradictions, des désordres, des erreurs, de la ténèbre. Tout ce qui est en elle, pour les principes premiers de leur doctrine, pierre d'achoppement, voilà leur pierre de touche. Ils n'analysent que s'ils réprouvent, et la vigueur de leur réprobation fait l'acuité de leur analyse. Plus ils détestent, plus ils voient. Il y a dans leur regard non seulement de la lumière, mais de la flamme. Ils éclairent les choses, en les brûlant. On a dit que Joseph de Maistre transperçait tout ce qu'il voyait. Eux aussi, ce qui fait qu'ils voient souvent au-delà. Ce sont des psychologues de combat.

Voici Pascal, humble et austère. Qu'on dise s'il n'a pas fallu que la colère poussât ce géomètre pour qu'il devînt le psychologue des *Provinciales*. S'il fouille avec ces raffinements d'analyse l'âme du « bon père », c'est qu'il voit en lui non pas seulement un homme, mais une vivante doctrine. Dans les *Pensées* même, c'est parce qu'il considère le néant de l'homme et qu'il fait de l'homme comme sa victime qu'il atteint à ses fibres les plus secrètes. Il met sa complaisance à l'humilier en l'analysant, à l'abaisser en s'abaissant vers lui, à le confondre en le fixant. Un mépris soutient sa vision. Son regard creuse dans le cœur humain des abîmes de misère. Il venge l'absolu en le regardant.

Chez Hello aussi la vision est perçante selon qu'il est ému. Comme il démasque la *petite critique*, cette menteuse « qui attire en faisant le vide ! » Les régions battues de l'âme lui ont été une Amérique. Il a découvert que le doute n'était point un état d'esprit, mais une passion. Il en a trouvé une autre, la passion du malheur. Le plaisir, à savoir, qu'éprouvaient les barbares à faire souffrir, nous l'éprouvons à voir souffrir. « Le goût des larmes est le goût du sang raffiné. » L'homme aime jusqu'à son propre malheur. Il se donne l'illusion de la désillusion, et cette passion s'est vêtue d'une forme nouvelle en prenant l'attitude mélancolique de la paresse. Voyez la littérature romantique. Les *Paroles de Dieu* contiennent une belle étude de la peur. Il y a une seule chose dans l'immense univers dont l'amour-propre ne puisse pas se nourrir. « Cette chose est sa bête d'horreur, et l'amour-propre meurt à sa vue. Cette chose, c'est la PEUR. »

Le livre de *L'Homme* débute par une étude magistrale et célèbre sur l'avarice, qui est peut-être ce qu'on a écrit de plus achevé sur le sujet. Molière et Balzac s'y sont moins profondément enfoncés qu'Hello.

Où l'on voit clairement que c'était bien la passion des idées pures qui avait fait de lui un psychologue, c'est dans les *Contes*. Il était le moins fait pour en écrire, les idées qu'il a développées ailleurs touchant le roman suffisent à en témoigner. Les *Contes*, c'est partout de la philosophie en action, et ce n'est souvent que de la morale en action. Il suit de là que si d'aventure une passion se trouve à l'encontre des principes, il en doit devenir le psychologue terrible, et c'est ce qui arrive. Mais il déchoit de lui-même partout ailleurs, car c'est de ce qu'il flétrit qu'il tient ce qu'il a d'admirable. Dans un des *Contes*, *Ludovic*, il s'est repris à étudier l'Avarice. Il y est sublime : ailleurs il fait pitié.

D'autres sont des psychologues par amour de l'art, il est un psychologue par amour de l'être.

La psychologie n'est impassible que si elle n'est pas sollicitée par le souci des principes, que si elle va de pair avec l'incertitude ou l'indifférence et si elle est à soi sa propre raison d'être. Au contraire, elle est troublée par les idées pures. Elle n'a plus seulement alors la passion pour objet, elle y devient sujette. Les causes premières lui sont une cause à défendre : la voilà hostile et clairvoyante. Ceux qui contemplent les idées sereines ont fait de cette science leur champ de combat.

\*  
\* \*

Pascal n'a pu coordonner ses pensées, Hello ne l'a daigné. Les œuvres de ces auteurs, les mieux doués pour la texture des idées, sont fragmentaires. Elles expriment, dès l'extérieur, cette misère sublime de l'homme dans son aspiration à l'absolu. Elles sont essentiellement inachevées, comme la cathédrale de Cologne. Mais elles ont, à défaut de l'unité mécanique, l'unité organique. Les pensées se rangent d'elles-mêmes à leur place dans notre esprit.

Chacun des matériaux porte en lui le plan de l'édifice tout entier. Hello du reste avait horreur des transitions. « Ces études, écrit-il dans une préface, ont pour but de saisir l'homme dans sa forme totale, abrégée, synthétique. » C'est en quoi réside l'homogénéité de l'œuvre. On a parlé d'un plan intérieur. Bien au contraire, l'ordre est extérieur au livre, dans la vérité même qui en est l'objet.

\*  
\* \*  
\*

Doués incomparablement du sens de l'unité, ils poussent le même cri.

Imaginez, je vous prie, deux pays de même climat, de même conformation géologique et semblablement exposés au soleil, distribuez-y semblablement le passage des vents et le cours des fleuves, les mêmes aspects des lieux surgiront d'eux-mêmes du sol. Les ressemblances intimes que nous venons de relever chez Pascal et chez Hello donnent à leur style le même accent.

La foi communique à Hello la même angoisse que le doute à Pascal. La certitude inflige à l'un le même tourment qu'à l'autre l'incertitude. La vérité qu'il contemple arrache à Hello, en lui donnant la mesure de sa misère d'homme, les mêmes cris qu'à Pascal en lui échappant. La joie de celui-là ressemble à la crainte de celui-ci. L'évidence qui fuit Pascal, la splendeur qui terrasse Hello crucifient face à face ces deux suppliciés de la vérité, admirables l'un de sourde patience, l'autre d'impatience éperdue. Ils ont « la colère de l'amour ». L'un gémit de l'impuissance de sa raison, l'autre de sa parole, et de n'avoir à soi « que son gémissement ! » Et Hello est communicatif et hâletant : on dirait qu'il parle en marchant. Mais il y a du silence dans le style de Pascal.

Ces deux raisons, les plus fermes, les plus puissantes, les plus étendues, ont senti le

vertige des abîmes. C'est d'être allés jusqu'au bout des forces intellectuelles de l'homme qu'ils eurent peur. Le silence des espaces effrayait Pascal. Hello rêvait de donner à Dieu dans ses hauteurs le vertige, et songeait d'une ironie renversée qui monterait vers lui du fond de l'abîme. (1) Pour s'être penchés sur les gouffres ils sont restés à jamais pâles.

Mais, et même chez le prophète Hello, c'est au milieu d'une déduction serrée, d'une dialectique ardue que perce l'émotion. C'en est la saveur qu'elle se découvre malgré eux, et vraiment qu'elle les trahisse. Leurs pages les plus sèches se vivifient d'un souffle d'âme bref et puissant. Un cœur bat sous le granit de la pensée. Leurs œuvres sont des actes.

Comme nous voilà emportés loin de la tradition renanienne (car elle est créée) qui est d'envelopper d'un réseau de paroles suaves et artificieuses, l'idée délicieusement inconsistante. C'est au contraire quand ils ont sèchement exprimé des idées nettes et se sont contentés d'en juxtaposer les termes que nos deux écrivains ont été éloquents. La violence des choses emporte les mots, l'ampleur de leur voix vient de l'exactitude de leurs cris. Comme leur pensée consiste en de purs contrastes, en des rapprochements inattendus, plus l'expression en est brève, plus elle est frappante. La nudité en accuse les saillies. Ils ont la logique vive du cœur, la concision de l'angoisse. « Je résume pour faire resplendir », dit Hello.

\*  
\* \*

Et c'est ainsi, chez eux, une faculté unique qui est tout l'homme, qui fait tout l'écrivain, le sens de l'unité. De là leur pensée, leurs livres, leur style.

(1) Et justement le fragment inédit que ce numéro publie, semble ressortir à cette sorte d'imagination.

LA D.

Pascal parle sur le gouffre, et sa voix y sonne soudain comme un tonnerre.

Q'est-ce qu'Hello? Un Breton dans l'infini.

\* \* \*

J'y songe. Ce caractère par où ils se tiennent les rattache à une classe d'esprits qu'on nommera les *pascaliens*, et dont ils sont les plus remarquables. Ce qui les désigne, c'est le don de saisir les rapports éloignés, faculté rare qui a suscité plus de savants qu'elle n'a inspiré d'artistes. Car de s'élever brusquement du fait au principe, du phénomène à la loi, c'est pour eux une fraternité avec Archimède, Newton, Papin. Et cette classe d'intelligences est formée d'une majorité non pas même de savants, mais d'inventeurs. Pascal n'a-t-il pas inventé le haquet et même les omnibus? Dévorés en effet d'un insatiable besoin de logique absolue, il leur est encore aisé d'atteindre à la précision, lorsqu'ils appliquent leur intelligence à l'étude et aux combinaisons des phénomènes naturels, au lieu que leur netteté native se réalise plus difficilement dans l'expression de la pensée abstraite et que les voilà rejetés dans le vague par la matière même de leur spéculation, s'ils tâchent à embrasser les idées pures ou à saisir le mirage des formes. Le plus souvent, c'est aux problèmes de la mécanique que se consume leur activité cérébrale. Que la géométrie leur a bu de sang!

Une place toutefois leur semble réservée dans l'art de plus en plus grande. Ils étaient exclus des littératures antiques par les lois de l'eurythmie. Qu'est-ce en effet que la Beauté? Une illusion de l'unité qui nous est donnée par les harmonies. Il semblerait donc que de tels esprits, si aptes à concevoir des rapports fussent prédestinés à goûter la simplicité géométrique du Parthénon, les sinuosités élémentaires de la statue grecque. La facilité même de ce dilet-tantisme les rebute, et l'amplitude aussi de

leur logique leur défend ces jouissances. C'est par les sens que se saisissent les riens de la Beauté, si subtile en est la finesse, et dans leur tête-à-tête avec l'Absolu, ils se sont fait une âme trop sévère pour qu'elle acceptât rien de leur sensibilité. Que Pascal jugeait mal les poètes, et combien Hello a porté de jugements contestables ! L'harmonie essentielle des choses seule les émeut, celle des formes non pas ; et pas même le divin Platon n'est le prototype de ces penseurs par contrastes, de ces violents assembleurs de réalités abstraites.

J'ai nommé déjà Joseph de Maistre : il est de la famille. C'est, avant Hello, un pascalien littéraire. Une logique brève et totale lui était familière, dont il s'est fait une manière de rhétorique. On l'imita, et ceux-là même à qui cette maîtresse faculté faisait défaut. Ainsi la rhétorique emporta la pensée et fit penser. Il se fonda en ce siècle une tradition d'écrire rudement et à l'emporte-pièce, ce qui fit à de Maistre une postérité d'écrivains mordants et prophétiques.

Depuis qu'ils ont écrit, les lettres ont été vivifiées par une rhétorique supérieure. Notre style, qui d'ailleurs a tant déchu, s'est plié à des pensées plus vastes et ouvert à de plus larges envergures. Que d'écrivains aujourd'hui excellent à tout mettre en question à propos de n'importe quoi, à tout voir dans un rien. Cette confusion marque une reviviscence de l'esprit de synthèse. Une porte fermée, un silence, le vagissement d'un petit enfant, sont infiniment dramatiques dans le théâtre de M. Maurice Maeterlinck qui nous y fait sentir la présence réelle de la Destinée. M. Remy de Gourmont cinglant les choses et les hommes de jugements imprévus ne participe-t-il point à ce sens hautain de l'unité ? Et s'il a été un pascalien en ce sens, ce fut Villiers de l'Isle Adam : faites le signe de la croix, nous avons nommé un grand homme.



L'esprit de Pascal s'est transmis et partagé entre beaucoup. *Disjecti membra*. On dirait que peu à peu il se rapproche des citadelles de l'art et qu'il va bientôt animer des poètes.

L'art ancien n'est certes pas mort. Lui appartient encore le Parnasse et avec le Parnasse la plupart de ceux qui en voulant l'abolir l'ont restauré. Une virtuosité en a fait oublier une autre. M. Brunetière a pu croire un instant que le symbolisme marquerait la réintégration de la pensée dans la poésie. Il n'en a rien été, le mouvement s'est égaré. Les admirables poèmes d'Henri de Régnier ont apporté à la poésie de nouvelles formules, mais non une pensée, ni un souffle nouveau. L'eau d'*Aréthuse* est encore glacée.

Mais la même aspiration est encore et toujours au fond des âmes modernes et il viendra des poètes philosophes. Ils seront douloureux, savants et mystiques.

Les anciens contemplaient le nombre : les modernes aspirent à l'infini. « Nous ne trouverons pas, dit Hello, entre le monde antique et le monde moderne d'identité. La croix qui les sépare leur interdit de se ressembler. » L'idéal s'est reculé, on l'appelle parfois l'au-delà. L'art nouveau n'est plus merveilleux d'achèvement, mais sublime d'impuissance. Le temps est venu où les artistes impeccables et sereins font place à ceux qui agonisent d'espoir. Les contrastes aigus dont les *pascalien*s sont contumiers expriment et figurent la violence de leur douleur. Ces alliances hardies qui les caractérisent, ces rappels des objets les plus extrêmes, évoquent à tout coup, faute de pouvoir l'exprimer, l'infini vers lequel ils clament. Ils nous suggèrent ce qu'ils ne peuvent dire. L'art des *pascalien*s eût été excellemment le symbolisme. De quel autre nom sera-t-il appelé ?

ADRIEN MITHOUARD.



## LA FOI

*A Georges Le Cardonnel*

*La Foi est un don de Dieu et une  
lumière...*

*(Le Catéchisme de Malines.)*

*Don de l'esprit de Dieu à ses âmes chéries,  
Elle est pour ces âmes les yeux  
qui, toujours, vers le bleu des cieux  
restent levés dans un transport,  
fixes, comme les yeux de ceux  
qui, de retour enfin des longues pêcheries,  
à l'autre bout du ciel ont aperçu le port.*

*Elle est à l'âme inassouvie  
les yeux qui dévoilent la Vie  
et qui La savent plus et mieux  
que la sève éclatant dans le printemps joyeux,  
et qui La savent plus et mieux  
que cette bestiale et lamentable vie  
qui ne nous est donnée que pour être ravie !*

*Elle est à nos âmes la main,  
la bonne main toujours tendue  
pour les hisser, lorsque l'ascende est trop ardue  
ou pour ramener au chemin certain  
les âmes qui vaguent par les étendues  
sans bornes, sans routes  
et noires, du doute.*

*Elle est pour nos âmes l'ouïe  
humble et qui écoute  
la voix éblouie,  
la voix de Celui qui tient les symboles  
et le trésor  
et les clés d'or  
et la parole.*

*Son nom est synonyme de force et de lumière.*

*Le vrai, le bien, le beau, sont illuminés d'Elle !  
Le vrai ! car seule Elle révèle  
le but et la cause première.  
Le vrai ! car seule Elle nourrit  
l'immatérielle faim sublime de l'esprit,  
et seule la nourrit de science éternelle.*

*Le vrai, le bien, le beau, sont illuminés d'Elle !*

*Le bien ! car seule aussi c'est Elle,  
qui de sa serpe coupe l'ivraie  
que les mauvais semeurs  
sèment aux jachères des cœurs,  
pour que n'y puisse éclore la bonne moisson vraie.  
Le bien ! car seule aussi c'est Elle,  
Elle, la Foi, qui comme un mors,  
mit le remords  
au cheval fou de notre orgueil !  
Et car enfin c'est Elle encor,  
Elle, la Foi, qui prédit que la mort  
pour ses fervents ne sera que le seuil,  
le seuil béni de la joie immortelle !*

*Le vrai, le bien, le beau sont illuminés d'Elle !*

*Le beau ! surtout le beau !  
Car Elle ouvre pour l'art le monde immatériel,  
car de son pur flambeau  
jaillit la lumière du ciel !  
afin qu'il la puisse chanter  
et qu'à cette clarté  
son hymne soit plus belle  
et digne enfin de la beauté !  
A l'art agenouillé la Foi donne des ailes,  
pour qu'à travers la nuit toute fleurie de feux,  
pour qu'il s'envole à Dieu !*

*Et c'est Lui la Beauté !*

GEORGES RAMAEKERS.



# Fra Angelico da Fiesole

## NOTES CURSIVES

**A**VEC sa frêle et élégante colonnade et ses cyprès séculaires, le beau cloître rêveur de S. Marc, derrière les murailles, sous les dalles sanctifiées duquel une multitude de Florentins, très illustres, quelques-uns, et très humbles, vinrent reposer leur ardeur, le long et tragique combat de leur existence ; — l'asile béni où ils réfugièrent leur caducité continue à sauvegarder leur quiétude, bien que la rapace politique du dernier régime ait spolié les propriétaires légitimes du monastère que la vieille cité républicaine honorait et aimait. Le soleil dessine dans le ciel pur la silhouette ajourée du joli clocher de l'église voisine et fait tourner le reflet des piliers de la galerie qui, comme autant de fatidiques aiguilles, marquent les heures de l'éternité sur cette terre maternelle aux trépassés.

Ces édifices, restaurés par Michelozzo aux dépens du munificent et pieux Cosme de Médicis, sont restés hantés et comme imprégnés d'indélébiles souvenirs ; l'impérieuse présence de Savonarole les habite encore et l'héritaire pensée de ces générations de Dominicains qui, pendant cinq cents ans, se légèrent la tradition sacrée de la prédication et de l'aumône.

On aurait pu, de même qu'en la demeure expropriée des Franciscains, à S. Croce, loger ici des soldats ! Mais Fra Giovanni a protégé la maison de prière contre cette profanation suprême : — munie de tourniquets et de gardiens, ce n'est plus qu'un musée, mais rempli d'œuvres telles et d'un tel caractère qu'elles imposent au scepticisme même du visiteur cosmopolite, l'astreignent au respect sinon à la réflexion... Car, puisque l'art est l'expression, saisissante et concrète, la plus irrécusable, d'une époque, d'une foi, l'hésitation serait-elle

possible encore pour l'homme capable de regarder, et la comparaison suffirait-elle point à lui fixer la valeur et la vérité respectives de l'idéal chrétien et des modernes philosophies ? Ou, lui faudrait-il constater cet absurde phénomène que des légions d'artistes, les plus grands et les plus parfaits de notre ère, asservis à la superstition et à l'imposture, à des croyances que nos lumières nous permettent d'abandonner aux paysans et aux illettrés ! couvrirent l'Europe de chefs-d'œuvres monumentaux et plastiques, alors que notre logique, la clarté et la rigueur de notre science, notre glorieux et libre esprit se mirent, avec fatuité, en d'hybrides constructions postiches, dans les manifestations diverses d'une esthétique, barbare ou précieuse, mais surtout désordonnée...

Il est, certes, déconcertant pour un admirateur perspicace de notre civilisation — avancée, d'apercevoir que, privée d'une forme caractéristique et foncière d'art et, par conséquent, de toute raison organique d'être, elle a l'aspect d'une statue acéphale ! — à l'exemple, peut-être, des effigies souveraines de la Rome pourrissante, auxquelles l'on ajustait la tête grotesque ou démente que le caprice hebdomadaire des légions et de la plèbe avait couronnée !...

\*  
\*  
\*


**M**AIS qu'importe le passage indifférent de milliers de touristes, préoccupés seulement d'être venus ici et ailleurs et partout, si, un jour, une de ces intelligences magnifiquement privilégiées, attentives et passionnées, capables de sentir et de comprendre toutes les expressions de l'enthousiasme et de l'extase, une de ces âmes généreuses qui vibrent à l'unisson du sublime sous toutes ses espèces ; — un Taine ou un Bourget, parcourant ces salles vides, s'arrêtant au seuil de ces oratoires et de ces chapelles, sans sacrifice, désormais, et sans fidèles, s'émeuvent et reconstituent mentalement la grandeur immolée de l'Institut dominicain, la sagesse supérieure et la beauté du

renoncement, de l'ardeur d'humilité et d'indigence des disciples exilés de ces cloîtres ; — brasiers qui, longtemps, rayonnèrent parmi les peuples ; centres exaltés de dévouement, d'inspiration et d'art...

Car nous contemplons en ces sanctuaires non pas les reliques d'un passé mort, les vestiges des croyances d'autrefois, la mythologie d'un empire aboli, d'un âge disparu, mais les images du culte vivant, des symboles efficaces toujours et vénérés...

D'irrespectueux badauds errent dans les corridors de S. Marc ; ailleurs, les appels du clairon se répercutent étrangement sous les voûtes où, naguère, retentissaient les cloches qui invitaient les reclus à la méditation ou aux offices canoniaux... Aux antennes, à l'implorante monotonie des litanies a succédé la brutalité des commandements militaires ; — à la clôture volontaire, la clôture obligatoire, — au couvent, la caserne, — aux silencieux et pacifiques asiles monastiques, des usines de démoralisation et d'arrogance... Sans durable dommage, au reste, pour le catholicisme persécuté dont les rameaux coupés repoussent, malgré la tempête, et reverdisent, fortifiés, car les créatures prédestinées à la vie contemplative auxquelles la Liberté régnaute interdit l'usage de leur libre arbitre, florissent dans le siècle et exercent leur bienfaisante vocation parmi les hommes et la société, — en missionnaires !...

\* \* \*

ù, sinon en ce lieu, étudier les ouvrages du peintre mystique par essence et par choix et dont le génie indépendant, presque, de toute école, fait de préméditation et de spontanéité, inventa la forme précisément susceptible d'incarner son rêve altier et candide de la divinité...

Si ferventes, si évidemment enfantées par des esprits peu redevables aux lettres et à l'érudition et dont la foi élargit et élève les conceptions, que

soient les œuvres des Pisani, des Lippi, de Lorenzetti, de Duccio de Buoninsegna, de Botticelli ou de Gozzoli, etc., encore pourrait-on arguer que leur art n'ignorait point l'antiquité, s'était raffermi et équilibré à l'étudier et soutenir même, paradoxalement, que les sujets édifiants de leurs tableaux sont des prétextes seulement à planter des figures ou à grouper des cortèges au milieu d'onctueux paysages ou parmi des jardins et des architectures !...

Singuliers sceptiques, s'il était vrai, que ces artistes dont le labeur se consacra, leur existence entière, à la glorification plastique du catholicisme ou mieux, comme Botticelli, les della Robbia, Lorenzo di Credi, fra Bartolommeo et Michel-Ange, sectateurs soumis de Savonarole !... (1)

Les quelques toiles profanes, les nudités si peu païennes de Botticelli balanceraient-elles l'innombrable et radieuse galerie de ses Vierges, cette centaine de physionomies de la Reine immaculée, de la Mère adorable, — nourricière, victime ou victorieuse, toujours céleste ! et qui nous apparaissent comme une litanie picturale dont chaque verset serait un tableau ?

Pour Fra Giovanni, ces sophismes de l'incrédulité resteraient sans plausibilité ; le décor, chez lui, quoique parfait, toujours, apparié à la scène qu'il encadre, en est simplement la naturelle atmosphère, ne saurait distraire l'attention du sujet, de l'épisode évangélique représenté, les personnages de celui-ci concentrant d'abord tout l'intérêt du spectateur, et l'expression pathétique de leur douleur ou de leur béatitude.

---

(1) « Ils comprenaient que Savonarole n'était pas un ennemi de l'art, quoiqu'il eût persuadé au peuple de livrer aux flammes les pierres gravées, les livres, les tableaux et les dessins d'un caractère licencieux, quoiqu'il eût engagé les artistes à détruire leurs études d'après le nu ; ils savaient qu'il voulait le seul triomphe du christianisme et du spiritualisme dans les arts, les mœurs et la politique ; en un mot qu'il combattait pour l'art chrétien contre l'art païen.... » (PERKINS. — Les sculpteurs italiens).

Sa parole n'est rudimentaire ni bégayante, c'est le langage chantant et volontaire dont la cadence et le rythme se sont mesurés à la splendeur des mystères qu'il devait interpréter : sous leurs costumes extemporanés, sous leurs amples robes aux plis harmonieux, les figures de l'Angelico atteignent une sorte de réalité surnaturelle, le recul surhumain de la légende et des origines sacrées..

Poncifs, sans doute, aux yeux avides de l'art ambitieux uniquement de donner l'illusion de la matière et satisfait d'avoir simulé la séduction charnelle des carnations, le chatolement des métaux et des pierres, le lustre ou la matité des étoffes et des draperies ; visions uniformes à son sens, parce que les mille nuances expressives qui différencient les pages du Beato lui échappent, se marquent d'une façon trop peu évidente à ses regards aveuglés par le fantôme de la vie....

Le bon dominicain, lui, se désespère de devoir transcrire en lignes si grossières, avec des couleurs insuffisamment translucides, les songes éblouis de sa dévotion ; son chaste génie s'offusque à l'appréhension de voir ses œuvres susciter des pensées étrangères à leur but, provoquer une sacrilège admiration où la personnalité et le faire de l'auteur, les prestiges de la peinture, tiendraient une place usurpée. Ses prédécesseurs et ses émules ont tracé déjà, dans les chapelles, sur les parois des églises de la Cité d'émerveillantes images, à la vérité, mais d'un excessif attrait terrestre, parfois, belles non seulement des fastes chrétiens qu'elles commémorent mais d'elles-mêmes ; prodigues d'une vie grisée de sa propre énergie ; éprises d'une nature trop luxuriante pour la souffrance et qui, souvent, semble l'impassible spectatrice du supplice et des miracles messianiques.

Sa manière, à lui, sacrifiera donc tout ce qui ne concourt pas directement à frapper l'âme, à la contrister ou à la réjouir religieusement ; elle écartera toute fantaisie, toute oiseuse floriture, fera de



chacun de ses tableaux comme un prisme qui renverra la lumière sur le héros crucifié... Pures et magnifiques, la forme, la ligne et la couleur célébreront avec une abondance, une fécondité inépuisables, sur tous les modes allègres, solennels ou lugubres, les cantiques de la grâce, du salut et de la résurrection...

\* \* \*

**T**OUTES les galeries florentines possèdent de nombreux cadres de l'Angelico, véritables fêtes visuelles, toiles ou bois sur lesquels il fit irradier l'or liquide et l'azur, conjugués pour de saisissantes évocations hagiographiques.

Le triomphe du bon peintre et auquel surtout il doit son élogieux surnom, ce sont les apparitions qu'il suscite, ravissantes, tracées d'un pinceau plus caressant, s'il est possible, et plus tendre, exultant d'extase, de la Vierge Marie et de Jésus enfant environnés de tournoyantes légions d'anges fluides, — essaims de flammes dans l'infini céruleen ! — et qui réjouissent les cieux des accents inouïs de leurs buccines surnaturelles... Sous la Vierge nimbee du *Jugement dernier*, parmi l'herbe scintillante et les fleurs du Paradis, il nous montre de délicieuses rondes de saints et d'anges, le front ceint de roses, et qui chantent... Théories de bienheureux et de martyrs : papes, cardinaux, moines, auréolés, vêtus de blancheur et de lumière qui, guidés par de souriants séraphins, explorent les sphères éthérées, enveloppés dans la rayonnement suave de la majesté divine, transfigurés d'inénarrable joie à la vue du Sauveur glorifiant sa mère au milieu des hymnes ineffables des anges qui planent, enivrés d'adoration et d'amour...

· Une telle œuvre n'est rien autre qu'une confession, un acte de foi au Christ intercesseur — *per quem majestatem tuam laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates; Cæli cælorumque Virtutes, ac beata Seraphim, socia exultatione concelebrant...*

L'artiste commente fidèlement le texte liturgique et sa bénignité echoue seulement à nous rendre sensible le naïf enfer où il place les puissances coupables et condamnées...

*L'Adoration des mages*  galement inspira sa verve charmante, la g nufl chissante arrivée des despotes orientaux, porteurs de présents emblématiques, humbles et solennels et qui saluent le Messie annoncé en une sorte de préau tranquille, derrière la clôture duquel émerge la cime ravie des ifs... Et *l'Annonciation*, située souvent entre de sveltes arcades qui rappellent le cloître de Michelozzo : le messager se prosterne devant Marie qui, modeste, remplie de fierté, de confusion et d'amour, s'agenouille aussi...

L'Académie possède une grande *Descente de croix*, poème déchirant de douleur et de mansuétude dont la conception illuminée et les teintes plus que jamais candides obscurcissent jusqu'au chef-d'œuvre en-joaill  de Gentile da Fabriano, *l'Adoration des mages*, qui l'avoisine. Un *Massacre des innocents* figure à ce musée, extraordinaire de poignante et dramatique mise en scène et où le sauvage égarement, la convulsive résistance affolée des mères, l'indifférente cruant  mercenaire des soldats saisissent l'esprit d'une horreur intense, glaçante à l'égal de celle propagée par notre Breughel dans son *Massacre* célèbre, tout hérissé de la rigueur de l'hiver et des armes...

\* \* \*



**C'**EST   Saint-Marc même que l'Angelico vécut et réalisa ses plus nobles rêves picturaux ; il acheva ici de révéler le très grand et très savant artiste qu'il était : l'illustrateur prédestiné, certes, l'exégète plastique des  vangiles, un visionnaire inspiré, mais servi par un génie absolu et perspicace, par une science complète qui f cond rent sa merveilleuse aptitude mystique, la passion de vie impérissable dont il était consumé.

En ce couvent, surtout, la réunion considérable des travaux du Beato, dans le cadre même de leur

invention, nous démontre son insolite puissance de création ; depuis ses débuts il voua ses pinceaux à magnifier le mystère de la croix et, qu'il adopte la miniature, la toile ou la fresque, constamment il se surpasse lui-même, trouve l'accent nouveau, plus profond et plus sublime, d'une ferveur sans cesse en éveil chaque fois, découvre des colorations et des attitudes plus simples et plus significatives...

Au dessus de la porte du quartier des étrangers, de la *Foresteria*, le Seigneur s'aperçoit sous l'habit, avec le bourdon du pèlerin ; souffrant et las, il vient solliciter l'hospitalité des Dominicains et deux frères accueillent son dénuement, les bras ouverts, avec reconnaissance... Plus loin, à l'entrée de la sacristie, St-Pierre Martyr, un doigt sur les lèvres, rappelle à notre frivolité l'obligation et les vertus du silence... Le réfectoire, chacune des cellules du dortoir, à peu près, recèlent une fresque du maître ; la suite la plus caractéristique, sans contredit, de ses ouvrages, d'une parfaite et hardie composition, d'une décision et d'une éloquence prestigieuses.

Comment oublier après les avoir contemplées ces fresques *Jésus ressuscité apparaissant à Madeleine*, *Jésus outragé, juge et législateur*, cet autre *Couronnement de la Vierge*, sévère, celui-ci, presque archaïque d'hiératisme ; — ces fresques qui, dans les sombres et étroits abris cénobitiques où elles fulgurent, prennent, dirait-on, une force de persuasion plus contraignante, rendent un témoignage d'une plus irrécusable sincérité...

Une fois de plus, en effet, l'infatigable et apostolique artiste a médité tout le cycle liturgique, réinventé les péripéties que son vaillant pinceau a reproduites si fréquemment, — mais grandies encore, d'un style plus austère, plus auguste, avec la maturité grave d'une existence fièrement dépensée, l'accent pénétré d'un moine qui parle, non à la foule fugace et distraite qu'il faut divertir et captiver, mais à des moines... L'image a le format d'un *in-folio* ou l'envergure d'une tapisserie d'Arras, elle est peinte à l'aide des pinceaux subtils, dans les gammes

de lumière de la miniature, ou à la brosse, en teintes délayées à la fresque, mais exerce toujours l'identique et impérieuse attraction, vous ramène à S. Marc pour respirer, une fois de plus, le tourbillonnant effluve d'ardeur spirituelle qui en émane.

Car l'ascétique artisan de cette collection, par l'effusion, la perpétuelle jeunesse de sa foi, son élan quotidien, en quelque sorte, et tous les jours mieux récompensé vers la vérité éternelle, sa grâce émouvante et profonde, la vigueur de contemplation qui, évidemment, lui préfigurait ses œuvres, nous apparaît ici ainsi qu'un inextinguible volcan d'amour et de bénédiction...

ARNOLD GOFFIN.



Au moment où nous terminions ces notes, nous recevions de M. Domenico Tumiati, la très intéressante monographie FRATE ANGELICO, *Studio d'arte*, qu'il vient de publier chez Roberto Paggi, à Florence : c'est une brillante et complète étude de la vie et de l'œuvre du peintre séraphique ; nous en avons parlé plus longuement ailleurs et nous bornons à transcrire ici les conclusions de M. Tumiati dont le jugement autorisé s'accorde, comme on verra, avec le nôtre : — « Saint Marc, dit-il, où Fra Giovanni travailla dans la fleur de l'âge viril, reste toujours l'œuvre qui découvre davantage sa manière et son génie... Dans l'histoire de l'art, il ne ferme pas l'époque giottesque... Ce n'est pas un artiste en retard, mais, au contraire, il est l'enfant préféré que Florence garde jalousement, afin qu'il révèle à celui qui sait comprendre, le véritable esprit de cette contrée, à l'aube du XV<sup>e</sup> siècle. »



# Événements touchant la musique religieuse, en Espagne

En annonçant une renaissance de la musique religieuse en Espagne, je ne ferai que précéder de quelques pas la gloire.

Tant de musiciens partout se ruent à l'imitation des génies d'une race différente. Et c'est le temps que quelques-uns, ici, choisirent au contraire pour se rappeler que le XVI<sup>e</sup> siècle avait produit en Espagne une École nationale de musique religieuse.

Je laisse à mon excellent ami Rafaël Mitjana (1), qui s'en acquittera mieux que je ne saurais le faire, le soin de dire ce que furent Cristobal de Morales, Guerrero, Cabezon, et surtout le grand et pur Luis de Victoria, pur et grand comme Palestrina lui-même. Je veux parler seulement de M. Felipe Pedrell qui s'est fait le héraut de ces maîtres presque oubliés et assume la tâche, en les remettant en honneur, de doter l'Espagne de disciples à leur exemple, et ainsi d'une musique religieuse moderne.

M. Pedrell a fondé, avec sa Grandeur l'archevêque de Madrid et d'Alcala, une *Asociación Isidoriana* semblable à la *Capella Antoniana* de Padoue et à la *Schola Cantorum* de Paris. S'inspirant, comme elles, du règlement de juin 1894 de la Congrégation des Rites l'A. I. a pour fin d'améliorer le répertoire des organistes plus lamentable en Espagne que partout ailleurs, comme aussi d'encourager l'exécution du plain-chant selon la tradition grégorienne, et dans le genre polyphonique, l'exécution de cette musique de Palestrina et de ses bons imitateurs, qui est reconnue « digne de la Maison de Dieu ».

Les efforts de M. Pedrell ont déjà produit d'excellents résultats. Les vieux maîtres de l'art religieux espagnol dont il réédite (2) et étudie les œuvres ne sont plus des méconnus dans leur patrie et commencent à être aimés à l'étranger. Depuis trois ans les inspirations de Luis de Victoria pleurent la Semaine Sainte à Madrid, et à elles aussi, les jours de solennité religieuse, on a recours dans les autres grandes villes

N. D. L. D. (1) *Le Spectateur Catholique* détient, en effet, une étude de M. Mitjana sur la *Musique religieuse en Espagne*, et la publiera prochainement.

N. D. L. D. (2) *Hispania Schola musica sacra opera varia* (Saecul. XV, XVI, XVII et XVIII) diligenter excerpta, accurate revisa, sedulo concinnata a *Philippo Pedrell*. (J. B. Pujol, éditeur, puerta del Angel, 1, Barcelone). Cinq volumes ont été déjà publiés et contiennent des œuvres de Cristobal de Morales, Francisco Guerrero, Antonio de Cabezon et Juan Ginés Pérez.

d'Espagne, pour exalter les âmes vers Dieu en qui est toute harmonie.

Enfin, grâce à l'initiative de M. le marquis de Pidal, un acte de la plus haute importance illustra la fin du mois d'août dernier et la ville de Bilbao. Là, pour la première fois, les trois grandes Écoles de musique religieuse, la *Asociación Isidoriana*, la *Capella Antoniana* et la *Schola cantorum* se sont réunies en un congrès ; elles étaient représentées par leurs présidents et leurs membres les plus célèbres, tels : Alexandre Guilmant, Vincent d'Indy, Charles Bordes, Tebaldini, Monseigneur de Madrid, Felipe Pedrell et le Père Eustoquio de Uriarte.

Des œuvres des trois Écoles furent jouées et chantées ; Morales étonna cet auditoire d'élite, et M. Charles Bordes qui a beaucoup étudié la musique espagnole fut un des plus ardents et des plus enthousiastes à célébrer Luis de Victoria. D'autres discours furent prononcés par le P. E. de Uriarte (qui fit sur le chant grégorien une conférence qu'on peut lire dans la revue *Música religiosa*), (1) par l'archevêque de Madrid, et par Tebaldini. M. Pedrell exposa les doctrines de l'Église, les prescriptions du Concile de Trente et de la Congrégation des Rites et commenta éloquemment cette parole de Morales : « La musique doit donner de la noblesse et de l'austérité à l'âme, et celle qui s'écarte d'une semblable fin est indigne non seulement de Dieu mais encore de l'homme ».

Ce congrès dans lequel des hommes illustres se sont rencontrés et aimés, où ils s'encouragèrent mutuellement au même but, a laissé, nous n'en doutons pas, de précieux souvenirs au cœur des artistes français et italiens qui y assistèrent. En Espagne, depuis lors, l'archevêque de Madrid, Pedrell et ses collaborateurs poursuivent avec plus d'activité encore leur propagande d'art et de religion.

Peu après les réunions de Bilbao, on inaugurerait une nouvelle chapelle de la Madone de Montserrat et la cérémonie fut solennisée par une messe de Victoria. Pour comprendre ce que peut signifier ce fait-divers, qu'on sache que Montserrat est, en Catalogne, la montagne de la tradition religieuse, celle de la foi et du miracle. Si j'ajoute, avec la légende, que c'est le Montsalvat des chevaliers du Graal, on me permettra de le saluer, après la Palestine et le Sinai, le lieu le plus sacré du monde. Nulle part moins que là on ne doit entendre « cette musique mondaine qui excite, dit Raymond Lulle, les femmes viles à mal vivre ». Mais eux, n'étaient-ils pas dignes d'y retentir, les chants du prêtre d'Avila, eux que Wagner connut et étudia avant de s'élever vers le sommet de son art qui est aussi celui de l'art lyrique : Parsifal !

MARIUS ANDRÉ.

(1) *La Música Religiosa en España*, organe mensuel de l'A. I., édité depuis Janvier 1896 par M. Pedrell. (Madrid, calle de San Quintín.)



# Les Poètes mystiques

## II

### *De la beauté mystique.*

Je voudrais nommer la beauté la plus belle en la disant mystique, et l'on a tellement mésusé de ce mot que j'ai à craindre qu'il ne retranche au contraire quelque chose de la beauté en la qualifiant. Parmi tant de significations qui lui furent attribuées, il faut donc débiter par en fixer une.

Si, comme il fut expliqué ici le mois dernier, la beauté implique la notion d'un rapport essentiel entre les éléments dont elle est faite, j'appellerai la beauté mystique quand l'un de ces éléments au lieu d'appartenir à la nature, sera de l'ordre du surnaturel. Il lui sera donné alors d'unir un instant, dans une harmonie, le visible à l'invisible, le monde sensible au monde spirituel. Ce ne sera donc pas pour avoir chanté la noblesse des lys ou aimé Botticelli qu'on sera un poète mystique, mais seulement si une œuvre, dans sa conception, escompte cet inconnu, emprunte à Dieu ce mystère et ne se fait harmonieuse qu'en l'utilisant. Le premier caractère de la beauté mystique est donc l'absence dans l'œuvre de l'un des éléments qui l'achèvent et qui l'accomplissent.

Sur un clavecin accordé sans tempérament, c'est-à-dire selon une justesse mathématique, faites résonner une quinte, quelque oreille exercée percevra aussitôt la dixième qui compléterait l'accord. De même la laideur de ce Christ de Mathias Grünewald, à la tête « tumultueuse et énorme, » dont la bouche « descellée, » comme dit Huijsmans, rit « avec sa mâchoire contractée par des secousses tétaniques, atroces, » suscite impérieusement l'idée du rachat de l'humanité pécheresse dont le voilà garant : ainsi la hideur de cet être expiatoire s'harmonise avec la laideur complémentaire de nos péchés pour la consommation d'une suprême beauté.

Ce m'est l'occasion de transcrire ici quelques vers d'un jeune poète M. Georges Rency qui termine un volume(1) où se trahit souvent l'incertitude du verbe et de la pensée, par une curieuse *Chanson de Vie*, dont je vous sou mets ces fragments :

Or, soudaine, une croix, écartelant l'espace,  
Coucha son ombre devant moi.  
Un Christ y pendait sa souffrance lasse,  
Et ses grands yeux de surprise et d'émoi  
Étrangement me regardaient.

Et m'étant arrêté, je chantai vers sa face.  
Je lui chantai la vie éternelle des mondes,  
Avec des mots brûlants où pantelait mon âme... etc.

Alors, je me mis nu devant sa nudité,  
Et proclamant ma chair  
De mes deux bras écartelés en geste large et clair,  
Je sentis que la vie allait nous comparer.  
J'avais des fleurs entre les dents, des fleurs aux mains,  
Des fleurs tressées en mes cheveux... etc.

Mais moi, j'étais tout nu dans le printemps vermeil,  
J'étais splendide et nu comme une fleur jaillie,  
Naturel de candeur et de beauté ravie,  
Eclaboussé d'odeur champêtre et de soleil.  
Il était triste et laid dans sa mort triomphale.  
J'étais joyeux et beau dans mon humilité.  
Les choses s'écartaient de sa nudité sale,  
Tout le printemps en fleur baisait ma nudité.  
Et ma chanson, montante en son éternité,  
Créait autour de moi un vaste ciel d'étoiles.

Le sujet, c'est ici de revendiquer le droit de vivre, de secouer un christianisme qui a fait siens nos yeux et nos oreilles, circonvenu notre intelligence et baptisé le sens de la vie. Mais (il s'en faut de peu) le sujet pourrait être aussi tout le contraire, je veux dire la laideur du Christ en face de l'univers, si le poète se fût proposé de la glorifier. Il n'y a entre les deux sujets que la marge de cette intention. Selon donc qu'on l'envisage, voilà une donnée, qui participe à deux ordres divers de beauté, et il faudrait pour qu'elle relevât de l'esthétique mystique qu'elle fût seulement regardée du point de vue de la foi. La

(1) *Vie* (Bruxelles, P. Lacomblez, 1896).



laideur de ce Crucifié deviendrait significative alors et éblouissante à faire pâlir le soleil de cette nature.

Ainsi la beauté mystique ne rayonne que pour ceux de *bonne volonté*. La beauté est l'étincelle qui jaillit entre les deux termes d'un rapport : dans la beauté mystique, l'un des deux termes doit être fourni par nous. Elle s'accompagne d'un postulat divin. C'est pourquoi l'on a vu les âmes frivoles de ce temps-ci, se faire pieuses pour se croire croyantes et s'éprendre d'un vague évangélisme pour avoir accès à de paradisiaques jouissances. Si nous refusons à l'artiste mystique la collaboration de notre croyance, son œuvre peut bien retenir encore quelques agréments, mais le principal en reste lettre morte et elle est dénuée de sens. Ainsi l'agitation de vagues danseurs dans la lumière paraît ridicule à qui les considère de la nuit extérieure (des ténèbres extérieures !) sans percevoir le rythme qui les emporte. Et la mer nous semble plus folle si nous la voyons se convulser sans entendre le tonnerre de sa colère.

Le point de vue, remarquons-le, importe essentiellement aux œuvres de l'art religieux. Comme les tableaux, elles exigent un certain éclairage. Les bons sculpteurs veulent au contraire qu'un groupe fasse plaisir aux yeux de quelque côté qu'on le voie. C'est pourquoi la sculpture est moins religieuse vraiment que la peinture. Delacroix remarque que le christianisme en appelant la vie du dehors au dedans de l'homme a donné le pas aux peintres. Il est en effet selon la foi que l'œuvre religieuse se dérobe à l'orgueil de la perfection et ne prétende pas se suffire à elle-même, de même qu'il est conseillé au chrétien de ne pas se croire lui seul assez fort pour vivre. L'œuvre mystique doit être vue d'un certain côté. Elle détermine, par sa composition même, le point d'où il faut qu'on l'envisage.

Ainsi dans l'esthétique mystique, la foi est sans cesse requise pour mettre en relation les termes de la beauté, les uns contenus dans l'œuvre, les autres fournis à l'œuvre par nous-mêmes. Aussi rien d'esthé-

tique comme la foi elle-même. On l'a bien vu aux deux représentations que le Théâtre de l'Œuvre donna de *Au delà des forces humaines*. Où apparaît l'absurdité foncière des *Blasphèmes* de Richepin dont certaines pages sont néanmoins si fortes.

La négation de soi est anti-esthétique, car elle est la désorganisation d'une beauté dont elle dissocie les termes. La satire n'atteint à la beauté qu'autant qu'elle s'anime d'une foi supérieure et crie vers la justice.

Nous disons donc qu'il y a une beauté révélée, ce qui en fait deux. N'y a-t-il pas deux morales ? Nous sommes confirmés dans cette opinion par les belles pages d'Hello sur l'art ancien et l'art moderne. Ainsi la beauté en devenant mystique transmue le caractère d'universalité que lui reconnaissent les philosophes en un caractère de catholicité.

ADRIEN MITHOUARD.



*Note.*

Le poète Yves Berthou vient de fonder au Havre la *Trève-Dieu*, d'art éclectique, de tendances chrétiennes. Henri Mazel, Georges Rodenbach, Marc Legrand, Sabatier ont collaboré au premier numéro. Des notes de Gaston Prunier sur la peinture symboliste, et d'Yves Berthou la chronique des livres. Tous nos vœux à notre confrère.

A. M.

N. D. L. D. *La Libre Parole* annonce (21 février) le départ de M. Mithouard et quelques amis, en Grèce et en Crète, « ou ils se proposent de suivre les opérations de guerre, comme combattants même, si leurs services agréent au gouvernement grec. » Des informations prises au moment de mettre sous presse nous permettent de démentir le départ de notre chroniqueur M. Mithouard. Au prochain N° il poursuivra son étude des *Poètes mystiques*, en parlant de Verlaine et se souviendra de la littérature lyrique de MM. Van de Putte, Ned, Ramaekers, Bernard, Viollis et Delville.



## Mémorial de l'Expression religieuse

**Un type gallo-romain.** — *Paulin de Pella, sa vie, son poème.* (Essai de psychologie historique, suivi de la traduction française du poème, par M. Jacques Rocafort, professeur agrégé de l'Université, docteur ès lettres. Paris. Picard et fils. Fin 1896.)

Hommage respectueux à M. Gaston Boissier, auteur de *La Fin du Paganisme*, ce travail du directeur de la *Revue du Midi* à Nîmes, contribue à éclairer le déclin de la période Gallo-Romaine. On y vérifie sur le vif l'action des deux grandes forces sociales combinées à cette heure — aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles — pour dissoudre le vieux monde et en pétrir un nouveau : le mouvement d'invasion et le christianisme.

Paulin de Pella est l'auteur d'un petit poème intitulé : *L'action de grâces*, mémoires ou confessions d'un octogénaire qui fut à la fois une victime des barbares et une conquête de l'église. Indépendamment de toute autre qualité, Paulin s'élève à la hauteur d'un type, l'un des plus représentatifs que nous connaissions de l'état d'esprit de ses contemporains.

M. Rocafort discute à fond la conduite politique de Paulin de Pella, il rapproche l'*Eucharisticos* des *Confessions* de S. Augustin, interprète ce poème et le traduit avec élégance.

Eprouvez la communicative émotion de la prière finale :

Nostra tamen jugis devotio ponere finem  
Nescit ad explenda tibi debita munia, Christe,  
Hoc unum ipse bonum statuens, hoc esse tenendum  
Conscius, hoc toto cupiens adquirere corde,  
Omnibus usque locis et tempore jugiter omni  
Te praefando loqui, te et meminisse silendo.

Modeste grappillage, de l'aveu de son auteur, l'étude de M. Rocafort — je l'ai dit ailleurs (1) avec quelques réserves — est d'une lecture agréable, utile et féconde en traits de ressemblance avec l'époque où nous vivons. Dr CH. C.

N. D. L. D. Le signataire de cette notule présenta au mois d'Octobre dernier, à Louvain, une thèse sur le même sujet. Elle paraîtra le 15 Juillet prochain dans le *Musée Belge*, revue de philologie récemment fondée. M. Rocafort, en réciprocité, nous promet son avis à cette occasion.



**Douce fin.** — A soixante-treize ans M. Conventry Patmore, poète anglais, vient de mourir en sa maison de Lymington.

Les titres de ses livres font songer à des rubans imprimés : *Fiançailles, Epousailles, Fidèle à jamais, Les Victoires de l'Amour.* Tout cela ressortit à l'état-civil.

Et pourtant M. Conventry Patmore n'est pas ordinaire :

1<sup>o</sup> Il se convertit au catholicisme.

2<sup>o</sup> Les journaux le trouvent sensuellement mystique et mystiquement sensuel.

Des renseignements nous manquent.

(1) Annuaire de l'Université de Louvain.



## Le Comte de Mun

Le Comte de Mun est à lui tout seul, l'image résignée et combattante de l'Église de France. Il n'y a pas d'exemple d'une plus intime union d'un noble caractère et d'un noble talent. Quelques uns, trop passionnés, lui font un crime de n'être pas un tribun et l'ont condamné pour n'être pas descendu dans la rue colleter la foule et la pousser. Il a été, il a fait mieux que cela : il a été l'homme qui fait son devoir. Qu'importaient ses goûts, sa carrière, son avenir, ses amis, l'éclat charmant de son nom et de sa personne ? Il a étouffé leurs criaileries devant la voix de sa conscience. C'est celle-ci qu'il voulait apaiser ; il s'est tout entier donné en pâture. Et maintenant, est-ce sa faute, s'il n'a rencontré sur sa route d'apôtre et de bon chevalier, que des âmes cotonneuses et mouillées, qui n'ont pu s'allumer au contact de sa foi amoureuse et souffrante ?

Le premier, il a loyalement tendu la main au peuple, sans mépris, sans hauteur, sans arrière-pensée, et comme le Campéador au lépreux, il la lui a tendue, dégantée. On reste étonné devant tout ce qu'il a fallu de lâcheté à ses frères pour laisser tomber en ruines ce que tant de vertu avait édifié ! Il se croyait suivi par une armée de braves qui n'étaient que des âmes mortes, emportées comme des feuilles d'automne dans son tourbillon et qui allaient croupir sur son œuvre et l'ensevelir.

Il avait fait de son cœur la cassette inviolée des amours de sa race, il y avait amassé les trésors sans cesse accrus d'une fidélité sans espoir. Sur le désir du Vicaire de son Christ,

il n'a pas balancé à briser ce cœur comme une tirelire inutile et ce geste douloureux si beau, les siens ne l'ont pas compris.

Le Comte de Mun n'a confié qu'à Dieu l'angoisse de son esprit et s'il a désespéré, Celui-là seul le sait qu'il a voulu simplement servir. Il a été le doux réconfort de ceux dont le spectacle contemporain a lavé les yeux à force de larmes, et qui lui doivent d'avoir entendu quelquefois superbement retentir l'écho de leurs tristes pensées.

L'éloquence d'Albert de Mun est belle surtout par sa noblesse : Il fait avec majesté déferler contre le bloc fameux de la Révolution les vagues éternelles qui portent la barque de Pierre ! Monotone, a-t-on dit ! Monotone comme la mer qui ne s'inquiète point qu'on la regarde et qu'on la juge, à qui il suffit de savoir que le ciel qui lui prend ses eaux les lui rendra et qu'elle verra toujours le coucher de l'astre qui est sorti d'elle. Les adversaires du noble comte, qui sentaient bien que le Dieu, dont sa parole était pleine, emplissait sa poitrine, en écoutaient les battements avec le respect étonné des infidèles qui virent briller la croix blanche sur celle des premiers croisés.

Il a partagé son manteau avec les loqueteux, il a mendié pour les sans-travail : Il a couvert et nourri Jésus souffrant. Venez donc lui jeter la pierre, les Phariséens, et donnez-vous le plaisir rare et que vous ne rencontrerez peut-être plus, de lapider « *Un homme* ».

FRÉRON.





## Le Miroir du Mois

**Les orientales** (1829) (*Navarin*) :

Pauvre peuple en détresse,

A l'horizon en feu chaque jour tu décrois.  
En vain pour te sauver, patrie illustre et chère,  
Nous réveillons le prêtre endormi dans sa chaire,  
En vain nous mendions une armée à nos rois.

« Mais les rois restent sourds, les chaires sont muettes  
Ton nom n'échauffe ici que des cœurs de poètes.  
A la gloire, à la vie on demande tes droits ?  
A la croix grecque, Hellé, ta valeur se confie....  
C'est un peuple qu'on crucifie !  
Qu'importe, hélas ! sur quelle croix !



**Un de moins, pourtant.** — M. Adelrich Benziger, d'Einsiedeln, vient d'y décéder.

« Le défunt était le chef de la fabrique artistique d'ornements pieux Adelrich Benziger & C<sup>ie</sup> ; il avait été associé de la maison Charles et Nicolas Benziger frères, et c'est à lui que l'on (?) doit la fondation de la maison américaine Benziger brothers. »

Seigneur, pardonnez leur, ils ne savent ce qu'ils font.



**Banquet de funérailles.** — Le Congrès de Malines de 1891 noua une association des intelligences catholiques en Belgique sous le nom de « Cercle Léon XIII ». Analogue aux « Sociétés Görres » d'Allemagne, ce cercle se manifesta toujours utile et souvent attirant. Mais les jeunes hommes d'alors, les actifs, sont les publicistes, les professeurs et les députés d'aujourd'hui.

Ils viennent de se réunir une dernière fois pour manger, se saluer et sortir.

Cela n'est pas charitable.

E. D. B.



**Un essai de sociologie catholique.** — Bien que le livre de M. Maurice Hanrion, *la Science sociale traditionnelle* ait paru l'an dernier, il sied de le mentionner ici, ne serait-ce que pour attirer l'attention de nos lecteurs sur un ouvrage tout à fait remarquable. M<sup>r</sup> Hanrion a tenté une application de la théologie catholique à la sociologie ; la seule hardiesse de l'entreprise est déjà méritante ; la façon dont elle est conduite est mieux louable encore ; telles pages, la conciliation, par exemple, de l'enseignement traditionnel et de l'hypothèse évolutionniste sont étonnantes d'ingéniosité et souvent de profondeur. Ceux de nos amis qui s'intéressent à la science sociale feront bien de lire l'ouvrage de M. Hanrion, qui, avec ceux de MM. Tarde, Balfour, Benjamin Kidd et bien d'autres, se relie au grand mouvement d'esprit qui, en ce moment, réhabilite le facteur psychologique, et par conséquent religieux.

H. M.

# Courrier théâtral

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. (Paris, 14 Janvier). — **Au delà des forces** par **Bjornsterne-Bjornson** (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> parties). Cette représentation des deux drames du maître scandinave est un des plus nobles et véhéments spectacles qu'il nous ait été donné de voir depuis longtemps. Non, pas même les plus violentes thèses d'Ibsen ne nous troublèrent à ce point : Il faut qu'il y ait — je ne fais que hasarder ceci — une plus directe correspondance de notre âme française à Bjornson, qu'avec son fougueux compatriote. Peut-être est-ce, que celui-ci est trop importunément subjectif, et que, au moins au théâtre, l'objectif seul capte tout à fait ce peuple passionné d'idées générales ! Après tout, l'importance des problèmes posés dans *Au delà des forces* suffisait à constituer aux deux drames la plus haute sorte d'intérêt. Ils soulèvent de telles questions que je n'en sais pas de plus graves, ni de plus impérieuses, ni d'une plus large humanité s'il s'y agit de notre idéal comme êtres personnels et comme êtres collectifs. Nous pouvons ne participer en rien aux évolutions de *Solness*, et n'apporter qu'une curiosité piquée au lyrisme de *Peer Gynt* ; il nous faut quelque effort pour écouter *Brandt* ou *Rosmer*, parce que leur « cas » n'est qu'exceptionnellement notre cas ; mais il nous est impossible de rester indifférents devant la crise d'âme de *Bratt*, parce que c'est toute notre vie morale, et tout l'équilibre social que nous y sentons en jeu. *Bratt*, affolé devant sa foi qui défaille, *Bratt* éperdu devant la souffrance humaine et ses exaspérations fratricides, *Bratt* s'il n'est chacun de nous, pose les essentiels problèmes dont nul être pensant ne saurait se désintéresser. Et ainsi la nature du sujet « portait » ici l'auteur, en lui fournissant la plus forte, la plus substantielle des matières dramatiques ; mais quelle rude main aussi elle exigeait pour la pétrir ! Je ne sais pas d'écrivain français de ce temps qui l'eût pu traiter avec cette gravité, avec cette vigueur ; qui eût su en faire jaillir avec une telle sobriété de moyens le pathétique latent et, qui nous eût subjugués au point de nous faire applaudir avec enthousiasme deux pièces qui ne semblent pas conclure, alors que seule peut-être une conclusion nous importe. Disons tout de suite que nos applaudissements allèrent spontanément à Bjornson pour avoir abordé de front la double angoisse de l'âme contemporaine. Hélas ! il nous a laissés plus troublés, plus désenchantés, sur un point d'interrogation effroyablement pessimiste, comme le :

Souffre, cœur gros de haine, affamé de justice  
du poète. Et nous avons emporté de son œuvre négative une impression de mécontentement dont je veux dire quelques raisons.

La première partie d'*Au delà des forces*, c'est la crise religieuse de *Bratt*. *Bratt* sent sa foi chanceler, mais sa raison réclame la Certitude. Or, la Certitude ne saurait être que dans la vérité totale communiquée à l'homme par la révélation divine, et dont nos certitudes humaines ne sont que des

approximations. Or, Bratt est desséché par le doute. Ah ! ce n'est pas le « mol oreiller » de Montaigne ! Il en souffre et il en crie. Il implore le ciel pour que la foi lui soit restituée ; et il veut qu'elle soit marquée d'un signe qui la rende désormais inébranlable en lui ; qu'elle soit cautionnée par le *miracle* ! « Nous ne demandons qu'une preuve, celle que Dieu a promise à ceux qui croient »... « cela doit se faire si le miracle existe » « je renonce à être prêtre, je renonce à l'église... je renonce à la foi si... si ! » Bratt est donc venu sur une terre où, dit-on, refléurait le miracle, dans la paroisse d'un de ses confrères qui est un saint : « nul plus que lui n'a jamais cru. Et la foi peut tout... tout ». Entre la foi et le scepticisme l'âme de Bratt oscille ; c'est un miracle à la fixer. Mais le miracle ne se fera pas ; ainsi, Bratt rompra à jamais avec toute croyance religieuse.

Pourquoi ce dénouement, qui est logique, nous choque-t-il ? D'abord, parce que nous ne voyons pas la position qu'a prise l'auteur en face du problème qu'il a si fortement posé. En dépit de l'atmosphère religieuse où baigne son drame, il est impossible d'apercevoir si oui ou non nous sommes en présence d'une pieuse objurgation ou d'une satire. Est-ce le seul miracle qu'implore Bratt qui ne se réalise pas, ou est-ce le miracle en soi qui est impossible ? Voilà ce qu'il faut savoir ; voilà le point que Bratt lui-même n'effleure même pas. Car quelle puérilité chez ce passionné mystique ! Quoi ! un miracle suffirait à lui cautionner sa foi ? Mais quelle sera la caution du miracle ? Pourquoi croirait-il demain, s'il ne peut s'en tenir à l'attestation du passé ? Est-ce que sa foi, au lieu d'en devenir plus inébranlable, n'en sera pas au contraire plus profondément entamée ; est-ce qu'elle ne sera pas au contraire mise chaque jour en demeure de se prouver à nouveau. Eh quoi ! le miracle cessera d'être exceptionnel pour devenir normal. Chaque article de notre credo se devra légitimer d'un prodige et nous ne le garderons que sous bénéfice d'inventaire ! Ah ! le bel équilibre d'âme ! « Les miracles ne sont pas pour les fidèles, mais pour les infidèles » dit St-Paul, marquant par là leur inutilité pour celui qui a adhéré à la vérité révélée ; car s'il vient à douter de sa foi passée, pourquoi croirait-il au miracle ? C'est notre Pascal qui le note : « les miracles ne sont plus nécessaires à cause qu'on a déjà ; et ainsi ils ne sont plus des preuves de la vérité de la doctrine. » Bjornson ne semble pas avoir vu cela. En quoi il nous paraît singulièrement faible, et comme écrasé sous le poids qu'il a osé soulever.

Mais peut-être a-t-il voulu dire tout autre chose. Peut-être répond-il par le mutisme divin, à l'impérieuse exigence de Bratt. Peut-être s'est-il attaqué à notre orgueilleux souci de faire rentrer la Vérité et la foi dans la catégorie des approximations qu'organise notre logique et de vouloir qu'elles satisfassent à nos humaines conditions d'évidence ! Peut-être a-t-il voulu nous montrer qu'il faut recevoir la Vérité humblement, docilement ; que la recherche de raisons humaines de crédibilité nous mène sûrement au doute total ; que la foi, en un mot, est « impérative », et se soustrait à nos vérifications



parce qu'elle est, ce qui est « au delà des forces ». Et ce serait une belle thèse. Mais elle n'est pas expressément dans Bjornson, et nous ne savons, au juste, ce qu'il nous veut faire entendre. J'ai quelque hésitation à dire ceci, mais il me semble qu'à ces flottements, à cette ambiguïté, à ce souci même de ne pas conclure, on sent l'esprit protestant, avec son impuissance, son néant doctrinal, son inaptitude, décidément, à aider à l'ascension des âmes vers le parfait, à répondre aux troubles impérieux des consciences délicates. Et voilà pourquoi cette première partie ne nous donne que d'admirables fragments au lieu du chef d'œuvre auquel elle confine.

La seconde partie est un drame social qui nous montre Bratt, et les enfants du pseudo-thaumaturge Sang mêlés au conflit des classes, et s'employant à l'émancipation prolétarienne. Le drame a été acclamé et le méritait. Mais si Bjornson n'y formule aucune vue neuve, s'il est difficile de savoir quel est le sens de sa fable et si même elle en a un, on comprendra que je la trouve sans intérêt véritable. Nous montrer au théâtre des scènes de grève, et les pires excès auxquels peut se laisser entraîner l'exaltation anarchiste ne saurait nous émouvoir plus profondément que ne font la réalité menaçante, et des faits récents. Qu'est-ce là qui est « au dessus des forces » ? On en peut disserter, mais à quoi bon. C'est là surtout qu'il faut des solutions, et sur ce terrain nous avons assez à faire d'en discuter de formulées sans en démêler d'obscur.

RAOUL NARSY.



## Faire-Part

**Reconnaissance :** La Direction a l'honneur et le plaisir de renseigner au plus grand nombre des amis du *Spectateur Catholique* que son Éminence Monsieur le Cardinal Goossens, archevêque de Malines, primat de Belgique, a tenu à lui adresser, par voie officielle et hiérarchique, ses remerciements, ses félicitations et ses espoirs.



**Ce qu'on dit :** Un certain nombre d'organes quotidiens ou périodiques et quelques personnalités ont voulu se préoccuper de notre publication. Le concert une fois fini, nous tâcherons à déterminer la note dominante.



**Prochain numéro :** Au cas où elles parviennent, le *Spectateur Catholique* publiera des pages sur les événements d'orient promises par M. Ducrocq, qui y assiste, peut-être y participe.

# LE MOUVEMENT

## Congrès des Œuvres de Jeunesse :

Un congrès des Œuvres de Jeunesse se réunira à Marseille, les 4, 5, 6 et 7 Mars 1897, sous la présidence d'honneur de S. G. M<sup>gr</sup> Robert, évêque de Marseille.

Le Congrès se propose :

- 1<sup>o</sup> L'examen des questions relatives à la formation religieuse, intellectuelle et morale de la Jeunesse ;
- 2<sup>o</sup> L'étude des Œuvres auxquelles elle s'associe ou qui lui sont destinées.

## Débat sur la littérature catholique :

Il se prépare à Gand pour le 20 Février, une fête littéraire d'un caractère exceptionnel ; à cette date, le Cercle littéraire des jeunes gens catholiques célébrera son X<sup>e</sup> anniversaire.

Ce Cercle fut fondé en 1887 par un groupe d'étudiants catholiques d'alors, à la tête desquels se trouvait M. F. Van den Bosch. Le Cercle littéraire gantois se mêla activement à la lutte artistique moderne ; il eut l'ambition, non d'enregistrer des opinions reçues et acceptées, mais de remuer des idées nouvelles, et il fut ainsi un des berceaux du jeune mouvement catholique actuel qui prétend allier le respect de la vérité éternelle au plus large éclectisme vis-à-vis de toutes les formes littéraires ; tous les problèmes qui passionnaient depuis dix ans les lettres furent débattus dans ce champ clos, où souvent des hommes comme Paul Mansion, Herman de Baets, Jules Nossent, Albert Eeman, Gérard Cooreman, vinrent rompre une lance contre ou en faveur d'une idée à l'ordre du jour.

Le Cercle littéraire pour son X<sup>e</sup> anniversaire convoque, non seulement ses anciens membres, mais tous ceux qui en Belgique ont souci d'art et de lettres, à une *discussion générale* où sera débattue cette question intéressante et actuelle au premier chef : *De l'attitude des catholiques vis-à-vis des écoles littéraires contemporaines*. De nombreux lettrés déjà ont envoyé leur adhésion, notamment MM. Carton de Wiart, Pol Demade, l'abbé Armand Thiéry, l'abbé Moeller, Eugène Gilbert, Edmond De Bruijn, Victor Denijn, Michel de Haerne et d'autres, parmi lesquels même des représentants de revues non-catholiques.

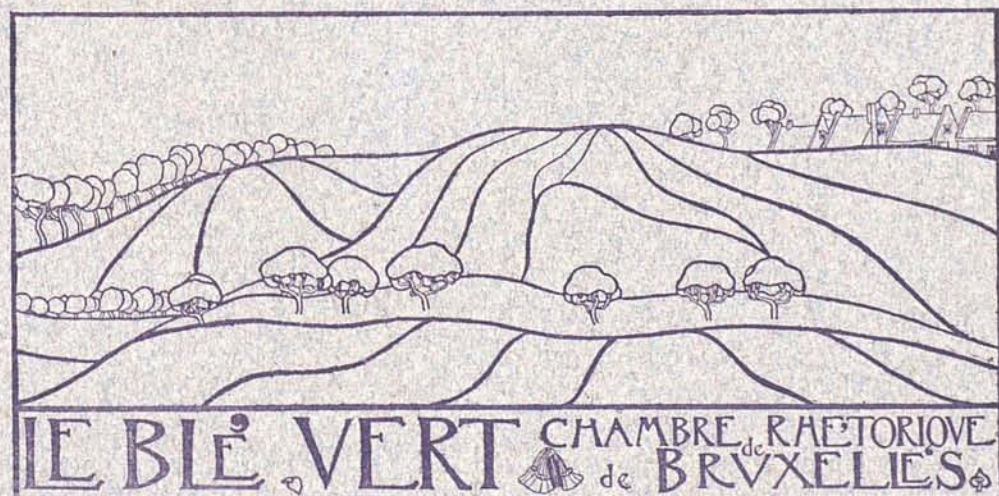
Cette discussion est fixée au Samedi 20 Février, à quatre heures de relevée ; le soir, une conférence sera donnée par M. l'abbé Klein, professeur à l'Institut catholique de Paris, qui traitera de *l'Idéal du littérateur catholique*.  
(Communiqué).

## Le Blé Vert :

La dispersion du *Cercle Léon XIII*, de Bruxelles, enleva son point d'appui à un groupe nommé « *Section des Jeunes* ». Secondé par quelques influences, M. Thomas Braun travailla à maintenir ce rapprochement hebdomadaire de quelques jeunes catholiques. Ainsi fut fondé :

### LE BLÉ VERT

M. Melchers invité à blasonner les espoirs que ce nom emporte se souvint des campagnes mamelonnées et fertiles du Bas-Brabant et traça cette vignette :



M. l'abbé Klein parlera au *Blé Vert* dans l'après-midi du 23 Février.

— Que le Blé Vert se dore !



M. ADRIEN MITHOUARD donnera le 26 février prochain, à 3 1/2 heures, au Cercle du Luxembourg à Paris, une conférence sur :

\* PAUL VERLAINE \*

(*Le Spectateur Catholique* la publiera).

*La Quinzaine* (45, rue Vaneau, Paris), imprimera dans un prochain numéro une étude du R. P. PACHEU, de la Compagnie de Jésus, sur :

\* PAUL VERLAINE \*

Le 15 février sera ouverte dans la presse quotidienne et périodique, la souscription publique pour l'érection à Paris du monument de :

\* PAUL VERLAINE \*

TIRÉ POUR  
"LE SPECTATEUR  
CATHOLIQUE"



SUR LES PRESSES  
DE J.-E. BUSCHMANN  
A ANVERS



Edition de Luxe

30 ex  
N<sup>o</sup> 29

for

Mars 1897

N<sup>o</sup> 3

# le Spectateur catholique

## Propre du Mois :

Raymond Lulle (trad.  
M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé III.

## Science religieuse :

M. Alphonse Germain : L'Homme et l'Invisible.  
Sanctus Severus (*apoc.*) : De Gradibus Ecclesiae.  
M. V. K. ; M. A. M. ;  
M. E. D. B. ; M. M. A. : Mémorial.

## Art religieux :

M. Charles Guérin : Paroles du Seigneur.  
M. Yves Berthou : En Perdition.  
M. Gaston Prunier : Calvaire (*gravure sur bois, en 2 tirages*)  
M. William Ritter : Le sens chrétien de l'art et la vie  
au temps de Schubert.

M. E. D. B. ; M. A. M. ;  
M. W. R. ; M. A. E. J. ;  
M. A. C. ; M. E. D. : Mémorial.

## Jugement religieux :

M. Charles Morice : Le Nord et l'Orient.  
(M. Max Elskamp) : Soigner les malades (*petit bois inédit*).  
M. F<sup>o</sup>. Van den Bosch : Le tournoi littéraire de Gand.  
M. Edmond De Bruijn : Sur le même sujet.  
M. Raoul Narsy : Théâtre : La loi de l'homme. —  
Spiritisme.

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM



FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS.

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

BRUXELLES

40, rue Hydraulique.

PARIS

44, avenue du Maine.

# Le Spectateur Catholique

Mensuel  
de Science, d'Art et de Jugement religieux

---

DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

---

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 heures)</i> 44, avenue du Maine PARIS	M. VICTOR KINON au Siège de la Revue 40, rue Hydraulique BRUXELLES	M. MARIUS ANDRÉ 11, rue Olozaga MADRID
--	---	--

On pourra avoir recours à l'obligeance de

M. HENRI MAZEL, 54, Torrington Square, Londres W.  
pour la Grande Bretagne.

M. WILLIAM RITTER, I Johannesgasse, 11, Vienne  
pour les pays germaniques.

---

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

---

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nimes.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	M. HENRI MAZEL, à Londres.
M <sup>rs</sup> C. DE HAËLEZ, à Louvain.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. ADH. SCHEIJS, à Vertrieck-Louvain.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. CL. VOLIO, à Paris.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	

---

Le **Spectateur Catholique** laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

— **Les manuscrits ne sont pas rendus.** —

---

ABONNEMENT ANNUEL :

(Édition de luxe sur papier de Hollande Van Gelder : 20 frs.)

---

Le **Spectateur Catholique** paraît en fascicules mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



et continue le livre de l'Ami et de l'Aimé, lequel livre traite des dialogues et cantiques d'amour qui sont entre eux deux, et qui sont des exemples abrégés et des paraboles [nécessitant une exposition] par lesquels l'Entendement s'élève plus haut en la contemplation, la dévotion et l'amour de son Aimé. Et pour ce motif, ils sont en nombre égal aux jours de l'année et chacun d'eux suffit pour contempler tout un jour selon l'Art de Contemplation. **L'Aimé** est Notre Seigneur Dieu comme créateur, recréateur et fin dernière de tout ce qui existe ; **l'Ami** est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. **L'amour** est la charité et la bienveillance avec lesquelles s'aiment l'Ami et l'Aimé ; et les trois (parlant en Dieu *simpliciter*) sont une seule et même chose ; en autre manière ils se distinguent entre eux.

60. L'ami pensait à la mort, et il eut peur jusqu'à ce que la pensée de son Aimé fut revenue en lui. Et il cria aux gens qui étaient près de lui : « Ah ! seigneurs, aimez, et vous ne craindrez ni mort ni péril en honorant et en servant mon Aimé ! »

61. On demanda à l'Ami où avaient commencé ses amours. Il répondit : « Dans la noblesse de mon Aimé, et de ce commencement je me suis incliné vers l'amour de mon Aimé, de moi-même et de mon prochain, et j'ai détesté mensonge et félonie. »

62. « Dis, fol, si ton Aimé te retirait son amour, que ferais-tu ? »

L'Ami répondit : « Je l'aimerais encore, pour ne pas mourir, car l'indifférence est la mort, et l'amour est la vie. »

63. On demanda à l'Ami : « Qu'est-ce que la persévérance ? » Et l'Ami dit que la persévérance est béatitude et souffrance à la fois dans l'Ami

qui persévère à aimer, honorer et servir son Aimé avec force, patience et espérance.

64. L'Ami pria son Aimé de le payer pour le temps pendant lequel il l'avait servi. L'Aimé compta les pensées et les désirs et les pleurs et les périls et les tribulations que l'Ami avait supportés pour son amour. L'Aimé ajouta à ce compte le bonheur éternel et il se donna lui-même en payement à son Ami.

65. On demanda à l'Ami ce que c'est que le bonheur. Il répondit que c'est une tribulation supportée par amour.

66. On lui demanda encore : « Qu'est-ce que la misère ? » Il répondit : « C'est, en ce monde, chercher l'assouvissement de ses désirs, car ces brèves délices sont suivies des tourments perpétuels de l'enfer. »

67. « Dis, fol, qu'appelles-tu tribulation ? » Il répondit : « Le souvenir des insultes que reçoit mon Aimé digne de toutes louanges. »

68. L'Ami contemplait un lieu où il avait vu son Aimé, et il disait : « Ah ! lieu qui me rappelles les belles actions de mon Aimé, tu diras à mon Aimé que par amour pour lui j'endure des travaux et des fatigues. » Le lieu répondit : « Quand ton Aimé était sur moi, cloué, il souffrait par amour pour toi des peines et des douleurs plus grandes que toutes les autres douleurs que l'amour peut donner à ses serviteurs. »

69. L'Ami disait à son Aimé : « Tu es tout, et partout, et en tout, et avec tout. A toi je veux me donner tout entier pour t'avoir tout. »

L'Aimé répondit : « Tu ne peux pas m'avoir tout si tu n'es toi-même tout à moi. » Et l'Ami dit : « Donnons-nous donc entièrement l'un à l'autre. »

L'Aimé répondit : « Si tu me possèdes tout, que restera-t-il pour ton fils, ton frère et ton père ? » L'Ami dit : « Tu es tel que tu peux te donner tout entier à tous ceux qui se donnent à toi. »

70. L'Ami entra dans un pré délicieux et il y vit une foule de jeunes garçons qui chassaient les papillons volant dans le pré, et qui piétinaient les fleurs. Et plus ils s'entêtaient à la poursuite des papillons, plus les papillons volaient haut ; voyant cela, l'Ami disait : « Il en est de même

pour ceux qui par des subtilités curieuses croient comprendre l'Aimé qui ouvre les portes aux simples et les ferme aux subtils ; et la foi seule montre l'Aimé dans ses secrets par les fenêtres de l'amour. »

71. L'Ami réfléchit beaucoup et pendant longtemps sur la grandeur et la durée de son Aimé, et il ne trouva en lui ni commencement, ni milieu, ni fin. Et l'Aimé dit : « Que mesures-tu, fol ? » L'Ami répondit : « Je mesure le plus grand avec le plus petit, l'accompli avec l'imparfait, l'infini avec la quantité, et l'éternité avec le temporaire pour que l'humilité, la patience, la foi, la charité et l'espérance soient fortifiées dans ma mémoire. »

72. On demanda à l'Ami : « Quels sont les hommes qui te paraissent le plus malades ? » Il répondit : « Les aveugles qui entendent les médecins de l'Aimé, vont à eux, et ne veulent pas être guéris par eux ; car voir mon Aimé est une félicité suprême, et ne pas pouvoir le voir une peine horrible. »

73. Les sentes de l'amour sont longues et courtes, parce que l'amour est clair, pur, net, vrai, subtil, simple, fort, diligent, resplendissant et abondant en pensées nouvelles et en anciens souvenirs. »

74. On demanda à l'Ami : « Quels sont les fruits de l'Amour ? » Et l'Ami répondit : « Plaisirs, pensées, désirs, soupirs, anxiétés, travaux, périls, tourments et langueurs. Et sans ces fruits l'amour ne se laisse pas toucher par ses serviteurs. »

75. Devant un grand nombre de personnes l'Ami se plaignait de son Aimé qui n'accroissait pas ses amours ; et il se plaignait de l'amour qui lui imposait des travaux et des douleurs. L'Aimé se défendit en disant que les travaux et les douleurs dont il faisait reproche à l'amour étaient les causes qui multipliaient les amours.

76. Dis, fol, pourquoi ne parles-tu pas, et pourquoi es-tu pensif et soucieux ? » L'Ami répondit : « Je pense aux beautés de mon Aimé et aux ressemblances qu'il y a entre les joies et les douleurs que m'apporte et me donne l'amour. »

77. Dis, fol, qu'est-ce qui exista d'abord : ton cœur ou ton amour ? » L'Ami répondit et dit :



« Mon cœur et l'amour naquirent en même temps, car s'il n'en avait pas été ainsi le cœur n'aurait pas été créé pour aimer, ni l'amour pour penser. »

78. On demanda au fol d'amour si son amour avait commencé dans les secrets de son Aimé ou dans la révélation qu'il en fit aux hommes. Il répondit et dit que l'amour, lorsqu'il est parfait, ignore ces différences, car avec secret l'Ami tient secrets les secrets de son Aimé, avec secret il les révèle, et dans la révélation même il les garde secrets.

79. Secret d'amour non révélé cause des souffrances et des langueurs ; révélation d'amour donne crainte et ferveur. Et ainsi, de toutes manières, l'Ami éprouve des langueurs.

80. L'amour appela ses amants et il leur dit : « Demandez-moi les dons qui sont le plus désirables et le plus plaisants. » Et ils prièrent l'amour de les vêtir et de les orner de ses propres vêtements pour paraître à l'Aimé plus agréables.

81. L'Ami appela à haute voix les hommes et il leur dit que l'amour leur ordonnait d'aimer en marchant et en restant assis, en veillant et en dormant, en parlant et en se taisant, en achetant et en vendant, en pleurant et en riant, en gagnant et en perdant, dans le plaisir et dans la peine ; enfin que dans toutes leurs actions ils devaient aimer, car ainsi le commandait l'amour.

82. « Dis, insensé, quand donc l'amour vint-il en toi ? » L'Ami répondit : « En ce temps où il enrichit et peupla mon cœur de pensées, de désirs, de soupirs et de langueurs et où il emplit mes yeux de larmes. — Que t'apporta l'amour ? — L'image splendide, la gloire et la valeur de mon Aimé. — Où vinrent-elles ? — Dans ma mémoire et dans mon entendement. — Comment les reçus-tu ? — Avec charité et espérance. — Comment les conserves-tu ? — Par la justice, la prudence, la force et la tempérance. »

83. L'Aimé chantait, et il disait que l'Ami connaît peu l'amour s'il a honte de glorifier son Aimé et s'il n'ose pas l'honorer dans les lieux où il est le plus offensé, et que celui-là sait plus aimer qui fuit toutes peines et qui, désespérant de son Aimé, n'unit pas l'espérance et l'amour.

84. L'Ami adressa à son Aimé des lettres

dans lesquelles il lui demanda s'il avait un autre amant qui pût l'aider à supporter et à souffrir les graves peines que son amour lui faisait endurer. Et l'Aimé répondit à son Ami : « Il n'y a rien en moi qui puisse me pousser à te faire injure ou à te délaisser. »

85. On questionna l'Aimé sur l'amour de son Ami. Il répondit : « C'est un mélange de joie et de tribulation, de crainte et de confiance. » On questionna l'Ami sur l'amour de son Aimé. Il répondit : « C'est une influence de Bonté, d'Eternité, de Luisance, de Sagesse, de Charité et de Perfection infinies qui influe de l'Aimé vers l'Ami. »

86. Dis, insensé par amour, qu'appelles-tu chose surprenante? — Préférer les choses absentes aux présentes, et préférer les choses visibles et corruptibles aux invisibles et aux incorruptibles. »

87. L'Ami cherchait son Aimé, et il rencontra un homme qui mourait sans amour, et il dit : « Quel grand dam que les hommes de quelle manière qu'ils meurent, meurent sans amour ! » Et l'Ami dit au mourant : « Dis-moi, pourquoi meurs-tu sans amour ? » Il répondit : « Parce que sans amour j'ai vécu. »

88. L'Ami demanda à l'Aimé : « Quelle est la plus grande chose : amour ou aimer ? » L'Aimé répondit : « Dans la créature l'amour est l'arbre, et aimer est le fruit, et les travaux et les fatigues sont les feuilles et les fleurs. Et en Dieu, amour et aimer sont une seule et même chose exempte de travaux et de douleurs. »

89. L'Ami était en langueur et tristesse par surabondance de pensées. Et il pria son Aimé de lui envoyer un livre où fussent écrites ses beautés, pour y trouver quelque remède. L'Aimé envoya ce livre à son Ami, et les travaux et les langueurs de l'Ami en furent redoublés.

90. L'Ami fut malade d'amour et un médecin vint le voir qui multiplia ses langueurs et ses pensées. Et au même instant l'Ami fut guéri.

Ces 31 motifs suffiront à la contemplation pendant le mois de Mars; les suivants suffiront pendant les mois suivants.





# l'Homme et l'Invisible

Depuis que les phénomènes d'ordre psychique ont conquis leur droit à l'étude dans les milieux scientifiques et intellectuels, le nombre augmente sans cesse de ceux qui s'en préoccupent, les uns, simples curieux, les autres, chercheurs avides de savoir. C'est à ces derniers surtout que nous nous adressons, en désir de les mettre en garde contre les périls des investigations poussées trop loin.

Les phénomènes dits psychiques relèvent du magnétisme, du spiritisme ou de l'hypnotisme; qu'entend-on, au juste, par ces termes souvent mal interprétés et parfois confondus ?

Le magnétisme, d'après ses adeptes, consiste à projeter sur un sujet certain fluide émanant de tout le corps, mais surtout du regard et des mains. Pour Mesmer, dont la théorie aventureuse repose sur quelques concepts de Paracelse, de Maxwell et de Van Helmont, le magnétisme n'était autre chose que le mouvement imprimé à ce mystérieux fluide universel auquel les occultistes prêtent la propriété de pénétrer tous les corps. (1)

Les phénomènes, du moins les ordinaires, seraient déterminés par ce fluide, que la volonté du magnétiseur dirige sur les sujets, comme la main du physicien dirige un rayon lumineux sur un point donné. Car Mesmer reprit pour son compte ce principe de

(1) Le fluide est appelé *lumière astrale* par les occultistes parce qu'ils lui attribuent le maintien des attractions harmoniques entre tous les astres de notre univers. M. Papus, dans son *Traité méthodique de science occulte*, définit cette lumière : *la force-substance universelle* dont toutes les autres forces et toutes les autres substances sont des modalités ! Il ajoute qu'elle suit, à très peu de choses près, les mêmes lois que l'électricité, une de ses manifestations supérieures.

l'occultisme : l'homme peut se rendre maître du fluide et le diriger à son gré ! (1)

Au contraire, les partisans de l'hypnotisme ne croient point à l'existence d'un fluide et ne s'appliquent qu'à la suggestion ; les phénomènes n'ont pas d'autre cause, prétendent Liébault, Bernheim et leurs disciples, que le degré de suggestibilité du sujet, — que son altération du système nerveux, répliquent les élèves de Charcot. Mais les uns et les autres assurent que le sujet peut arriver à un état de passivité inouïe, ce que nient les magnétiseurs.

Ceux-ci se donnent pour objectif la recherche des relations maintenues, supposent-ils, par le fluide, entre tous les êtres et entre tous les corps naturels ; les hypnotiseurs se bornent à étudier un certain nombre d'effets sur une catégorie d'être. On pourrait établir encore par une image la différence qui sépare les continueurs de Mesmer et ceux de Braid, en disant que les premiers s'élèvent au rang d'artistes par leur maniement du fluide, tandis que les seconds restent des opérateurs, quelque chose comme des photographes habiles à choisir le point, ou des mécaniciens excellent à mettre en mouvement une machine compliquée.

Le spiritisme, plutôt connu par ses pratiques, a aussi sa philosophie, (2) qui porte particulièrement sur l'état de l'âme après la mort terrestre. L'homme, selon cette philosophie, se compose de trois principes : le corps matériel, l'esprit (conscience, intel-

(1) Voici ce que dit un des grands maîtres de l'occultisme moderne, Eliphas Lévi, dans son *Dogme et Rituel de la haute magie*, à propos de la lumière astrale : « Cet agent est vivant par deux forces contraires. Connaître le mouvement de ce soleil terrestre, de manière à pouvoir profiter de ses courants et les diriger, c'est avoir accompli le grand œuvre et c'est être maître du monde. Armé d'une semblable force, vous pouvez vous faire adorer, le vulgaire vous croira Dieu. »

(2) Elle est l'œuvre en grande partie d'un ancien instituteur, Rivail (Allan Kardec) et se ressent du primaire de son auteur. La plupart des spirites croient à l'existence de Dieu, mais chaque secte l'explique à sa manière. Quant à l'univers, c'est une série de phases vécues par l'esprit qui se perfectionne.

ligence et volonté), et le périsprit (1), lien fluidique reliant l'esprit au corps et lui formant une nouvelle enveloppe après la désincarnation. L'âme humaine s'élève au perfectionnement indéfini par des incarnations successives; et, entre ces différentes phases, elle se meut dans l'espace, toujours prête à communiquer avec les vivants.

Mais l'esprit ne pouvant apparaître, en sa réalité, aux humains si ceux-ci n'allient leur périsprit, c'est-à-dire leur fluide magnétique, à son propre périsprit, il se manifeste en agissant sur la matière, par des coups, des craquements répétés et autres bruits insolites. Au moyen des fluides dont disposent les esprits, et du médium dont se servent les incarnés, le monde visible et le monde invisible peuvent donc entretenir des relations et échanger leurs joies et leurs progrès dans le bien. Telle est la morale du spiritisme, simpliste comme sa philosophie.

Pour avoir une idée complète de l'évocation des morts, ce ne sont pas seulement les spirites, empiriques, ingénus, qu'il faut interroger, ce sont les occultistes, qui se réclament d'une tradition et en allient, non sans habileté, les normes avec l'expérimentation.

Les occultistes croient qu'un être vivant est en puissance d'évoquer l'âme d'un défunt, mais comme l'évocateur est facilement exposé à prendre pour une manifestation de cette âme le reflet d'idées personnelles (2), ils recommandent de n'aborder ces pratiques, réservées d'ailleurs aux seuls initiés, qu'avec une extrême circonspection. « L'occultisme enseigne que, d'une façon générale, l'être qui veut entrer en communication avec un défunt doit se mettre dans le même état psychique que celui qu'il évoque, c'est-à-dire doit donner en lui la prépondé-

(1) Paracelse et Van Helmont regardaient aussi le périsprit comme l'intermédiaire entre l'âme et le corps.

(2) A cause du médium qui, une fois magnétisé, entre en rapport avec le corps astral, puis avec le cerveau de l'évocateur, et en réfléchit ainsi les idées.

rance au monde astral sur le monde physique. » (1)

D'après leur doctrine (2), les principes supérieurs de l'être humain (le soi) se dégagent, après la mort, des principes inférieurs (le moi et la vie organique). L'évolution du soi a lieu sur le plan divin, celle du moi sur le plan astral (espaces interplanétaires), celle de l'organisme sur le plan matériel, cela va sans dire. Ce sont les principes inférieurs, appelés plus généralement *corps astral*, qui se présentent, illuminés par l'intelligence humaine, aux évocateurs. Ces principes constituent bien la personnalité, le moi du défunt, mais un moi borné aux instincts et à la mémoire des choses terrestres, d'où ce nom heureusement expressif que lui donnent les occultistes : *élémentaire, coque astrale*.

C'est cet élémentaire, que les spirites regardent comme un esprit, car ils soutiennent, contrairement aux occultistes, que l'esprit, c'est-à-dire les principes supérieurs, ne se sépare jamais des principes inférieurs, du corps astral, auquel correspond leur périsprit.

Les occultistes ne croient pas que toutes les espèces d'âmes désincarnées puissent être évoquées, et surtout par des personnages quelconques ; ils n'attribuent pas, non plus, aux seuls élémentaires les phénomènes spirites. Car les courants fluidiques de lumière astrale charrient d'autres habitants. Ce sont, d'abord, des êtres inférieurs sans intelligence propre, ni volonté, les *élémentals*, (3) êtres qui n'ont

(1) PAPUS. *Traité méthod. de sc. occulte*, chap. VII.

(2) Selon cette doctrine, l'homme vivant est composé de trois principes fondamentaux : le corps matériel, le corps astral ou médiateur plastique (la vie), et l'âme. Nous ne pouvons parler ici des éléments qui constituent ces principes, bornons-nous à dire qu'après la mort, l'être humain se trouve composé d'un corps astral (inconscient inférieur), d'une âme humaine (le moi), et d'un corps psychique (inconscient supérieur), lequel, n'étant jamais incarné, ne fait pas partie d'un *moi* et partant ne saurait se communiquer après la désincarnation de ce moi.

(3) Forces inconscientes des éléments sur lesquelles peut agir toute volonté humaine.

jamais été incarnés ; puis les idées des hommes, auxquelles la doctrine prête une vie temporaire mais réelle (1) ; et, enfin les corps astraux d'êtres vivants. (2)

Mais ce n'est pas seulement contre le spiritisme que nous tenons à mettre en garde les téméraires, les curieux, les imaginatifs du spiritualisme, c'est aussi contre le magnétisme, autre source d'hallucinations et de périls.

Les magnétiseurs expliquent leurs phénomènes les plus importants par le fluide, nous l'avons dit ; mais rien n'est moins prouvé que l'existence, et surtout que la vertu du fluide, tels qu'ils l'entendent. Et quand les expériences de MM. Thore, Baréty, ou de quelques autres, arriveraient à établir que le corps humain rayonne vraiment une force impondérable ; quand M. Crookes parviendrait à manœuvrer à son gré cette force psychique, cela suffirait-il pour expliquer certains phénomènes, la matérialisation de Katie King, par exemple ?

Evidemment non.

On ne s'explique guère de tels phénomènes, n'en déplaie aux intéressés, sans l'intervention d'une force surnaturelle. Comme le spiritisme d'ailleurs, le magnétisme constituait un des éléments de la psychurgie (3), un des arts de la magie cérémonielle. D'après Fabre d'Olivet, la connaissance approfondie du magnétisme, c'est la pierre angulaire de la

(1) L'idée pouvant se fusionner avec un élémental.

(2) C'est un principe admis, en occultisme, que le corps astral (entendez ici l'élément de vie localisé dans les ganglions du nerf grand-sympathique) peut sortir hors de l'homme, à l'état somnambulique ou à l'état de médiumnité. Les adeptes ou initiés projettent consciemment (par auto-hypnotisme) leur corps astral dans l'espace, lorsque quelque raison les y oblige ; les médiums projettent le leur en toute inconscience, en obéissant à autrui.

(3) Etude des forces fluidiques de l'homme et de leur action, maniement de ces forces sur l'homme et la nature. C'est sous le nom de psychurgie que les magiciens antiques pratiquaient le magnétisme et le spiritisme, et leur incantation, cette magie des paroles, n'était autre qu'une forme de la moderne suggestion.

magie ; analogie confirmée par le plus illustre suppôt de Mesmer et de Puységur, le baron du Potet. D'après M. Papus, enfin, le spiritisme est la traduction abrégée de la magie pratique.

Les occultistes nient le surnaturel, c'est la conséquence d'une doctrine orgueilleuse qui déifie l'homme, il leur suffit d'admettre certain « naturel » *un peu plus élevé* que celui que nous connaissons (1), « l'hypernaturel », confesse naïvement M. Papus. (2) Combien pensent de même parmi ceux que séduisent l'étude de l'invisible et les opérations fluidiques !

Nous ne nous attarderons pas à leur démontrer ici la possibilité du surnaturel, nous ne leur parlerons pas non plus des puissances mauvaises qui rôdent dans l'espace, pour le plus grand dam des évocateurs de mânes, des provocateurs d'effets hypernaturels et des contrefacteurs de miracles ; car ces puissances, nous les appelons des démons, et ceux auxquels ces lignes s'adressent, tiennent en discrédit tout ce que l'Église enseigne.

« La plus grande ruse de Satan, de l'esprit du mal, c'est de se faire nier... », a fort bien dit le C<sup>te</sup> de Mireville. Nous demanderons seulement aux chercheurs de bonne foi de vouloir bien examiner les enseignements de l'Église avant de les repousser en bloc, et de consentir, en esprits sérieux et loyaux, à comparer et méditer les différentes doctrines spiritualistes avant de se faire une opinion. N'est-ce pas de la valeur d'une doctrine que dépend la valeur des interprétations de phénomènes et de faits psychiques ?

Puis, nous adressant à la conscience de ces chercheurs, nous leur soumettrons cette simple question : Un être humain a-t-il le droit d'influencer un autre être humain au point de se rendre maître de la liberté de cet être, et de sa liberté morale ?

Cela s'entend de l'hypnotiseur comme du magnétiseur et du spirite, car s'il est permis de douter du fluide, ou de sa puissance, on ne peut nier la

(1) *La Science des mages*, p. 44.

(2) *Traité méthodique de science occulte*, ch. III.



suggestion. Sans elle, une volonté ne tomberait pas au pouvoir d'une autre volonté ; aussi ceux qui admettent une action fluïdique sont bien obligés à reconnaître la suggestion comme un coopérateur énergique, si énergique que les plus logiciens d'entre eux lui accordent le rôle prépondérant.

User de la suggestion sur une personne en état d'hypnose ou en état somnambulique, par quelque mode que ce soit, et pour quelque laps de temps que ce soit, c'est assumer une responsabilité terrible. Car, enfin, c'est de son libre-arbitre qu'on dépouille une personne en l'endormant de la sorte, et, fait plus grave encore, on la dépossède pour l'animer d'une volonté usurpatrice. Qui ne serait frappé des conséquences d'une telle substitution de volonté, d'une telle *possession*, si courte soit-elle ?

La simple honnêteté exige donc, semble-t-il, que l'homme à volonté cultivée ne se serve de la redoutable puissance de suggestionner que dans un but nettement reconnu de haute utilité, d'incontestable charité, soit qu'il s'agisse de recherches d'un caractère tout-à-fait scientifique, soit qu'il s'agisse d'applications thérapeutiques d'ordre matériel ou mental.

Toute suggestion opérée sans le consentement du sujet, de la victime, confine au crime, et le plus odieux, si elle n'a pas pour motif le salut d'une âme ou quelque intérêt supérieur rigoureusement moral. Mais, même avec l'acquiescement d'un sujet, et pour le plus humain des objectifs, il convient de n'exercer la suggestion que d'une manière modérée, discrète, et avec un tact infini. (1) L'opérateur devenu thérapeute doit chercher, non pas à dominer la volonté de l'être qui se confie à lui, mais au contraire à en obtenir une collaboration efficace. Ainsi ont été réalisées les grandes cures. (2)

(1) Surtout lorsqu'il s'agit de traiter un malade. Selon le baron du Potet, qui pratiqua longuement, le magnétisme ne peut que nuire à la phtisie s'il est appliqué sans dosage prudent.

(2) Remarque importante, il s'agissait de malades mis en état de somnambulisme.

Ce que nous disons du sujet hypnotisable s'applique, à plus forte raison, au médium. De l'avis même des occultistes, endormir un sujet, c'est l'exposer à de grands dangers, car son périsprit sert d'intermédiaire et de moyen d'actions à toutes les volontés visibles ou *invisibles* qui savent s'en emparer. (1)

Les pratiques spirites sont coupables au seul point de vue humain, parce que nul n'a le droit de troubler les morts et de scruter les secrets de l'au-delà, que ce soit au nom d'une philosophie ou pour satisfaire un désir personnel. Et cela est si vrai que ces pratiques sont condamnées par leurs résultats même, tous piteux ou vains. Un spirite qui n'a pas craint de dire d'excellentes vérités à ses Collègues, M. Rouxel, affirme que les continuateurs d'Allan Kardec n'ont rien trouvé de nouveau par les communications avec les esprits et qu'il n'y a effectivement rien à trouver.

« Les esprits, écrivait-il dans *l'Etoile*, en 1894, disent souvent des choses supérieures aux connaissances des médiums qui en sont l'instrument ; mais les meilleures d'entre les communications obtenues des esprits les plus élevés n'ont jamais rien dit qui ne fut déjà dit et redit bien des fois par des esprits incarnés. »

La grande loi de Hiérarchie l'exige, certaines études, certaines recherches sont interdites aux dilettantes, aux curieux, les unes à cause de leur caractère ardu, complexe, les autres à cause des fatigues et des dangers qu'elles présentent. On peut se livrer en amateur à la physique et à la chimie, non pas à l'hypnotisme, moins encore à la psychurgie. Car, dans ce domaine, la moindre expérience peut avoir une action nuisible sur le prochain.

Il n'est pas plus légitime de jouer avec le système nerveux d'un médium qu'il n'est légitime de jouer avec la santé d'un malade. Or, c'est exactement ce que font tant de manieurs de fluide, au risque de détraquer autrui et de se détraquer eux-mêmes.

(1) *Traité méthod. de sc. occulte*, ch. XX.

Car, enfin, la plupart sont dans le cas d'ignorants qui se mêleraient d'électricité, ils s'exposent, sans défense, aux pires dangers, ils les cherchent.

Rien de plus licite que d'étudier les phénomènes extraordinaires et troublants lorsqu'ils se produisent, rien de plus illégitime que de les provoquer. Aux seuls savants préparés par une culture spéciale, il appartient d'oser les pratiques indispensables pour s'élever du phénomène à la cause, à la loi.

Ah ! puissent les curieux de manifestations hypnotiques, magnétiques et télépathiques chercher avant tout dans ces faits un enseignement moral, une orientation spirituelle, au lieu de disputer en pure perte sur des hypothèses fragiles ou de se passionner outre mesure pour les photographies ou les moulages d'apparitions. C'est l'existence de l'âme que prouvent, en somme, la plupart de ces manifestations ; c'est l'existence d'esprits que prouvent les forces surnaturelles. Peut-être comprendront-ils alors, ces dilettantes du merveilleux, ces épris de l'inconnu, lorsqu'ils croiront à leur âme et à son éternité, qu'il importe beaucoup moins de satisfaire sa curiosité (à moitié d'ailleurs) que de cultiver son âme et d'assurer son salut. A quoi bon vouloir connaître l'inconnaissable ou ce dont nous n'avons que faire pour préparer ici-bas notre futur, en parfaite harmonie ?

ALPHONSE GERMAIN.



\* \* \* \* \*

**Incipit** *de septem gradibus ecclesiae respon-*  
*sum sancti seueri de xpi traditione*  
*cum esset in corpore* \* \* \* \* \*

INT. Dic mihi si ih̄s in septem intrauit gradus eccle-  
siae ?

R. Vere quod intrauit.

1. Ubi fuit episcopus vel presbyter ?

R. Sed duo opera conueniunt ei. Iuxta offerendum,  
fregit panem et benedixit calicem. Tunc fuit in  
istis gradibus.

1. Ubi fuit diaconus ?

R. An illo die quando lauit pedes discipulorum, et  
extersit linteo quo erat precinctus, tunc fuit  
diaconus.

1. Dic mihi si fuit subdiaconus ?

R. Vere quod fuit. Quando iussit discipulis suis  
aurire aquas et implere hydrias in diebus nup-  
tiarum in chana galileae & de aqua uinum fecit,  
& erat mater eius ibi. In die ephisaniorum  
factum est. Tunc fuit subdiaconus.

1. Ubi fuit exorcista ?

R. Quando increpauit unum daemonium lunaticum,  
qui semper cadebat in ignem & aquam, quem  
non potuerant discipuli eicere : tunc fuit exor-  
cista.

1. Dic mihi fuit lector ?

R. Vere quod fuit, sicut legitur in lege : Cum  
essent iudaei in unum & sedit ih̄s inter illos,  
et accepit librum, et coepit legere. Tunc fuit  
lector.

**Explicit** *de septem gradibus ecclesiae* \* \* \* \*



Fol. 63v du M. S. 414 de la *Bibliothèque de Lambeth Palace*, ce petit opuscule est  
transcrit par le Rév. W. H. Frere pour Dom G. Morin et publié dans le d<sup>r</sup> N° de la  
*Revue Bénédictine de Maredsous*.

« Ni gallican, ni encore complètement romain, » cet exposé incomplet, ne com-  
prenant que six ordres, accuse des notions rudimentaires, n'est que curieux mais  
tout à fait curieux.



## Mémorial de la Pensée religieuse

**La religion du XX<sup>e</sup> siècle.** — Dans une conférence offerte, le 23 février, à la jeunesse catholique du *Blé vert* de Bruxelles, M. l'abbé Félix Klein, développa les raisons qui permettent d'espérer un prochain siècle, mort à l'esprit de secte, et où toute âme croyante ou désireuse de croire s'irait réfugier au sein de l'Église romaine. La lutte, dès lors, plus nettement se préciserait entre l'unique credo catholique, d'une part, et l'incrédulité déiste ou agnostique, de l'autre.

Un double courant d'idées présage cet avenir :

L'idée de patrie subit une transformation, ou plutôt elle s'épure, se dépouille du caractère haineux que lui imprimèrent des siècles violents ; le chauvinisme n'est pas mort, mais, certes, grièvement atteint par de superbes idéologues ; l'actuelle fièvre de militarisme ne peut faire méconnaître le mouvement, autrement profond, qui tend à la suppression des frontières, dans l'ordre commercial, économique, juridique, scientifique, littéraire, etc. Ce vaste réseau de relations internationales réalise — providentiellement peut on croire, — un univers admirablement propre à la diffusion de la vérité.

L'idée de religion — ou mieux, son élément relatif et circonstanciel — évolue à son tour. La religion, en tant qu'adaptation fatalement *humaine*, prête à des abus d'autant plus lamentables que leur prétexte est plus saint. Mais, indéniablement, — si, du moins, l'on veut écarter les yeux de la tache rouge que l'Orient fait encore sur la carte du monde, — le fanatisme a beaucoup décrépu depuis trois siècles ; dans les rapports de confession à confession, une dialectique polie a remplacé les mousqueteries et les bûchers ; symptôme non moins précieux, les fausses religions, — vivaces à raison des fragments de vérité qu'elles renferment, — tendent à s'épurer, à devenir moins imparfaites, en un mot, à se résoudre en christianisme. Soit qu'on rattache ceci à la prétendue loi en vertu de laquelle l'instinct religieux évoluerait de l'idolâtrie au polythéisme, du polythéisme au monothéisme, etc., soit qu'on cherche à l'expliquer, plutôt, par une sorte d'infiltration lente des idées chrétiennes, le fait demeure, incontestable ; les peuples ont faim et soif de la bonne nouvelle.

Jetez un coup d'œil sur une mappemonde : l'Église est partout. La moisson est déjà belle ; celle du prochain siècle sera splendide.

Si, déjà le travail d'évangélisation n'est pas plus avancé, il

faut l'attribuer à la réforme qui enleva à l'église ses éléments les plus actifs et les plus sains. L'apostolat catholique, en somme, incombait presque entièrement à la France du Nord, à l'Allemagne rhénane, aux merveilleuses Flandres surtout. Les races anglo-saxonnes et germaniques une fois reconquises à la foi, l'heure sera proche de l'avènement universel du Christ. Or, le recul du protestantisme est manifeste en Europe et aux États-Unis.

Au reste, étant par essence rationaliste, le protestantisme *doit* se résoudre en rationalisme, et disparaître en tant que religion.

Il importe donc que l'effort d'apostolat aille, avant tout, du côté des peuples protestants. Certes, une âme de nègre vaut une âme d'Anglo-Saxon ou de Scandinave, mais une église de nègres ne vaut pas une église d'Anglo-Saxons ou de Scandinaves.

Il faut reprendre la méthode des apôtres, se porter au cœur des civilisations, entamer les élites. VICTOR KINON.



**En Bodinière.** — Aux fauteuils d'orchestre et aux balcons potinaient, bodinaient un public élégant, dans un chuchotement et un frisselis de choses futiles. Ils se turent et l'abbé Charbonnel dit : « Nous ne vivons pas selon nous-mêmes, nous empruntons autour de nous les éléments de notre existence, quêtant de toutes parts un peu de joie pour l'adoucissement des jours qui tombent dans la nuit.... » Et ayant nommé Emerson, il leur parla de Maurice Maeterlinck. Il leur conta que nous étions tous très graves, que notre âme ne souriait jamais, et que la vie quotidienne était tragique, qu'il n'était donc, pour en savoir le sens, que de regarder en soi-même, et que d'éveiller le dieu qui sommeille en nous, et que la vie n'a qu'un but qui est de chercher la beauté intérieure. Il n'importe donc d'habiter une chambre mal close. L'infini de l'être est dans notre être, à la portée du plus pauvre de nous : c'est le *Trésor des Humbles*. Il ne faut rien que s'écouter vivre.

Que cela était donc bon à dire à de pauvres âmes de gens du monde !

Il leur expliqua encore qu'il était plus nécessaire d'avoir une conscience qu'un directeur de conscience et que l'arbre est avant le tuteur, qu'il fallait bien se garder de penser que la raison est le tout de l'homme, que des philosophes tels que Sabatier en arrivaient à soutenir en Sorbonne la préexcellence d'une révélation intérieure.

Il concéda enfin que le sublime *Trésor des Humbles* n'est pas un livre complet, car il y manque une doctrine d'application, comme il apparaît au chapitre de la *Morale mystique*, qu'il est un livre d'émotion, non de direction.

Et c'est tout de même une consolation que Maeterlinck compris par ce prêtre. ADRIEN MITHOUARD.



**Miracle :** L'Église du Gesu de Rome vient de commémorer le centenaire des saintes images de Marie, sur lesquelles fut observé par d'innombrables témoins, le prodige du mouvement des yeux.

Nous fournissons à la Science cet exemple-type d'hallucination collective... ce qui veut dire je pense que le miracle n'eût pas lieu dans les yeux de la madone, mais dans les yeux des spectateurs. Et puis ?...

Après cela, si ceux de la Science préfèrent... Déplacer la question, c'est si souvent pour eux la résoudre...



**Guirlande d'élus.** — La S. C. des Rites avisa ces derniers mois à ce sujet :

Au XI<sup>e</sup> siècle, Ponce fonda une abbaye de Cisterciens au diocèse d'Annecy. De temps immémorial on l'appella bienheureux et on lui en rendit le culte. Piété spontanée. L'ordinaire d'Annecy la jugea favorablement, la Congrégation l'approuve, le pape va sanctionner. Voilà donc une béatification légalisée.

Les bienheureux Joseph Oriol, chanoine de la cathédrale de Barcelone, Clément Hofbauer, rédemptoriste du diocèse de Vienne, Zaccaria, fondateur des Barnabites, Pierre Fourier de Mattaincourt, réformateur des chanoines de Latran et fondateur de la Congrégation de N.-D., seront prochainement canonisés.

D'autre part, un rédemptoriste du diocèse de Philadelphie, Jean Népomucène Neuman, serviteur de Dieu est titré vénérable.

Ces décisions mettent un peu de gloire au front de prêtres, sans carrosse et sans légende, et qui furent des ouvriers ignorés et très humbles de la vigne du Seigneur.



**Martyrs d'Arcueil.** — Son Em. le cardinal Richard vient de constituer un tribunal ecclésiastique, chargé d'instruire la cause postulée par la présente requête :

« Le P. Fr.-Xavier Faucher, lecteur en Sacrée-théologie, prêtre profès de l'ordre des frères prêcheurs, vous présente respectueusement les lettres authentiques du postulateur général de son ordre, qui le constituent postulateur spécial dans la cause de béatification et de canonisation des serviteurs de Dieu : Raphaël Captier, prêtre du tiers-ordre enseignant de Saint-Dominique, fondateur et prieur du collège d'Arcueil ; Thomas Bourard, prêtre de l'ordre des frères-prêcheurs, lecteur en théologie, directeur spirituel au collège d'Arcueil ; Constant Delhomme et Henri Cotrault, prêtres ; Pie-Marie Chatagneret, sous-diacre, tous les trois profès du tiers-ordre enseignant de Saint-Dominique, attachés au collège d'Arcueil ; François Volant, maître auxiliaire ; Louis Coquelin et Germain

Petit, employés à l'économat; Aimé Gros, Antoine Marce, Théodore Cathala, François Dintroz et Joseph Cheminal, serviteurs et familiers de la maison, tous laïcs.

Il expose humblement à votre Eminence que les susdits serviteurs de Dieu, après avoir pratiqué, selon leur condition, soit les vertus religieuses, soit les devoirs de la vie chrétienne, eurent à endurer les souffrances d'une étroite prison, les humiliations, les insultes, les privations de tout genre pour Jésus-Christ, et supportèrent tout cela avec patience pendant plusieurs jours. Enfin, le vingt-cinquième jour du mois de mai de l'année 1871, soutenus par leur piété sacerdotale ou par leur fermeté chrétienne, ils subirent pour la religion une mort cruelle, mais précieuse devant Dieu et devant les hommes. Aussi l'opinion universelle et constante leur attribua si bien la renommée de la sainteté du martyr, qu'on leur donna le nom de *Martyrs d'Arcueil*, sous lequel ils sont désignés, et que plusieurs fidèles pieux, implorant leur patronage, ont obtenu de Dieu des grâces insignes. »

On dit les « Martyrs d'Arcueil » comme on dit les « Martyrs de Gorcum ».

Mais à propos, Arcueil est-ce bien en France? — Mais oui, vous ne savez donc pas... Douce France!

EDMOND DE BRUIJN.



**Jansenismo y regalismo en Espana.** — (Manuel F. Miguélez). Dans son *Histoire des hétérodoxes espagnols*, notre collaborateur M. Menéndez y Pelayo (à qui le livre du P. Miguélez est dédié sous forme de lettres) remarque que, dans le sens rigoureux du mot, il n'y a pas eu de jansénistes en Espagne, et que, malgré ses recherches, il n'a pas découvert un seul livre espagnol écrit en défense des propositions condamnées par la Bulle *Unigenitus*. Le mot : janséniste y suscita pourtant de telles discussions et disputes, et il fut si populaire pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle qu'on l'entendait alors de la bouche des femmes des halles. Ceux qu'on appelait ainsi « se rapprochaient des solitaires de Port-Royal par une affectation d'austérité et de zèle pour la pureté de l'antique discipline, par une haine mal dissimulée contre la papauté, par d'éternelles déclamations contre les abus de la curie romaine, par cet esprit schismatique qui caressait l'idée d'églises nationales, et enfin par leur animosité contre la Compagnie de Jésus ».

Les jansénistes espagnols étaient donc des canonistes plutôt que des théologiens; on leur donnait souvent aussi le nom de *régalistes* (le *regalismo* en Espagne fut autre part l'anglicanisme), mais il ne faudrait pas croire que les adversaires de la papauté et les régalistes fussent tous jansénistes; le P. Manuel F. Miguélez a nettement défini l'histoire et le caractère des uns et des autres qui furent souvent confondus. Les molinistes



eux-mêmes se rangeaient parmi les régalistes les plus ardents lorsque, pour défendre leur cause, ils s'appuyaient sur l'autorité royale ; ainsi, quelques chapitres de *Fansenismo y regalismo* sont consacrés à raconter et à élucider, grâce aux précieux documents qui le complètent, la lutte que soutinrent contre le Pape Benoît XIV le P. Rabago, confesseur du roi, et le Grand inquisiteur d'Espagne. Celui-ci avait inscrit dans un *Index* des livres prohibés les *Vindicias augustinianas* que le cardinal Noris avait écrites pour défendre St-Augustin et les religieux de son ordre contre les attaques des molinistes. Le Pape s'opposa à cette prohibition, mais l'inquisiteur soutenu par le P. Rabago et le roi Ferdinand VI, résista à ses ordres, prétendant que l'Inquisition espagnole était complètement indépendante du Saint-Père et de l'Inquisition romaine. En fait, il avait raison, car, hélas ! l'Inquisition était en Espagne, plus que jamais, une institution politique au service de la royauté.

On ne saurait trop louer le P. Manuel F. Miguélez de la discrétion et de l'impartialité avec lesquelles il a traité cet épisode et quelques autres des règnes de Ferdinand VI et de Charles III tels que la question du Paraguay, le concordat de 1735 et l'expulsion des Jésuites, surtout si l'on considère qu'il appartient à l'ordre de St-Augustin si souvent en cause au cours de cette histoire en la personne de son père spirituel et de ses membres les plus illustres. MARIUS ANDRÉ.





PAROLES DU SEIGNEUR

*En vérité, je vous le dis, heureux les simples  
Qui, suivant ma doctrine, ont vécu loin des villes,  
Et, les reins alourdis du poids des grappes saintes,  
Jusqu'au soleil couchant ont vendangé ma vigne.*

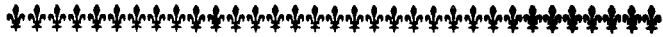
*Heureux l'époux et la femme forte aux mains jointes  
Dont ma demeure accueille et le fils et les filles ;  
Heureux, dis-je, sur tous, l'homme qui se résigne  
Et range, en bénissant ma loi, sa lampe éteinte.*

*J'aime ceux qui sont nus et j'aime ceux qui m'aiment ;  
Ma force est serviable à la faiblesse humaine.  
La lèpre des esprits de luxure m'éloigne,*

*Mais le souffle en buée au-dessus de ma crèche  
Vient baigner d'un suave émoi de brise fraîche  
Ceux dont le cœur est pur comme un ciel plein d'étoiles.*

CHARLES GUÉRIN.





## EN PERDITION

*Le ciel gris sur la mer est un linceul qui vole  
Et ses lambeaux mouillés s'effilochent aux vents.  
Dans le soir, précurseur de la nuit malévole,  
Les morts s'acharnent à poursuivre les vivants :  
Plaintes lugubres et sanglots, cris d'épouvante...  
Appels désespérés à la compassion...  
Hurlements de damnés dont le supplice augmente...  
Cris inouïs de haine et d'exécration...*

*Parfois deux alcyons, jetant leur plainte passent  
Au-dessus du navire agonisant. Mais sur  
Leurs ailes s'élevant, leurs ailes jamais lasses,  
Au travers du cyclone ils vont chercher l'azur.*

*Ombres tragiques d'un vaisseau que les ténèbres  
Vont rouler maintenant dans l'humide linceul,  
Nulle clarté d'espoir sur vos faces funèbres  
A l'heure où vous sentez tout l'effroi d'être seul!..  
Les phares ne s'allument plus devant les âmes,  
Mais la Mer et la Nuit, béantes les réclament.*

\*  
\* \*

*Tout à coup sur les eaux quelques jaunes lueurs  
Parurent et le ciel se mua. Les vapeurs  
Pleines d'âmes en peine et de mauvais génies  
S'enfuirent instantanément vers les hauteurs.*

*A l'occident de mortuaires symphonies  
Éclataient sous un voile noir frangé de sang  
Et s'éloignaient, rapidement s'assourdissant.*

*Le voile peu à peu s'enroula vers le centre.  
Mais cela fut discrètement. Et voici qu'entre  
Son bord et l'horizon, comme un œillet éclos,  
Un Œil immense était visible au ras des flots...*

*Sa paupière s'ouvrait, combien meurtrie et lente !  
La prunelle apparut toute, sanguinolente  
Comme celles des yeux qui longtemps ont pleuré :  
Fenêtre ouverte sur un cœur désespéré !*

*Au coin de l'œil gonflé l'on vit poindre une larme  
—O cœur blessé ! saignant sous le coup de quelle arme !—  
Qui vint rouler jusqu'au vaisseau désemparé.*

*La coque lamentable en fut toute rougie.*

*Puis la paupière s'abaissa, comme à regret,  
Sur l'œil si triste et las qu'on eût dit qu'il pleurait  
Devant la douloureuse et fatale agonie...*

*Le vent rugit... Toute clarté s'évanouit  
Dans les embruns... Et ce fut pour toujours la Nuit.*

YVES BERTHOU.



# Calvaire

taillé sur poirier par

M. GASTON PRUNIER

(DEUX ÉTATS D'IMPRESSION).













## Le sens chrétien de l'art et la vie autour de Schubert

De l'*Exposition du centenaire de Schubert et de son temps* à Vienne, complétée par une exposition d'œuvres de ses contemporains, les peintres Moriz von Schwind, Josef Danhauser, et Leopold Kupelwieser, il y aurait maintes choses à retenir pour un spectateur catholique. Voici les deux principales :

1<sup>o</sup> A feuilleter le manuscrit des *messes* de Schubert au milieu de ceux des *lieder* et des symphonies, on verrait que le sentiment catholique fut aussi inséparable de toutes les manifestations publiques et privées de l'existence de la douce, honnête et charmante vieille Autriche que la silhouette de la tour Saint Étienne des aspects de la ville impériale, cette tour Saint Étienne elle aussi partie intégrante du rêve et de la vie de tout bourgeois de Vienne d'avant la construction du Ring, couronne obsidionale du judaïsme triomphant.

Le Schubert des *messes* ne doit pas être considéré à part de l'autre et envisagé comme inférieur : ce n'est pas le lyrisme des *lieder* qui pénètre les messes, mais bien le sentiment religieux des messes qui fait le lyrisme des *lieder* et des cantates. En sorte qu'une sérieuse étude de l'œuvre de Schubert devrait être basée sur l'étude de son sentiment religieux à lui et de celui de toute l'Autriche du Kaiser Franz. J'insiste : Il ne faudrait pas conclure en défaveur de ce sentiment chez l'artiste du fait que les *messes* ne sont souvent guère plus religieuses que les *lieder*, mais au contraire remarquer combien les *lieder*, même des plus passionnés, sont parfois religieux. Analogie : la poésie de Lamartine si continuellement imprégnée de christianisme que dans les pièces qui veulent être spécialement religieuses l'élan vers le divin ne paraît plus extraordinaire, puisqu'il est à peu près égal à celui constant des autres pièces. A approfondir un peu on verrait que de même chez Mozart et Haydn — qui sont loin d'être toujours les sortes de Watteau (du reste mort si bon catholique, ne l'oublions pas, Watteau) qu'un vain peuple pense, — il y aurait moins lieu de remarquer le caractère profane d'une partie de leur musique religieuse que le caractère profondément religieux d'une forte portion de leur musique profane. Dieu ne fut jamais plus absent de leur cœur qu'il ne le fut de la vie provinciale et nationale autrichienne.

Mais c'est depuis longtemps une rouerie excessivement habile de nos adversaires, d'une part de nous interdire — comme le constatait d'Aureville — la passion, d'autre part si les génies chrétiens ne tiennent pas compte de l'interdiction

de ces messieurs, de les représenter comme des païens ou des libres-penseurs dissimulés hypocritement, au lieu que de s'apercevoir de tout ce qu'il entre de christianisme dans leur soi-disant paganisme. — A ce propos *l'histoire de la Renaissance Italienne* de M. Münz, qui risque de faire longtemps autorité, serait à épilucher de la première à la dernière ligne et à réfuter mot à mot. A quand le critique d'art catholique à la fois assez catholique et érudit pour démontrer avec une minutie bénédictine en même temps qu'avec une clairvoyance synthétique à la Bossuet : que tous les génies sont catholiques qu'ils l'aient voulu ou non, et qu'ils ne peuvent pas ne pas l'être. Comme illustration l'exemple de ceux qui ont prétendu ne l'être pas et qui ont atteint leur plus haute expression en des œuvres qui sont parmi les plus rayonnantes du christianisme ne serait-il pas d'une *divine* ironie ?

2<sup>o</sup> Même observation à propos de la peinture de Moriz von Schwind, ce charmant raconteur de légendes. Les artistes qui dans tout de leur vie sont chrétiens et qui mettent leur sentiment chrétien en tout, *paraissent* moins religieux dans leurs œuvres purement religieuses que les artistes de qui l'œuvre religieuse est l'exception. Toute la violence du coup de bascule de l'antithèse manque. *Parsifal* après le *Nibelungenring* et surtout *Tristan et Yseult* éblouit bien davantage que la *Passion selon Saint Matthieu* après celle selon *Saint Jean*. Quand Schwind représente la vie de tous les jours, on a le spectacle d'une vie qui ne serait pas si elle n'était chrétienne ; quand il fait de l'hagiographie et de la légende dorée, cela lui semble aussi naturel que la vie de tous les jours.... Lorsqu'il représente les deux frères dont l'un était médecin, l'autre violoniste et dont la parfaite ressemblance extérieure et la profonde dissemblance intime amenèrent de si invraisemblables confusions qu'ils furent abandonnés de leurs fiancées et qu'ils se retirèrent vivre ensemble en ermites dans la forêt où leur ressemblance amena encore d'autres confusions, — dans la perpétration de leurs bienfaits, il semble réellement qu'il y ait là un symbole de cette vie autrichienne d'autrefois où la religion était une atmosphère pénétrant tout, une allégorie (et qui se peut poursuivre jusque dans les moindres détails de la légende, de cette fraternité absolue chez ces gens là des choses de l'âme et des choses matérielles revêtant d'une apparence jumelle leurs intimes dissemblances... On ne reverra probablement plus jamais cela : la paix sereine et la vie heureuse dans une foi introublée... La révolution française avait eu beau tout bouleverser, les guerres de l'empire mettre l'Europe à feu et à sang, comme Schubert chantait ainsi peignait Schwind ; l'Autriche demeurait dans la tempête dévorante une verte oasis d'honnête et heureuse intimité... Le *Kaiser Franz* fut un bon pasteur et Metternich un fidèle chien de berger. Mes yeux les voient d'une beauté morale qui les fait plus grands que Napoléon. Paix soit à leur âme.

WILLIAM RITTER.



## Mémorial de l'Expression religieuse

**Païen de bonne volonté.** — Un jeune chrétien d'Austrasie, pieux, un peu érudit et déjà cher, M. Paul Gérardy, s'est égaré au Vénusberg.

Surprise dans un sentier de pèlerinage !...

M. Gérardy avait jadis de coquets soucis d'art chrétien ; mais rien donc, ni les hautes ogives du chœur impérial d'Aix-la-Chapelle, lances fleuries qui gardent les reliques opimes, ni la sculpture expansive, et familiale pour un peu, des rétables mosans, ni les vieux mystères thuringiens retrouvés et chéris, ni les harpes même de César Franck, dont les cordes sont des rayons, ne retint son agenouillement plus d'une heure.

Novalis apprit à cette âme de clerc un peu artificiel, qu'il y a des voix dans les arbres et des regards dans les cailloux.

De lire alors S. François d'Assise eût sauvé M. Gérardy du panthéisme. Et connaissant déjà les fleurs que brodaient les châtelaines de l'Eiffel, celles que les enfants de chœur triaient pour les vases d'autel, il eût aimé en plus les pâquerettes blanches dans l'herbe verte.

Une extrême versatilité de sentiments et l'association inconsiderée de lectures l'amènèrent étonné devant les joues gonflées de M. Nietzsche. M. Gérardy fut païen.

Mais il en est de diverses liturgies, et j'attends bien que M. Pierre Quillard, à qui reviendrait d'introduire les fétiches et les dieux des tribus au Panthéon, justifie d'une classification. Il y a l'école romane, où l'on fait semblant d'être païen (on l'est en vers), mais sauf M. Raynaud, je pense, pas beaucoup autrement que M. de Fénelon. Il ne peut s'agir, en ces parages, de philosophie. Mais quelques poètes naturalistes, eux, y prétendent, de par des cris au panthéisme ou à la métempsycose. On connaît d'autre part M. Pierre Louÿs qui est païen par les lombes, et M. Ménard (du collège des pontifes) qui l'est, sans doute, par les mains. L'humaniste H. Rebell est anticlérical comme Érasme ; M. Quillard seul est rhéteur et à craindre.

M. Paul Gérardy trop fraîchement renégat dépense plus de bonne volonté que de philosophie dans sa nouvelle profession. Boëcklin, Klinger, Stefan George, plus lointainement le comte de Platen au besoin se raccordent.

Mais à faire l'éloge d'une plastique ou d'une civilisation prétendument supérieure et plus discrète, il messied d'em-

ployer l'éloquence pétrifiante et rustique d'un patarin. Cela est par trop « père de l'Église. »

Des barbares ont été au-delà des monts. Il ont vu les seins de marbre et les orangers. Dans leurs forêts, au retour, les uns ont dit leur haine et les autres leur désir.

Et c'était toujours la toujours identique histoire : les premiers sont Luther, les seconds l'humanisme.

Aujourd'hui il y a du neuf en Germanie. Mais on ne comprend pas fort bien.

Voici de quelle qualité sont les constatations de M. Nietzsche « les deux grands narcotiques européens sont : l'alcool et le christianisme. »

Et voici de quelle qualité sont celles de M. Gérardy :

« Le mysticisme est un narcotique sournois et Rome a des trésors de léthifères litanies, etc., etc... » (VERS DE PLUS LARGES MERS. *Mercury de France*, mars 1897.

« Rome inculqua aux barbares bienfaiteurs le venin dont » elle se mourait depuis longtemps : l'infâme philosophie de » faiblesse, de lâcheté, d'hypocrite renoncement, la philosophie » anti-naturelle et honteuse née en Orient en un spasme d'hy- » stérie mortifère.

» Les Germains devinrent chrétiens et les hontes de toutes » les sectes turpides s'enracinèrent en leur sang.

» La Germanie, depuis, languit sous le mal. Elle s'endort » de l'absorption du mortel narcotique et, dorénavant, à » chaque réveil nouveau, son effort impuissant tendra à » secouer la torpide doctrine, à chasser le cauchemar du » Golgotha. » (Conférence à *La Libre Esthétique* de Bruxelles, ou L'ÂME ALLEMANDE, *Mercury de France*, octobre 1896).

— Et voilà bien le style à tort et à travers des curés de campagne, lorsqu'ils médisent du diable. Oh ! Goëthe et ses clairs regards vers la Hellade....

Mon Dieu ! comme ce paganisme-ci va être difficile à classer....

EDMOND DE BRUIJN.



**Les Poètes mystiques.** — *Notes* : L'exquis poète qu'est Francis Jammes vient de publier au *Coq Rouge* une merveilleuse et émerveillée *Naissance du Poète*, et dans le dernier *Mercury de France* un petit manifeste en sept points dont l'essentiel est que « la Vérité est la louange de Dieu. » Et ces simples paroles empruntent de la simplicité de Jammes une rare portée. Voilà qui nous paraît être selon Saint François d'Assise. Puisque la Vérité la plus haute est la plus harmonieuse, il n'est rien là que de conforme aux vues que nous exposons ici. Nous adhérons donc à notre façon au *Jammisme*, dont il sera reparlé.

— *La Belle Douleur* de Charles Bernard (*Coq Rouge*) est toute pleine d'une joie triste. Tisser de grands poèmes avec un petit

nombre de mots, les reprenant et jouant toujours avec, comme le rosi-crucien Osbert peint avec deux couleurs, tel me semble être un procédé familier à l'auteur. Il en résulte une grâce fatigante. Par là sans doute le poète entend stimuler les rythmes atténués du moderne vers-libre. Il résulte de cette perpétuelle jonglerie des mêmes paroles l'impression d'un repliement sur soi-même, et de curieuses et molles arabesques, qui ne vont pas sans quelque monotonie.

— *L'Art idéaliste*, bulletin mensuel, dirigé par Elie Mégor, vient de paraître à Bruxelles. Au premier numéro M. Jean Delville défend les doctrines d'art qui sont exposées dans *l'Art idéaliste et mystique* de Joséphin Péladan.

— Viennent de paraître au *Mercur de France* : les *Jeux rustiques et divins* de Henri de Regnier, et les *Images tendres et merveilleuses* de Ferdinand Hérold. ADRIEN MITHOUARD. \*

**Un autre exégète de l'œuvre de Fra Angelico.** — Un livre dont le service de presse a été fait à toutes les revues d'art officielles ou pseudo-officielles et dont aucune n'a parlé ni ne parlera.

Un Jésuite, célèbre par ses études sur les miniatures du Vatican, — sur l'église Saint Victor de Xanté — sur le culte des saints et de leurs reliques en Allemagne, M. *Stephan Beissel*, professeur au Séminaire de Cologne, apporte à la gloire de l'art catholique une nouvelle monographie de Fra Angelico à laquelle l'éditeur Herder de Fribourg en Brisgau a mis tous ses soins typographiques. C'est à ma connaissance, la plus complète, la mieux élucidée par la tête, de haut, (c'est-à-dire par les idées avant que par les formes et les couleurs), publiée jusqu'à ce jour, et elle pourrait bien être définitive. L'auteur contrairement à l'usage regrettable par lequel les prêtres, surtout en Allemagne, s'efforcent de paraître d'autant moins sentir qu'ils comprennent mieux, (comme si la contradiction sinon la nette, l'inconciliable séparation entre les sens et l'intelligence était une preuve de plus de sérieux!) vibre avec autant d'enthousiasme qu'il étudie compréhensivement. Toutefois la conscience est poussée aux dernières limites tandis que l'enthousiasme se contient avec une discrétion si gentille ! et qui se trahit du reste si bien ! Comme preuve de la merveilleuse conscience de M. Beissel voyez les études des couleurs de chaque tableau dénombrées en note autour de schemas de numéros déterminant leur place symphonique d'une façon très ingénieuse. Les premières œuvres pour Cortone et Pérouse (1387-1418 : *Vie de Saint Dominique* ; la *Madone* aux anges offrant des corbeilles de roses *de la Pinacothèque Vannucci*), le long labeur de Fiesole et de Florence auquel collaborèrent les Anges, l'inouï reliquaire et les fresques du cloître Saint Marc, la *Descente de croix* de la galerie

antique et moderne de Florence, enfin les travaux de Rome et d'Orvieto, pas un coup de pinceau qui ne soit envisagé du double point de vue théologique et artistique avec une telle compétence que nous souhaiterions bien avoir le temps de devenir le traducteur de cette œuvre presque exégétique (ne s'agit-il pas d'une peinture qui se pourrait presque qualifier de révélée) et d'une si haute importance. Le parallèle entre le *Jugement dernier* de Berlin et le poème de Dante est le morceau capital de cette savante monographie, œuvre de lumière compréhensive sûre de sa clarté... Et encore ne sais-je pas s'il ne lui est pas encore préférable les pages traitant des images de la Vierge. WILLIAM RITTER.



**Les Salons à Bruxelles : La libre Esthétique.** — L'art chrétien proprement dit y est à peine représenté. M. Doudelet, avec sa haute stylisation ordinaire, nous dépeint *Mont-Salvat*. Sous les arbres aux feuillages pourprés, pourprés comme la robe et le sang du Christ qui vient, des anges ont d'admirables attitudes. M. Delannois, si remarqué l'année dernière, continue ses études au *Béguinage de Louvain* et prépare son passage à l'art d'idée. Un admirable émail de Fisher, l'*Annonciation*, et les imageries connues de la Fitzroy picture Society ; c'est tout. Mais quelles profondes études, cependant, pourrait suggérer cette floraison d'art rassemblée par un merveilleux instinct d'esthète ? Comme le disait l'*Art moderne* il semble bien que la peinture soit enfin arrivée à la période de l'individualisme. Cette virilité esthétique a pour effet de donner à l'art un caractère naturellement religieux : le recueillement devant l'univers en tant qu'expression. L'immobilité radieuse de M. Degouve de Nuncques est comme le silence d'une élévation dans nos églises. M. Melchers hiératise ses portraits jusqu'à montrer l'âme pure de ses modèles dans tous les symboles de leur ambiance. Il faudra qu'ici même, un jour, l'on étudie cette sorte de nouvelle « religion » que l'art va constituer. En tous cas, les œuvres qui s'en inspirent acquièrent l'inconsciente force apologétique de la nature même. Le jour de l'ouverture, les exquisités de toilettes et de culture psychique fournirent peut-être un avant-goût des transformations profondes que l'art (en tant que culture morale) nous réserve et auxquelles il faut être très attentif : ce nous peut être la gloire comme le sacrilège de Parsifal.

*Le Salon d'Art idéaliste* est sans doute celui dont le programme d'art se rapproche le plus de celui du *Spectateur*. Ne veut-il pas un souci de pensée ? Le néo-mysticisme artiste et les divers ésotérismes y sont pourtant beaucoup plus représentés que l'influence chrétienne. De la sorte échappent ici à nos éloges les grandioses symbolisations de M. Delville, un des nôtres, cependant, par l'ardeur jeune et l'inattendu de

l'intellectualité. Presque seul, M. Séon (un noble artiste parisien) nous donne, en d'extrêmes puretés de contours, quelques têtes de jeunes filles, quelques formes angéliques, pour le *Gloria in excelsis* de Noël. Une esquisse pour l'*Ange Gabriël*, du profond et ingénu sculpteur M. Craco nous appartient encore. Ce n'est pas assez pour faire voir quels accords nouveaux l'art moderne, avec ses puissances de vibration encore inconnues, pourrait rendre au souffle suprême de l'idéal chrétien. Nul ne le peu contester, celui-ci, par ses épouvantes et ses extases, domine le domaine psychique comme, à la cathédrale, l'orgue règne sur les voix et les instruments roulés dans ses envois. A quand donc un salon d'art chrétien qui serait pour les arts graphique et plastique ce que le *Spectateur* veut être pour les arts du verbe ?

A. E. JOLY.



**Art musical religieux à Paris : Rédemption.** — Une dernière fois cette année aux concerts-Colonne *Rédemption* poème symphonique de César Franck.

Le titre indique l'une des plus belles idées du dogme catholique, et l'on sait d'avance la piété, la ferveur que le maître apportera en un tel sujet. L'œuvre conçue très simple en deux parties presque symétriques oppose les chœurs humains chantant les plaisirs de la terre aux chœurs célestes exaltant les joies divines. L'homme et l'archange interviennent à travers l'œuvre par des récits tantôt parlés, tantôt chantés. Il faudrait une longue et minutieuse analyse pour montrer pas à pas toutes les beautés délicates ou puissantes dont se revêt l'œuvre. Le mysticisme le plus pur soutient la partition d'un bout à l'autre, et la forme austère du canon, familière à l'auteur, n'a jamais été si judicieusement employée. Tout catholique doit admirer, admirer encore : un croyant, avec son génie, élève une œuvre de foi à la gloire de son Dieu.

Beethoven, dit-on, rejeta une cinquantaine de livrets, avant de se décider en désespoir de cause, à écrire *Fidélis*. Franck subit-il les mêmes angoisses ? Sans doute l'existence encombrée d'ingrates besognes qu'il menait, ne lui en laissa pas le loisir. On reste étonné que sur le pauvre livret de *Rédemption* il ait bâti cette merveilleuse architecture musicale. Quel soulagement on éprouverait à voir supprimer à l'audition toutes les parties récitées. C'est un galimatias d'opéra-comique parfaitement inutile, et qui même, éloignerait plutôt du sens de l'œuvre : douches sur notre enthousiasme.

ALBERT CHAPON.



**Briséis.** — Au *Cirque d'Été* à Paris, la *Briséis* d'Emmanuel Chabrier a été accueillie avec enthousiasme : l'œuvre, inachevée, mettait aux prises le christianisme et le paganisme. Malgré toute la puissance et l'habileté du musicien, on sent trop qu'un pareil débat ne lui était pas familier. Aucun sens mystique par conséquent, une façon de comprendre l'idée religieuse comme on se parerait d'un oripeau romantique et



tapageur. Des violences, des brutalités et souvent, malgré la richesse de l'orchestration, des vulgarités de mélodrame. Beaucoup d'applaudissements allaient sans doute à la mémoire du compositeur.



**La Nativité.** — Des affiches, des programmes, des notes dans la presse quotidienne de Paris annoncèrent les représentations de *La Nativité*, de M. l'abbé Jonin, suite dans l'imitation de l'Oberamergau. Au milieu de la représentation on passe les plateaux et les piécettes tombent. C'est une œuvre de charité ? Il fallait prévenir, tout est permis alors : faisons lui celle de n'en rien dire.

ALBERT CHAPON.



**Plain-Chant.** — Dans *la Gironde* du 10 janvier 1897, un article signé Paul Lavigne (An. Loquin), attaque le programme de la « Schola Cantorum ». — Paul Lavigne tâche de prouver que *l'exécution du plain-chant selon les traditions grégoriennes* est une pure utopie : Remarquons que le critique se méprend sur le sens de ces mots, puisque par exécution selon les traditions grégoriennes, on entend, tout simplement, *certaine manière* d'exécuter, généralement admise par les plus compétents d'entre ceux qui s'occupent de musique religieuse.

Si la Schola veut « remettre en honneur la musique païenne » pourquoi faire exécuter du Josquin de Près, du Roland de Lattre, « musique contre laquelle s'élevaient les papes du XVI<sup>e</sup> siècle, et que Palestrina, par ses œuvres, voulait faire oublier. »

Affirmation gratuite : rien ne dit que les papes, et surtout Marcel II, avaient en vue les compositions de Roland de Lattre, de Josquin de Près ; ne visaient-ils pas plutôt certaines compositions sensuelles, transportant à l'Eglise des airs mondains masqués d'un texte sacré... D'ailleurs Palestrina et Roland de Lattre avaient une commune manière d'écrire.

Certes, la conception d'une musique religieuse moderne où toute modulation serait défendue, où la tonalité suivie, l'harmonie sévère seraient de rigueur est aussi ridicule qu'impossible. Ce ne n'est pas là, je pense, l'idée de la Schola : la messe *in H. B. V. de Lourdes* d'Edgard Tinel, les messes de Piel, celle à 3 voix d'Aloys Desmet (par exemple), quoique de formes modernes, sont essentiellement religieuses et éminemment ecclésiastiques... Cette musique, tout en rejetant des procédés surannés et vieillissés, évite toute action *violente* sur les nerfs : elle *PASSE* par les sens, pour aller directement à l'âme et l'ouvrir aux divines contemplations.

Les artistes, organisateurs de la Schola, font preuve de grand dévouement : puissent les efforts de Ch. Bordes, de La Tombelle, Vincent d'Indy, et tant d'autres aboutir au relèvement — si nécessaire, en France surtout — de la *VRAIE* musique religieuse !

ERNST DELTENRE.



## Le Nord et l'Orient

Qu'au fond d'une chambre de malade — le plus sûr lieu du monde pour voir pur — et parmi la quiète sollicitude des rideaux (seulement occupés d'effacer, du geste à demi-fermé de leurs ailes pâles sur de la lumière atténuée, toute analogie avec des linceuls) aboutisse l'écho des stridentes clameurs lointaines, il emprunte à la tangence divine de l'Infini un sens dont le Temps, au-delà des vitres, le prive : car les visions et les songeries de qui soupçonne la mort de le convoiter ont la lucidité radieuse du désintéressement... (L'un, parmi les motifs profonds du conseil — que je ne dois, écrivant ici, omettre — chrétien, d'*aimer la maladie.*) Et n'ayant pas, provisoirement, à souhaiter d'être ce malade, j'écoute dans la chambre déserte converser deux voix, pour moi seul, pour nul autre, associées.

— De l'Océan arctique !

— De l'Archipel.

Voix du Nord :

— Un peuple, aux temps héroïques du moyen-âge, fut à tous les peuples un exemple. Fondé (1) par l'élite émigrante de la noblesse norvégienne qui à la tyrannie d'Harald avait préféré l'exil, il échappa aux horreurs où naquirent, d'après une triste loi de l'histoire, tous les autres états, et fut dès l'abord, lui, sage, épris de justice et de liberté sociales, afin que pût, individuelle, s'efforcer selon les ressorts de chaque tempérament la volonté humaine vers la vérité par l'amour...

(1) « L'Islande a été colonisée, non, ainsi qu'il arrive d'ordinaire à une terre nouvelle, par la misérable écume d'une population surabondante, non par une tourbe de repris de justice et de bandits expulsés du sein d'une société qu'ils souillèrent, mais par les plus riches et les plus nobles citoyens d'une patrie que la fierté leur conseillait d'abandonner, plutôt que de soumettre au tribut royal leurs fiefs héréditaires. Ils emportèrent avec eux toutes les connaissances, toutes les lumières que leur siècle pouvait leur fournir. » LORD DUFFERIN : *Letters from high latitudes.*

### Voix de l'Orient :

— Longtemps, bien longtemps auparavant, un peuple, qui pour toute vertu eut l'amour de la beauté et de la liberté, repensa sous un beau ciel et refaçonna selon ses propres harmonies la pensée immémoriale de l'humanité, et la transmit, ainsi marquée du sceau grec, avec un despotisme charmant, aux siècles émerveillés qui, plusieurs, vécurent d'admirer cette Statue : tant qu'enfin elle tomba en poussière ; mais les débris recueillis, pieusement, de l'idole sont encore sur des autels.

— En Islande, l'autorité nationale était déléguée à une assemblée, qui fut le premier Parlement régulier. En Islande, l'accusé d'un crime était jugé par une assemblée de ses pairs, qui fut le premier Jury. C'était avant l'an Mil... En Islande, alors que l'Europe, si vainement enorgueillie aujourd'hui d'un long passé, se débattait, sauf quelques génies dont la clarté approfondissait autour d'eux les ténèbres, dans la barbarie — une littérature s'épanouissait qui demeure, aux rares avis compétents, « la plus remarquable de toutes les littératures connues. » (1) Et ce peuple se développait, logiquement, ardemment, librement, sans estimer qu'il dût à sa gloire d'imposer aux autres peuples par la violence le fruit de ses patientes et droites méditations, avec sa propre suzeraineté.

— Des lustres de siècles après l'évanouissement de toutes ses grandeurs, la Grèce, de qui le fait géographique au-delà de l'histoire périmée persiste, demeure un lieu désirable à cause des variétés précieuses du sol réunies là, toutes ! sur un espace si frêle, — et le chemin vers un des centres, incontestablement, d'où l'on puisse dominer le monde : Constantinople. Et quand le Turc frappe sur l'Hellène, les peuples, tout sentiments (la fiction latine n'a pas oublié ce qu'elle doit au sophisme grec) s'émeuvent, filiaux, comme d'une insulte à leur mère, et les gouvernements, tout calculs, s'inquiè-

(1) Pliny Miles, cité par M. Jules Leclercq : *Notice historique sur les Islandais*, (Bulletin de la Société belge de Géographie).

tent, craignant que quelqu'un s'arroge ce que tous convoient.

— Au XIII<sup>e</sup> siècle finissant, la Norvège s'empara de l'Islande, qu'elle vendit plus tard au Danemark. Celui-ci lui prit, de vive force, sa religion, son industrie, son commerce, son autonomie politique. L'Europe laissa faire...

— Question d'Orient ! Il faut obtenir des Islamites le respect de la vie humaine. Il faut écouter le cri des Crétois se réclamant de la patrie grecque. Il faut payer aux héritiers du nom grec la dette de gratitude de la civilisation moderne...

— « En 1894, on parlait avec effroi, à Copenhague, de *cinquante* lépreux islandais (1). Le gouvernement danois s'émut ; une commission médicale fut envoyée sur les lieux pour reconnaître les progrès du mal ; elle ne parcourut qu'un tiers de l'île et compta jusqu'à cent quarante-neuf personnes atteintes. L'année suivante, nouvelle enquête ; les rapports officiels signalèrent l'existence de plusieurs centaines de lépreux et constatèrent que l'épidémie gagnait chaque jour du terrain. Mais — aveu plus douloureux encore — jusqu'ici rien n'a été fait pour les infortunées victimes de cette implacable maladie. Un Islandais, le P. Sveinsson, S. J., qui, élevé en France, est actuellement missionnaire au Danemark, fait un pressant appel à la charité chrétienne en faveur de ces abandonnés. Il voudrait construire une léproserie, afin, tout à la fois, de soulager ces misérables et de circonscrire les ravages du mal. » — Il convient, sans commentaires, d'ajouter qu'en 1848 le gouvernement danois a fait brûler les léproseries qui existaient en Islande...

..... J'écoute les voix.

Au vrai, et pour ne pas céder à l'illusion de souvenirs historiques ou d'« humanités », je crois que l'épisode crétois, ou, si l'on veut, grec, de la question d'Orient, aura eu, la paix faite, pour résultat heureux d'amener dans tous les esprits,

(1) *Le Messager du cœur de Jésus*. (Août, 1896) : La Mission d'Islande.

jusqu'aux moins clairvoyants, la conviction sur les deux points que voici :

1<sup>o</sup> Pour que les querelles gréco-turques ne risquent plus de s'envenimer au point de compromettre la paix universelle et pour que les puissances — témoins impartiaux aussitôt que désintéressés — laissent les Grecs libres en face des Turcs libres, il faut que Constantinople, centre du monde, soit mise, dé-fi-ni-ti-ve-ment, hors de cause et de danger : c'est-à-dire rendue imprenable par un système de fortification dont les plans, déjà connus de tous les spécialistes, sont dûs à un général belge, M. Brialmont, un des maîtres de l'aréotectonique moderne, qui, sur la prière du sultan, les lui a soumis ; celui-ci les accepta, puis, sous l'influence de la diplomatie russe, qui tient à laisser Constantinople ouverte, il les abandonna. Quand on les aura repris et exécutés, je ne dis pas qu'il n'y aura plus de « Question d'Orient », mais je crois qu'elle sera entrée dans une phase de relatif calme, — désirable.

2<sup>o</sup> Pour que la vie humaine soit respectée dans l'empire ottoman, il faut exiger du sultan l'exécution des réformes qu'il a promises — religieuses, politiques, fiscales. Que ne lui vend-on la fortification de Constantinople au prix de ces réformes ?

Voilà le conseil clair, évident, du bon sens. — La politique parle un autre langage...

Mais, s'il s'agit des intérêts de l'humanité, que ne l'écoute-t-on, qui se plaint dans le nord, comme à l'est ? La Grèce est menacée, mais l'Islande périt ! La Grèce demande de la poudre et des balles : à l'Islande, ce qu'il faut, c'est un asile pour y mettre des malades d'une maladie contagieuse et mortelle. Les intérêts et les responsabilités de l'Europe sont engagés dans le conflit turco-grec : ne sont-ils pas engagés aussi dans le malheur de l'Islande ? Verrons-nous sans nous émouvoir tout un peuple disparaître, victime de notre égoïsme ? Et ne savons-nous pas que, de l'île désolée, le mal déjà rayonne sur notre continent !...

.... J'écoute les voix. Celle qui vient d'Islande est nette : là l'humanité seule parle.

Elle ordonne :

Il faut deux cent mille francs pour construire une léproserie en Islande, afin de sauver ce pays et de préserver l'Europe. Avant les capitaux, les dévouements se sont rencontrés, suscités par la voix ardente du P. Sveinsson. Six jeunes filles — trois Françaises, deux Belges, une Danoise — n'attendent que l'édification de l'asile pour aller s'y enfermer avec les malades....

Les voix qui viennent d'Orient sont plus mêlées. Plus haut que l'humanité y sonnent les humanités, compromises de politique. Ce n'est pas vers là que j'interromprais, pour l'action, mon rêve de poète. Mais vers l'Islande, ah ! oui ! D'un geste qu'on ne peut méconnaître le devoir y est tracé : et après le P. Sveinsson, pour servir son pur dessein, je parle et j'appelle. Déjà la Belgique commence à m'écouter. O terre généreuse, achève l'œuvre qui, si tu veux, sera tienne !

CHARLES MORICE.

A toutes les raisons humaines, — il y a même celle d'égoïsme — qui pèsent en faveur de cette œuvre, LE SPECTATEUR CATHOLIQUE entend ajouter et préférer les raisons qu'on pourrait dire révélées : l'ordre de l'apostolat universel, le conseil de la cinquième œuvre de miséricorde



La charité est toujours religieuse. Voilà pourquoi notre éminent protecteur Monseigneur de Harlez (8, rue au Vint, Louvain, Belgique) se charge de recevoir tous les dons. Ceux adressés aux secrétariats du SPECTATEUR CATHOLIQUE lui seront transmis.



## Le tournoi littéraire de Gand

A l'occasion de son X<sup>e</sup> anniversaire, la Société littéraire des jeunes gens catholiques, à Gand, convia le mois dernier, lettrés et artistes à venir débattre cet intéressant problème : « *De l'attitude des catholiques vis-à-vis des écoles littéraires contemporaines.* »

La discussion d'abord s'égara quelque peu ; les anciens se complurent trop à l'évocation des luttes d'autrefois et s'attardant à ferrailer contre de négligeables adversaires — tel ce pauvre Père Lintelo — semblèrent (c'est un peu un meâ-culpâ) remettre en cause des conquêtes définitives.

Les jeunes de leur côté n'osèrent affirmer, avec la crânerie qu'il eût fallu, l'évolution accomplie depuis dix ans et ce qui fait que leur esthétique est déjà orientée ailleurs que l'esthétique de leur aînés de 1887.

La seconde séance pourtant fut plus décisive.

Le problème posé y fut nettement abordé et la nécessité y fut proclamée pour les chrétiens de se mêler de vaillance et d'enthousiasme à toutes les luttes contemporaines de l'art, d'être des critiques justes, glorifiant par dessus toutes les autres les œuvres où se trouve réalisée l'idéale trilogie du Beau, du Vrai et du Bien, mais reconnaissant également chez l'adversaire l'élément « beauté » même quand il se trouve mêlé à l'élément « erreur » ou à l'élément « immoralité » — des romanciers aussi abordant d'une belle audace le corps-à-corps de la passion et de la foi — des poètes enfin, parnassiens ou vers-libristes peu importe, chantant la Foi en la splendeur sonore ou nuancée du verbe.

Sans doute les artistes et littérateurs réunis à Gand n'ont point voulu voter l'ostracisme de la pure virtuosité, mais fièrement dans la hiérarchie artistique ils ont placé au faite « *l'art qui glorifie les croyances.* »

En son numéro initial, le *Spectateur catholique* se

traçait le programme de *présenter l'immanent sous des formes nouvelles*.

C'est le mot d'ordre aussi que l'assemblée de Gand — « le Congrès de Malines à Gand », comme disait un spirituel télégramme — a donné à la jeunesse catholique ; et elle l'a appuyé d'exemples en acclamant comme des maîtres définitifs de la pensée chrétienne et artistique, le Barbey d'Aurevilly du *Prêtre marié*, le Villiers de l'Isle-Adam d'*Axel*, l'Ernest Hello de l'*Homme*, le J.-K. Huijsmans d'*En route*, le Verlaine de *Sagesse*.

L'abbé Klein au demeurant synthétisa, en une fine et profonde causerie, les tendances et les conclusions de cette réunion.

\*  
\* \*

Le projet est formé de reprendre annuellement un congrès analogue ; nous nous reverrons l'an prochain à Louvain ; là les tâtonnements et les indisciplines des débuts disparaîtront ; l'expérience première aura appris qu'il importe de mieux délimiter le terrain de la discussion, de condenser les thèses proposées en de sincères et nettes formules, hostiles aux inutiles digressions et aux oiseuses impressions personnelles ; plus concentré, moins éparpillé sur des questions diverses, le débat sera plus approfondi et plus fructueux...

En attendant, il ne faut point marchander, n'est-ce pas, l'admiration et la gratitude, à cette jeunesse catholique gantoise qui osa cette téméraire initiative des « Congrès littéraires catholiques » et écrivit la préface d'un livre qui sera ce que le voudra notre persévérance enthousiaste et fraternelle.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.





## A ce même sujet

Ainsi donc le congrès de Gand réserva certain honneur au *Spectateur Catholique*. Dès lors, si j'estime ce congrès une manifestation anodine, il serait plaisant qu'on recherchât à cet avis quelque prétexte de mauvaise humeur.

Anodine, effectivement, non tant par la qualité de ceux qui y dirent « quelque chose » que par la qualité des « quelques choses » qui furent dites.

Le thème : *De l'attitude des catholiques vis-à-vis des écoles littéraires contemporaines* semblait propice à d'excellentes idéologies... Mais non, on fit du bruit.

M. Demade le premier donna le ton.

Je n'ai nulle peine à dire que j'estime infiniment de M. Demade une ancienne tentative de roman construit sur la « passion catholique », tentative discutable, mais hautaine. Mais les moulinets par lesquels M. Demade nous occupa pendant du temps promis à des débats judicieux, furent plaisants.

J'en dois vouloir aussi à mon confrère M. Van den Bosch, de ce que la manière de M. Demade l'égara vers des joûtes accessoires, sinon inutiles : requérir contre les humanités, le P. Lintelo S. J., etc.

L'attitude du « mauvais écolier » est souverainement déplaisante; et justement ce fut chez les anciens «jeunes-catholiques» d'ici, une prétention à l'ignorance d'une moitié et plus ! de l'histoire des idées et des hommes, une manie de laminer les programmes scolaires : Homère ? Racine ? Vondel ? les littératures comparées ? le latin ? — Hum ! le grec ? — Haro ! qui me font prier Dieu qu'il nous préserve de la vieille jeunesse !

Je ne dis pas tout ceci à l'ancien directeur du *Drapeau* qui est de la revue et dont on vient de lire l'impression, mais je tiens pourtant à me dégager des mauvaises conclusions auxquelles le conduisit son manque d'informations actuelles sur l'état des études dans les collèges religieux ou épiscopaux d'ici.

M. Hermann de Baets, à nous émerveiller par sa volubilité, à mimer aussi les distinguos d'un Père de la Compagnie, oublia toute logique et de quoi il s'agissait.

Vraiment, je ne me déclare pas satisfait. Un seul d'entre les orateurs me sembla bien calme et raisonnable : M. le chanoine Van den Gheyn.

Mais quoi, un jeune homme peu distingué trouva le temps de venir déclarer, en tant que catholique, sans doute ! qu'il ne parvenait pas à comprendre M. Mallarmé, alors que des confrères plus autorisés : M. l'abbé Klein, M. le professeur Mansion, M. Gilbert, de *la Revue Générale*, M. Homberg du *Sillon*, M. H. Carton de Wiart ne trouvèrent occasion ou courage de se faire entendre en ce premier débat.

L'impression fut-elle qu'on s'était attardé aux propos futiles : Il fut proposé de continuer la discussion le lendemain.

Je m'évadai. Et le soir venu et l'examen de conscience achevé, il me sembla permis d'adresser quelques mots aux congressistes du lendemain, conjurant: «qu'on ne brisât plus les vitres brisées; qu'on fit moins de bruit, plus d'œuvres», plaçant meilleure confiance «dans la jeunesse littéraire catholique présente et de demain, qui serait moins émotive, plus décidée, moins bruyante, mais plus studieuse, sûre d'elle même, philosophique et virile», situant en outre, selon ma conception, le débat: «Voit-on une assemblée de catholiques voter au point de vue catholique la reconnaissance ou non du vers libre? Y a-t-il une forme catholique, un style catholique — je ne dis pas liturgique — comme il y a une philosophie catholique?»

— Je n'insiste point.

Mais ce qui importe aux littérateurs catholiques, c'est le point de vue en littérature, l'attitude à prendre vis-à-vis de diverses conceptions de la vie.

Et cela est à discuter...

On pourrait se soucier, par exemple, de *l'idéalisme*, à savoir si l'artiste catholique peut nier le monde objectif, œuvre de Dieu, du *naturisme*, à savoir si l'on peut accepter la beauté définitive du monde extérieur sur lequel ne pèserait ni péché, ni malédiction, etc..»

J'y joignis comme une simple nouvelle: que certains amis du *Spccctateur catholique* souhaitaient établir ce qu'on pourrait appeler: *l'apologisme*, un nouveau sens (d'ailleurs très ancien), de la vie et de l'art.

Que deux phrases ici l'expliquent:

*Sens de la vie*: Voici une citation de M. A. Réville (*Thomas Parker, sa vie et ses œuvres*, p. 115-118) dont j'admets seulement l'énoncé. Elle est en moi dès longtemps mémorable et remplace ce que je pourrais dire: «Selon la profonde expression d'un apôtre, le manger et le boire, le sommeil et la veille, le repos et le travail, tout sera à la gloire de Dieu. Le laboureur à la charrue, l'ouvrier au chantier ou à l'usine, la mère au berceau de son l'enfant, l'homme d'affaires dans son cabinet, l'artiste dans son atelier, le savant dans ses recherches, tous porteront partout, dans les petites comme dans les grandes choses, un esprit-religieux, et cet esprit ne sera autre chose que l'amour de la perfection divine.

C'est par religion que l'on travaillera à l'extinction des misères et des corruptions sociales. C'est par religion qu'on sera libéral en politique, réformateur et philanthrope. C'est par religion que l'on voudra s'instruire et s'instruire encore, et que l'on veillera à ce que les autres aussi puissent toujours plus s'instruire. Plus de lumière. tel sera l'hommage que l'on rendra au Dieu qui est lumière lui-même.»

De ce sens de la vie résulte ce *sens de l'art* : La réhabilitation de la vie ordinaire, en laquelle vit Dieu d'une manière tout à fait quotidienne, et où les moindres événements semblent cacher des bonnes pensées.

Il nécessite entre autres l'oubli de Baudelaire et de la première manière de M. Maeterlinck, admirable mais toute factice ; mais promulgue cette notion un peu flamande du monde, sans artifices ni tragique ivre, un peu Ruijsbroeck, un peu Memling, un peu Jammes, quoique réfléchi, où la mystique est un sentier pittoresque bordé de hauts tournesols, la vie des jours de fêtes une promenade dans un jardin fleuri vers un pavillon où la Vierge s'amuse au babil de Jésus, la vie des jours ordinaires, celle du menuisier de Nazareth, ou du bon et patient graveur sur bois devant sa fenêtre d'où l'on voit la mer et le ciel.

Joyeux et liturgiques le dimanche, humbles, c'est-à-dire accueillants aux événements au long de la semaine de travail familial ou public, une telle vie, un tel art emportent un peu de bonheur et la conscience de ce bonheur. Et voilà bien une morale !....

Puis-je ajouter cette note fondamentale : que le romantisme acclimata en certains esprits la notion d'un catholicisme bizarre, souffrant et affreux et s'appliqua surtout aux démons en bronze vert....

Et pourtant quand Jésus expira, le monde ancien disparut sous le nuage noir et tout aussitôt se réveilla sauvé et frais comme après une pluie de printemps. Et les arbres verdirent et les oiseaux chantèrent. Et erant valde bona. Et les choses étaient de nouveau très-belles comme avant le péché. Plus belles, même, puisqu'elles devinrent dès lors *appréciables*. C'est Augustin qui le dit : *Felix culpa*.

Jean de Ruijsbroeck, homme extraordinaire, St-Jean Berchmans, homme ordinaire, s'accordaient avec la vie : leur âme était joyeuse et leur front serein.

Entre amis compréhensifs on pourrait éclaircir celui-ci ou tout autre petit point de vue chrétien d'art et de vie. Sied-il de prendre date ? M. Van den Bosch m'écrit : « L'an prochain, forts de l'expérience acquise, nous recommencerons, si vous voulez, le débat sur une question très-limitée.... Qu'en dites-vous ? »

Je dis ceci : S'il semble garanti qu'ils ne se déplaceront pas pour apprendre qu'Hello est décidément un grand homme, ou que l'instruction était fort bas en 18., ou que l'art chrétien renaît parce qu'un catholique a tapoté un sonnet sur le coucher du soleil, je pense que nos amis du *Spectateur Catholique* se dévoûront — de tout cœur !

EDMOND DE BRUIJN.



# Courrier théâtral

THÉÂTRE FRANÇAIS (Paris 16 février). — **La Loi de l'Homme**, comédie en trois actes de **M. Paul Hervieu**.

Le *féminisme* avait, en France, ses conférenciers et ses chroniqueurs ; il a désormais son dramaturge. Déjà avec *les Tenailles*, M. Hervieu avait vigoureusement pris en main la cause de l'Eve séculaire ; *la Loi de l'homme* marque une étape nouvelle de cette croisade où le pinçant écrivain de *Peints par eux-mêmes* apporte, à de moindres seigneurs, l'appoint de sa misanthropie cinglante. M. Paul Hervieu se voue donc au théâtre à thèse, ce à quoi je n'objecte rien. Quoi qu'on en pense généralement, en effet, il ne me paraît nullement démontré que cette formule dramatique implique une infériorité ; de quelque poétique qu'on se réclame, ne prétend-on pas toujours établir ou démontrer quelque chose, entraîner ou convaincre quelqu'un ? Il n'y a donc pas de mauvaises théories, il n'y a que de mauvaises pièces. Et donc, je n'ai point à demander compte à l'auteur de sa doctrine dramatique ; mais sachant le but qu'il s'est fixé, je note seulement s'il l'a atteint. Mon droit d'ailleurs va sans doute jusqu'à résister à mon propre entraînement, s'il résulte de quelque artifice dont je ne m'aperçus pas tout d'abord : ainsi, dans une résolution algébrique puis-je contester le résultat si j'y trouve, en vérifiant, qu'on a posé quelque fausse égalité. Ce rapprochement avec la mathématique vient tout naturellement à l'esprit dès qu'on songe à M. Hervieu. Tempérament de dialecticien, il apparaît comme une machine impérieuse et logique. Ses personnages ne sont point des caractères, pas même des entités ; c'est le « mari », la « femme », la « maîtresse », l'« amant », que dis-je ! c'est A, B, C, D, dans tel ou tel rapport relatif ; ses pièces sont des problèmes, et ses expositions des énoncés : étant donnés A, B, qui sont entre eux comme x est à y.... Ajoutez à cela qu'il a sa solution faite d'avance, et qu'il nous l'impose avec une sorte de violence hautaine ; n'oublions dès lors pas de vérifier.

Le vrai danger de la pièce à thèse est sans doute de n'être pas d'une argumentation impeccable. Visant, par définition, à provoquer en nous, moins l'émotion, qu'une adhésion rationnelle, si quelque illégitime déduction, si l'aile du sophisme se glissent dans la trame syllogistique, voici, du coup, que la spécieuse construction s'abolit. Et si, dès lors, il n'y a plus de pièce, puisque si sa conclusion est faussée sa portée est nulle — et après tout c'est cela seul qui importe — comment saluerai-je là quelque chose de cette beauté qui est essentiellement eurythmie et harmonie ?

Tel est bien le cas de la comédie de M. Hervieu. Nous y retrouvons avec plénitude les louables qualités comme les défauts de celui en qui M. Doumic apercevait jadis le type classique de « l'écrivain distingué ». *La Loi de l'homme* manifeste intensément ce talent âpre et raffiné, cette observation aigüe, cruelle et sèche, cette dialectique impitoyable et comme mécanique, qui sont le lot littéraire de l'auteur de *l'Armature*. Mais quoi ! il m'a voulu démontrer ceci : que cyniquement la femme est opprimée par la loi de l'homme ; que le pacte conjugal livre l'épouse aux sévices et aux dérisions de l'époux ; que cette loi qui l'enchaîne ne peut rien pour l'affranchir...

Ce n'est plus là ce domaine de la fiction où le poète pétrit librement sa matière ; nous voici dans la réalité la plus immédiate. Moraliste, qui censurez l'organisme social, prenez garde ! toute fantaisie, toute exagération, tout postulat erroné sont pour vous de mortels écueils. Vainement vous vous montrerez ensuite un nautonier consommé, rien n'empêchera que votre nef ne s'y brise.

Une femme a été odieusement trompée, comme dans la *Princesse Georges*. Elle a fait suivre son mari et a acquis l'irrémissible preuve. Mais l'adultère ne se perpétrant pas au domicile conjugal, quand M<sup>me</sup> de Raguais veut mettre en mouvement la Loi, et obtenir le divorce, elle se trouve en face d'un « commissaire de police » qui paraît-il lui affirme qu'il n'y a rien à faire, que la justice est impuissante et que la Loi assure dans ce cas l'impunité au coupable. Nous ne sommes qu'à l'exposition de la pièce de M. Hervieu, et déjà je l'arrête. Quel est ce problème social qu'on pose devant moi, et dont l'énoncé est si outrageusement faux ? M. Hervieu n'a-t-il donc jamais vu un dossier de divorce ? Son commissaire est un sot, c'est entendu ; mais à son défaut quel avocat, si nice fût-il, a pu laisser planer un doute dans l'esprit vindicatif de M<sup>me</sup> de Raguais. Mais sur cent affaires, il en est quatre-vingt dix où le plaignant n'a pas même les preuves matérielles que peut invoquer l'héroïne d'Hervieu. Si vous voulez vitupérer la *Loi de l'homme*, veuillez d'abord ne la pas dénaturer. Dès lors pourquoi suivrais-je vos déductions ? Que me veut votre logique ; désormais, je sais que vous me menez à une conclusion fausse, et je vous quitte la place.

Il n'importe donc qu'on applaudisse ou non la tragédie supposée par quoi M. Hervieu a prétendu nous achever de convaincre. Sa pièce eût-elle eu plus de succès encore, qu'il faudrait lui dénier le C. Q. F. D. qui couronne toute démonstration. Au surplus, on aura compris que je négligeais volontairement la décisive objection. L'esclavage de la femme, ce n'est pas d'une inéquité de la loi, c'est de cette loi elle-même qu'il résulte. *Le divorce*, voilà la loi du mâle, une loi de brutalité et de servitude. L'Église seule, en proclamant le pacte conjugal indissoluble, a vraiment libéré l'épouse par l'affirmation d'une imprescriptible et absolue égalité de droits, avec l'époux. Comment cette régression païenne qu'est le divorce eût-elle pu lui apporter l'affranchissement ? Mais, fallait-il dire ces choses à des chrétiens ?



LE THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE et M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt avaient fait fond sur une vulgarisation du spiritisme, par M. Sardou. Ce *vieux* maître passant pour un medium distingué et un adepte qualifié, le public avait d'abord partagé les illusions de Sarah. Hélas ! ce fut une déception mémorable. « Mais, dit un spectateur, il n'y a pas du tout d'esprit, là dedans ! ». Après quelques jours de cette facétie douteuse, il a fallu revenir à du Sardou plus authentique ; on a repris la *Tosca* où M<sup>me</sup> Bernhardt est encore très bien.

RAOUL NARSY.





## " I Fioretti "

**Les petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ Saint-François d'Assise. — Récits d'un frère mineur du XIV<sup>e</sup> siècle, traduits de l'Italien, accompagnés d'une introduction et de notes, par ARNOLD GOFFIN. — (Édition approuvée par S. E. le Cardinal-Archevêque de Malines.)**

*Un volume illustré in-16<sup>e</sup>, d'environ 200 pages.*

**Prix : 1 fr. 25** (Tirage spécial sur papier de Hollande : 2 fr. 50).

**Le bulletin périodique** de la librairie E. DEMAN (Bruxelles, 86, rue de la Montagne) renseigne mêlés à des livres légers, en fait d'œuvres apologétiques des éditions luxueuses de Barbey, Bossuet, Verlaine etc. et de vieux tomes à gravures religieuses, signées Luijken, Holbein, Jost Amman.

— LE CATALOGUE EST A DEMANDER —

Notre collaborateur M. JOSEPH DESTREE, conservateur aux Musées royaux des Arts décoratifs et industriels, vient d'étudier avec zèle et amour un M. S. de la Bibliothèque Royale de Belgique :

### **LES HEURES DE NOTRE-DAME, dites de Hennessy.**

M. Ch. Ruelens disait : « Nous regardons ce M. S. comme le chant du cygne de l'art de la miniature aux Pays-Bas. » Attribuée à Simon Bening et au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, la décoration gothique et flamande décèle les empiétement de la prime Renaissance. (80 pages de texte et 58 miniatures teintées sont tirées par l'édit. Lyon Claesen à 250 ex. holl. in-4<sup>o</sup> et offertes au prix de 60 frs.)



TIRÉ POUR  
" LE SPECTATEUR  
CATHOLIQUE "



SUR LES PRESSES  
DE J.-E. BUSCHMANN  
A ANVERS





Edition de Luxe

30 ex.  
N° 29

Avril 1897

N° 4

# le Spectateur catholique

## Propre du Mois :

Raymond Lulle (trad.

M. M. André) :

Le Livre de l'Ami et l'Aimé IV.

## Art religieux :

M. Adrien Mithouard :

Poèmes.

M. Maurice Denis :

§ LI du Livre III de l'Imitation de  
Jésus-Christ illustré (2 tirages).

## Jugement religieux :

# l'Orient et la Chrétienté

(3 points de casuistique internationale)

### Opinions de M.M.

JULIETTE ADAM, MARIUS ANDRÉ, MAURICE BARRÈS,  
LÉON BLOY, HENRY CARTON DE WIART, l'abbé CHAR-  
BONNEL, WALTER CRANE, CLÉMENCEAU, COREMANS,  
HECTOR DENIS, J. FELIU Y CODINA, GEORGE FONSEGRIVE,  
l'abbé FRÉMONT, REMY DE GOURMONT, JEAN GRAVE,  
MAURICE HAURIUO, le pasteur HUGENHOLTZ, le vicomte  
d'HUGUES, l'abbé KLEIN, GODEFROID KURTH, PAUL LE-  
ROLLE, GEORGES LORAND, le D<sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, HENRI  
MAZEL, RAFAEL MITJANA, GABRIEL MONOD, CHARLES MO-  
RICE, l'abbé NAUDET, le T. R. P. OLLIVIER, PICARD,  
GABRIEL TARDE, ALBERT VANDAL, le pasteur WAGNER.

Le Père Charmetant : Lettre aux Souverains.

M. F. Fleuriot-Kérinou : Pour l'Arménie.

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM



FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

BRUXELLES

40, rue Hydraulique.

PARIS

44, avenue du Maine.



# Le Spectatevr Catholique

Mensuel  
de Science, d'Art et de Jugement religieux

DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>le Vendredi de 5 à 6 h<sup>es</sup></i> 44, avenue du Maine PARIS	M. VICTOR KINON au <b>Siège de la Revue</b> 40, rue Hydraulique BRUXELLES	M. WILLIAM RITTER (pays germaniques, balkaniques et Suisse) I Johannesgasse, 11, VIENNE
--	--	---

M. MARIUS ANDRÉ

11, rue Olozaga

MADRID

M. RAFAEL MITJANA

Palazzo Barberini

ROME

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nîmes.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M <sup>sr</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. ADH. SCHEIJS, à Vertrijck-Louvain.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. CL. VOLIO, à Paris.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	

Le **Spectatevr Catholique** laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

— Les manuscrits ne sont pas rendus. —

ABONNEMENT ANNUEL :

(Édition de luxe sur papier de hollande Van Gelder : 20 frs.)

Le **Spectatevr Catholique** paratt en fascicules mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



ci continue le livre de l'Ami et de l'Aimé, lequel livre traite des dialogues et cantiques d'amour qui sont entre eux deux, et qui sont des exemples abrégés et des paraboles [nécessitant une exposition] par lesquels l'Entendement s'élève plus haut en la contemplation, la dévotion et l'amour de son Aimé. Et pour ce motif, ils sont en nombre égal aux jours de l'année et chacun d'eux suffit pour contempler tout un jour selon l'Art de Contemplation. **L'Aimé** est Notre Seigneur Dieu comme créateur, recréateur et fin dernière de tout ce qui existe ; **l'Ami** est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. **L'amour** est la charité et la bienveillance avec lesquelles s'aiment l'Ami et l'Aimé ; et les trois (parlant en Dieu *simpliciter*) sont une seule et même chose ; en autre manière ils se distinguent entre eux.

91. L'Ami et l'amour marchaient dans la solitude et éprouvaient du soulas en parlant de l'Aimé ; celui-ci se présenta à eux, et l'Ami pleura, et l'amour s'évanouit en voyant l'Ami perdre connaissance. L'Aimé ranima son ami en lui rappelant ses beautés et ses splendeurs.

92. L'Ami disait à l'Aimé : « Nombreuses sont les voies par lesquelles tu viens à mon cœur et tu te présentes à mes yeux, et ma parole te nomme par beaucoup de noms. Mais l'amour par lequel tu me réconfortes et me mortifies est unique. »

93. L'Aimé se montra à son Ami vêtu de pourpre et de vêtements nouveaux, et il tendit les bras pour l'embrasser, et il inclina la tête pour lui donner un baiser de paix, et il resta au-dessus de lui pour que l'Ami pût l'apercevoir encore.

94. L'Aimé s'éloigna de son Ami ; et l'Ami cherchait son Aimé avec sa mémoire et son entendement pour pouvoir l'aimer encore. L'Ami retrouva son Aimé, et il lui demanda : « Où

étais-tu ? » Et l'Aimé répondit : « Dans l'absence de ton souvenir et dans l'ignorance de ton intelligence. »

95. « Dis, insensé par amour, as-tu honte des larmes que les gens te voient verser à cause de ton Aimé ? » L'Ami répondit : « La honte qui n'a pas le péché pour motif signifie manque d'amour chez celui qui ne sait pas aimer. »

96. L'Aimé sema dans le cœur de son Ami des désirs, des soupirs, des vertus et des amours. L'Ami arrosait ces semences avec des pleurs et des larmes. L'Aimé semait dans le cœur de l'Ami des travaux, des tribulations et des peines. L'Ami guérissait son cœur par l'espérance, la dévotion, la patience et la consolation.

97. Pendant une grande fête l'Aimé tint une cour de glorieux barons, et il y eut des festins, et il fit de beaux présents. L'Ami y vint et l'Aimé lui dit : « Qui t'a appelé et t'a fait venir à ma cour ? » L'Ami répondit : « Nécessité et amour m'ont fait venir voir ton geste gracieux, tes splendeurs, tes ornements et ta gloire. »

98. On demanda à l'Ami quel était son maître ; il répondit : « L'amour. — De quoi es-tu fait ? — D'amour. — Qui t'a engendré ? — L'amour. — Où naquis-tu ? — Dans l'amour. — Qui t'a nourri ? — L'amour. — De quoi vis tu ? — D'amour. — Quel est ton nom ? — Amour. — D'où viens-tu ? — De l'amour. — Où vas-tu ? — A l'amour. — Où es-tu ? — Dans l'amour. » On l'interrogea encore : « As-tu autre chose que l'amour ? » Il répondit : « Oui, mes injures, mes coupes et péchés envers mon Aimé. — Trouves-tu pardon auprès de ton Aimé ? » Et l'Ami dit : « Mon Aimé étant toute justice et toute miséricorde, je suis logé entre la crainte et l'espérance, car la miséricorde me fait espérer, et la justice craindre. »

99. L'Aimé s'absenta du cœur de l'Ami, et celui-ci le chercha avec ses pensées, et il le demanda à tous les gens en langage d'amour.

100. L'Ami rencontra son Aimé qui était méprisé parmi les hommes et il lui dit que grande injure était faite à sa gloire. L'Aimé répondit qu'il était offensé à cause du trop petit nombre de ses servants et de ses amants dévots. L'Ami pleura et ses douleurs se multiplièrent, et l'Aimé le consolait en lui montrant ses splendeurs, l'image de sa face et sa magnificence.

101. La clarté de la chambre de l'Aimé vint illuminer la chambre de l'Ami pour en chasser les ténèbres et l'emplir de plaisirs, de langueurs et de pensées d'amour. Et l'Ami jeta toutes choses hors de sa chambre pour que l'Aimé pût y reposer.

102. On demanda à l'Ami quelle image l'Aimé avait représentée sur son gonfalon. L'Ami répondit : « Un homme mort. » On lui demanda pourquoi une telle image. Il répondit : « Parce que mon Aimé se fit homme et mourut, crucifié, par amour pour que ceux qui se glorifient d'être ses amants le suivent. »

103. L'Aimé vint s'auberge dans la maison de son Ami, et le majordome lui demanda le paiement du loyer. Mais l'Ami dit que son Aimé devait être aubergé gracieusement et recevoir des offrandes, car depuis longtemps l'Aimé avait payé le prix de tous les hommes.

104. La mémoire et la volonté s'unirent et s'élevèrent jusqu'à la montagne de l'Aimé pour que l'entendement pût s'exalter aussi et que l'amour de l'Ami pour l'Aimé fût doublé.

105. Sans cesse les soupirs et les pleurs sont messagers entre l'Ami et l'Aimé pour qu'il y ait entre eux soulas et compagnie, amitié et bienveillance.

106. L'Ami désirait son Aimé en se voyant loin de lui. Et il lui transmit ses pensées pour qu'elles lui rapportassent la béatitude de son Aimé en laquelle il avait jadis reposé.

107. L'Aimé fit à son Ami le don des pleurs, des soupirs, des langueurs, des souvenirs, des pensées et des douleurs ; et c'est avec ces dons que l'Ami servait son Aimé.

108. L'Ami priait son Aimé de lui donner la liberté, la paix et les honneurs de ce monde ; et l'Aimé montra ses beautés à l'entendement et à la mémoire de l'Ami et se donna pour but à sa volonté.

109. On demanda à l'Ami en quoi consiste l'honneur ; il répondit : « A comprendre et à aimer mon Aimé. » On lui demanda en quoi consiste le déshonneur ; il répondit : « A oublier mon Aimé et à cesser de l'aimer.

110. « Aimé, l'amour me tourmenta jusqu'au moment où je te dis que tu étais présent en mes

tourments, et alors l'amour adoucit mes douleurs ; et toi, Aimé, en guerdon tu multiplias mon amour qui redoubla mes tourments. »

111. Sur le chemin d'amour l'Ami rencontra un amant qui ne pouvait parler ; par ses pleurs, ses douleurs et son visage amaigri il accusait l'amour et le blasphémait. L'amour s'excusa en alléguant la loyauté, l'espérance, la sagesse, la patience, la force, la tempérance, et il blâma l'amant qui se plaignait de l'amour après avoir reçu de lui de si nobles dons.

112. L'Ami chantait et disait : « Ah ! quelle grande affliction est l'amour ! Ah ! quelle grande félicité on éprouve à aimer mon Aimé qui aime ses amants avec un amour infini, éternel, et accompli en toute perfection ! »

113. L'Ami allait en une terre étrangère où il croyait trouver son Aimé, et sur la route il fut assailli par deux lions. L'Ami eut peur de la mort, car il désirait vivre pour servir son Aimé. Et il lui envoya son souvenir pour que l'amour fût présent à son trépas et l'aidât à mieux supporter la mort. Pendant que l'Ami se rappelait son Aimé, les lions s'approchèrent humblement de l'Ami et léchèrent les larmes de ses yeux qui pleuraient, et baisèrent ses pieds et ses mains ; et l'Ami alla en paix à la recherche de son Aimé.

114. L'Ami allait par monts et par plaines, et il ne pouvait trouver aucun portail pour sortir de la chartre d'amour qui depuis longtemps emprisonnait son corps et ses pensées, ses désirs et ses plaisirs. Pendant que l'Ami allait ainsi peinant il rencontra un ermite qui dormait auprès d'une belle fontaine. L'Ami éveilla l'ermite et lui demanda si en songe il n'avait point vu son Aimé. L'ermite répondit et dit que ses pensées étaient également emprisonnées dans la chartre d'amour pendant la veille et pendant le sommeil. L'Ami fut heureux d'avoir trouvé un compagnon de prison ; et ils pleurèrent tous deux, car l'Aimé n'avait guère d'amants pareils.

115. On demanda à l'Ami : « Quelle est la fontaine d'amour ? » Il répondit : « Celle où l'Aimé nous a lavés de nos péchés et par laquelle il donne généreusement une eau vive qui procure la vie éternelle et un amour sans fin à ceux qui en boivent. »

116. Il n'y a rien en l'Aimé qui ne soit pour l'Ami motif de tribulation et d'anxiété, et il n'y a rien en l'Ami qui ne procure à l'Aimé plaisir et seigneurie. C'est pourquoi l'amour de l'Aimé est action, et l'amour de l'Ami passion et langageur.

117. Un oiseau chantait sur une branche et il disait qu'il donnerait une nouvelle pensée d'amour à qui lui en donnerait deux.

L'oiseau donna la nouvelle pensée à l'Ami, et celui-ci en donna deux à l'oiseau pour qu'il prolongeât ses tourments ; et l'Ami sentit ses douleurs se multiplier.

118. L'Ami et l'Aimé se rencontrèrent et leurs saluts, leurs embrassements, leurs baisers, leurs larmes et leurs soupirs furent témoins de leur rencontre. Et l'Aimé interrogea l'Ami sur sa santé, et l'Ami se troubla et il se voila la face en la présence de son Aimé.

119. L'Ami et l'Aimé se brouillèrent ; leurs amours les réconcilièrent. D'où cette question : quel amour mit entre eux la plus grande affection ?

120. L'Ami aimait tous ceux qui craignaient son Aimé et il avait peur de tous ceux qui ne le craignaient point. Aussi, il fut question de savoir si c'était la crainte qui était plus grande en l'Ami ou si c'était l'amour.

Ces 30 motifs suffiront à la contemplation pendant le mois d'Avril ; les suivants suffiront pendant les mois suivants.



# Triptyque

## INCANTATION

*Buissons de houx, bouquets d'aubépines troublantes  
Sous lesquelles la chair fouettée à tour de bras  
Pourrait s'éclabousser d'une grêle sanglante,  
Que de douleurs en vous que je ne souffre pas !*

*Lieux sauvages, milliers de cimes dont chacune  
Offre à Dieu ses déserts d'épines et d'ajoncs,  
Fleurs d'acier bleu, chardons qui hérissent les dunes,  
Mûriers que rougiraient les flagellations,*

*Scions qui siffleriez en rythmant mes prières,  
Ronces dont les fourrés me tracent mon chemin  
Dont je pourrais ensanglanter toutes les prières  
En vous pressant sur ma poitrine à pleines mains,*

*Vous qui montez sans bruit vers le ciel, forêts vierges,  
Où bourgeonnent en vain (si douces !) les saisons  
Multipliant vos bois pour de nouvelles verges,  
Broussailles qui haussez partout les horizons,*

*Acacias en pleurs qui, dans l'air des nuits tièdes,  
Neigez sur la langueur des marches ralenties  
Et au parfum desquels comme au péché l'on cède,  
Nuits fraîches qui gonflez de venin les orties,*

*Aloès qui dressez, inutiles, des pals,  
Landes où sans limite ondulent des genêts  
Dont chacun porte en lui l'invention d'un mal,  
Nature que ma foi n'épuisera jamais,*

*Rosiers aux fleurs de chair dont l'arbre est un supplice  
A tresser en ceinture aux reins épouvantés,  
Rosiers dont je pourrais épuiser le calice,  
Roses dont le calice est une volupté,*

*Et ulcère en fleur dont la rose se gâche,  
Laideur des pauvres gens faite pour les baisers,  
Leur vêture de lèpre où je n'ose poser  
La bouche, — buissons d'épines, que je suis lâche !*



## HORA MORTIS

*De toute éternité les astres sont en route  
Vers le lieu qui leur est fixé pour ce soir-là.*

*Cette heure est mon héritage entre toutes,  
Et pas une autre fois qu'au ciel de ce soir-là,  
Ils ne seront entre eux selon de tels rapports.  
Les mondes sur lesquels mon Créateur souffla  
S'échevèlent vers l'heure unique de ma mort  
J'attends que la mathématique se résolve,  
Et par le firmament, qui bleuit pour moi seul,  
L'orbite des soleils me trace mon linceul :  
C'est pour me délivrer que tout le ciel révolue.*

*Ce soir-là je serai très pâle sur ma couche  
Et un sanglot d'amour m'entrouvrira la bouche.  
Les deuils n'auront laissé sur la face leur pli.  
J'aurai, parmi les tâches en vain commencées,  
J'aurai, la fièvre au corps, les mains blessées,  
J'aurai, sous le frisson des mauvaises pensées,  
Pâli.*

*Ce calvaire sera témoigné sur ma face  
Et mon cœur de péché qui ne tient pas en place  
M'aura toujours blessé comme un bouquet d'orties.  
Un tonnerre secret m'aura blanchi le sang,  
Tout cela pour qu'au soir des souffrances pâties  
S'accomplît en ma chair la pâleur des hosties  
Et que fût mûr le fruit pour le divin Passant !*

*Seigneur Dieu, quand serai-je assez pâle ?*

*Ce soir-là, je serai haletant sur ma couche  
Et je te dédierai l'effort d'un dernier rôle,  
Jésus, et je tendrai vers ta bouche ma bouche.  
Alors tu étreindras mes membres en sueur,  
Et mes lèvres et mes deux pauvres yeux en pleurs  
Tu les boiras dans la fureur de tes baisers,  
Et mes os crieront, sur ta poitrine écrasés,  
Et tu supplicieras mon être épouvanté,  
Afin que je défaille en cette volupté  
En te donnant mon âme toute, toute, toute,  
Voyageur qui viendras !*

*Les astres sont en route.*





## EXALTATION

*Les yeux fermés afin, pour ta venue,  
De libérer des ors du jour, du vol des vues  
Mon âme et qu'elle soit pour tes pieds toute nue.*

*Les yeux fermés à tout cet envahissement  
Afin de faire en moi ce vide, mon néant,  
Qui est tout ce que j'ai pour mon Dieu d'assez grand.*

*Les yeux fermés afin de tendre ma pensée  
Tellement que ce soit une chose insensée  
Et qu'un frisson glace ma chair d'amour blessée.*

*Les yeux fermés afin que buvant l'ombre à flots  
Te désirent tous les regards de mes yeux clos  
Et qu'en eux peu à peu meure, saigne un halo.*

*Les yeux fermés afin, dans un vouloir de fer,  
De faire avec l'effort de tout mon être offert  
Un ciel pur de ténèbre au spectre de ta chair.*

*Les yeux fermés aux visions qui les caressent,  
Afin de palpiter d'une telle tendresse  
Qu'au fond de moi très lentement tu apparaises*

*Afin de croire voir, afin de voir ma foi,  
Afin, en te nommant, de me mourir d'émoi,  
Toute une heure, Jésus, les yeux fermés vers toi.*

*Les yeux fermés en ta présence à tout le reste  
Pour te réaliser, mon Christ, et que s'atteste,  
De chair en vérité touchant ma chair, ton geste.*

*Les yeux fermés, comme une bête qui se couche,  
Pour que Quelqu'un m'étreigne, et que des mains me touchent,  
Et que mon cœur soit chaud du souffle de ta bouche.*

*Les yeux fermés si fort que ma tête se brise  
Et que mon sang batte mes tempes, que je frise  
La folie, ô mon Dieu, votre folie exquise.*

*Les yeux fermés, ainsi que ton petit enfant,  
Pour qu'aïlle et pour que vienne en moi ton frôlement  
Et pour que je les rouvre avec des cheveux blancs !*

ADRIEN MITHOUARD.



De Imitatione Christi  
libri III<sup>o</sup> capitulum LX  
stylo commentatus est  
Maurice Denis D D D D



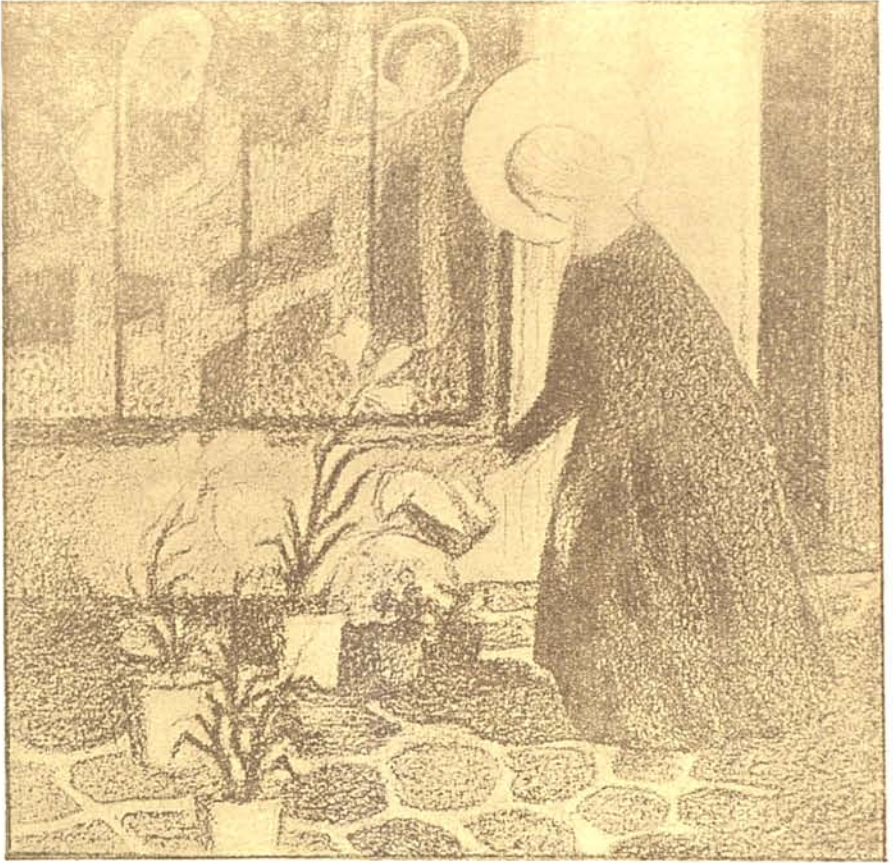
## Quòd humilibus insisten- dum est operibus, cùm deficitur à summis ❖❖❖❖❖

1. **F**ili, non vales semper in feruentiori desiderio virtutum stare, nec in altiori gradu contemplationis consistere : sed necesse habes interdum, ob originalem corruptelam, ad inferiora descendre : & onus corruptibilis vitæ, etiam inuitè, & cum taedio, portare. Quãdiu mortale corpus geris, taediũ senties, & grauamen cordis. Oportet ergo saepè in carne de carnis onere gemere : eo quod non vales spiritualibus studiis & diuinæ contemplationi indeſinenter inhaerere.
2. **T**unc expedit tibi ad humilia & exteriora opera confugere, & in bonis actibus te recreare : aduentum meum & supernam visitationem firma confidentia expectare : exilium tuum, & ariditatem mentis patienter sufferere, donec iterum à me visiteris, & ab omnibus anxietatibus libereris. Nam faciam te laborum obliuisci, & interna quiete perfrui. Expandam coram te prata Scripturarum ; ut, dilatato corde, currere incipias viam mandatorum meorum. Et dices : Non sunt condignae passionis huius temporis, ad futuram gloriam, quae reuelabitur in nobis.













## L'Orient et la Chrétienté.

Des événements se passent et des attitudes se manifestent, desquels on ne peut nier le caractère grave.

*Le Spectateur catholique*, soucieux du devoir de chaque penseur chrétien, sincère et de son temps, désire ne pas les ignorer.

Jamais la diplomatie, veuve de principes, ne s'est montrée plus affolée.

Aussi voudrait-il appeler la réflexion sur ce triple cas de conscience politique :

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE MORALE DE L'ÉTAT ?

dont la solution, lui paraît-il, amènerait à prendre nettement parti.

Le mode le plus convenable à cette fin lui parut de laisser parler quelques penseurs autorisés, dont on écouterait, mieux que la sienne, la voix.

Parmi ceux qui ont charge de quelques lecteurs, d'un club, d'un groupe, ou d'une foule, ils furent choisis de nations et de communions diverses, parce que le problème est européen et plus encore humain, d'opinions prévues non-conformes, puisqu'il s'agit de casuistique.

On pourra écouter les politiciens et les sentimentaux — M. Leroy-Beaulieu pourrait dire les politiques et les mystiques —, réfléchir, et se créer une conviction raisonnable et morale.

LA D.



- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

M. JULIETTE ADAM, Directrice de « La Nouvelle Revue » (PARIS)  
6 Avril

I. Le devoir des nations chrétiennes est de protéger des massacres tout peuple faible, à quelque confession qu'il appartienne, à plus forte raison doivent-elles protéger les petites nationalités de leurs coreligionnaires.

II. La paix à tout prix, entraînant la lâcheté, augmente l'audace des fauteurs de troubles et aboutit fatalement à la guerre.

III. Non. La morale est une pour les individus comme pour les États. La morale chrétienne étant un danger vis-à-vis de la morale turque est par là même forcée de se tenir en état de perpétuelle défense. Le chrétien qui assassine un musulman sait qu'il fait le mal. Le Turc qui massacre un chrétien peut gagner par là le paradis de Mahomet. Il faut donc à tout prix, par instinct de conservation, par moralité nécessaire, refouler le Turc en Asie afin qu'il ne se trouve plus en face de celui qui devient forcément sa victime.

M. MARIUS ANDRÉ, de l'Ambassade de France à Madrid.

La loi morale étant un impératif absolu, affirmer plusieurs morales serait nier la morale. Mais il existe une immoralité d'état nécessaire : ce qu'on appelle la gloire d'un peuple est surtout fait de ses crimes ; toute conquête est un crime, tout peuple en armes est un criminel si ses porte-étendards ne se nomment le Cid, Jeanne d'Arc, Godefroy de Bouillon. Une nation qui voudrait dans ses relations extérieures s'inspirer uniquement des lois du juste serait anéantie par les autres. Pour que la morale dictât la conduite des chefs de peuples, il faudrait qu'elle obtint le consentement universel. En attendant la réalisation de cette utopie, les princes et les ministres seront souvent obligés d'obéir en politique à des maximes dont ils blâmeraient l'application à la vie privée.

23 Mars

Il est illogique de mêler la morale à la question crétoise ; il faudrait, auparavant, au nom du même principe, refaire la carte de toutes les nations des cinq parties du monde et renverser la moitié des statues de nos places publiques... Il y a, certainement, une solidarité entre ces frères selon l'art et la religion : les gréco-latins ; mais nous n'aurions le droit d'invoquer les intérêts de la civilisation que si le règne de la justice intégrale était établie. Le passé pèse sur le présent et force chacun de nous, si les gouvernants le veulent, à prendre sa part de responsabilité des fautes collectives et nécessaires : nous supportons les conséquences des crimes de nos pères et nous les transmettrons alourdis encore à nos fils.

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

Mais nos esprits et nos cœurs peuvent s'exalter au-dessus des nations dont nous sommes. Ce que le collectif national ne peut accomplir, l'individu peut le désirer et en préparer la réalisation. Gladstone au pouvoir aurait agi comme Salisbury ; Gladstone libre convie l'Europe à libérer la Crète.

On dit bien que les grecs d'aujourd'hui sont des dégénérés indignes de notre admiration et de nos efforts. Si cela est vrai, je ne veux pas le savoir. Je ne sais que la magie d'un mot : Athènes qui signifie Beauté, Joie, Liberté. Si l'esclavage et la vieillesse ont meurtri la beauté de notre mère, elle n'en mérite que mieux notre pitié. Et puis, quand on parle d'Hellade, il ne saurait être question de passé ; ce qui est immortel est toujours présent : Platon et Sophocle sont plus près de moi que Meissonnier et Auber — ceux-ci appartenant à un monde inférieur et à une époque inconnue...

La Grèce classique n'existe plus et ne renaîtra pas ? Eh bien ! enthousiasmons-nous pour un mot ; ce mot est le signe d'un idéal, et cela est préférable à l'enthousiasme pour l'injuste conquête d'un morceau de territoire.

Ce n'est pas entre le christianisme et l'Islam que me semble posé le procès actuel, c'est entre la loi et le despotisme, entre la douceur des mœurs et la brutalité sauvage, entre la justice et la force indigne.

M. MAURICE  
BARRÈS  
(PARIS)

13 Mars

L'Europe doit être pour la loi, par la douceur des mœurs et mettre la force au service de la justice.

C'est l'indignité du Turc en tant qu'il maltraite abominablement grecs, arméniens, chrétiens qui nous solidarise contre lui. Ce n'est pas selon moi sa qualité de disciple de Mahomet. Et bien plutôt que l'idée chrétienne, dans le cas particulier, c'est l'idée hellène de la force de la loi opposée au caprice d'un despote qui est ici à affirmer.

Quoi qu'il en soit et pour conclure, nous aboutissons à réclamer la solidarité des nations chrétiennes contre l'Empire Ottoman, non pour le détruire, mais pour le forcer à respecter certains principes de droit qui sont communs à l'humanité entière. Nous sommes en cela animés du même sentiment qui détermine des hommes à courir au secours d'un autre homme qu'on assomme. Et enfin les diplomates sauraient bien faire respecter les vies humaines sur le territoire de l'Empire sans recourir à la guerre, s'ils se le proposaient fermement.

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

M. LÉON BLOY (PARIS) 13 Mars  
I. Assurément et incontestablement. Elles sont solidaires du même crétinisme, du même goujatisme, de la même lâcheté, de la même férocité, de la même avarice, de la même bicyclette et de la même ignominie.

II. La question ainsi posée, est absolument inintelligible. Mais peu importe. Je suis, avant tout, pour la *barbarie* chrétienne.

III. Il n'y en a plus aucune.

M. HENRY CARTON DE WIART, Membre de la Chambre des Représentants (BRUXELLES) 6 Avril  
I. Il faut croire que oui, puisque nous les voyons intervenir avec une unanimité touchante pour écraser dans le sang les velléités d'émancipation de la Crète.

Jadis, cette solidarité était autrement comprise. Elle s'appelaient d'un beau nom : « la Chrétienté », et ce n'est pas au profit du grand Turc qu'elle se fût affirmée. Mais nous avons changé le cœur de place ! Ce n'est plus au cri de « Dieu le veut ! » que l'Occident se croise. Le cri de « Rothschild le veut » est bien plus entraînant ! C'est pourquoi les puissances, inattentives à l'égorgeement de trois cent mille chrétiens d'Arménie, lancent leurs flottes à travers la mer Egée pour épargner au grand malade un coup qui eût pu lui être si utilement mortel !

Vous me répondez que les diplomates ne sont pas les nations... Hélas ! c'est toute notre excuse. Si les chancelleries se déshonorent, les peuples chrétiens gardent un furtif reflet des chevaleries d'antan. Et, d'une sympathie et d'une foi ardentes, ils suivent malgré tout cette petite flottille grecque, passant fièrement entre les grands Léviathans des puissances, — tel Aymerillot entre les vieux barons fourbus et dégénérés.

II. D'abord, qu'entendez-vous par le maintien de la paix à tout prix ? Souvaroff maintenait aussi la paix à tout prix à Varsovie ! Blocus pour blocus, il ne me paraît pas plus pacifique de bloquer le Pirée que de bloquer la Corne d'or. Et les intérêts de la civilisation chrétienne se fussent mieux accommodés, je pense, d'un appui effectif donné aux Crétois que d'une action meurtrière qui compromet aussi bien la paix que l'honneur. La paix comme la guerre n'est qu'un moyen.

III. Fi ! Monsieur, le vilain soupçon. Ne connaissez-vous donc pas la devise dont se targuent les hommes d'État anglais : « L'honnêteté est encore (*sic*) (1) la meilleure des politiques ! »

(1) Parenthèse du répondant.

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

Des gens sceptiques assurent cependant que l'Angleterre ne proclame si haut cette maxime qu'afin de pouvoir facilement s'en écarter. Les mêmes sceptiques assurent que la morale de l'État n'est pas plus la morale de l'individu que la raison d'État n'est la raison courante. Ils estiment qu'en matière de politique internationale les vertus de l'individu : la générosité, la patience, la reconnaissance, la modestie, sont des bagages encombrants.

Ils prétendent que la bonne foi elle-même serait en pareille matière la naïveté d'hommes qui prétendraient lutter tout nus contre des adversaires cuirassés et armés de pied en cap.

Mais je ne suis pas un sceptique, et vous non plus assurément.

Le problème que vous soulevez est à l'heure présente d'une gravité douloureuse, et c'est une grande tristesse qu'il nous faille toujours, pour qu'elle ne soit point périmée par l'oubli, en rappeler la solution chrétienne et humaine.

M. L'ABBÉ V.  
CHARBONNEL  
(PARIS)

13 Mars

I. De l'aveu de tous, le christianisme est au moins, parmi les nations, un noble héritage de traditions morales et sociales. Il est une empreinte de race. Il est une civilisation, et la seule force de salut qui maintenant demeure, si même nous devons espérer pour des jours à venir la découverte de quelque nouvel idéal. Défendre donc le christianisme, ce n'est point affermir la domination de telle Église ou de telle doctrine religieuse, mais protéger des humanités dont l'âme fut pétrie des mêmes sentiments suscités par un même prophète. En cette haute conception, oui, il y a une solidarité entre tous les peuples chrétiens. Et tous les peuples chrétiens ont le devoir de s'unir contre un réveil de fanatisme, qui, mené par une volonté politique, mais exaspéré par les haines religieuses, menace d'exterminer la race chrétienne d'Orient.

II. Le souci, qui a aussi sa générosité, de maintenir à tout prix la paix européenne, rend-il impossible l'accomplissement de ce devoir ? Il serait pénible de le croire. Pour sauver trois cent mille hommes en Asie, nous dit-on, faire tuer plus d'un million d'hommes en Europe ! Mais, en vérité, quelle nation se risquerait de prendre sur elle l'odieuse responsabilité d'une déclaration de guerre, si telle autre nation, parfaitement désintéressée, — et la France serait encore, comme elle fut jadis, dans ce cas — intervenait en Orient dans l'unique but de

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PRIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

réprimer d'atroces et ignobles massacres ? L'intervention deviendrait-elle, en effet, un danger de guerre, nous n'en aurions pas moins à proclamer, dans ce lourd conflit des devoirs, le devoir suprême. Que les gouvernements fassent ce qu'ils peuvent, mais que la conscience des peuples élève ses légitimes réclamations.

III. Car il n'y a pas deux morales, celle des individus et celle d'un ensemble d'hommes organisé en État. A le prétendre, pourtant, combien l'on semble venir de loin et évoquer des âges très étrangers à l'idée bismarckienne de la force et de l'intérêt primant le droit, les âges de l'inutile chevalerie ! Tout se règle désormais par calculs d'affaires et par diplomatie. Seuls, quelques idéalistes ou quelques généreux de la littérature, de la pensée, de l'action sociale, osent encore crier qu'il est, malgré tout, des notions supérieures de moralité humaine. Nous pourrions désespérer de l'avenir si ceux-là n'étaient précisément les maîtres de l'opinion et donc, peu à peu, les éducateurs de la démocratie. Par ceux-là, par vous et vos amis du *Spectateur*, demain sera meilleur que nos tristes jours : voilà, parce que j'en ai besoin, ma foi, et voilà ma prière.

—

M. G. Clémenceau nous répond en son journal *La Justice*. D'un long article : « l'Europe en Orient », nous coupons ces lignes :

M. GEORGES  
 CLEMENCEAU m'écrit, à propos des affaires d'Orient, pour me poser cette  
 (PARIS) question : *Les nations chrétiennes sont-elles solidaires les unes des autres ?* Demandez au pape, Monsieur, c'est à lui de vous répondre. Il vous expliquera sans doute que les chrétiens, au nom d'une religion de douceur, s'entre-tuent depuis près de quinze cents ans et plus pour des intérêts temporels, et que la nouveauté de ce temps c'est d'unir, contre le Christ, le Turc et le chrétien dans une tartuferie sanglante.

Nous, nous invoquons l'humanité, et nous crions dans le désert, il est vrai. Mais la voix qui n'émeut pas les hommes du présent, un jour éveillera « ceux qui dorment au fond de l'avenir ». Et quand la solidarité chrétienne sera définitivement noyée dans le sang, surgira, jeune et belle, de tous ces carnages affreux, la solidarité humaine, méconnue de toutes les Églises, la charité du genre humain qui fleurira sur le monde....

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

I. Que veut dire ici « solidaires »? Telles nations chrétiennes répondent-elles des faits des autres? — Évidemment non! Les petits États ne pourraient répondre des folies des grands États. L'Amérique démocratique ne pourrait répondre de l'Europe militariste.

M. ÉDOUARD,  
COREMANS  
Membre de  
la Chambre des  
Représentants  
(ANVERS)

Le mot « solidaires » veut-il dire ici que les nations « chrétiennes » ont les mêmes intérêts? — Évidemment, si la civilisation « chrétienne » était le guide des nations chrétiennes, la réponse serait affirmative. Mais tant s'en faut que les nations « chrétiennes » se laissent conduire par la doctrine du Christ, qu'il n'en est pas une en Europe qui ne foule aux pieds le précepte évangélique : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit*. Partout en Europe la force prime le droit : les faibles ne sont pas solidaires des crimes des forts.

24 Mars

II. La guerre est toujours la pire des solutions, le remède est pire que le mal. La civilisation chrétienne a intérêt à soustraire les chrétiens d'Arménie au despotisme turc, et elle a intérêt aussi à ne pas faire de la Grèce un futur empire d'Orient, militariste et conquérant.

III. Mirabeau disait : « *La petite morale tue la grande* ». Rien de plus faux. C'est la « grande » qui tue la « petite ». La « petite » c'est celle de l'Évangile et de la vraie civilisation.

« Tu ne voleras point ». Si les grands respectaient ce précepte du décalogue, c'en serait fait du militarisme et des conquêtes guerrières. Il n'y a qu'une morale : celle du décalogue.

—

I. Ni parmi les chrétiens pris individuellement, ni parmi ce qu'on est convenu d'appeler les nations chrétiennes, je ne constate cette solidarité que l'on pourrait s'attendre à trouver, n'était le fait que les diverses sectes chrétiennes sont déchirées par des dissensions.

WALTER  
CRANE  
(LONDRES)

25 Mars

Il ne semble pas non plus qu'il existe quelque chose qui corresponde à ce qu'on pourrait appeler des principes chrétiens, dans la politique internationale. C'est comme pour les individus : la foi est une chose, la vie en est une toute autre.

II. Les intérêts de la civilisation sont certainement mis en péril par la guerre, qui d'ordinaire recule d'une façon incalculable le progrès de la pensée et de la vie, mais il peut se présenter des circonstances, comme dans le cas d'invasion, ou

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVRNT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

pour résister à la tyrannie et à l'oppression, où la guerre est inévitable.

III. La morale individuelle et la morale collective des États ne diffèrent pas de *genre* mais beaucoup en *degré*, et les questions plus amples de la morale des États sont souvent tellement compliquées par les intérêts opposés de populations mêlées, qu'elles rendent beaucoup plus difficile d'agir comme il le faut, avec justice et prévoyance.

La morale chrétienne, mettons que ce soit un code précis de conduite, semble être en conflit direct avec le principe de concurrence commerciale et d'intérêt privé, qui est apparemment à l'heure actuelle le grand ressort de l'action dans le monde moderne.

Le *financier* est maintenant le réel arbitre de la guerre et les principes chrétiens n'ont que peu d'influence sur la question considérée au point de vue général.

Récompense, honneur suivent tôt ou tard la mauvaise action pour les nations comme chez les individus.

La dette de l'humanité au lien social — quel que soit le nom que nous lui donnions — doit finir par être payée.

(Original en Anglais).

—

M. LE PROFESSEUR Je m'en voudrais de ne pas vous envoyer un témoignage  
HECTOR DENIS, de sympathie pour une grande cause.

Membre de Vos trois questions se résolvent dans la dernière. Il n'y a  
la Chambre des qu'une morale sociale et sa plus haute expression est dans  
Représentants la solidarité humaine. Mais l'organe propre à en assurer le  
(BRUXELLES) triomphe fait encore défaut. Les nations de l'occident de-  
27 Mars vraient être cet organe, et la seule solution à poursuivre  
devrait être dans l'autonomie et la confédération des états et  
provinces des Balkans. L'ère des fédérations devrait s'ouvrir,  
sous le protectorat des nations les plus avancées, dans l'Orient  
européen, mais les puissances obéissent à leurs intérêts, à  
leurs égoïsmes collectifs plus hélas! qu'à la solidarité  
humaine. C'est à l'opinion publique à s'élever au dessus des  
puissances et à devenir la véritable autorité morale. Elevez  
la, Monsieur, fortifiez la, cette opinion, expression de la  
conscience collective. Tous les hommes de bonne volonté  
confondront leurs efforts, qu'ils se réclament comme vous de  
l'Église, ou comme moi de l'Humanité.

—

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

I. Toute doctrine professée en commun impose la solidarité à ceux qui la professent ; et cette solidarité s'impose avec plus de force lorsqu'il s'agit d'une doctrine substantielle qui est la base et la raison de la vie en Europe.

M. J. FELIU  
Y CODINA,  
Dramaturge  
(MADRID)

II. Les principes de la civilisation ne doivent être sacrifiés à rien ; à plus forte raison ils ne doivent point l'être au désir de la paix à tout prix et au bénéfice de l'empire ottoman, honte de l'Europe, et pour la vile aspiration financière de sauver le coupon.

23 Mars

III. Il n'y a, il ne peut y avoir qu'une morale — l'individu et l'État sont honnêtes et cessent de l'être selon les préceptes d'une seule loi.

—  
(Original en Espagnol.)

I. Évidemment oui. A un titre purement naturel le dogme de la fraternité humaine universellement accepté fait toutes les nations fraternellement solidaires. A plus forte raison doivent-elles faire preuve de solidarité les nations qui en outre de la naturelle fraternité humaine sont unies par les liens surnaturels de la fraternité chrétienne.

M. GEORGE  
FONSEGRIVE,  
Directeur de  
« la Quinzaine »  
(PARIS)

Ceci est la thèse.

15 Mars

Mais en hypothèse et en fait y a-t-il encore des nations chrétiennes ?...

Il peut arriver qu'une nation chrétienne en attaque une autre. Dans ce cas, il est clair que la solidarité est rompue.

Il peut encore arriver qu'une nation, dite chrétienne, soit en lutte avec une nation infidèle. Dans ce cas, faut-il, au nom de la solidarité, toujours et partout prendre parti pour la nation chrétienne ?

Je réponds que cela dépend des cas. Il se pourrait faire que ce fût la nation infidèle qui, dans le cas spécial d'une guerre, fût plus près du christianisme que la nation chrétienne, si, par exemple, la nation chrétienne avait commis contre la nation infidèle une injuste agression. Le vrai christianisme consisterait, à mon sens, à se solidariser avec le faible injustement attaqué contre l'agresseur injuste. C'est l'Évangile et c'est la chevalerie.

Que si c'est la nation chrétienne qui est attaquée injustement par l'infidèle, alors il n'y a plus le moindre doute. Sus au Turc et tapons dessus !

Mais, ainsi qu'il est aisé de le voir, on ne peut donner une réponse simple par oui ou par non à la question proposée. C'est du fait en question que dépend la solution.



- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

II. La question ainsi posée sous sa forme générale ne comporte non plus qu'une solution : Il ne faut pas pour s'assurer la vie ou même simplement la tranquillité de la vie perdre les raisons de vivre.

Quiconque veut « la paix à tout prix » est par là même résolu aux dernières lâchetés et cela ne se peut souffrir.

Reste à savoir maintenant si ce qu'on appelle « la paix à tout prix » ne serait pas seulement le très vif désir de la paix, qu'on juge préférable, contre des impatients et des imprudents, à une guerre qui pourrait faire courir les plus grands risques à cette « civilisation » qu'on voudrait sauvegarder. Quant un parti veut la guerre, il accuse toujours celui qui veut la paix de la vouloir « à tout prix. »

Toujours donc la question des distinctions, des précisions des espèces et des cas s'impose.

Il faudrait aussi définir ce qu'on entend par les « intérêts de la civilisation chrétienne. »

Est-ce que ces « intérêts » exigent que la Crète appartienne aux Grecs, par exemple, que les Grecs occupent Constantinople, que la France, n'ait plus alors aucune raison de revendiquer le protectorat catholique en Orient et que nos coreligionnaires deviennent dépendants du roi schismatique George I<sup>er</sup> ? Ou bien les « intérêts de la civilisation chrétienne » exigent-ils que les fonds Turcs baissent jusqu'à zéro, tandis que montent les fonds Grecs, ou *vice-versa*, car l'un est tout aussi intéressant que l'autre.

III. Ici j'avoue que je suis fort embarrassé. La question n'est simple qu'en apparence. Je la crois insoluble parce qu'elle est mal posée, à mon avis du moins. C'est à peu près comme si l'on demandait si la vertu est un gaz, ou si un pommier doit être un honnête homme ?

Car l'État est un être fort différent de l'individu, pour le moins autant que l'homme est différent du pommier. L'État est obligé comme l'homme individuel à se mettre d'accord avec les lois universelles du juste et du vrai et ainsi il n'y a qu'une morale, mais l'État n'étant pas un individu a aussi des lois, des conditions d'existence spéciales, auxquelles il doit se soumettre et qui sont différentes de celles que l'individu doit observer.

En voulez-vous un exemple ? — Un homme doit observer le contrat qu'il a souscrit. Il n'a jamais le droit de se refuser à l'exécuter si onéreux qu'il puisse être.

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

En est-il de même de l'État ?... L'État promet, par exemple, de ne jamais imposer ou de ne jamais convertir la rente. S'ensuit-il qu'après deux ou trois générations, si le taux qu'il paye est tout à fait disproportionné avec le taux général de l'argent, il n'ait pas le droit de revenir sur sa promesse d'antan ? — Il irait, en gardant perpétuellement sa parole, contre son but même qui est le bien commun et non pas seulement le bien des rentiers.

Voilà ce que je puis vous dire, mon cher confrère, tout au courant de la plume sur ces sujets si graves, si délicats et qui ne sauraient comporter de solutions toutes simples et toutes unies que pour ceux qui n'y ont jamais réfléchi.

I. Oui, s'il y avait encore des nations chrétiennes...

Mais il n'y en a plus que de nom.

Sans cela, verrions-nous toutes les nations chrétiennes, catholiques, protestantes, schismatiques, se coaliser contre la plus petite mais non pas, certes, la moins vaillante ni la moins sympathique — la Grèce ?

L'Europe chrétienne donne à l'histoire un spectacle scandaleux et je voudrais que Lord Byron ressuscitât pour crier, en cris immortels, l'indignation de l'humanité !

Le mahométisme (je vous l'ai dit à la Madeleine, cet hiver) est irréconciliable avec le christianisme : son monothéisme anti-trinitaire, sa polygamie odieuse, son goût forcené pour le sabre, en font l'antagonisme vivant des nations chrétiennes.

Et ce sont les nations chrétiennes qui le protègent... contre la Grèce, saintement insurgée et l'Arménie inondée de sang !...

Vous voyez bien qu'il n'y a plus de nations chrétiennes. Nous n'avons plus que la solidarité du paganisme égoïste, des intérêts bas et changeants : mais la solidarité de l'Évangile ?...

Ah ! Renan doit s'applaudir, dans la tombe, d'avoir si bien déchristianisé la France !...

II. Jamais, en thèse absolue. — Quelquefois, en thèse relative.

Autrement dit : si l'on était certain que les intérêts de la civilisation chrétienne ne subiront pas un rejet formidable, en se heurtant au fanatisme musulman, il ne faudrait pas hésiter à briser le mahométisme, dès que lui-même assassine, dévaste, incendie à plaisir, dans les pays chrétiens soumis à son écœurante domination.

M. l'ABBÉ  
G. FRÉMONT  
(POITIERS)

16 Mars

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

Mais comme, à l'heure actuelle, l'Europe chrétienne est divisée et que néanmoins son concours unanime serait indispensable pour ramener à l'ordre le mahométisme affaibli, quoique toujours orgueilleux, on peut, sans forfaire à l'honneur chrétien, demander un sursis.

Mais ce sursis doit être viril, éclairé, intrépide. Il faut apprendre au Sultan que les massacres ne sont plus permis et que l'Orient, d'où nous est venue la lumière chrétienne, doit à son tour la recevoir et l'accueillir, sous peine d'être condamné à la subir glorieusement, au nom du christianisme saintement coalisé et en dépit du mahométisme et du fanatisme, sanguinairement unis.

III. Non, il n'y en a qu'une. Mais la morale de l'intérêt et... de la peur... remplace aujourd'hui toutes les autres.

Or, la morale de l'intérêt, nous savons où elle conduit ! — Panamisme et Arton, d'une part. — Guillaume II et blocus de la Crète, de l'autre.

—

M. REMY  
DE GOURMONT  
(PARIS)  
13 Mars.

I. Je ne vois pas bien en quoi telles nations, France, Italie, etc., jugées d'après leurs représentants élus, sont plus chrétiennes que la Turquie ou la Chine. Le monde entier n'est qu'une nébuleuse d'intérêts matériels ou de vanité. Y a-t-il jamais eu de solidarité chrétienne ? L'histoire de l'Europe répond. En théorie, on peut désirer ; en rêve, on peut rêver.

II. A tout prix, c'est trop. Mais la paix est la condition même de toute civilisation, surtout chrétienne.

III. Un État est une force ou un concert de forces. Un État ne se réalise que dans et par la force. Voit-on un État charitable, un État résigné, un État qui se dépouille pour autrui, un État qui accepte une défaite comme une pénitence ? L'idée d'État est incompatible avec l'idée de morale, qui est l'idée de charité.

—

M. JEAN  
GRAVE,  
Rédacteur en chef  
des « Temps  
Nouveaux »  
(PARIS)  
14 Mars

I. « Nations chrétiennes » ne signifie absolument rien pour moi ; à l'heure actuelle, il n'y a, sur toute la terre, que deux classes d'hommes : les exploités et les exploités, les oppresseurs et les opprimés. Et si les opprimés ne sont pas solidaires entre eux, à quelque coin de la terre qu'ils appartiennent, cela tient à leur ignorance ; leur intérêt bien entendu le leur conseille.

II. Je crois qu'aucune considération politique ne doit arrêter

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

les opprimés dans leurs réclamations. Ceux qui souffrent d'une exploitation quelconque ont toujours le droit de se révolter, il n'y a pas de paix là où il y a oppression constante d'une classe par l'autre.

III. Oui, de par le fait de l'organisation antagonique de nos sociétés, il existe deux morales : la morale de l'exploité et la morale de l'exploiteur, celle du gouvernant, et celle du gouverné. Les anarchistes voulant la disparition de l'État et l'émancipation complète de l'individu travaillent ainsi à l'individualisation de la morale.

Je crains que les considérations idéales sur la solidarité des nations chrétiennes n'aient rien à faire dans la question d'Orient telle qu'elle se présente actuellement.

M. le Professeur  
MAURICE  
HAURIU  
(TOULOUSE)

D'abord, je ne crois pas qu'il y ait lieu de se placer au point de vue religieux. La solidarité des nations chrétiennes, en tant qu'elle proviendrait uniquement de la religion, doit être mise de côté à propos de complications qui peuvent entraîner des guerres. La chrétienté, envisagée comme royaume de Dieu, n'est pas directement intéressée par les événements politiques, fussent-ils internationaux. Les croisades, les événements d'Orient d'autrefois, ont été surtout des expéditions politiques et d'ailleurs le royaume de Jérusalem qu'elles avaient fondé par l'épée a péri par l'épée.

21 Mars

C'est donc au point de vue politique, au point de vue des intérêts de la civilisation des peuples chrétiens qu'il convient de se placer et je crois que tel est votre sentiment. Mais ne comptez pas que les événements actuels puissent déterminer une action commune même avec le secours des plus idéales considérations. Sans doute, les nations chrétiennes sont solidaires car elles sont membres de la même humanité civilisée ; mais cette solidarité ne saurait les déterminer à agir que si elle est vivement sentie et elle ne serait sentie ainsi que si les intérêts vitaux de la civilisation commune étaient sérieusement menacés par les progrès de l'Islam. C'était la situation d'autrefois et c'est pourquoi, à diverses reprises, l'union s'est faite. Ce n'est plus du tout celle d'aujourd'hui. L'Islam n'est pas une menace pour la civilisation européenne ; il massacre des chrétiens, mais dans ses possessions et sans aucun danger d'invasion. On s'attendrira, mais on n'agira pas. L'union peut d'autant moins se faire que l'Islam est en pleine décomposition, que loin d'avoir à se défendre contre lui on songe à

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

partager ses dépouilles et que la perspective de ce partage est plutôt faite pour diviser.

En somme, il n'y a plus d'intérêts de la civilisation chrétienne en face de l'Islam ; il y a des intérêts rivaux des puissances : si la guerre éclatait, ce ne serait pas contre la Turquie, ce serait entre nations chrétiennes.

M. P. H. HUGEN- I. Que les nations chrétiennes sont responsables les unes  
HOLTZ JR., vis à vis des autres et solidaires entre elles, cela me semble  
Pasteur de l'Église placé au dessus de toute discussion.

libre

(AMSTERDAM)

25 Mars

A elles aussi s'applique l'admirable parole de Paul : « Tous les membres souffrent, dès qu'un membre souffre. » Et voilà pourquoi les nations chrétiennes ne peuvent considérer avec indifférence les souffrances des chrétiens de Crète, mais devraient toutes applaudir et aider à la tentative faite par la Grèce de les secourir.

II. Aussi les intérêts de la civilisation chrétienne ne peuvent-ils être sacrifiés à un soi-disant souci de maintenir la paix à tout prix, beaucoup moins encore à cette basse jalousie des puissances, qui les fait, mûes par une politique de misérable chauvinisme, convoiter uniquement des solutions intéressées et pourchasser des avantages personnels.

III. Certes, une seule et même morale a cours pour l'individu et pour l'État. A l'un comme à l'autre s'adresse la loi du dévouement désintéressé et toute politique qui la récuse vient du Siècle. A l'opposite de la tendance croissante à décider des conflits politiques par l'arbitrage international, à l'opposite de la fraternisation des religions — puisse le prochain congrès des religions de 1900 la sceller ! — la politique étroite des puissances laisse une impression de mesquin égoïsme qui ne peut être assez sévèrement jugé.

(Original en Néerlandais.)

COMTE I. Mais certainement, les nations chrétiennes devraient être  
d'HUGUES, solidaires les unes des autres !

Membre de Cependant, permettez-moi de vous dire qu'un chef d'État  
la Chambre des ne voit pas toujours les choses au même point de vue qu'un  
députés député de l'opposition. Et je n'ai guère qualité, moi surtout

(PARIS)

20 Mars

qui ai voté contre le gouvernement dans les discussions sur l'Arménie et la Crète, pour répondre à vos questions.

III. François I<sup>er</sup>, qui faisait le jeu du sultan Soliman contre Charles Quint, devait avoir une morale d'État différente de ce que vous appelez en matière politique « la morale de l'individu ».

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

*Le Spectateur catholique* donne un bel exemple en prenant place, avec son entrain de vaillant et de jeune, dans le mouvement d'opinion qui soulève aujourd'hui tant de consciences contre les forfaits de la Turquie.

ABBÉ FÉLIX  
KLEIN,  
Professeur  
à l'Institut catho-  
lique de Paris  
(PARIS)

C'est donc avec empressement que je viens m'associer à vous. Me permettez-vous cependant, tout en restant dans l'esprit de vos questions, de n'en pas suivre les termes mêmes ?

23 Mars

Il ne s'agit pas de savoir seulement « si les nations chrétiennes sont solidaires les unes des autres » et « si les intérêts de la civilisation chrétienne peuvent être sacrifiés au souci de maintenir la paix à tout prix. » La question me semble plus vaste et plus haute encore ; notre générosité doit être plus large. C'est tout le genre humain qui devient solidaire, je dis plus, responsable, quand des attentats comme ceux qu'enfin l'on connaît se commettent où que ce soit, contre des hommes quels qu'ils soient. Le jour où un prince baptisé ferait à des Musulmans ce que le sultan fait à des chrétiens, tous les peuples du monde auraient le droit de lui courir sus ; dans la mesure de leur puissance, ils en auraient le devoir.

Et certes, parvenue en Europe et en Amérique au degré de christianisme et de civilisation où déjà elle se trouve, l'humanité occidentale aurait fait bonne justice de tant de crimes, si elle n'avait été de force maintenue dans l'ignorance d'abord, dans la peur ensuite, par des gouvernements qui retardent de plusieurs siècles sur le progrès général des peuples.

Dans ce qu'on appelle civilisés il reste des races non émancipées, les Slaves, et des peuples encore trop peu libres, les Germains. Ce sont les gouvernements de la Russie, de l'Allemagne et de l'Autriche qui sont les vrais complices du sultan assassin. La France et l'Italie sont assez éclairées pour comprendre leur devoir ; liées à de plus forts qu'elles, elles agissent, à regret mais lâchement, contre leur conscience. L'Angleterre, à la fois éclairée et libre, n'a pas osé faire son devoir toute seule ; elle a cru, par lâcheté aussi, devoir suivre les autres. Enfin pour comble de malheur, dans les ententes diplomatiques, il n'y a pas encore place (et c'est ce qu'on oublie trop) pour toutes ces nations vraiment progressistes qui sont les États-Unis, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Norvège.

De toutes ces infamies, de tous ces crimes, de tant de sang versé, le poids effroyable retombe donc, en définitive, sur l'absolutisme inintelligent de gouvernements que le progrès

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

chrétien n'a fait qu'effleurer. En supportant les massacres d'Arménie, en empêchant à coups de canon les Crétois de disposer de leur sort — et tout cela sous prétexte qu'une diplomatie cruellement puérile les attelle à la tâche, impossible et absurde, de maintenir intact le pire foyer de crimes qui subsiste dans le monde — les vieux gouvernements de l'Europe, celui de la Russie en tête, viennent de se condamner à jamais eux-mêmes devant la conscience indignée des peuples. Cette leçon, la plus sanglante peut-être de l'histoire humaine, il faudra qu'elle porte ses fruits.

M. le professeur GODEFROID KURTH (LIÈGE)  
22 Mars.

Les trois questions que vous voulez bien me poser présentent incontestablement un vif intérêt, mais pour y répondre en connaissance de cause je voudrais qu'elles fussent un peu plus nettes et plus précises. Il est évident que les nations chrétiennes sont solidaires entre elles, que les intérêts supérieurs de la civilisation ne peuvent pas être subordonnés au désir de maintenir la paix à tout prix, et qu'il n'y a pas une autre morale pour les États que pour les individus. Il me semble difficile qu'en ces trois points il puisse y avoir la moindre divergence entre chrétiens. Il en serait autrement si, comme cela me paraît probable, vous vouliez faire l'application d'un de ces axiomes aux circonstances politiques actuelles. Dans ce cas, la réponse ne serait plus si simple, et elle nécessiterait des développements que je ne serais pas, pour le moment, en mesure de bien donner. Je vous prie donc, Monsieur, de bien vouloir vous contenter des déclarations très générales auxquelles je dois me borner.

M. PAUL LEROLLE, Conseiller municipal (PARIS)  
18 Mars.

I. Les nations chrétiennes peuvent avoir des intérêts différents, et par conséquent ne peuvent toujours se considérer comme solidaires. Mais cette solidarité doit être proclamée toutes les fois qu'il s'agit des principes éternels de la justice et des intérêts supérieurs de l'humanité.

C'est en ce sens évidemment que le pape Pie IV, au nom de l'Église catholique, a condamné le principe de non-intervention, comme règle absolue de la conduite des nations. A certains jours le laisser-faire est la complicité avec la Barbarie.

Mais y a-t-il encore une Chrétienté ? La foi religieuse faisait l'âme commune des peuples chrétiens. La décadence de l'idée

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVRNT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

religieuse engendrant le scepticisme et le matérialisme pratique, abaisse tout idéal, et trop souvent ne laisse plus en présence que des intérêts jaloux parfois inavouables. Que devient alors la solidarité des nations chrétiennes ? on s'en aperçoit aujourd'hui.

II. La paix est le grand dieu auquel les nations légitimement aspirent, et il n'est pas étonnant qu'elle soit l'universelle préoccupation en un temps où tout père voit tous ses fils soldats.

Mais le désir de la paix ne doit pas être immodéré à ce point d'en oublier les droits de la civilisation chrétienne.

Cet oubli constitue de la part des peuples un manquement grave à leurs devoirs, et aussi une méconnaissance certaine de leurs véritables intérêts.

La paix n'est durable que lorsqu'elle est honorable. Lui sacrifier toujours tout autre intérêt, c'est la compromettre en même temps que c'est avilir l'âme d'un peuple. Une nation qui proclame qu'à aucun prix, elle ne fera la guerre est une nation qui se suicide : elle est mûre pour la servitude. Cette guerre si redoutée lui sera imposée quand même par quelque violation de ses droits qu'elle ne pourra pas subir, et qu'elle aura encouragée en sacrifiant à cette paix qui lui échappera la défense des principes supérieurs de la civilisation.

III. Les nations ayant à sauvegarder des intérêts que n'ont pas les individus, il peut sembler parfois qu'elles ont droit d'invoquer une morale différente de la morale qui régit les actes de la conscience individuelle. Ce n'est qu'une apparence. L'injustice, le mépris du droit ne sont pas plus permis aux peuples qu'ils ne le sont à chaque homme, et ce n'est jamais expressément que la loi morale universelle est transgressée par une nation.

Si l'histoire nous montre trop souvent l'iniquité triomphante elle nous fait voir aussi le châtement certain, quoique parfois longtemps différé, des injustices commises.

Notre siècle est plein de ces enseignements, et en est-il un plus éloquent que l'étrange malaise dans lequel l'Europe se débat honteusement ?



- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

M. GEORGES Les trois questions que vous me posez me paraissent ne  
LORAND, pas comporter deux réponses.

Membre de I. Oui, les nations civilisées sont solidaires les unes des  
la Chambre des autres, et toute violation du droit sur un point quelconque du  
représentants globe est une menace pour le respect du droit sur tous les  
(BRUXELLES) autres points; tout recul vers la barbarie est une menace pour  
25 Mars la civilisation des autres pays et on ne pourrait même pas  
rêver la possibilité d'un retour aussi complet vers la barbarie,  
que les massacres systématiques perpétrés en Turquie pour  
résoudre la question arménienne en supprimant les Arméniens  
— et l'on ne pourrait rêver pour la civilisation européenne  
une honte et un danger plus grands que de voir les grandes  
puissances se rendre complices par inaction de ces horreurs,  
et complices actives de leur extension aux populations hellé-  
niques de la Crète.

II. Il n'y a pas d'intérêt plus grand que celui de la paix  
générale, mais est-ce la paix qui règne en Turquie? C'est la  
guerre avec toutes ses horreurs, et j'estime quant à moi que  
la tolérance criminelle des puissances vis-à-vis de ces assas-  
sinats en masse serait un danger plus grand pour la paix  
que ne le serait une intervention active en faveur des opprimés  
et la substitution au despotisme anachronique de la Porte  
ottomane d'un régime de liberté, d'autonomie, de neutralité,  
basé sur le droit des populations chrétiennes et mahométanes  
de l'empire turc de disposer d'elles-mêmes et le devoir de  
l'Europe de fédérer, de neutraliser et de protéger les États  
des Balkans et ceux qu'il y aurait lieu de créer en Asie  
mineure. Fédération des États autonomes des Balkans (Grèce,  
Bulgarie, Serbie), droit des populations de Macédoine, de  
Thrace, d'Albanie, de Thessalie et d'Épire de se rattacher à  
l'un ou à l'autre de ces États ou d'en constituer de nouveaux  
autonomes des Hellènes et des Arméniens d'Asie, régime  
civilisé pour les populations turques elles-mêmes qui ne sont  
pas les moindres victimes de la corruption, de l'incapacité et  
de l'arbitraire du pacha et du sultan, telle me paraît être la  
solution qui respecterait tous les droits et tous les intérêts en  
cause et la solution qui sauvegarderait infiniment mieux la  
paix générale que l'intégrité de l'empire Ottoman.

III. Il n'y a qu'une morale, indéfiniment progressive en son  
évolution, mais il est certain qu'en général les États et ceux  
qui les gouvernent semblent en retard sur le degré de déve-  
loppement atteint par cette morale chez les différents peuples.

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

Mais si peu développé que ce sentiment moral semble être actuellement chez les gouvernants des États monarchiques qui se font les protecteurs et les complices du Sultan, il est certain que le sens moral du public occidental exige que les gouvernements des pays libres ne s'associent pas à un crime comme celui qui est en train de se perpétrer contre les populations chrétiennes d'Orient et interviennent au contraire pour imposer des solutions conformes à la justice, telles que celles que je viens d'essayer d'esquisser ci-dessus, à titre de simple indication, car il y aurait vingt solutions possibles dans ce sens. Il n'en est qu'une qui répugne absolument à notre sens moral de civilisé, c'est celle de l'intégrité de l'empire Ottoman et de l'emploi contre les opprimés des formidables moyens de compression que la civilisation met à la disposition des grandes puissances.

I. Quand il y avait une Chrétienté, la première question ne pouvait comporter que l'affirmative. A défaut, on approuverait des nations chrétiennes se solidarisant contre le fanatisme et la barbarie de Sem, Cham, Gog et Magog : Mais où sont les nations chrétiennes ?

Dr FORTUNÉ  
MAZEL  
(NIMES)  
31 Mars.

II. Sans doute les intérêts de la civilisation chrétienne surpassent le désir de conserver la paix à tout prix. Mais une guerre fratricide, au jour des dépouilles, terminée par l'écrasement d'une partie des nations dites chrétiennes, servirait-elle les intérêts de la civilisation chrétienne ? La suppression des castes guerrières par la Nation armée assombrit encore la solution.

III. Qui dit morale dit liberté. La liberté de l'individu est acceptable ; celle des nations, inadmissible. Une nation est autrement près de Dieu qu'un individu : qu'elle se réclame de Dieu ou le répudie, elle n'est qu'une pièce dont Dieu joue en vue de son triomphe définitif.

Autre chose : Une nation est une foule, donc acéphale et sans morale. Seuls les chefs de peuple vraiment libres d'orienter leurs destinées (les monarques absolus) peuvent avoir une morale. Conçoit-on qu'elle puisse avoir une autre base que le Décalogue et différer de la morale de l'Individu.

Mais ces chefs eux-mêmes nous apparaissent souvent comme des êtres providentiels, fléaux ou sauveurs, qui déconcertent toute notion morale. Il faudrait pour les comprendre voir

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

l'Histoire par dessus, tandis que nous ne la voyons que par dessous.

(Vous me voyez donc assez pessimiste quant à la situation actuelle. Il n'est pas moins ignoble de voir le Turc soutenu par la Chrétienté : cela ne suffit-il pas à montrer que la Chrétienté n'existe plus. Il serait cependant dommage d'arroser de sang chrétien ou du moins baptisé l'Europe Orientale dût-on acheter ainsi l'expulsion de quelques cent mille circoncis.)

M. HENRI  
MAZEL  
(PARIS)  
20 Mars.

La Bulgarie ne vaut pas les os d'un seul grenadier poméranien. Soit ! A plus forte raison alors l'Arménie et la Crète. Mais n'était-il pas possible de sauver ces pays sans exposer ces précieux os ? On hésite à répondre à ces questions là quand on ne joue pas le moindre rôle dans le fameux concert ; pourtant le public qui paie de sa bourse et quelquefois de sa peau a bien le droit de juger la pièce.

Or, il est certain que l'Europe pouvait, en levant le doigt, empêcher la Crète d'être mise à feu et à sang et l'Arménie d'être dépeuplée par les plus affreux massacres qu'on ait vus depuis des siècles, et que l'Europe n'a pas levé le doigt. Rien ne peut prévaloir contre ceci.

Deux hommes surtout sortent de ceci couverts de honte : l'un est le Czar qui pouvait tout faire et n'a rien fait ; l'autre est l'Empereur allemand qui a osé agir, lui, mais en faveur des bourreaux. Encore était-il dans son rôle de prussien — la force prime le droit — foulant aux pieds les souvenirs de la chrétienté et de l'antique Hellade, ricanant aux vœux exprimés par la population crétoise, *beati possidentes*, et se prononçant pour la Turquie parce que plus forte, contre la Grèce parce que plus faible, mais le Czar, ce magnanime jeune homme, idole de Paris et maître de la moitié du monde, à quelle idée taciturne a-t-il bien pu obéir ?

Plaidera-t-on pour les autres puissances les circonstances atténuantes ? C'est déjà les reconnaître coupables. Comment n'ont-elles pas vu qu'elles avaient toutes intérêt à intervenir, l'Autriche pour rallier autour d'elle tous les peuples des Balkans, l'Italie pour effacer glorieusement une récente mésaventure, la France pour continuer son rôle de protection des chrétiens d'Orient ? Il aurait suffi qu'une seule élevât la voix pour que toutes les autres suivissent, et l'on aurait arraché au joug turc l'Arménie, la Crète, et peut-être mieux encore sans que le fameux grenadier poméranien eût à trembler pour

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PRIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

sa santé. Mais personne n'a osé parler, et l'allemand, le seul que le silence du Czar n'eût pas médusé, s'est levé pour consolider le joug.

Certes, ni la France ni l'Angleterre n'ont à porter la tête haute. L'Angleterre a louvoyé, équivoqué, tergiversé ; la France fait la chaloupe aux flancs du leviathan russe. Si l'alliance est nécessaire, c'est la payer cher, si elle n'est pas nécessaire qu'est-ce ? Plus digne, certes, aurait été de persister dans l'ancien isolement, de refuser seule l'invitation de Kiel et de reconnaître seule le plébiscite crétois ; plus digne, et qui sait, peut-être aussi plus habile.

Dans toute réunion, même de diplomates, c'est moins la force qui l'emporte que la volonté, et une volonté nette, peut entraîner bien des hésitations. Mais la volonté est rare, aujourd'hui plus que jamais.

La Grèce seule en a montré, et il est regrettable que ce petit peuple ne soit pas plus fort pour pouvoir traiter les grandes puissances comme elles le méritent. A la France il répondrait : Vous refusiez votre rôle, je l'ai pris. A l'Autriche : Les Bosniaques vous appelèrent-ils comme m'appellent les Crétois ? A l'Allemagne : Que la Turquie vienne reprendre l'île si elle est la plus forte ! Et, avec un sourire, à l'Angleterre : Je m'engage solennellement à abandonner la Crète dès que les circonstances me le permettront.

Et le fameux concert n'aurait rien à dire, lui qui depuis 1453 a coûté à la chrétienté peut-être quinze ou vingt millions de vies humaines, quand il aurait suffi de la centième partie pour effacer cette honte que le barbare moyen-âge n'aurait pas soufferte, le croissant ayant des chrétiens pour esclaves en Europe, honte dont il est le gardien jaloux et vigilant.

I. Certes, les nations chrétiennes sont solidaires. Mais il faut définir ce qu'on entend par nations chrétiennes. Si ce sont celles qui maintiennent l'esprit évangélique et qui sont les héritières de la civilisation gréco-latine, nous ne pouvons admettre dans leur nombre la Grèce moderne constituée aujourd'hui par une race imbue de l'esprit oriental, absolument démoralisée, qui ne doit rien à ses propres efforts, et doit tout à l'enthousiasme des nations vraiment chrétiennes pour un idéal malheureusement éloigné à jamais de ce beau pays. En réalité, les Grecs modernes ne sont pas les légitimes

M. RAFAEL  
MITJANA,  
de l'Ambassade  
d'Espagne au  
Quirinal  
(ROME)

20 Mars

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

héritiers des anciens, mais bien les vrais descendants de ces Lydiens qui apportèrent à l'admirable civilisation hellène le germe de la dissolution.

II. Le désir de maintenir la paix ne doit pas empêcher le développement des intérêts de la civilisation chrétienne. Oui, mais dans le même intérêt d'un idéal si haut, il faut veiller à tout prix à éviter l'invasion de l'élément asiatique et slave essentiellement dissolvant dans notre société continuatrice d'une tradition glorieuse. La Grèce antique obéit à la loi inéluctable de l'émigration des races vers l'occident, et si jamais une renaissance hellénique devait se produire, c'est seulement de l'Italie, de la France (spécialement de la Provence) et de l'Espagne que nous devrions l'attendre. Les trois sœurs latines ont hérité de ce passé, — il ne faut pas oublier que l'Italie, la mère souveraine, s'appela, un jour, *Magna Graecia*, — et pour le maintenir dans son intégrité, il faut surtout s'opposer à la terrible invasion lydienne. L'idéal serait celui des croisades : la conquête de l'Orient par les races de l'Occident.

III. Ce n'est pas deux, mais cent sortes de morales qu'on pourrait trouver, car elles procèdent de conventions dépendantes d'innombrables circonstances de lieu et de temps. Chaque race, chaque nation a sa morale appropriée généralement à son caractère. Reconnaisant la supériorité absolue de notre idéal, nous croyons que la morale universelle, l'immanente, l'éternelle, doit être celle qui maintient la doctrine chrétienne parmi les races capables de l'apprécier et de la comprendre.

(Original en Espagnol.)

M. GABRIEL I. Je crois que toutes les nations humaines et pas seule-  
 MONOD ment les nations chrétiennes sont solidaires les unes des  
 (VERSAILLES) autres. Je n'admets pas plus deux morales, l'une entre chré-  
 20 Mars. tiens, l'autre entre chrétiens et infidèles, que je n'admets deux  
 morales, une contre les individus, l'autre pour les États.

II. On ne doit jamais sacrifier les intérêts de la civilisation au maintien de la paix. Seulement la paix étant un des intérêts essentiels de la civilisation et particulièrement de la civilisation chrétienne, on peut dans certaines circonstances sacrifier des intérêts, même respectables à l'intérêt supérieur de la paix européenne.

III. Il ne peut jamais y avoir deux morales — mais l'État

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PRIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

n'est pas un individu. Il n'y a pas de devoir de l'État. Il y a des devoirs des individus envers l'État et leurs devoirs envers eux-mêmes. Or, ces devoirs sont différents. Il y a des cas où je dois sacrifier ma vie à des intérêts collectifs supérieurs. Il ne s'en suit nullement que je sois obligé de sacrifier mon devoir certain envers la collectivité nationale dont je suis membre, qui est le maintien de son existence, aux intérêts aléatoires d'autres collectivités envers lesquelles j'ai des devoirs moindres. Mais je dois toujours m'efforcer de concilier mes devoirs envers une nation avec le respect de la justice. La conciliation est souvent difficile. Dans la question d'Orient actuelle, les nations européennes ne peuvent pas laisser la Grèce aux prises avec la Turquie, car elle serait exécutée. C'est précisément cette obligation morale de défendre la Grèce contre ses anciens oppresseurs qui donna à l'Europe le droit d'exiger d'elle une résignation temporaire au *statu quo*.

I. Je voudrais répondre : oui.

Ni l'histoire, tout entière, ni ce qui se passe tout à l'heure dans le monde ne permettent tant d'optimisme.

L'immoralité foncière et fatale de la Politique élimine nécessairement de nos préoccupations, si elles ont une visée pratique, le droit. C'est de faits qu'il s'agit. Or, de fait, les nations chrétiennes sont et, tant qu'elles resteront constituées en unités politiques, seront divisées. Qui réconciliera l'Angleterre et la Russie, la France et l'Allemagne ? Pourquoi voulez-vous qu'absorbées dans le souci, stérile mais poignant, de leurs personnelles querelles, elles s'élèvent à la contemplation d'intérêts supérieurs ? — Et puis, ces intérêts, il faudrait les préciser ; or, la vérité, aujourd'hui, n'est pas claire, et, pour de très hauts et de très purs motifs, il est permis de croire que les destinées de la civilisation ne dépendent pas du sort qui sera fait à la Crète, ni même à la Grèce. Constantinople, la Ville du Milieu, importe, à elle seule, pour tous les peuples, plus que tout un peuple. Si les débats de la Crète, luttant pour sa propre vie et pour son propre honneur, devaient avoir pour effet d'ouvrir Constantinople soit à la Russie, soit à l'Angleterre (or, qui sait ?), ce serait entre l'avenir de la civilisation tout entière et les intérêts de la Grèce qu'il faudrait choisir. — Et je crains qu'en effet telles soient les données réelles du terrible problème.

CHARLES  
MORICE

(BRUXELLES)

31 Mars.

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

II. Le souci de maintenir la paix à tout prix, sans autre fin ni mobile, est en soi méprisable. Il en irait autrement s'il s'agissait de *rétablir* — puisqu'elle est déjà troublée — la paix afin d'opérer des réformes, impossibles pendant la guerre et qui, une fois accomplies, ne permettraient plus à celle-ci d'entraîner les irréparables conséquences, actuellement probables. — Ces réformes sont, d'abord, celles que le sultan a si souvent promis d'opérer dans son empire, moralement, socialement, religieusement ; et puis, c'est la série de mesures à prendre pour mettre Constantinople, grâce aux progrès (les seuls incontestables, je le crains) de l'aréotectonique moderne, à l'abri de toutes visées ambitieuses.

III. Oui, sérieusement, il y a deux morales ; celle des individus, qui, en relation naturelle avec l'infini, ne peuvent se gouverner d'une façon rationnelle que suivant leur propre idéal de perfection, et celle des personnes « morales », limitées à l'espace et au temps — une maison de banque, un comptoir d'industrie ; et l'État, de plus imposant aspect, n'est, au fond, que de cette espèce. Les personnes morales ne peuvent avoir d'intérêts spirituels parce qu'elles n'ont pas d'esprit. Ce sont des organismes inférieurs. Sans doute, les unités humaines qui les composent relèvent, chacune prise à part, de la grande morale individuelle, fondée sur le culte de la vérité, de la justice et de l'amour. Mais, en s'associant, sous la forme d'une collectivité qui n'a rien d'humain (puisque, précisément, elle ignore l'amour, substitue la légalité à la justice et fait de la Vérité une convention nationale), ces unités perdent leur haut caractère d'humanité et ne mettent en commun que leurs égoïsmes. L'histoire atteste que le fait de cette collectivité a, le plus souvent, servi à l'excuse sinon à la glorification des crimes commis par tels individus qui, dans le cours privé de leur existence, se conformaient, à peu près, aux règles de la morale individuelle. Ce fait de la collectivité constitue donc un grave obstacle au développement des individus vers la perfection. Il est donc humain, au sens pur du mot, de s'opposer aux ambitions de toute collectivité, surtout de celles qui déjà sont très puissantes, et de ne pas risquer de concourir à mettre l'empire du monde dans la main violente et égoïste de telle formidable « personne morale » du Nord ou de l'Orient avec — pour en revenir d'un dernier mot au cœur de la question — Constantinople, dont il serait admirable, hélas ! qu'on s'emparât sous prétexte de la défendre.

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PRIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

J'ajoute : il est, je le sais, un idéal chrétien de l'État, selon lequel la personne morale s'astreint à la pratique des vertus, à la réalisation de l'idéal de l'individu. Je demande : laquelle, des dites personnes morales desquelles dépend aujourd'hui le sort de la civilisation, nous offre de telles garanties ?

Je vous avoue que je suis bien embarrassé pour répondre ABBÉ NAUDET,  
aux questions que vous me faites l'honneur de me poser. Non Directeur de « la  
qu'il soit très difficile d'établir les principes considérés *in* Justice Sociale »  
*abstracto* ; mais par ce que, dans l'espèce, il s'agit de répondre (PARIS)  
*in concreto*, c'est-à-dire d'expliquer dans quelle mesure les 20 Mars  
principes définis trouvent leur application.

Brièvement, voici quelle est ma pensée.

Les nations chrétiennes, même en dehors de tout intérêt propre, n'ont pas le droit de se désintéresser de la question actuelle et de laisser les Turcs massacrer paisiblement les Chrétiens. Les victimes sont doublement de notre famille : comme nous ces hommes sont nés de la femme, comme nous ils sont frères du Christ ; l'Europe n'a pas le droit de rester l'arme au pied et de laisser faire les bouchers du sultan.

Il y a là une question d'humanité ; le devoir est pour tous, il n'y a pas une morale pour les individus et une morale pour les États.

Mais si on tombe d'accord sur le principe, il n'en est pas de même, quand on en vient aux applications et je suis de ceux qui croient que nous ne devons pas nous exposer à une guerre générale pour donner à la Grèce le riche cadeau crétois.

J'ai écrit et parlé avec toute l'énergie dont je suis capable pour protester contre la coupable inertie de l'Europe en général et du gouvernement de la République en particulier, durant les terribles massacres qui ont fait de l'Arménie un vaste cimetière ; mais aujourd'hui, en ce qui concerne le fait particulier du conflit crétois-grec-ottoman, je ne crois pas pouvoir dire que l'Europe et la France ne font pas leur devoir.

« J'aime bien la Grèce, a dit M. Méline, lors de la discussion à la Chambre, mais j'aime encore mieux la France. »

C'est la parole du bon sens ; l'honneur est sauf, l'humanité a reçu satisfaction, ne compromettons pas notre situation pour avoir le plaisir de céder à d'irréfléchis entraînements.



- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

LE T. R. P. OLLIVIER  
des F. F. Prêcheurs, confé-  
rencier à Notre-  
Dame  
(PARIS)

Mon avis n'aurait pas eu grande importance, si mes supérieurs m'avaient permis de m'immiscer dans les préoccupations qui vous portent à le demander : mais il est douteux qu'ils l'eussent permis.

I et III. A M. Raoul Narsy, dont j'ai gardé le meilleur souvenir, je dirai volontiers que sa première et sa troisième questions ne sauraient arrêter personne plus que lui-même.

20 Mars II. La seconde (claire en apparence mais non pas en réalité), se résout par une formule, que vous avez sans doute d'avance en l'esprit : « Il est parfois nécessaire d'éviter momentanément une revendication légitime : parce que les principes, les plus sacrés même, ne sont pas toujours d'application utile ».

M. EDMOND PICARD  
(BRUXELLES)

I. Les nations chrétiennes n'ont une religion commune que parce qu'elles sont *aryennes*, c'est-à-dire parce qu'elles ont une race commune. C'est de la race que vient, pour chaque groupe humain, le grand fonds qui, au cours des temps, se distribue par les divers canaux de l'Art, du Droit, de la Langue, de la Religion, etc. Toutes ces Idées-Forces, ces Idées-Directrices, ont pour chaque race une même origine et s'épanouissent en des civilisations analogues. — Les nations chrétiennes ont donc à défendre un même patrimoine psychique. Leur solidarité à ce point de vue est évidente.

II. Quand on ne considère que les intérêts matériels, spécialement les odieux intérêts de la Haute-Finance et de la Spéculation boursière, ces fléaux répandus sur l'Europe sinon par la race Sémitique tout entière, au moins par les individualités les plus caractéristiques de son idiosyncrasie, on est entraîné à supputer les inconvénients d'une guerre possible et à vouloir « la paix à tout prix ». — Mais quand, en accord avec les inspirations traditionnelles de l'âme aryenne, chevaleresque, fraternelle et compatissante, on place les capitaux moraux au dessus des capitaux pécuniaires, la paix apparaît comme un malheur et une indignité si on doit l'acheter au prix de cruautés, d'infâmies.

III. La Morale est une. Elle forme un seul empire divisé en provinces selon l'objet dont elle doit régir les devoirs. Il s'y trouve une province pour les devoirs des Individus, une province pour les devoirs des Etats. Mais au dessus plane une inspiration commune qui s'oppose aux contradictions.

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

Quand ce qui fait horreur aux âmes isolées est mis en pratique par les gouvernants c'est un signe certain que ceux-ci obéissent non pas à la Morale, institution cosmique, institution divine, mais aux bassesses aux lâchetés, aux cruautés, aux culculs de la politique égoïste, aux vues étroites de la Diplomatie classique surannée vulgaire, aux inspirations méprisables des spéculateurs.

I. Oui, les nations chrétiennes, mêmes les plus déchristianisées à la surface, sont solidaires les unes des autres. Le meilleur fruit des grandes religions — christianisme, islamisme, bouddhisme — est de faire naître à leur ombre, par dessus tous les États qui les pratiquent *ou les ont pratiquées*, une sorte de grande patrie internationale, qui, parmi nous, s'appelle de nos jours « la civilisation » comme au moyen-âge « la chrétienté ». De là un patriotisme supérieur, milieu original et innommé entre le patriotisme proprement dit, qui devient un peu étroit, et l'humanitarisme, qui reste encore un peu vague. C'est ce sentiment puissant qui, jadis, poussa l'Europe aux croisades, qui la pousse aujourd'hui aux colonisations *plus ou moins* civilisatrices, pour refondre en son moule européen le monde fétichiste ou bouddhiste, et qui demain peut-être engagera quelque nouvelle lutte à mort avec l'Islam.

II. Non, les intérêts de la civilisation européenne, ceux mêmes de son expansion au dehors, ne sauraient être sacrifiés au souci de la paix à tout prix. Mais je crois que, à l'heure qu'il est, la question n'a pas lieu de se poser. Il ne s'agissait pas, au moment des massacres d'Arménie, d'opter entre leur répression par la guerre et la destruction de l'Empire Ottoman ou le tranquille spectacle de ces abominations. Si la presse eût fait son devoir, il se serait établi, dès les premiers assassinats de chrétiens, un courant d'indignation européenne tellement formidable et incompressible que le Grand-Turc, aussitôt informé, se fût gardé de continuer ses exécutions à la Tamerlan. Et maintenant encore, si les journaux chauffaient l'opinion unanimement au lieu de l'assoupir, tout ne tarderait pas à rentrer dans l'ordre. Il est honteux de penser que, au 16<sup>e</sup> siècle, quelques jours après le S<sup>t</sup> Barthélemy — une berquinade comparée aux horreurs arméniennes ! — toute l'Europe en savait les détails et s'en indignait, et qu'il nous à fallu un an et demi, à nous, malgré le chemin de fer et les

M. GABRIEL  
TARDE  
(PARIS)  
13 Mars.

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

télégraphes, pour connaître un léger aperçu des 300.000  
assassinats de nos co-religionnaires de là-bas !

III. Non, il n'y a pas deux morales, celle de l'individu et  
celle de l'État ; ou, pour mieux dire, il n'est pas vrai qu'il n'y  
ait de morale que pour l'individu, et que l'État soit nécessai-  
rement, légitimement immoral. Cette distinction pourrait avoir  
sa raison d'être au point de vue de ceux qui admettent la  
thèse de l'organisme social. Mais, à mes yeux, les nations ne  
sont pas des organismes, elles sont des personnes, et, comme  
telles, tenues à l'égard les unes des autres à des obligations  
rigoureuses, nées de leur mutuelle sympathie, de la mutuelle  
conscience de leurs biens et de leurs mœurs, de leurs joies et  
de leurs douleurs collectives. Certes, les devoirs qui s'im-  
posent à ces personnes impersonnelles, à ces grandes per-  
sonnes *morales* (c'est le cas de le dire), ne sont pas les mêmes  
qui s'imposent à leurs membres considérés *ut singuli*, mais la  
morale collective n'en est pas moins une simple application  
de la morale individuelle, comme la logique sociale n'est  
qu'une application de la logique individuelle.

M. ALBERT  
VANDAL,  
de l'Académie  
française  
(PARIS)

- I. Oui.
- II. La paix à tout prix n'est jamais admissible.
- III. Oui.

17 Mars

PASTEUR  
CHARLES  
WAGNER  
(PARIS)

Je ne connais pas les dessous de la diplomatie européenne  
et je crains que la question d'Orient ne soit comparable à ces  
boîtes qui ont deux et même trois fonds. Ma conscience me  
défendrait de porter un jugement contre les nations et les  
hommes publics mêlés à cette triste et inextricable affaire.

19 Mars

Mais je peux répondre très nettement aux questions que  
vous posez. Elles ont un caractère universel.

I. Toutes les nations sont solidaires les unes des autres,  
qu'elles le sentent ou non, qu'elles conforment ou non leur  
conduite à cette loi essentielle de cohésion humaine. Rien  
n'est indifférent à personne. Mais qui donc paraît s'en sou-  
cier ? —

La solidarité entre nations chrétiennes n'est qu'une forme  
plus accentuée et plus consciente de la solidarité humaine.

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES  
DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS  
ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE  
MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

Les nations chrétiennes se doivent à elles mêmes, à leur idéal plus pur et plus élevé, de se sentir liées en tout ce qui concerne l'honneur du nom chrétien. Mais leur solidarité ne saurait se manifester par une sorte de ligue de tout ce qui professe le christianisme contre tous ceux du dehors. Ce serait une singulière façon de suivre les traces du Fils de l'Homme. Cette solidarité doit consister en un pacte pour le droit des gens, la défense des petits, la justice et la liberté, non seulement des chrétiens mais de tous les hommes.

Tout ce qu'on fait au dernier, au plus misérable des sauvages, est une offense à la grande société fraternelle qui n'a pas de frontières et que rien d'humain ne laisse froid.

Lorsqu'une nation chrétienne et civilisée se livre sur d'obscurs payens à des actes de spoliation et de brutalité, l'honneur chrétien est souillé, plus souillé même que lorsque des barbares ou des mécréants égorgent des chrétiens, car il vaut mieux, d'après nos principes, souffrir une injustice que d'en commettre.

Il n'en est pas moins vrai que toute persécution dirigée contre des frères chrétiens, de n'importe quelle dénomination, doit émouvoir d'une façon toute spéciale la chrétienté entière.

Si elle ne bouge pas, c'est un signe de décomposition. J'estime que les derniers massacres d'Arménie sont un outrage à tout ce qui porte le nom de chrétien. Mais le silence gardé par les nations chrétiennes en face de ces massacres est un outrage à l'humanité.

II. Lorsque l'honneur et les intérêts supérieurs sont en jeu, ceux qui regardent à leur sécurité sont des lâches. Pour garder la vie ils sacrifient ce qui seul fait le prix de la vie. Car si la vie ne doit pas servir à être donnée pour la justice, la vérité, la liberté, est-ce encore la peine de vivre ? La paix à tout prix est une ignominie, devant laquelle disparaissent toutes les horreurs de la guerre.

J'aime à croire que personne dans les conseils de l'Europe n'est disposé à maintenir la paix à tout prix. Tous, nous sommes encore capables de vouloir la guerre. Mais il faut avouer qu'une inconnue effrayante se cache derrière les événements actuels. Tirer l'épée, se déranger pour mettre un frein à l'assassinat en masse, je veux croire que cela serait fait depuis longtemps si l'on n'avait devant soi que des faits circonscrits et des dangers limités. La question n'est pas

- I. LES NATIONS CHRÉTIENNES SONT-ELLES SOLIDAIRES LES UNES DES AUTRES ?
- II. LES INTÉRÊTS DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE PEUVENT-ILS ÊTRE SACRIFIÉS AU SOUCI DE MAINTENIR LA PAIX A TOUT PRIX ?
- III. Y A-T-IL DEUX MORALES, UNE MORALE DE L'INDIVIDU, UNE MORALE DE L'ÉTAT ?
- 

simple tant s'en faut. Il y a trop à risquer dans certaines interventions. La remède peut être pire par le mal. Une fatalité pèse sur nous. Je crois bien que de cette fatalité quelques uns profitent avec un cynisme révoltant ; mais était-il au pouvoir de quelqu'un d'en rompre la chaîne ?

III. La morale, la même pour tous, individu comme État, la voici : La loi d'un être consiste à réaliser sa mission. La loi de l'homme est de mettre ses forces au service du bien. L'État n'en a pas d'autre. L'océan a les mêmes lois que la goutte d'eau.

Hélas où est l'homme qui suit sa loi ? Il ne faut pas s'étonner que les États oublient la leur. Le mal c'est que personne au fond n'est assez chrétien ni les individus, ni les États et pour peu que vous me pressiez j'ajouterais : ni les églises.

\*  
\* \*

*Le Spectateur Catholique* reçut et comprit les excuses de :

- M. le Sénateur BELAGUER, ancien ministre des colonies  
(*Madrid*).
- M. ALEXANDRE BRAUN, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats  
(*Bruxelles*).
- M. le CHEVALIER DESCAMPS, Sénateur (*Louvain*).
- T. R. P. DIDON (*Arcueil*).
- M. EDOUARD DRUMONT, rédacteur en chef de *La Libre Parole*  
(*Paris*).
- T. R. P. DE GROOT, des F. F. Prêcheurs (*Amsterdam*).
- Monseigneur C. DE HARLEZ (*Louvain*).
- M. le BARON DE HAULEVILLE (*Bruxelles*).
- Monseigneur D. MERCIER, D<sup>r</sup> de l'Institut Supérieur de Philosophie  
(*Louvain*).
- Monseigneur le DUC DE NORFOLK, de la Chambre des Lords  
(*Londres*).
- Monseigneur le DUC D'URSEL, Sénateur (*Bruxelles*).
- M. le Professeur J. VAN DEN HEUVEL (*Louvain*).

Quelques-uns pourtant n'expliquèrent point leur silence. Et c'est là peut-être encore une manière de répondre, en niant l'intérêt du problème, ou le problème lui-même...





Aux Chefs d'État,  
Chanceliers, Ambassadeurs  
et Ministres

DES SIX GRANDES PUISSANCES

SIGNATAIRES

DU TRAITÉ DE BERLIN

Tout un peuple chrétien est injustement condamné à disparaître, à bref délai, par un souverain musulman que ses forfaits devraient mettre au ban de l'humanité.

Ce peuple, abandonné de tous, est présentement exterminé, non plus dans de grandes hécatombes, mais dans les tourments les plus odieux, les plus atroces que l'histoire ait enregistrés.

C'est à vous de le sauver !

Pendant que vous délibérez entre vous sur les moyens de comprimer, même par la force, les élans généreux de la plus faible des nations de l'Europe, le Turc que vous protégez se hâte, lui, d'achever sournoisement sa besogne homicide ; et, là-bas, dans cette Arménie pantelante que vous affectez d'oublier, le drame sanglant devient chaque jour plus sombre et plus terrible.

Vos peuples s'inquiètent à bon droit : leur conscience chrétienne ne comprend rien à cette politique néfaste qui consiste à protéger le musulman oppresseur et à laisser périr le chrétien opprimé.

Lisez cet appel que vous adresse l'Arménie dans son épouvantable et lente agonie. Lisez les pages navrantes, écrites dans le sang et les larmes, que viennent de me faire parvenir les chefs religieux de cette malheureuse nation, que vous avez solennellement prise sous votre protection collective au Congrès de Berlin, et que vous laissez écraser et anéantir sous vos yeux, par ses sauvages oppresseurs.

L'humble prêtre qu'ils ont chargé de transmettre à vous, grands de la terre, cet appel désespéré, vous supplie par les entrailles du Christ, votre Maître et votre Juge, de prendre en pitié les débris de ce peuple qui va mourir !

En vertu de la solidarité humaine, et surtout de la solidarité chrétienne, l'Arménie a droit à votre secours ; et votre devoir est de venir d'urgence à son aide, sinon le sang de ses fils innocents retombera sur vos nations et sur vos têtes.

Craignez le jugement de l'histoire.

Craignez surtout le jugement de Dieu !

La justice est éternelle. Le droit est imprescriptible.

Or, cette race agonisante, qui est la doyenne des races civilisées, a le droit de vivre.

La justice vous commande de l'arracher à sa prochaine destruction.

Votre propre intérêt enfin vous impose de ne pas vous faire les complices de l'Islam dans cette œuvre criminelle d'extermination.

En la laissant s'accomplir, vous pécheriez contre vos frères et contre Dieu !

Ce n'est jamais impunément, pour les nations comme pour leurs chefs, que se commettent de pareils attentats contre l'humanité, contre la justice, contre le droit !



## APPEL SUPRÊME

DE

### l'Arménie agonisante à l'Europe chrétienne

—  
*Extermination clandestine des chrétiens d'Arménie.*  
—

Nous venons de recevoir, par voie du Caucase et de Tiflis, un rapport terrifiant, adressé par quelques notables arméniens et les évêques grégoriens des provinces de l'intérieur, à leurs frères de l'Arménie russe et à leur patriarche, le catholicos d'Etchmiadzine, qui réside au pied de l'Ararat, en territoire russe, non loin de la frontière ottomane.

La simple lecture de cet épouvantable récit fera comprendre à quels périls certains et terribles s'est volontairement exposé celui qui a accepté de porter jusqu'à Tiflis cette correspondance, dont la publication ne peut que soulever l'indignation du monde civilisé.

Il a mis près de trois mois, du 15 décembre au 5 mars, avant de pouvoir franchir, au prix de quelles difficultés ! de quels périls ! la frontière turque, aujourd'hui soigneusement gardée pour empêcher l'émigration.

Il savait d'avance qu'il aurait à subir la mort dans les plus affreux supplices s'il était découvert. Il s'est dévoué quand même à affronter ces dangers, pour que l'Europe chrétienne apprenne enfin comment ses injonctions sont écoutées, comment sont

tenues les promesses solennelles qui lui sont faites, et comment sont appliquées, dans ces malheureuses provinces de l'intérieur, les réformes qu'elle réclame depuis si longtemps, et que la Sublime Porte lui assure être déjà en voie d'exécution !

Ce n'est plus l'égorgement en masse qui se pratique maintenant sur les malheureux Arméniens ; ce ne sont plus ces hécatombes terribles de 1895-96 qui, violemment et le même jour, faisaient disparaître, par ordre et au signal donné, toute la population chrétienne d'une ville ou d'un village, en les inondant du sang des Arméniens !

Les Turcs ont compris que l'Europe a fini par s'émouvoir de ces tueries, et comme ils craignent maintenant une intervention armée, ils ont changé de tactique.

C'est le martyre à petit feu, c'est l'extermination clandestine, par la plus affreuse et la plus implacable des persécutions, qu'ils ont organisée depuis un an, surtout dans les provinces plus éloignées, contre la race arménienne qu'ils ont juré de faire disparaître lentement mais sûrement, en prenant les précautions nécessaires pour ne pas trop émouvoir l'Europe.

La traduction du grave document qu'on va lire est aussi exacte que possible. Nous n'y changeons rien. Nous avons seulement supprimé certains noms propres pour ne compromettre personne.

Nous livrons ces quelques pages aux méditations du public français et de nos hommes d'État, en même temps que nous les transmettons, selon la demande qui nous en a été faite, aux souverains, chanceliers, ambassadeurs et ministres des six grandes puissances, signataires du traité de Berlin.

Après avoir lu cet appel désespéré d'un peuple à l'agonie, on comprendra qu'il y a quelque chose à faire, que des résolutions énergiques doivent être prises, à bref délai, pour la sauver de l'horrible destruction à laquelle travaillent sans relâche ses oppresseurs.

A défaut des chefs d'État, s'ils restent indifférents au sort de ce peuple qu'on égorge sous leurs yeux,

c'est à l'*Opinion*, cette grande souveraine, plus puissante et plus généreuse souvent que les têtes couronnées, à prendre en mains la cause de l'Arménie opprimée, contre les Turcs oppresseurs, en obligeant les puissances à agir, même par la force, dans le sens de l'humanité et du droit. F. C.

---

## A NOS FRÈRES ARMÉNIENS

DE L'ARABAT ET DU CAUCASE, EN TERRITOIRE RUSSE

---

Le 15 décembre 1896.

*Frères bien aimés,*

Nous savons vos âmes en deuil par les massacres infernaux qui ensanglantent l'Arménie turque. Aussi, est-ce une peine pour nous de raviver les douleurs et les tristesses de vos cœurs qui saignent si cruellement de toutes les blessures faites à notre patrie...

\*  
\* \*

Les grands massacres ont cessé pour le moment, mais on continue sans interruption les tueries partielles : on préfère maintenant nous dépouiller et nous immoler les uns après les autres, sans jamais s'arrêter.

En massacrant des milliers de chrétiens en un jour, comme on l'a fait successivement, depuis quelques années, dans chaque ville et dans chaque province, cela finit par attirer l'attention ; mais personne ne remarquera la disparition des chrétiens par dizaine ou par vingtaine à la fois, selon l'occasion ; et chacun de nos persécuteurs est en droit de penser que si les auteurs de ces grandes hécatombes, au lieu d'être châtiés, ont tous reçu des décorations et de l'avancement, il en sera certainement de même pour les bourreaux de ces tueries partielles se renouvelant chaque jour.

En attendant la récompense officielle de leurs forfaits, tous ceux qui parviennent à enlever ou violer quelques-unes de nos femmes ou de nos vierges, à égorger un chrétien innocent, à piller, saccager ou brûler nos maisons ou nos biens, se parent immédiatement du titre de *ghazi*, qu'ils sont si glorieux d'ajouter à leurs noms, se proclamant ainsi, aux yeux de tous, comme des triomphateurs (1), comme s'ils

(1) Presque dans chaque ville, au moment des grands massacres, on a vu des mères musulmanes mettre un couteau dans la main de leur jeune enfant de quatre ou cinq ans, et guider leur bras pour l'aider à achever un chrétien qui râlait, la gorge ouverte, afin de pouvoir joindre désormais le titre de *ghazi* au nom de cet enfant, et pour qu'il puisse, pendant toute sa vie, se glorifier de ce haut fait.

revenaient victorieux de la guerre sainte ! Aussi y a-t-il entre eux comme une sorte d'émulation haineuse et farouche à qui nous torturera d'avantage.

Les plus à plaindre ne sont pas ceux de nos frères que les massacres ont arrachés par centaines de milliers à cette vie intolérable, mais nous qui, après avoir assisté à tant de drames sanglants, sommes toujours livrés, sans défense possible, à la brutale persécution, aux violences indicibles de ces barbares. Il n'est pas un seul Arménien, dans tout notre district, qui ne préfère cent fois la mort à ces supplices d'enfer.

C'est chaque jour que ces fauves sanguinaires nous crachent au visage avec des paroles de mépris, et profèrent ces cris de menaces : « Vous, vos femmes, vos vies, tout ce que vous possédez nous appartient ; c'est notre propriété !

» Nous pouvons, quand nous le voudrons, faire tomber vos têtes sous nos yatagans ; toute liberté, toute autorisation nous sont données ! Nous sommes les maîtres de votre vie ou de votre mort.

» Vous n'êtes tous que nos esclaves. Tant que nous pourrions avoir besoin de vous, nous vous laisserons vivre ; mais le jour où cela nous plaira, nous vous tuons sans pitié ; aucun de vous n'échappera ! »

\*  
\* \*

C'est ce même plan méthodique d'extermination des Arméniens que le gouvernement turc emploie à Bitlis, à Mouch, dans tous les vilayets éloignés ; et partout il se sert, pour l'exécuter, des autorités locales qui doivent organiser la persécution dans tous ses détails, distribuer à chacun son rôle, indiquer à chaque horde séparée ce qu'elle doit faire pour opprimer les chrétiens qui les entourent et amener peu à peu leur complète disparition....

Ces procédés de persécution violente sont appliqués maintenant avec un tel ensemble dans ces malheureuses provinces, qu'il nous est facile de préciser ici, dans ses divers détails, la tactique officielle du gouvernement turc pour amener, sans trop éveiller l'attention, la destruction — lente mais certaine — de la race arménienne.

I. *Procès.*

II. *Disparition des notables.*

III. *Crime de rébellion.*

IV. *Cas de légitime défense.*

V. *Interdiction des armes.*

VI. *Apostasies forcées.* — Si le plan infernal de cette persécution est de détruire les chrétiens mâles, il consiste également à imposer l'islamisme par la force à leurs femmes et à leurs filles.

Toute Arménienne qui est enlevée ou violée par un musul-

man ne tarde pas à être traduite devant le conseil administratif qui l'oblige invariablement à se déclarer musulmane, après quoi on la rend à son bourreau.

Partout où il y a massacre d'Arméniens, l'apostasie est imposée aux Arméniennes par la force.

Tout musulman qui désire s'emparer d'une jeune Arménienne n'a qu'à l'introduire de force devant un conseil administratif. Là, on déclare, sans même l'entendre, que la malheureuse a librement embrassé l'islamisme, et elle devient la proie de son ravisseur...

A Boulouik, par exemple, les soldats kurdes du régiment *Hamidié* se sont emparés des filles les plus belles parmi les Arméniennes et leur ont fait imposer cette apostasie obligatoire !

VII. *Fonctionnaires arméniens.*

VIII. *Taxes et impôts.*

IX. *Banque agricole.*

X. *Usuriers.*

XI. *Concussionnaires.*

XII. *Atrocités du fisc.*

XIII. *Vente des dîmes.*

XIV. *Impôt des Kurdes.*

XV. *Émigration.* — Jusque-là, au moins, nous pouvions émigrer ; mais maintenant on nous empêche de partir.

Nous ne pouvons plus fuir cette terre de malheur sans tomber dans des embuscades. Toutes nos routes sont gardées.

On ne veut pas que nous allions faire connaître au dehors les maux affreux que nous endurons. Il s'est établi dans tous les défilés de nos montagnes, le long des routes, près des gués de nos rivières et des ruisseaux, des bandes de malfaiteurs, qui ont mission de détrousser les chrétiens, de les empêcher de passer, et qui s'amusent ensuite à leur faire subir toutes sortes de tortures quand ils ne les égorgent pas sur place ! Personne n'a encore songé à faire cesser de tels brigandages, qui sont évidemment autorisés par nos oppresseurs.

XVI. *Corvées et prestations.*

XVII. *Exécution des réformes.* — Ce mot est douloureux pour nous, depuis que le gouvernement turc a fausement promulgué les réformes demandées par l'Europe. Elles se bornent à l'accroissement du nombre d'employés et de fonctionnaires, dont nous souffrons davantage que par le passé.

Peut-il être jamais question de réformes, si elles doivent se faire par les Turcs seuls, sans le contrôle direct de l'Europe ? Peut-on pousser la naïveté jusqu'à croire que l'Islam, qui vient de se baigner dans le sang arménien, pourra jamais permettre aux chrétiens de se relever et de jouir encore du grand soleil de la vie ?

« Il n'y a pas de réformes pour les esclaves, nous disent les Turcs. Au lieu des réformes que vous attendiez, votre

état ancien sera encore aggravé. Vous pouvez chercher, avec un flambeau allumé, votre sort d'autrefois : vous ne le retrouverez plus !

» Si vous continuez à crier et à vous plaindre, ou si l'Europe veut intervenir pour vous protéger, sachez-le bien : en moins de deux heures, nous vous exterminerons tous jusqu'au dernier ! »

Voilà, aux yeux de tout musulman, la vraie signification des réformes promulguées. Ne pas le comprendre, c'est vouloir nous livrer, pieds et poings liés, à la rage de nos bourreaux.

Quelques faits feront mieux voir ce que sont les réformes pratiquées par la Turquie.

On a d'abord partagé chaque province, d'après le chiffre de sa population, en divers districts dont les chefs (mudirs) devaient être désignés par la majorité des habitants.

La province de Mouch avait donc été divisée tout d'abord en douze districts ; mais comme, en beaucoup d'endroits, la population chrétienne y est trois fois plus nombreuse que la population musulmane, on s'est aperçu qu'on serait dans l'obligation de pourvoir au moins deux de ces districts de mudirs arméniens.

On s'est donc empressé de modifier de fond en comble cette première organisation, dans toutes les provinces où les Arméniens sont en majorité sur certains points, et les douze districts de Mouch ont été ramenés à trois.

Malgré ce bouleversement, on a pris la précaution de faire venir les Arméniens pour leur ordonner, avec menaces, de ne pas voter pour un des leurs. De cette façon, ils ont pu mettre les chefs kurdes à la tête de ces districts chrétiens ! En sorte que la population arménienne voit son pays livré à la barbarie de ses écorcheurs, avec mission de le réformer...

Quelle sanglante ironie !

Il en est de même en ce qui concerne la gendarmerie. Le texte des réformes prescrit qu'elle doit être mixte, c'est-à-dire composée de musulmans et de chrétiens, d'après le chiffre respectif de la population. Or, on a inscrit quelques Arméniens parmi les fantassins, et d'autres, en plus petit nombre, parmi les cavaliers ; à peine une vingtaine au total. Mais, une fois incorporés, tout ont été traités avec tant de brutalité qu'ils n'ont pas tardé à s'enfuir.

Tout cela d'ailleurs était prévu d'avance par notre population qui ne s'est jamais fait la moindre illusion sur ces prétendues réformes ainsi mises à exécution, et qui, au contraire, voit l'avenir s'assombrir pour elle de plus en plus !

On nomme cependant des étrangers turcophiles à certains postes considérés comme importants, tels que sous-gouverneurs ou gouverneurs-adjoints : ce sont des Syriens ou des

Grecs, amenés là pour remplir des fonctions purement nominales, et qui restent sans influence aucune.

Leur rôle se borne à approuver tout ce que le gouvernement turc juge à propos de faire ; et ils sont même surveillés avec une telle rigueur, que s'ils croyaient devoir réclamer ou s'opposer au moindre abus contre nous, ils seraient immédiatement destitués. Les plus consciencieux doivent donc rester indifférents à tout ce qui se passe, même de plus odieux et de plus intolérable, et se borner à recevoir leurs appointements.

XVIII. *Situation intolérable.*

XIX. *Outrages odieux.* — Voici un fait qui s'est passé dans le district de Manazguerde. Un chef de bataillon *Hamidié*, le kurde Hassanli Rizakh, s'empara avec les siens de toutes les jeunes vierges arméniennes qu'il put trouver. Après les avoir outragées lui-même et fait violer par ses soldats, il fit un choix des plus belles et leur imposa l'islamisme pour les garder ; les autres, il les fit épouser de force par les Arméniens !

Ce n'est pas seulement à Manazguerde, mais partout où bon leur semble, que les Turcs et les Kurdes commettent ces abominations.

Ils entrent par bandes chez les Arméniens ; les uns s'emparent des hommes qu'ils attachent solidement aux pièces de bois qui supportent leurs maisons ; les autres bâillonnent les femmes ; puis ils violent les épouses, les sœurs et les jeunes filles, sous les yeux des pères, des frères et des maris qui hurlent de rage et se tordent de désespoir, dans l'impuissance où ils se trouvent de défendre au moins leur honneur si odieusement outragé !

Aussi, les malheureux survivants des massacres soupirent-ils tous après la mort et envient-ils le sort de leurs frères martyrs.

Tous font des vœux pour que de nouvelles tueries viennent bientôt les enlever tous en même temps.

XX. *Désespérance !*

XXI. *Que faire ? que devenir ?*

(Traduit par H. A.)

---

## LE DEVOIR DE L'EUROPE

---

Après la lecture de ces pages navrantes, on est en droit de se demander : que va faire l'Europe pour mettre un terme à cette extermination voulue, implacable, plus lente mais plus sûre, de la race arménienne ?

Ah ! si les puissances apportaient à cette œuvre humanitaire la même vigueur, la même décision, les

mêmes contingents de forces que pour empêcher la Grèce de secourir efficacement ses frères de race, de langue et de religion !

Mais non ! toutes ses énergies, l'Europe les réserve contre les chrétiens pour protéger les Turcs ! Mais quand il s'agit de mettre ces derniers en demeure d'exécuter les traités qu'ils ont signés, de respecter la vie de leurs sujets arméniens, on ne trouve plus chez elle qu'inertie, convoitises et rivalités !

Ainsi donc, les musulmans ont pu, pendant de longs mois, massacrer à leur aise deux ou trois cent mille chrétiens en Arménie, sans que l'Europe consente à agir ! Mais dès que la petite Grèce se décide à intervenir en faveur de ses frères, dès que les Turcs sont inquiétés, l'Europe, jusque-là si indifférente aux maux des chrétiens d'Orient, sort enfin de sa torpeur, non pour seconder l'action hellénique, mais pour s'y opposer !

Parce que les Turcs sont menacés en Crète, elle débarque ses marins et déclare qu'elle s'opposera, même par la force, à l'intervention de la Grèce !

Cette politique européenne, si on la dépouille des artifices diplomatiques dont elle s'entoure, se réduit donc à ce fait brutal : elle ne sort de l'inertie criminelle qu'elle a montrée pendant que trois cent mille chrétiens étaient égorgés, que pour prendre parti, non pour les victimes, mais pour les bourreaux !

Les soldats, les canons et les vaisseaux des puissances, au lieu de venir au secours des chrétiens massacrés, ont ordre de protéger les musulmans égorgeurs...

Est-ce que l'unanimité de cette « action commune » des puissances se retrouvera le jour prochain où, sous la pression de nouveaux événements, plus terribles que les précédents, il faudra obliger le sultan à introduire enfin dans l'administration de son empire, et surtout en Arménie, les réformes qui seules pourront mettre un terme aux atrocités



qu'il laisse perpétrer depuis des années, et que seule la force pourra réprimer ?

Hélas ! nous doutons que cet accord, si vanté aujourd'hui, se manifeste au moment où il faudra agir d'urgence pour une œuvre beaucoup plus utile, plus humanitaire, plus nécessaire, que de faire le blocus de la Grèce ou de la Crète.

Vous craignez, dites-vous, le démembrement de la Turquie, parce qu'il amènerait fatalement le conflit suprême que vous redoutez ; et voilà pourquoi vous vous mettez d'accord pour assurer son intégrité.

Mais ce n'est pas en mitraillant les chrétiens de la Grèce, pendant que vous abandonnez les Arméniens à l'extermination, que vous sauvez l'empire ottoman de la décomposition finale.

Votre « action commune » serait bien plus féconde pour la paix européenne, pour la sécurité de ce qui reste encore de chrétiens en Turquie, et pour l'assainissement de cet empire, si vous imposiez enfin les réformes que vous élaborez depuis deux ans, que vous annoncez toujours comme prochaines, que vous n'exécutez jamais !

Si, jusque-là, votre action a été impuissante, c'est qu'elle s'est traduite par de simples représentations ou par des menaces que le sultan ne daigne même pas prendre au sérieux, parce qu'elles manquent de sanction. Il ne cédera jamais qu'à la force.

Rien ne se fera en Turquie tant qu'une parole ferme et nettement énergique, appuyée par une démonstration navale, ne signifiera pas à Abd-ul-Hamid que son trône dépend de la cessation immédiate des massacres, et, aujourd'hui surtout, de l'exécution sérieuse, sous votre contrôle direct, des réformes dans les provinces chrétiennes.

Ce n'est pas en Crète contre les Grecs, c'est en Arménie contre les Turcs que vous auriez dû diriger vos escadres pour y venger l'humanité outragée comme elle ne l'a jamais été dans le cours des siècles.

C'est contre le sultan qui vous leurre de promesses fallacieuses, qui tient depuis si longtemps votre diplomatie en échec, qu'il fallait inaugurer votre concert européen armé, afin de mettre un terme à ces épouvantables et trop longs massacres — qui durent toujours !

C'est au service de la solidarité chrétienne et de la justice que vous devriez employer vos troupes et vos canons, au lieu de les mettre au service de la brutalité et de la barbarie.

La conscience publique se révolte contre ce que vous faites là. C'est une faute lourde, c'est un crime de lèse-humanité, que vous et vos peuples paierez très cher, soyez-en sûrs — peut-être à courte échéance.

F\* CHARMETANT.

*Missionnaire apostolique,  
Directeur de l'œuvre d'Orient.*



## Pour l'Arménie

Il y a environ cinq mille années une nef flottait sur les eaux du Déluge. On avait mis cent ans à la construire et elle était énorme. De quel gabarit était-elle ? Ressemblait-elle aux conques marines, avait-elle la structure des oiseaux aquatiques, le Livre saint ne nous le dit pas, je pense, moi, qu'elle était en forme de matrice, car dans ses flancs respirait la famille souche des familles qui devaient venir, qui sont et qui viendront.

Les hommes qui habitaient ce vaisseau sacré regardaient l'horizon avec anxiété et malgré la plénitude du cataclysme, l'espoir restait au fond de leurs cœurs.

Tout-à-coup la pensée vint à Noé de sonder ces ténèbres, d'interroger cette mort par une vie, et il choisit pour cet office l'oiseau de ténèbres et de mort : le corbeau. Il en prit un dans sa main gauche et celui-ci s'envola rapidement ayant sans doute flairé quelque odeur de cadavre ; il ne reparut plus.

Et ce fut une tristesse.

Mais l'espoir n'abandonna pas le patriarche. Il voulut renouveler la tentative, et dans sa droite il prit une colombe. Puis, avec un geste semblable à celui du Créateur lorsqu'il fit émerger les continents, il lança l'oiseau blanc vers l'abîme. La colombe partit, s'enfonça dans l'horizon jusqu'alors inexorable, et peu après, revint, portant aux navigateurs de l'arche, prémisse d'une terre amie, un rameau d'olivier.

Et bientôt l'arche heurta doucement cette terre et s'arrêta.

Cette terre haute, hospitalière, et qu'on eût dit surgie du fond des eaux, pour s'élancer au devant de son fils, l'homme, c'est une terre que les Arméniens connaissent bien, qui préside à leur vie et dont le nom plane sur leurs destinées : c'est l'Ararat.

C'est l'Ararat doyen des monts, patriarche des glèbes et des rochers, centre du monde qui allait reflleurir. C'est l'Ararat couvert de neiges, qui, sur lui, ne sont éternelles, qu'en souvenir de la colombe, et encore, d'en bas, on croit distinguer dans cette blancheur quelque chose de ligneux qui semble être la membrure de l'arche.

C'est du flanc de ses rochers qu'a jailli la vie nouvelle, c'est en le saluant, que les grands clans, les grandes familles, origine des peuples, sont partis chercher leur terre d'héritage, portant vers les quatre horizons leurs fronts noirs, roux, bruns ou blonds.

C'est donc à ses pieds que la vie a recommencé, c'est là que l'homme a repris ses travaux, c'est là que Noé a planté la vigne.

Et la terre de France a reçu la vigne et a reçu l'olivier, l'olivier qui donne l'huile, symbole de la douceur, la vigne qui donne le vin, symbole de la force et de la générosité; huile et vin que les médecins d'autrefois unissaient si bien pour la guérison des blessures.

Toute nation garde le souvenir des temps où elle entra dans son héritage, le peuple, doyen des peuples, qui a vécu aux pieds de l'Ararat, l'Arménie, ne se les rappelle pas. Il est là depuis l'origine et cependant une race inférieure, rebelle à toute civilisation comme à tout progrès, race récemment promue au rang de puissance, a subjugué ce peuple antique et le gouverne avec un sceptre qui est un cimenterre.

Or voici que les sectaires de la race fanatique se sont rués sur les fils du peuple chrétien. Ceux-ci auraient pu fléchir la férocité des bourreaux en embrassant l'Islamisme; ils ont préféré mourir confesseurs de la foi et 300.000 Arméniens ont été massacrés.

Mais vive Dieu! il reste encore après ce massacre plus de deux millions d'enfants de cette malheureuse patrie, dignes, en vérité, de succéder à ceux qui moururent, sinon les armes à la main, du moins

victorieux dans ce combat terrible qui se livre entre la vie et l'apostasie. Que ceux-là qui survivent aient mérité l'indépendance dans ce baptême de sang, cela ne fait aucun doute. Il faut donc leur donner cette terre à laquelle ils ont doublement droit et par la possession traditionnelle de leurs ancêtres et par le sang de leurs martyrs qui vient de l'arroser ; il faut leur donner ce patrimoine pour qu'ils le fécondent encore par leur labeur et le fassent prospérer au soleil, au soleil, le même qui durant les jours de la rénovation humaine, but les eaux mortelles du Déluge et les fit s'évaporer en beaux nuages où Dieu mit l'arc-en-ciel.

Ceci est une espérance, mais ce n'est qu'une espérance. Dans les vallées désertes où sont couchés les morts, le vent seul pleure le lamento et aucun européen ne paraît en vengeur, bien plus, quand ceux qui eurent échappé aux tueries lèvent les yeux vers l'occident, ils croient voir et croient qu'ils se trompent, ils croient voir, dis-je, les aigles des grandes nations planer avec des apparences de vautours.

Pourtant ce peuple est chrétien, et comme nous élevons, nous, pour le colloque de la terre et de la nue, de grèles ou de robustes clochers, il possède le mont Ararat, clocher magnifique ou plutôt escalier grandiose par où l'humanité nouvelle est descendue sur la terre comme venant du ciel.

Devant la vénérabilité de ce sol d'Arménie, nous avons le devoir de protéger le peuple qui l'habite et qui fut et menace d'être encore odieusement opprimé au mépris de l'équité et en haine de la foi. L'Arménie n'est pas notre cliente, dit-on, nous n'avons en face de toutes les nations que deux clientes : la liberté et la justice. La France en a été l'apôtre, elle en est l'avocat, elle doit en être le soldat.

Aux temps de la croisade, ses preux sont allés conquérir un tombeau et proclamer la supériorité de l'Évangile sur le Coran, au pays même de Mahomet ; pendant la Révolution, ses armées rêvaient d'entrer dans les capitales porter aux peuples

la liberté. De quelque opinion que l'on soit, tous ces mouvements imposent le respect. Certes, cela n'enrichit pas les caisses de l'État, mais un peuple a deux trésors : le trésor de l'argent et celui de l'héroïsme. C'est dans le second que l'on puise si l'on veut rester une nation ; c'est par sa substance spirituelle que les braves communient avec l'énergie des ancêtres, et, Dieu aidant, la nation dont le trésor d'héroïsme est le plus riche est celle qui remporte la victoire.

De quelque parti qu'ils aient été, les fils de la vieille terre de Gaule, ont largement alimenté le trésor des vertus guerrières ; c'est pourquoi, mue par les deux inspiratrices qui les animaient : la liberté et la justice, la France qui aussi hérita de la vigne et de l'olivier, doit aller porter à l'Arménie dévastée par un déluge de sang, telle la colombe antique, le rameau libérateur.

Oui, ce seront encore les fils de la colombe douce et terrible à la fois, comme l'Agneau de Dieu est formidable, ce seront les virils fils de notre pays qui cueilleront ce rameau et le feront porter par un geste nouveau des Francs, vers l'abominable région où, dit un écrivain russe « l'homicide n'est qu'un Geste » ; et ce jour-là il faudra laisser passer les Dardanelles.

Et si la Horde meurtrière, inhumaine, qui campe sur le Bosphore s'oppose au passage de cette mission toute d'énergie et de paix, à cette croisade toute d'humanité et de justice, nous nous souviendrons que notre pays engendre aussi la vigne, et nous verserons à cette race assoiffée de sang, selon l'expression du poète de Pathmos, tout le vin brûlant de notre colère.

F. FLEURIOT-KERINOU.

# Sommaire des N<sup>os</sup> de :

## JANVIER

**Préface :** le Spectateur catholique : Constitution ; Incertus auctor : Psallite Christo ; M. Alphonse Germain : Pour Jésus ; Rituale Romanum : Benedictio Seminis. — **Propre du Mois :** Raymond Lulle (trad. M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé I. — **Science religieuse :** S. Jean de la Croix (trad. M. R. de Gourmont) : Cantique de la Nuit de l'Âme ; M. E. D. B., M. M. A. et M. A. G. : Mémorial. — **Art religieux :** M. Louis Denise : Rimes pour la Vierge Marie ; M. Victor Kinon : De la musique intérieure ; M. Charles Morice : La Religion de Paul Verlaine ; M. Adrien Mithouard : Les Poètes Mystiques I ; M. E. D. B., M. A.-E. J. : Mémorial. — **Jugement religieux :** M. Raoul Narsy : Monseigneur d'Hulst ; Louis Veuillot : Lettre à Ernest Hello (*inédite*) ; M. E. D. B. : Miroir du Mois ; M. Raoul Narsy : Théâtre : L'Évasion ; Faire-part.

## FÉVRIER

**Propre du Mois :** Raymond Lulle (trad. M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé II. — **Science religieuse :** M<sup>sr</sup> C. de Harlez : Réponse au livre de M. l'abbé Charbonnel ; M. E. D. B., M. M. A. : Mémorial. — **Art religieux :** Ernest Hello : Page (*inédite*) ; M. Adrien Mithouard : Un Pascalien, Ernest Hello ; M. Georges Ramaekers : La Foi ; M. Arnold Goffin : Fra Angelico ; M. Marius André : Événements touchant la musique religieuse en Espagne ; M. Adrien Mithouard : Les Poètes Mystiques II ; D<sup>r</sup> C. C., M. E. D. B. : Mémorial. — **Jugement religieux :** M. Fréron : Le Comte de Mun ; M. E. D. B., M. H. M. : Miroir du Mois ; M. Raoul Narsy : Théâtre : Au delà des forces ; Faire-part.

## MARS

**Propre du Mois :** Raymond Lulle (trad. M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé III. — **Science religieuse :** M. Alphonse Germain : L'Homme et l'Invisible ; Sanctus Severus (*apoc.*) : De Gradibus Ecclesiae ; M. V. K., M. A. M., M. E. D. B., M. M. A. : Mémorial. — **Art religieux :** M. Charles Guérin : Paroles du Seigneur ; M. Yves Berthou : En Perdition ; M. Gaston Prunier : Calvaire (*gravure sur bois, en 2 tirages*) ; M. William Ritter : Le sens chrétien de l'art et la vie au temps de Schubert ; M. E. D. B., M. A. M., M. W. R., M. A. E. J., M. A. C., M. E. D. : Mémorial. — **Jugement religieux :** M. Charles Morice : Le Nord et l'Orient ; (M. Max Elskamp) : Soigner les malades (*petit bois inédit*) ; M. Firmin Van den Bosch : Le tournoi littéraire de Gand ; M. Edmond De Bruijn : A ce même sujet ; M. Raoul Narsy : Théâtre : La loi de l'homme ; Spiritisme.





On lira prochainement  
dans le  
Spectateur Catholique  
des extraits de

# LA CATHÉDRALE

le roman attendu de  
M. J.-K. HUIJSMANS

TIRÉ POUR  
"LE SPECTATEUR  
CATHOLIQUE"



SUR LES PRESSES  
DE J.-E. BUSCHMANN  
A ANVERS





Edition de Luxe  
30 ex.  
N° 29

Mai 1897  
N° 5

# le Spectateur catholique

## Propre du Mois :

Raymond Lulle (trad.  
M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé V.

## Art religieux :

M. Aug. Edm. Joly : Les Tombeaux de Jésus.  
M. Max Elskamp : Petit Calvaire d'ici (*bois inédit*).  
M. Thomas Braun : La Bénédiction du Cierge Pascal.

## EN MÉMOIRE

de

## PAUL VERLAINE

M. Charles Morice : A la Libre Esthétique.  
M. Henry Carton de  
Wiart : Sur « *Sagesse* ».  
M. Adrien Mithouard : Les Poètes mystiques. III. : Paul  
Verlaine ou le Scrupule de la  
Beauté.  
M. Maurice Denis : Suite de dessins originaux commen-  
tant « *Sagesse* ».  
a) Vous êtes calmes...  
b) L'âme antique était rude et  
vaine...  
c) Sagesse d'un Louis Racine je  
t'envie !...

## Jugement religieux :

M. Raoul Narsy : Théâtre : La Cloche engloutie.

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM



FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

BRUXELLES  
40, rue Hydraulique.

PARIS  
44, avenue du Maine.

# Le Spectatevr Catholique

Mensuel  
de Science, d'Art et de Jugement religieux

---

DIRECTEUR  
M. EDMOND DE BRUIJN

---

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 heures)</i> 44, avenue du Maine PARIS	M. VICTOR KINON au Siège de la Revue 40, rue Hydraulique BRUXELLES	M. WILLIAM RITTER (pays germaniques, balkaniques et Suisse) I Johannesgasse, 11, VIENNE
--	---	---

---

M. MARIUS ANDRÉ 11, rue Olozaga MADRID	M. RAFAEL MITJANA Palazzo Barberini ROME
--	--

---

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

---

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nîmes.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M <sup>re</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. ADH. SCHEIJS, à Verrijck-Louvain.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. CL. VOLIO, à Paris.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	

---

Le Spectatevr Catholique laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

— Les manuscrits ne sont pas rendus. —

---

ABONNEMENT ANNUEL :

(Édition de luxe sur papier de hollande Van Gelder : 20 frs.)

---

Le Spectatevr Catholique paraît en fascicules mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.





ci continue le livre de l'Ami et de l'Aimé, lequel livre traite des dialogues et cantiques d'amour qui sont entre eux deux, et qui sont des exemples abrégés et des paraboles [nécessitant une exposition] par lesquels l'Entendement s'élève plus haut en la contemplation, la dévotion et l'amour de son Aimé. Et pour ce motif, ils sont en nombre égal aux jours de l'année et chacun d'eux suffit pour contempler tout un jour selon l'Art de Contemplation. **L'Aimé** est Notre Seigneur Dieu comme créateur, recréateur et fin dernière de tout ce qui existe ; **L'Ami** est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. **L'amour** est la charité et la bienveillance avec lesquelles s'aiment l'Ami et l'Aimé ; et les trois (parlant en Dieu *simpliciter*) sont une seule et même chose ; en autre manière ils se distinguent entre eux.

121. L'Ami croyait suivre son Aimé et il marchait en un chemin où il y avait un lion très féroce qui dévorait tous ceux qui passaient là paresseusement et sans dévotion. Et l'Ami disait : « Celui qui ne craint pas mon Aimé doit craindre toutes choses, et celui qui craint mon Aimé peut avoir de l'audace et de la hardiesse en tout. »

122. On questionna l'Aimé sur l'occasion, et il dit que l'occasion est le plaisir par la pénitence, l'entendement par la conscience, l'espérance par la patience, la santé par l'abstinence, la consolation par le souvenir, l'amour par la diligence, la loyauté par la pudeur, la richesse par la pauvreté et la guerre par la malveillance.

123. L'Amour illumina le nuage qui était entre l'Ami et l'Aimé et le fit ainsi lumineux et resplendissant comme la lune dans la nuit, l'aurore dans le matin, le soleil dans le jour. Et dans ce nuage resplendissant et clair l'Ami et l'Aimé se parlaient.

124. On demanda à l'Ami : « Quelle est la plus grande ténèbre ? » Il répondit : « L'absence de mon Aimé ». On lui demanda encore : « Quelle est la plus grande clarté ? » Il répondit : « La présence de mon Aimé. »

125. L'Ami apprend les symboles de l'Aimé, et l'amour l'accable de tribulations, de pleurs, de soupirs et de pensées. Et il est méprisé du monde.

126. L'Ami écrivait ces paroles : « Mon Aimé se réjouit parce que j'élève mes pensées vers lui et que pour lui mes yeux pleurent et sont en larmes, et que j'éprouve des langueurs. Et sans lui je ne vis, ni ne sens, ni ne vois, ni n'entends, ni ne respire. »

127. « Oh ! entendement et volonté, criez et éveillez les grands chiens qui dorment et oublient mon Aimé ! Oh ! yeux, pleurez ! Oh ! cœur, soupirez ! Oh ! mémoire, rappelle-toi la grande offense que font à mon Aimé ceux qu'il a tant favorisés en ce monde ! »

128. « L'inimitié qui est entre les hommes et mon Aimé augmente ; et pourtant l'Aimé ne cesse de leur promettre dons et récompenses ; il menace, avec justice et sagesse, la mémoire et la volonté, et on méprise ses promesses, et on ne fait aucun cas de ses menaces. Aussi, si la misère et les maux assaillent les hommes, c'est leur culpabilité et non celle de mon Aimé. »

129. L'Aimé s'approchait de l'Ami pour le consoler et le reconforter au milieu de ses peines et de ses pleurs ; et plus l'Aimé s'approchait de l'Ami, plus l'Ami pleurait et plus il souffrait des offenses qu'on faisait à son Aimé.

130. Avec une plume d'amour, de l'encre de larmes et sur un papier de passion, l'Ami écrivait à son Aimé une lettre dans laquelle il lui disait que la dévotion tardait à venir, que l'amour se mourait, et que la fausseté et l'erreur, ses ennemies, se multipliaient dans le monde.

131. Les amours de l'Aimé et de l'Ami étaient unies par la mémoire, l'entendement et la volonté pour que l'Ami et l'Aimé ne se séparassent pas ; et la corde qui attachait ces deux amours était faite de pensées, de soupirs, de langueurs et de pleurs.

132. L'Ami gisait sur un lit d'amour ; les linceuls étaient de plaisirs, la couverture de langueurs. Et il était question de savoir si le coussin était fait du même drap que les linceuls ou que la couverture.

133. L'Aimé vêtait son Ami d'un manteau, d'une cotte et d'un sarrau, et il lui faisait un pourpoint d'amour, une chemise de pensées, des chausses de tribulations et une guirlande de pleurs et de soupirs.

134. L'Aimé priait son Ami de ne pas l'oublier, et l'Ami disait qu'il ne pouvait l'oublier puisqu'il ne pouvait l'ignorer.

135. L'Aimé disait à l'Ami de le louer et de le défendre dans les lieux mêmes où on ose le moins le louer. L'Ami dit : « Donne-moi assez d'amour pour cela. » L'Aimé répondit que par amour pour lui il s'était incarné, qu'il avait été crucifié et qu'il était mort.

136. L'Ami priait son cher Aimé de lui apprendre la manière de le faire connaître, aimer et glorifier par les hommes.

L'Aimé emplut son Ami de dévotion, de patience, de charité, de tribulations, de pensées, de soupirs et de pleurs ; et le cœur de l'Ami eut assez d'audace pour glorifier son Aimé, les louanges sortirent de sa bouche, et sa volonté sut mépriser le blâme des gens qui jugent fausement.

137. L'Ami criait et disait ces paroles aux hommes : « La mémoire de celui qui se souvient vraiment de mon Aimé oublie toutes les autres choses et reçoit de lui sa part de tout. »

138. On demanda à l'Ami d'où naît l'amour, de quoi il vit, de quoi il meurt. L'Ami répondit que l'amour naît de souvenirs, vit d'intelligence, et meurt par l'oubli.

139. L'Ami oublia tout ce qui est sous le ciel souverain pour que son entendement pût s'élever plus haut vers la connaissance de l'Aimé que sa volonté désirait comprendre, contempler, louer et célébrer.

140. L'Ami allait combattre pour la gloire de son Aimé, et il emmenait en sa compagnie la foi, l'espérance, la charité, la justice, la prudence, la force et la tempérance, pour vaincre avec

elles les ennemis de son Aimé. Et il aurait été vaincu si l'Aimé ne l'avait pas réconforté en lui montrant ses noblesses et en lui signifiant sa volonté.

141. L'Ami voulait parvenir à la fin dernière de son amour, et les autres fins s'opposaient à son passage; aussi, les longs désirs et les pensées donnaient à l'Ami tristesse et langueur.

142. L'Ami se consolait et se réjouissait à la vue des noblesses de son Aimé. Mais peu après, il se mit à songer aux désordres de ce monde, et ses yeux s'emplirent de larmes par excès de douleur et de tristesse.

143. L'Ami languissait par excès de pensées et de désirs, et on lui posa cette question: « Que ressens-tu le plus vivement: les tourments ou les plaisirs? »

144. L'Ami était le messager de son Aimé auprès des princes chrétiens et des infidèles pour leur enseigner l'Art et ses principes, afin qu'ils pussent connaître et aimer les dignités de l'Aimé. (1).

(1) Avant de quitter sa solitude du mont Randa et de partir à la conquête des âmes infidèles, Raymond Lulle composa l'*Art Général* dans lequel il développait sa méthode pour découvrir la vérité, convaincre d'erreur les hérétiques, et donnait des règles applicables à toutes les sciences.

Dans son poème de la *Désolation* et dans le préambule de l'*Arbre de la Science* le docteur illuminé déplore le peu de succès de ce livre que le Saint-Esprit lui avait inspiré, disait-il, pour la gloire de la religion chrétienne: « Je vous dis que j'apporte un Art Général — qui m'a été nouvellement révélé par don spirituel — pour que chacun puisse savoir toute chose naturelle — selon la compréhension de l'entendement par les sens. — Il sert pour le droit, la médecine et toutes les sciences — et aussi pour la théologie..... Nul art ne vaut autant pour résoudre les questions — et détruire les erreurs par raison naturelle; — et je le tiens pour perdu, car personne ne l'entend ni ne l'apprécie; — je m'en plains, et je pleure et j'en ai ire mortelle.. »

Après avoir écrit l'*Art Général*, il était retourné passer quelque temps encore à Randa pour y prier et méditer. Or, un matin il vit venir vers lui un adolescent parfaitement beau de visage, vêtu comme un pasteur de brebis, qui d'une voix harmonieuse se mit à lui parler de Dieu et des anges, de Jésus et de la Vierge Marie; puis ayant aperçu les livres de Raymond Lulle, il se mit à genoux pour les prendre, il les baisa et les mouilla de ses larmes et il dit que par ces livres beaucoup de bien serait fait à l'Eglise du Christ; et ensuite il bénit Lulle en faisant le signe de la Sainte Croix sur sa tête et sur tout son corps, et il disparut.

145. Si tu vois un amant paré de riches habits, mettant son honneur à rechercher la vaine gloire, gros pour avoir trop mangé, trop bu et trop dormi, sache qu'en celui-là tu vois damnation et tourments. Mais si tu vois un amant pauvrement vêtu, méprisé des gens, pâle, amaigri par le jeûne et les veilles, sache qu'en celui-là tu vois le salut et la bénédiction éternelle.

146. L'Ami gémit, et son cœur se plaint du feu de l'amour, et il crut qu'il allait mourir. L'Aimé eut pitié de lui, et l'Ami lui demanda consolation, patience et espérance.

147. L'Ami dit : « A celui qui est toujours captif on ne doit pas donner de salaire ni de prix pour ses labeurs, et encore moins à celui qui doit plus qu'il ne peut payer. » C'est pourquoi il blâma les amants indiscrets qui ne font pas de différence entre une grâce et un salaire.

148. L'Ami considéra le temps passé, et il pleura ce qu'il avait perdu ; et il n'y avait personne qui pût le consoler car ses pertes étaient irréparables.

149. Dieu a créé la nuit pour que l'Ami veille et qu'il songe aux noblesses de son Aimé ; et l'Ami croyait qu'elle avait été créée pour le repos et le sommeil de ceux qui sont tourmentés d'amour.

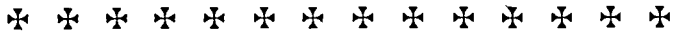
150. Les hommes faisaient des reproches à l'Ami et l'insultaient parce qu'il allait comme fou d'amour ; et l'Ami méprisait leurs insultes, et il reprochait aux hommes de ne pas aimer son Aimé.

151. L'Ami disait : « Je suis vêtu d'un drap vil, mais l'amour vêt mon cœur de plaisantes pensées et mon corps d'un vêtement de pleurs, de larmes et de passions. »

Ces 31 motifs suffiront à la contemplation pendant le mois de Mai ; les suivants suffiront pendant les mois suivants.







## Les tombeaux de Jésus

Vendredi-Saint. Dans l'église, les fidèles passent devant le chœur sans les coutumières genuflexions. La porte du tabernacle vide bée en un abandon de stupeur. La lampe perpétuelle est éteinte, l'autel dépouillé pleure de ses pierres nues.

Tout le monde se groupe devant le « Tombeau ». Les tentures noires encadrent des reflets du soir la nuit veloutée qu'elles gardent pour la pâleur du corps divin. Il y est allongé sur une pierre d'autel, que dominant des constellations de cristaux ; croix fleurie, guirlandes, bouquets lumineux.

L'impression est étrangement enfantine et grandiose : Elle émeut vite, comme la prière des vieilles gens. Le décor nous vient d'Allemagne, et l'on y trouve bien l'âme germanique, l'âme de Dürer qui vêt de réalité rigoureuse ses mystiques symboles.

Jésus est la lumière vivante et personnelle. La mort lui fut comme la nuit au soleil. Il repose en l'abîme d'ombre, comme le héros endormi prêt à reparaître en vainqueur. Et pour glorifier son repos, pour pleurer son absence, pour parer sa nuit, des constellations inconnues, âmes d'anges, bijoux célestes, en fleurissent le noir. Nulle flamme n'ose paraître : leur invisibilité répond à la lampe perpétuelle éteinte, à l'éternelle lumière éclipsée. Et ces constellations en paraissent très étranges, leur précise fixité les fait différentes de toute flamme, leur donne l'air de « signes dans le ciel » seulement écrits avec de la substance d'astre.

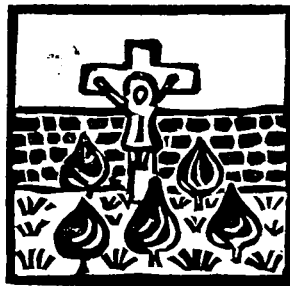
On sent une équivalence idéale aux précieux « repos de Jésus » enfant. Pour le sommeil divinement enfantin, le moyen-âge « énorme et délicat » ciselait de petits berceaux tout fleurdés d'orfèvreries aux douillettes garnitures de dentelles et de draps d'or. Tour-à-tour, les fidèles venaient les balancer, priant le symbole du geste berceur.

C'est la funèbre équivalence des « repos de Jésus » ce grand tombeau, sorte de décor passager comme est passager le trépas divin. Mais ce provisoire est aux armes du roi éternel, et la croix régit le deuil.

La foule, la vie passagère, contingente, doucement apeurée en la consolation du Rachat, stationne, renouvelée sans cesse, devant cette nuit crucifère. Par devant, des têtes enfantines ont encore l'inharmonique remous de curiosité ; sur le moutonnement des têtes plus hautes, le reflet des constellations mystiques est divers : mêlé d'ombre ou des lueurs du jour mourant.

Accompagnant la psalmodie savante des « Ténèbres » un murmure sort de la foule, le murmure du chapelet : rare exquisité d'âme populaire. Ainsi, c'est le bercement, encore, du repos de Jésus avec la même voix maternelle : la voix de Marie aussi miraculeuse, maintenant, de sanglots qu'elle le fut, autrefois, d'extase ; toujours inexprimablement sur-humaine, divine. Cette mère ne fut-elle pas le ciel penché sur la crèche radieuse comme un ciel d'aube sur le jeune orient ? Ne vient-elle pas d'être ensanglantée en l'agonie du couchant terrible ? Maintenant elle est le ciel noir qui pleure et encore garde ; le ciel immense à contenir le deuil du soleil divin.

A. E. JOLY.





# La Bénédiction du Cierge Pascal

*Selon la liturgie.*

Sous le porche gothique a retenti trois fois  
Des prêtres rapportant le feu, la nette voix.

Et dressé dans le chœur, le Cierge Pascal  
S'élève solennel, rigide et virginal.

« Réjouis toi, troupe des anges séraphiques,  
Habitante des cieux vastes et pacifiques !

En cette allégresse des mystères divins,  
Chantez, harpe légère, sonnez, trompes d'airain !

Dans la jubilation éclate et parle, Terre,  
Voici que t'illumine un lustre involontaire.

Cette splendeur te vient du Monarque éternel,  
Les rayons d'un tel or n'ont leurs sources qu'au  
[Ciel !

Sous la merveilleuse clarté qui te caresse,  
Entre, Église, dans une ineffable allégresse !

Et qu'en ce saint parvis retentisse la voix  
Des peuples accourus pour adorer la Croix !

Et vous que l'attente de la sainte lumière  
Rassemble en cette nef ardente et coutumière,

Invoquez avec moi le secours tout-puissant  
Du Verbe, obtenez moi de louer dignement

Celui que ce cierge à nos yeux représente  
Et que symbolise la cire édifiante.

Car les Pâques sont là ! La nuit est advenue  
Où les rayons de Dieu déchireront la nue.

Et l'on immolera, puénil, innocent,  
L'Agneau véritable et sans tâche dont le sang

Consacrera les demeures des vrais fidèles  
Identiques sous le flux rouge qui ruisselle.

La nuit est advenue où les fils d'Israël  
Guidés par le feu droit, phare ou colonne au Ciel,  
Furent par Vous, Seigneur, retirés de l'Égypte  
Et traversant la mer à sec, prirent la fuite ;

La nuit est advenue où dans la grâce sainte  
Sont rétablis tous les fils du Christ que l'atteinte  
Des vices du siècle ou des péchés hasardeux  
Avaient privés des Mérites acquis pour eux ;

La nuit est advenue où brisant de vains fers  
Le Christ victorieux remonta des enfers.

Péché d'Adam, péché nécessaire et propice  
Qu'effaça, Père Saint, le sang du sacrifice,

O ! faute heureuse, qui nous vaut un tel Sauveur,  
Et qu'un Dieu souverain lave par sa ferveur !

O Nuit, dont écrivit le Poète Sacré :  
« La Nuit sera comme un jour limpide et doré ;

La Nuit pour éclairer les élans de ma joie  
Sera claire et tissée en aurore de soie ;

Et sa pureté bannira les crimes noirs,  
Les fautes, les péchés qu'élabore le soir,

Rendant l'Amour à ceux que couvre un voile  
Aux affligés la joie, aux ennemis la paix,  
[épais,

Au Verbe tout-puissant les empires du monde  
Sur lesquels brillera l'or des lumières blondes ! »

Ayant levé l'encens et mis en croix cinq grains,  
Le Diacre prononce en rejoignant les mains :

« Accepte, Maître de notre adoration,  
En cette tiède nuit d'avril, l'oblation

Que l'Église te fait, fervente et solennelle,  
Par les mains de ses ministres priant pour Elle.

Ce cierge embaumé, jaune et gris, sans macule,  
Est le fruit du labeur matinal et crédule

Que, vives, dans l'air frais, poursuivent les  
 [abeilles  
 Aux calices des fleurs qu'enclosent tes corbeilles.  
 Leur miel a la douceur des suaves corolles.  
 — Notre ruche retient les divines paroles. —  
 Leur cire a la candeur des aubes ravissantes.  
 — Nous Te voyons passer, lumineux, par les  
 [sentes  
 De Galilée, allant aux misères humaines,  
 Et, des fleurs dans les mains, ranimant les  
 [haleines. —  
 Leur œuvre éternisa le printemps et les roses.  
 — N'es-tu pas le Semeur des verbes et des  
 [choses ? — »

Le triangle baissé par le diacre, un cierge  
 Allume du flambeau pascal la mèche vierge.

« Bien qu'il soit divisé, ce feu sacré demeure,  
 Non moins intense et vif qu'à sa première heure ;  
 Il a pour aliment la cire transparente  
 Et le parfum subtil des plaines odorantes.  
 Faites que ce cierge, éblouissant, Seigneur,  
 Conserve flamme claire et brûle en votre honneur  
 Pendant cette nuit calme où le sort ténébreux  
 Enrichit à jamais la troupe des Hébreux !  
 Faites que sa lueur, comme un parfum suave,  
 Se mêle à vos flambeaux inflexibles et graves ;  
 Que l'astre du matin le trouve encore brûlant,  
 Cet astre qui n'aura ni couchant ni levant,  
 Et répandra sans fin sur les races humaines  
 L'éclat resplendissant de sa clarté sereine ! »

THOMAS BRAUN.

Samedi Saint,  
 ABBAYE DE MAREDSOUS.



# Pour Paul Verlaine

## (A la Libre Esthétique)

En l'honneur d'un grand poète et pour hâter l'érection du Monument que notre piété désire, Bruxelles a noblement marqué d'une fête un jour. On me demande de la dire : en effet, j'y étais ; mais j'en étais, et, outre que, de l'ombre d'une coulisse improvisée entre deux rideaux, je n'ai tout vu ni tout entendu... On veut bien insister, et, gracieusement requis :

Le 25 mars, à trois heures, dans le grand salon de la Libre Esthétique, s'ouvrait, consacrée au nom de Paul Verlaine, une séance à merveille organisée par MM. Octave Maus et Émile Verhaeren.

Une très nombreuse et très élégante assistance, recueillie, où plus d'un songeait qu'ici s'accomplissait une œuvre de justice et de réparation, sans oublier l'inévitable ironie du contraste éclatant de ces publics hommages, de ces couronnes de mots et de fleurs et de ce bronze tout à l'heure dressé, avec la vie misérable du poète...

Émile Verhaeren, avec un accent très haut et très pur, a proclamé : Depuis Hugo, la mort de Verlaine est celle qui met le plus profondément et le plus justement en deuil les lettres françaises. Et il a dit pourquoi Verlaine est, en effet, un grand poète, pourquoi *Sagesse* est, incontestable, le plus admirable chef-d'œuvre de la littérature mystique moderne. Verhaeren a été digne de lui-même, — je ne crois pas qu'on puisse le mieux louer.

M. Carton de Wiart, en une abondante et facile improvisation, a commenté *Sagesse*, étudié la psychologie douloureuse du poète, exprimé la sympathie et la pitié d'un chrétien pour le poète chrétien (1).

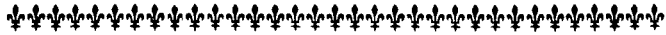
A mon tour, j'ai tâché de dire quel fut le rôle de Verlaine dans l'histoire contemporaine de la poésie, comment il fit, au lendemain des restrictions excessives du Parnasse, le geste qui libère, comment aussi, malgré la goût de notre génie latin pour la logique immédiate et la plus rigoureuse précision, il doua notre langue poétique de ces qualités de vague, de fluidité, de mystère, qui sont, au fond, toute la poésie.

Camille Lemonnier, retenu chez lui par l'ophtalmie dont il souffre, avait confié au vicomte de Colleville le soin de lire de belles pages sur l'œuvre en prose de Verlaine. Le public tout entier a reconnu avec joie les rares et puissantes qualités qui font de Camille Lemonnier un maître-coloriste si aigu d'intuition, si ardent d'expression. — A ce morceau M. de Colleville a joint des souvenirs personnels, des lettres inédites de Verlaine et montré, dans la simplicité de sa vérité, cet homme si réellement bon, si naïvement génial, tel que, pour ma part, je l'ai tant connu et tant aimé.

Une fête, entre celles que nul témoin n'oubliera. Un hommage, tel qu'un grand poète pouvait — par le noble *merci* de cet autre grand poète, très aimé, Stéphane Mallarmé — l'accepter.

CHARLES MORICE.

(1) Reconstitué et dicté, on pourra lire ce discours, la présente page tournée.



## Discours sur « *Sagesse* ».

Dans cette fête commémorative, presque pieuse, je ne veux point faire autre chose que de laisser voguer un instant mon souvenir vers celui que j'aime comme vous et que, comme vous, j'admire.

Le Verlaine dont je vous parlerai, non sans quelque complaisance mais en toute simplicité, n'est pas le poète subtil et troublant de « *Fadis et naguère* », ni des « *Romances sans paroles* » ; ce n'est point le poète charnel et désordonné de « *Parallèlement* », c'est le poète candide et apaisé de « *Sagesse* », d'« *Amour* » et de « *Bonheur* ».

C'est un autre homme et c'est presque une autre œuvre.

L'homme n'est plus celui qui vantait l'impassibilité parnassienne :

*Libre à nos inspirés, cœurs qu'une œillade enflamme  
D'abandonner leur être au vent comme un bouleau  
Pauvres gens : L'art n'est pas d'éparpiller son âme.  
Est-elle en marbre ou non la Vénus de Milo ?*

L'homme n'est plus celui qui se résignait aux fatalités saturniennes et mettait « ses instincts de bouc à charge des étoiles ». Il n'est plus celui qui évoquait, avec quelle profondeur d'accent, par les soirs équivoques d'automne, les fausses ingénues de Watteau.

Il n'est plus l'amoureux naïf de la *Bonne Chanson* ; il n'est plus « le vieux faune de terre cuite », ou, si c'est le même, il est bien changé !..

Ce décadent est devenu un primitif.

Et combien l'œuvre apparaît dissemblable...

Ailleurs, c'est la palette où il a essayé toutes ses couleurs, c'est le kaléidoscope de son cœur frivole, ce sont des livres de sensations et de rythmes, des livres tourmentés, désemparés, aventureux, faits, les uns pour être recouverts d'un satin rose un peu fané, les autres d'un velours sanglant.

Voici le livre, tout de recueillement, tout de douceur, insouciant des choses extérieures, qui doit être revêtu de soie blanche.

Le seul poème catholique ! a dit Jules Lemaître, et en vérité, à moins de remonter à saint Ambroise et à Adam de S<sup>t</sup> Victor, à moins d'évoquer les épopées chenues de la chanson de Roland et du Saint Graal, où retrouver, sauf dans l'œuvre de Dante, les sentiments chrétiens plus poétiquement exprimés ?

Est-ce au XVII<sup>e</sup> siècle ?

Un ingénieux critique qui s'amusa plus d'une fois à caricaturer Verlaine, Anatole France, écrivait dans la « *Vie Littéraire* » :

« Dans tout ce XVII<sup>e</sup> siècle vanté comme un grand âge chrétien, où sont les poètes qui prient ? Ceux qui laissèrent des poésies spirituelles écrivirent dans le goût Louis XIII, qui était un goût trop fier et même quelque peu capitaine et matamore. Comme Polyeucte au temps du Cardinal, leurs poètes pénitents avaient un chapeau à plumes, des gants à manchettes et une longue cape que la rapière relevait en queue de coq ».

Ils chantèrent, selon Léon Bloy, le Dieu des architectes et des tapissiers de la monarchie et leur poésie d'étiquette ou de catafalque avait juste le prix marchand de l'aumône royale qu'on laissait tomber dans leur sébile.

Voici Verlaine : « Un homme se présente au seuil de l'Eglise éternelle du Christ, je ne dis pas le plus grand, ni le meilleur, mais l'unique, absolument, celui qu'on était las d'espérer ou de rêver depuis des siècles, un poète chrétien.

Ce minable claquent, dénué même des tessons de Job, porte son fumier sur son esprit et sa besace autour de son cœur. Il s'agenouille à l'entrée du viel habitacle de l'Espérance, de l'antique vaisseau des Extases, et, du fond de sa conscience, invoque le Dieu flagellé pour qu'il soit le témoin de son holocauste.

Il arrive des lointains cloaques, apportant l'inégalable trésor des puanteurs, des nudités, des



dérélictions, des blasphèmes et des désespoirs du siècle, puisque l'épouse indéfectible du Rédempteur a reçu le pouvoir de transfigurer tout cela. Il a choisi d'être le bouc propitiatoire et le sacrifice qu'il offre est cousin germain de l'effroyable désolation qu'il assume ». (1)

Un autre critique, M. Charles Morice, définit *Sagesse* le plus beau poème écrit en France depuis les *Fleurs du Mal*.

Ce livre apparaît tout à coup dans l'ensemble de l'œuvre de Verlaine comme une surprise : Il fut une surprise pour l'auteur lui-même : un éclair l'avait illuminé sur sa voie tandis qu'il revenait lassé, de plus loin que le chevalier Tannhäuser fuyant les ensorcellements du Venusberg.

Ce fut un salutaire catastrophe qui le terrassa en chemin.

Dans « *Mes Prisons* » auto-biographie sincère, il raconte la genèse du livre : Certain jour de Juillet 73, il se prit de querelle à Bruxelles avec son compagnon d'aventures, Arthur Rimbaud, et l'égratigna d'une balle. Après une brève détention préventive aux Petits-Carmes, il fut condamné pour coups et blessures à deux ans de prison qu'il alla purger à Mons.

C'est là que naquit *Sagesse*.

Un livre, le *Catéchisme de Persévérance* de Monseigneur Gaume, fut l'occasion de sa conversion.

« En dépit d'un art déplorable en fait d'écriture, dit-il, et d'une syntaxe à peine en vie, Monseigneur Gaume fut pour moi — pourri d'orgueil, de syntaxe et de parisienne sottise — l'apôtre.

Je lus la centaine de pages consacrées par le bon prélat au sacrement de l'Eucharistie.

Je ne sais si ces pages constituent un chef-d'œuvre. Mais, dans la situation d'esprit où je me trouvais, l'ennui profond où je plongeais en dépit de tous bons égards et de la vie relativement heureuse que ces bons égards me faisaient, et le désespoir de n'être pas libre et comme, aussi, de la honte de me

(1) Léon Bloy. — Un Brelan d'Excommuniés, page 100.

trouver là, déterminèrent, un certain petit matin de juin, après quelle nuit douce-amère passée à méditer sur la présence réelle et la multiplicité sans nombre des hosties figurée aux saints évangiles par la multiplication des pains et des poissons — tout cela, dis-je, détermina en moi une extraordinaire révolution — vraiment !

Il y avait depuis quelques jours, pendu au mur de ma cellule, au-dessous du petit crucifix de cuivre semblable à celui dont il a été précédemment parlé, une image lithographique assez affreuse, aussi bien, du Sacré-Cœur ; une longue tête de Christ, un grand buste émacié sous de larges plis de vêtement, les mains effilées montrant le cœur

*Qui rayonne et qui saigne,*

comme je devais l'écrire un peu plus tard dans le livre *Sagesse*.

Je ne sais quoi ou qui me souleva soudain, me jeta hors de mon lit, sans que je pusse prendre le temps de m'habiller et me prosterna en larmes, en sanglots, aux pieds du Crucifix et de l'image surrogatoire.

Priant, à travers mes larmes, à travers les sourires, comme d'enfant, de comme un criminel racheté, priant, ô, à deux genoux, à deux mains, de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, selon mon catéchisme ressuscité !

Combien est-ce que je réfléchissais sur l'essence et l'évolution même de la chose qui s'opérait en moi ! Pourquoi, comment !

Et j'avais de ces ardeurs, de ces, comme on dirait en nos odieux temps, dispositions ! Comme j'étais bon, simple, petit !

Et ignorant !

« Domine, noverim te ! »

Quelle candeur d'enfant de cœur, quelle gentillesse de vieux- et jeune ! alors, pécheur converti, d'orgueilleux s'humiliant, d'homme violent devenu un agneau ! »

Ce fut ainsi que la douleur, cette mystérieuse passante qui fend les âmes pour les briser ou pour

les élargir suivant le degré de force qu'elles lui opposent, fut pour Verlaine rédemptrice et inspiratrice. Son rude contact fit renaître en lui, à la place du cœur flétri, un cœur fort et candide :

*Bon chevalier masqué qui chevauche en silence,  
Le malheur a percé mon vieux cœur de sa lance.*

*Le sang de mon vieux cœur n'a fait qu'un jet vermeil  
Puis s'est évaporé sur les fleurs, au soleil.*

*L'ombre éteignit mes yeux, un cri vint à ma bouche  
Et mon vieux cœur est mort dans un frisson farouche.*

*Alors le chevalier Malheur s'est rapproché,  
Il a mis pied à terre et sa main m'a touché.*

*Son doigt ganté de fer entra dans ma blessure  
Tandis qu'il attestait sa loi d'une voix dure.*

*Et voici qu'au contact glacé du doigt de fer  
Un cœur me renaissait, tout un cœur pur et fier.*

*Et voici que, fervent d'une candeur divine,  
Tout un cœur jeune et bon battit dans ma poitrine.*

*Or, je restais tremblant, ivre, incrédule un peu,  
Comme un homme qui voit des visions de Dieu.*

*Mais le bon chevalier, remonté sur sa bête,  
En s'éloignant me fit un signe de la tête*

*Et me cria (j'entends encor cette voix) :*  
« *Au moins, prudence ! Car c'est bon pour une fois. »*

En 1880, en plein tohu-bohu, en pleine foire naturaliste, « dans ces jours d'esprit charnel et de chair triste », à l'heure même où la vogue acclamait l'*Assommoir* et *Nana*, brutales épopées de l'animalité humaine, à l'heure où triomphait « cette doctrine de carcasses et de glands tombés » — ainsi que l'appelait Barbey d'Aurevilly — *Sagesse* parut comme un doux tintement d'angelus au milieu de l'orgie.

\* \* \*

*Sagesse* est un triptyque.

Dans le premier volet, s'offre le néophyte, ardent

de connaître, désireux d'aimer ; ses yeux, bien que dessillés, clignent encore à la vraie lumière ; les incertitudes et les angoisses disputent encore son âme à la paix ; le vieil homme ne se résigne pas volontiers à être sacrifié.

*Alors un grand désir, un seul, vient investir  
Le pénitent, après les premières alarmes,  
Et c'est d'humilier son front devant les larmes  
De naguère, sans rien qui pourrait amortir  
Le coup droit pour l'orgueil, et de rendre les armes  
Comme un soldat vaincu, triste, de bonne foi.*

Dans les trances de la lutte, il s'apitoie, puis il gourmande sa lâcheté et s'encourage à bien faire.

*Si ces hiers allaient manger nos beaux demains ?  
Si la vieille folie était encore en route ?  
Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ?  
Un assaut furieux, le suprême, sans doute !  
O, va prier contre l'orage, va prier.*

Mais le triomphe est proche : les tentations s'éloignent pour mourir enfin. Toutes les voix : les voix de l'orgueil, les voix de la haine, les voix de la chair, les voix d'autrui, les colères, les soupirs noirs, les regrets, les tentations meurent une à une, meurent toutes parmi la voix que la prière emporte au Ciel, elles meurent parmi la voix terrible de l'amour. C'est le sujet de cet admirable poème des *Voix*, un des plus beaux qui jaillirent d'un cœur d'homme.

Pendant cette période, le passé lui réapparaît souvent, des réminiscences surgissent à tous les tournants. Le souvenir de la femme s'obstine et il est curieux de voir comment sa conception se modifie petit à petit pour lui. Ce n'est plus la conception baudelairienne à laquelle il a sacrifié dans les *Poèmes Saturniens* et dans les *Fêtes Galantes* ; ce n'est plus le joli monstre, la sirène dont la voix funeste attire les matelots au fond des abîmes, ni la Circé magicienne qui change l'homme en bête immonde. Cette conception qui allie le mépris à l'adoration, qui n'exalte la femme que pour mieux

la déshonorer est bien loin. A cette conception là, *la Bonne Chanson* en avait déjà substitué une autre plus humaine. Dans ce frais poème, comme l'écrit M. Maurice Dullaert : « les fantômes lugubres qui le hantaient se sont évanouis ; les désenchantements, les ironies et les pensées amères font silence ; il semble évadé d'un cauchemar et tout un printemps de foi pure et naïve refleurit dans son âme meilleure.

Que s'est-il passé ? Presque rien : Paul Verlaine est fiancé. Il a suffi, pour le séduire et le captiver, d'une candide enfant apparue. *Elle*, ce n'est plus la tant maudite créature de ruse et de ténèbres, c'est la Fée, l'Ange, l'être d'aurore et de clarté dont la venue illumine tout à l'entour, la compagne rêvée et l'âme que son âme depuis toujours pleure et réclame, et c'est à ses genoux, comme un page suppliant aux genoux d'une princesse de légende, qu'il chante, dans *la Bonne Chanson*, le « doux mal qu'on souffre en aimant. » Disparu, l'ennui morose ; chassées, les prévisions funestes ; fuie, la vie dissipée du poète bohème et noctambule noyant ses chagrins « en des breuvages exécrés » Le voici tout rajeuni, le cœur allègre, riche d'espoirs et plein de bons propos :

*Oui, je veux marcher droit et calme dans la vie,  
Vers le but où le sort dirigera mes pas,  
Sans violence, sans remords et sans envie ;  
Ce sera le devoir heureux aux gais combats.*

*Et comme, pour bercer les lenteurs de la route,  
Je chanterai des airs ingénus, je me dis  
Qu'elle m'écouterà sans déplaisir sans doute :  
Et vraiment je ne veux pas d'autre paradis.*

La nature entière participe à son ravissement ; l'aube, l'azur, le soleil sont les confidents de son ivresse ; il charge l'étoile du matin de messages pour sa mie. Puis il se plaint des mélancolies de l'absence, évoque en son œil la voix, le regard, le geste de la promesse, et de subites inquiétudes le chagrinent à la pensée qu'elle est rieuse peut-être et

oublieuse, tandis qu'il songe loin d'elle. Le devoir sera si facile, égayé par la féale tendresse de l'épouse, et qu'elles seront profondes les joies intimes du foyer entrevues et douces les longues soirées de tête-à-tête sous la lampe, « les yeux se perdant parmi les yeux aimés ! » Oh ! qu'elle sonne vite pour l'impatient l'heure nuptiale ! Les délicieux épithalames qu'il compose en l'attendant ! (1)

*Donc, ce sera par un clair jour d'été ;  
Le grand soleil, complice de ma joie,  
Fera, parmi le satin et la soie,  
Plus belle encor votre chère beauté ;*

*Le ciel tout bleu, comme une haute tente,  
Frissonnera somptueux à longs plis  
Sur nos deux fronts heureux qu'auront pâlis  
L'émotion du bonheur et l'attente ;*

*Et, quand le soir viendra, l'air sera doux  
Qui se jouera, caressant, dans vos voiles,  
Et les regards paisibles des étoiles  
Bienveillamment souriront aux époux.*

Dans *Sagesse* la femme apparaît comme une compagne apaisante et c'est la conception que nous retrouvons formulée dans le livre *Bonheur* qui est la suite de *Sagesse*.

*Je voudrais, si ma vie était encore à faire,  
Qu'une femme très calme habitât avec moi,  
Plus jeune de dix ans, qui portât sans émoi  
La moitié d'une vie au fond plutôt sévère.*

*Notre cœur à tous deux dans ce château de verre,  
Notre regard commun ! franchise et bonne foi,  
Un et double dirait comme en soi-même : Voi !  
Et répondrait comme à soi-même : persévère !*

*Elle se tiendrait à sa place, mienne aussi,  
Nous serions en ceci le couple réussi  
Que l'inégalité, parbleu ! des caractères  
Ne saurait empêcher l'équilibre qu'il faut,  
Ce point étant compris d'esprits en somme austères  
Qu'au fond et qu'en tout cas l'indulgence prévaut.*

(1) *Verlaine*, par MAURICE DULLAERT. (Gand. Siffer, 1896).

Voici le volet central du triptyque.

Nous entrons dans une période d'exaltation et d'extase. Le poète est devant l'autel, il prie et sa prière a toutes les belles effusions mystérieuses qui caractérisaient les élans d'un Saint-Augustin ou d'une Cathérine de Sienne. C'est la série de ces stances et de ces sonnets célèbres où l'âme converse avec le Créateur dans un dialogue intime qui rappelle les plus beaux passages de l'Imitation. Jamais peut-être la poésie n'a pu s'enrouler sur de plus ardentes tiges et n'est montée plus haut hors du monde, dans le ravissement infini. Vaincu par la prière, il s'abandonne à la grâce et reçoit les conseils et les promesses.

*Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs  
Si doux qu'ils sont encore d'ineffables délices,  
Je te ferai goûter sur terre mes prémices,  
La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs  
Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs  
Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice  
Éternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,  
Et que sonnent les angélus roses et noirs,  
En attendant l'assomption dans ma lumière,  
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,  
La musique de mes louanges à jamais,  
Et l'extase perpétuelle et la science,  
Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance  
De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais !*

On a contesté, à Verlaine, jusqu'au titre de poète catholique. De tels vers répondent à de telles critiques. Elles font justice de la suspicion que certains écrivains préposés aux admirations orthodoxes, laissèrent planer sur la sincérité de l'auteur de *Sagesse*.

Qu'on reproche à Verlaine ses erreurs, ses fautes, les lits d'aventure où il échoua, soit ! mais sincère dans le péché, il est sincère dans la contrition et l'on ne comprend pas que la même anthologie qui

accueille généreusement J.-B. Rousseau et Delille prétende ostraciser Verlaine. Rubens sera-t-il exclu du maître-autel à cause de ses conceptions charnelles et voluptueuses ? D'ailleurs la mort est peut-être une circonstance atténuante du génie. Tant qu'un grand écrivain de croyance catholique est en vie, on le tient à quelque distance, on se garde bien de le couvrir d'un patronage, qui pourrait devenir dangereux. Mais quand il est mort, quand on est sûr qu'il est bien mort. les chacals de la gloire s'approchent avec prudence de son cadavre. Embaumé, couvert de fleurs, il bénéficie parfois d'une adoption posthume. C'est que ces hommes circonspects savent très bien que la gloire littéraire n'est pas une quantité négligeable, que le génie peut refléter sur une cause, si grande qu'elle soit par elle-même, des rayons qui la font plus belle. Et c'est pourquoi, avant qu'il soit longtemps, l'éducation littéraire des collèges catholiques sera initiée à des œuvres telles que *Sagesse*.

On veut bien recueillir les fruits du labeur du poète, non être solidaire de sa lutte. C'est pourquoi on le suit du coin de l'œil avec circonspection, toujours prêt à le désavouer, mais bien disposé, le jour où il mourra dans un nimbe de gloire dont il sera le seul artisan, à revendiquer ce nimbe et à s'habiller de cette gloire.

\* \* \*

L'exaltation fait place à l'apaisement. Revenu dans le monde, le poète y apporte une philosophie nouvelle. Le voici sage, il passera indifférent, il a trouvé sa boussole, il accepte l'impératif catégorique qui s'est révélé à lui.

*Désormais le Sage, puni  
Pour avoir trop aimé les choses,  
Rendu prudent à l'infini,  
Mais franc de scrupules moroses,*

*Le Sage peut dorénavant,  
Assister aux scènes du monde,  
Et suivre la chanson du vent,  
Et contempler la mer profonde.*



*Il aimera les cieux, les champs,  
La bonté, l'ordre et l'harmonie,  
Et sera doux, même aux méchants,  
Afin que leur mort soit bénie.*

*Délicat et non exclusif,  
Il sera du jour où nous sommes :  
Son cœur, plutôt contemplatif,  
Pourtant saura l'œuvre des hommes.*

*Mais revenu des passions,  
Un peu méfiant des « usages »,  
A vos civilisations  
Préférera les paysages.*

Les tempêtes, s'il en survient, trouveront l'huile qui les calmera. L'apaisement d'une conscience enfin saine se répand sur les choses extérieures. Rien de plus doux que cette confusion du dedans et du dehors.

La nature se mêle à son âme et l'on songe en lisant tel poème *La Prière du Matin* dans *Amour*, *Le Bon Pauvre* dans *Bonheur* et surtout *La Fête du Blé* qui clôt admirablement le livre de *Sagesse*, on songe aux *Fioretti* de S<sup>t</sup> François d'Assise.

On trouve aussi dans les primitifs flamands et italiens cette spiritualisation de la matière et si la théorie naturaliste est vraie, que « la nature doit être vue à travers un tempérament » on comprend cette fusion des sensations et des sentiments.

Toute la devise des mystiques n'est-elle pas : « ab exterioribus ad interiora, ab interioribus ad superiora. »

« Le monde sensible, dit Jules Lemaître, dans ses *Contemporains*, la rue ou le ciel vous entre dans les yeux. Il cesse de vous être extérieur, vous perdez le pouvoir de l'objectiver, vous éprouvez qu'un paysage n'est qu'un état de conscience. Dès lors, vous n'avez qu'à dire vos perceptions pour traduire vos sentiments ; vous n'avez plus besoin de préciser le rapport entre la cause et l'effet, entre le signe et la chose signifiée, puisque les deux se confondent. »

Nulle part, je le répète, cette compénétration n'apparaît plus visible que dans *La Fête du Blé*.

*C'est la fête du blé, c'est la fête du pain  
Aux chers lieux d'autrefois revus après ces choses !  
Tout bruit, la nature et l'homme, dans un bain  
De lumière si blanc que les ombres sont roses.*

*L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux  
Dont l'éclair plonge, et va luire, et se réverbère.  
La plaine, tout au loin couverte de travaux,  
Change de face à chaque instant, gaie et sévère.*

*Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement  
Sous le soleil, tranquille autour des moisson mûres,  
Et qui travaille encor imperturbablement  
A gonfler, à sucrer là-bas les grappes sûres.*

*Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin,  
Nourris l'homme du lait de la terre, et lui donne  
L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin.  
Moissonneurs, vendangeurs là-bas ! votre heure est bonne !*

*Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins,  
Fruit de la force humaine en tous lieux répartie,  
Dieu moissonne, et vendange, et dispose à ses fins  
La Chair et le Sang pour le calice et l'hostie !*

\*  
\* \*

Verlaine est dans *Sagesse* le plus chrétien des poètes de ce siècle, comme il est dans toute son œuvre un des plus humains d'entre eux ; il est, comme on l'a dit « l'homme frisson ». La vie toute entière tressaille dans ses poèmes.

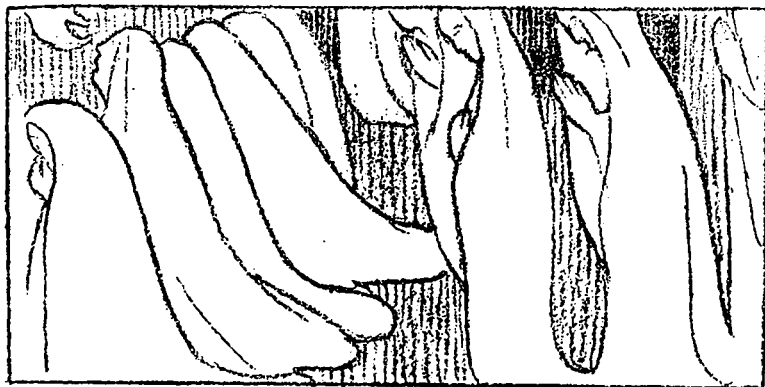
Avant lui, la poésie française avait connu — et elle connaît encore — d'admirables poètes. Mais ne peut-on pas reprocher à plusieurs d'entre eux d'avoir été trop volontiers des rhéteurs ? Leur poésie n'est-elle pas souvent une belle prose où la raison l'emporte sur l'impression.

Dans sa réponse à Monsieur Jules Huret lors d'une enquête fameuse, Verlaine s'exprimait ainsi : « On doit voir tout de même sous mes vers le gulf-stream de mon existence, où il y a des courants

d'eau glacée et des courants d'eau bouillante. Des débris, oui. Des sables, bien sûr. Des fleurs, peut-être. »

C'est son existence et c'est l'humanité. Et c'est pourquoi Verlaine demeurera, car toute la joie que nous éprouvons à lire les poètes se résume dans le portrait de nous-mêmes qu'ils nous tracent. Une impression écrite ne nous paraît vraie que pour autant que nous l'ayons, si peu que ce soit, éprouvée nous-mêmes. Bossuet n'a-t-il pas dit : « Le plaisir de l'homme c'est l'homme ». Aussi les générations à venir frémiront comme la nôtre à lire ces poèmes vrais comme la vie elle-même. Aussi le buste qui s'élèvera bientôt au Jardin du Luxembourg et qui rira « au centre d'un boulingrin » sera un but de pèlerinage pour quiconque aime la vie. Verlaine est et restera comme Musset, le poète de la vie, c'est-à-dire le poète de l'amour.

HENRY CARTON DE WIART.



Vous êtes calme, vous voulez un vœu discret,  
Des secrets à mi-voix dans l'ombre et le silence,  
Le cœur qui se répand plutôt qu'il ne s'élançe,  
Et ces timides, moins transis qu'il ne paratt.

Vous accueillez d'un geste exquis telles pensées  
Qui ne marchent qu'en ordre et font le moins de bruit..

.....

Donnez leur le silence et l'amour du mystère,  
O Dieu glorieux du bien fait en secret,  
A ces timides moins transis qu'il ne paratt,  
Et l'horreur et le pli des choses de la terre...

.....

(Sagesse, II, 3.)



# Les Poètes mystiques

## III

### *Verlaine, ou le scrupule de la Beauté.*

Si la beauté est essentiellement religieuse, elle devient profane en cessant d'être essentielle.

Ouvrer une œuvre, c'est dans tous les cas, grouper des éléments d'expression qui s'adressent aux sens, c'est dresser d'abord quelque architecture de sons et d'images. Ainsi l'eurythmie de la Beauté participe de notre physiologie : nulle œuvre d'art n'existe que selon les lois de notre organisme. Et si les formes de la beauté ne peuvent jamais s'ordonner que selon la loi de l'homme, l'harmonie en consiste à nous procurer de quelque façon le libre jeu de nos organes et à les imiter. Partant la beauté formelle a pour signe le plaisir qu'elle nous donne, car il consiste dans l'exercice normal de notre activité. Rien donc, parmi une œuvre, ne s'exprime qu'agréablement : toute forme est joyeuse. Point d'art qui ne marque quelque souci d'une forme expressive. Nulle forme qui ne sollicite de nous le frisson païen de l'intelligence, la béatitude physique de l'évidence. L'attrait des œuvres d'art en est la parole, et la volupté l'idiome de l'art.

De là quelque paganisme de la Beauté.

Voilà pourquoi de hauts artistes se sont si admirablement obstinés à tenir d'obscurs langages. Eussent-ils été de clairs parleurs ? Leur clarté même nous eût fermé l'accès des pensées essentielles par un réseau d'agréments extérieurs. Le sens de l'œuvre nous eût été interdit par un cercle de charmes ensorceleurs. Deux harmonies leur ont semblé inconciliables, l'harmonie intime et l'harmonie expressive. C'eût été un désordre de s'exprimer. Aussi ne puis-je songer sans grand pitié aux si jolis, si jolis vers que Gabriel Vicaire consacra à Jésus et à Madeleine.

Et voilà pourquoi encore d'autres ont crié sur l'art la parole d'anathème. Outre qu'ils virent dans

la beauté des formes une magie par quoi l'esprit est inutilement captivé, il leur semblait aussi que le divertissement où elle arrête notre sensualité n'est rien qu'amollissant et voluptueux, et ces vains jeux des lumières et des musiques leur apparurent de détestables fêtes de nos sens, plutôt qu'un langage que l'homme puisse parler à Dieu. Il ne pouvait être d'art religieux, puisque l'art flatte d'abord nos passions. Et comme Platon avait chassé Homère, le dominicain Savonarole se fit iconoclaste et brûla les écrits de Dante et de Pétrarque.

L'ombre de Savonarole est sur Verlaine.

Je voudrais dire en lui l'artiste et l'homme, et comment, dans un drame littéraire exquis et douloureux, le poète mystique fut consommé par le corps à corps de ces deux frères ennemis qu'il fut.

\*  
\* \*

On ne trouverait pas dans toute notre poésie française de virtuose tel que Verlaine. Il a débuté par être un pur parnassien, ce qui est dire un ciseleur de verbes rares, et l'on a pu désigner ses *Fêtes Galantes* comme le chef-d'œuvre du Parnasse. Il se plia aux plastiques les plus diverses. L'on sait de lui, dans les *Poèmes Saturniens*, des pièces védiques et helléniques où est jouée de main de maître la maîtrise de Leconte de Lisle, d'étincelants feux d'artifices de rimes, folles et mélancoliques ensemble, et chatoyantes de plus de grâces spirituelles que n'en a la gaîté banvillesque, si brusque parfois et comme si colérique, des pages qui pourraient aussi bien être de Théophile Gautier, d'imprécis tableaux que lui eût enviés Sainte-Beuve, des truanderies à la Richepin, et surtout des pièces *A la manière de Paul Verlaine*. Il n'est peut-être de si divers en cette génération et de si aisément protéiforme qu'un autre ouvrier, Saint-Saëns. C'est volontiers donc d'un mot *artiste* qu'il s'exprime. Il dira : « un Watteau rêvé par Raffet. »

Qu'il a évoqué de paysages ! Sa vision est ondoyante et informée. Ce sont des grotesques à la Callot,

des eaux-fortes, des gravures à la manière noire, des Tony Johannot, des natures que Watteau eût chiffonnées, des buées mythologiques où le rêve de Corot s'évapore. Mais pour moi, tant se soutient en lui l'intelligence de la modernité, je le lirais volontiers au Luxembourg parmi les tableaux légués par le peintre Caillebotte, à moins que ce ne soit en quelque banlieue par-dessus l'agglomération des toits de tuile. Il sent en effet toutes choses en peintre impressionniste. Il rappelle Monet pour la curiosité, Manet pour l'amertume sobre de la vision. Ses paysages sont concis et simples, teintés d'humeur, résignés, vus sur le vif. L'aspect en trahit un raffiné avec un peu des hallucinations de la fatigue. Ils sont d'un œil exercé à solliciter de toutes parts des finesses et des nuances de tons qu'au besoin il réalise en regardant. Les paysages de ville l'ont fasciné et il fut des artistes de cet âge qui se prirent d'une prédilection nostalgique pour Londres et Bruxelles. Il a inventé le gris Verlaine.

Mais ce paysagiste fut surtout un musicien. L'âge de la sculpture ayant été, dans la poésie française, révolu par les poèmes marmoréens de Leconte de Lisle, beaux de lignes et d'attitudes, Verlaine parut qui délia le régulier et sinueux assemblément des formes, morcela l'alexandrin, cassa la statue et en fit tinter les morceaux comme du cristal. La rime tantôt s'étouffa dans la rapidité des enjambements et tantôt vibra éclatante, soutenue, timbrée par les échos intérieurs du vers. Tant d'éléments qui étaient associés pour des sinuosités, il les réunit selon de la musique :

« De la musique encore et toujours !  
Que ton vers soit la chose envolée  
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée  
Vers d'autres cieux à d'autres amours.... »

Celui qui se complaisait aux paysages de cendre et aux ciels de perle, se berçait plus volontiers aux rythmes impairs, de musique ténue et troublante, et désolée encore, mais si peu.

« De la musique avant toute chose  
Et pour cela préfère l'Impair,  
Plus vague et plus soluble dans l'air  
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïlles point  
Choisir tes mots sans quelque méprise :  
Rien de plus cher que la chanson grise  
Où l'Indécis au Précis se joint.

. . . . .

Car nous voulons la Nuance encor,  
Pas la couleur, rien que la nuance !  
Oh ! la nuance seule fiancée  
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Il a joué des morceaux étonnants. Qu'il exaspère avec un art, avec une délicatesse infinie les mètres différents les uns par les autres ! Volontiers il use de l'ancien dix pieds (4+6) dont les deux inégales moitiés s'efforcent l'une vers l'autre, haletant par là et inquiet comme les impairs, et il en rehausse au besoin l'emploi du voisinage paradoxal et lançant des pentamètres. Écoutez plutôt :

Comme la voix d'un mort qui chanterait  
Du fond de sa fosse,  
Maîtresse, entends monter vers ton retrait  
Ma voix aigre et fausse.

Ouvre ton âme et ton oreille au son  
De ma mandoline.  
Pour toi j'ai fait, pour toi cette chanson  
Cruelle et câline.

Il sait encore le charme des syntaxes évocatrices et la chanson des mots câlins. Des paroles légères et aériennes ainsi, de mélodieusement simples, de frêles et de frissonnantes, de pleureuses si délicieusement, de qui en avons-nous entendu ? De Musset peut-être. Aucune pourtant que je n'oublie volontiers pour ceci :

Écoutez la chanson bien douce  
Qui ne pleure que pour vous plaire.  
Elle est discrète, elle est légère :  
Un frisson d'eau sur de la mousse...

. . . . .

Accueillez la voix qui persiste  
En son naïf épithalame.  
Allez, rien n'est meilleur à l'âme  
Que de faire une âme moins triste.

Elle est en peine et de passage  
L'âme qui souffre sans colère,  
Et comme sa morale est claire !...  
Écoutez la chanson bien sage.

A toute page s'accusent des formules sveltes et nerveuses, des ellipses, des raccourcis et des fuites de mots, des barbarismes où se trahit le forgeron-né de bonne langue française.

Un artiste prodigieux enfin, un fin voyeur, un violoniste inquiétant. Par-dessus tout un poète malicieux qui craint les voies battues, les couleurs bruyantes, les musiques pompeuses, et de rêver langoureusement au bord des lacs.

\*  
\* \*

L'homme en effet que chante ce musicien de soi-même est profondément sincère, et jusque presque au cynisme. Qui ne le sait ? Nous eûmes pourtant à défendre sa mémoire l'autre année, dans la presse catholique hélas ! (1) où la publication de *Parallèlement* avait fait douter de la probité parallèle d'une œuvre telle que *Sagesse*. Qui ne voit qu'un converti suspect se fût soigneusement gardé de tant de maladresse ? La naïveté éclate, et la bonne foi, garante de la foi. En vérité on l'eût trouvé sincère, s'il l'eût été moins.

Il fut surtout un vieil enfant, prompt à l'enthousiasme, à la plaisanterie et à la colère, un « don Quichotte », terrible et comique à la fois, de volonté faible et de mœurs abandonnées, bavard, un peu ivrogne, très maniaque, criant pour se faire peur, un matamore qui se serait rossé lui-même, *ἐαυτὸν τιμωρούμενος*, s'accusant, s'il est possible, de plus de vices qu'il n'en avait et capable en effet d'en inventer,

(1) Dans le journal *le Monde*, où M. d'Azambuja avait eu le mauvais goût de parodier l'un des plus beaux poèmes de *Sagesse*.



assez candide toutefois pour faire dans le même temps l'hommage d'un cœur pur à la Vierge Marie, suprêmement touchant ! « L'âme d'un immortel enfant, écrivait Charles Morice, c'est en effet l'âme même de Verlaine, avec tous les bénéfiques et tous les dangers d'être cela : avec les prompts désespoirs facilement distraits, les grandes gâités sans grands motifs, les défiances et les confiances excessives, les volontés tôt lasses et les sourds et aveugles entêtements, — surtout, avec le perpétuel renouveau des impressions dans l'incorruptible intégrité de la vision, de la sensation personnelle ».

A propos de lui, quelqu'un a pu nommer Villon. Il fut certes incapable de « composer » sa vie, le même qui répugna toujours à « arranger » ses poèmes. Car lisez par exemple certaine *Ariette oubliée* : les idées s'y enfilent au petit bonheur des rimes heureuses, amusantes, fantaisistes, hermaphrodites :

C'est le chien de Jean de Nivelles  
Qui mord sous l'œil même du guet  
Le chat de la mère Michel ;  
François-les-bas-bleus s'en égaie...

Il aime ainsi à parler devant lui, sans apprêt, selon lui-même. Dix autres pièces, même de fort graves, se rapprocheraient de celle-ci pour le décousu et l'incomposition. « Divagations », c'eût été aussi le titre de quelque florilège verlainien.

Je déchiffre encore sa sincérité dans ce ton de bon garçon méticuleux dont il nous conte sa vie, dans l'insistance gênante avec laquelle il nous en récite l'histoire, sans omettre sa femme, ni son fils. Cela est capital pour lui, je veux dire la confiance de sa misère, parce que rimer c'est agir, et il écrit fiévreusement, ayant vécu anxieux. — Je suis frappé du sérieux avec lequel, parmi cette délicieuse mascarade de mots et cette fête de la parole, il prononce, il pose certains vocables atones, pédants, vulgaires, mais lourds de sens : il a le respect de la pensée et inconsciemment il apporte, en même temps que de

la musique, une poésie d'idée. Et c'est surtout dans *Sagesse, Amour* et *Bonheur* que ceci veut être vérifié.

On sait le chauvinisme de Verlaine, Messin, patriote exalté :

Une chanson folle et légère  
Comme le drapeau tricolore  
Court furieusement dans l'air  
Fifrant une France âpre encor.

Oui, il pense à la revanche, et il en parle avec colère. Un si subtil et si insoucieux esprit s'emporter ainsi tout bonnement et à ce sujet, au risque d'encourir le reproche de jobardise et de mériter celui de banalité, quelle sincérité et quelle justification !

Le caractère de cet enfant perdu, c'est bien le sourire d'une sincérité suprême, sincérité consciente qui sait le poids et la vertu des mots où elle s'exprime, s'en joue, regarde comme elle s'en joue et à plaisir en mésuse, de peur de ne plus être sincère, mais en mésuse si adroitement. Aussi quand la souffrance, et quand la fureur d'aimer tordirent cet être et qu'il vibra, quand Dieu lui prit celui qu'il avait élu pour son enfant et quand Jésus terrible le terrassa, tout le sang de son cœur jaillit en vers rouges et le verbe d'airain du vieil Hugo, sonnait comme une cloche éperdue, fit pleuvoir des larmes. Et il en est resté à jamais « le Chevalier qui saigne sur Azur ! »

\* \* \*

Un tel artiste, un tel homme, quelle contradiction et que voici impérieusement posé le problème d'une poésie mystique.

Les sentiers d'un art catholique sont embarrassés de scrupules inextricables. C'est un terrible *Art poétique* que l'*Imitation* : « ... *Oportet te stultum fieri propter Christum.... Non enim in sermone est regnum Dei, sed in virtute.... Apparebit Christus.... cunctorum auditurus lectiones, hoc est singulorum examinaturus conscientias....!* » Disputé à lui-même par les sorcelleries de l'art et les monitions de l'ascétisme, Ver-

laine a trébuché que de fois ! Mais c'est là même qu'il commence d'être mystique et c'est à partir de ces faux pas qu'il s'élève.

D'ailleurs l'artiste était en lui de telle souplesse que de soi-même son vers était capable de se plier à toute pensée, et, par modernisme, de se faire exact jusqu'à de l'austérité. Une certaine veulerie de la forme, si curieusement déliée, se prêta naturellement au ton résigné des paroles du sacrifice et du renoncement, à la sérénité aussi du détachement. Et enfin ces rythmes impairs où il était un maître pouvaient excellemment traduire la boîterie de son âme malade et l'essoufflement des luttes intérieures. Ainsi préexistaient de naturelles correspondances entre l'art complexe de Verlaine et sa ferveur de néophyte.

Mais si l'art est prestesse, la foi est inflexible. Elle ne permet de métaphores que symboliques, pour l'honneur de la pensée, et non pour la réjouissance de l'imagination, elle ne tolère point que le mot porte atteinte par jeu à la savante composition des sentiments chrétiens, ni qu'il diminue rien des enseignements traditionnels, ni qu'il s'embellisse ambitieusement, et elle impose parfois jusqu'au délicieux mauvais goût de ses allégories. Verlaine croyait avec tremblement, il avait la religion de la peur. Il a immolé sa chair et son sang : l'artiste qu'il était.

Des exaltations pompeuses et des formes trop pleines qui sont le luxe insolent de l'oreille, il s'est gardé. La phrase soigneusement orthodoxe se traîne, humble et pénitente, comme un rampement devant le Seigneur. Cette langue fluide et ductile, est tout à coup lourde d'un adverbe consciencieux, voulu, mais qui s'allège miraculeusement et se détaille, comme de Verlaine :

Sainte-Thérèse veut que la Pauvreté soit  
La reine d'ici-bas, et littéralement !

C'est à une simplicité prosaïque qu'il remet l'expression de cette foi « très douce, » qu'il ne faut point qu'un vocabulaire menteur travestisse. Si une

harmonie de beauté ne se réalisait rien qu'à fleur des paroles et que la pensée chrétienne n'apparût plus qu'un prétexte à ces ornements, ce serait un désordre et, dans l'ensemble, une laideur. Et si, le voilà « blessé d'amour », il dit purement son émotion, sans plus même de rimes :

Seigneur, j'adore vos desseins,  
Mais comme ils sont impénétrables !  
Je les adore, vos desseins,  
Mais comme ils sont impénétrables !...

. . . . .

Voici mon sang que je n'ai pas versé,  
Voici ma chair indigne de souffrance,  
Voici mon sang que je n'ai pas versé....

Voici mes yeux, lumineux d'erreur,  
Pour être éteints aux pleurs de la prière,  
Voici mes yeux, lumineux d'erreur.

Il est excellemment un poète gémissant, et il a senti le prix non pas tant encore de la tristesse que de la douleur, passion intimement chrétienne. Il sait en parler avec une souveraine sérénité :

L'âme antique était rude et vaine  
Et ne voyait dans la douleur  
Que l'acuité de la peine  
Ou l'étonnement du malheur.

L'art, sa figure la plus claire,  
Traduit ce double sentiment  
Par deux grands types de la Mère  
En proie au suprême tourment.

C'est la vieille reine de Troie :  
Tous ses fils sont morts par le fer  
Alors ce deuil brutal aboie  
Et glapit au bord de la mer.

Elle court le long du rivage,  
Bavant vers le flot écumant,  
Hirsute, criarde, sauvage,  
La chienne littéralement !...

. . . . .



SAGESSE I, 24

La douleur chrétienne est immense,  
Elle, comme le cœur humain,  
Elle souffre, puis elle pense,  
Et calme poursuit son chemin.

Elle est debout sur le Calvaire,  
Pleine de larmes et sans cris.  
C'est également une mère,  
Mais quelle mère de quel fils !...

S'il a si bien entendu la douleur, c'est qu'ainsi qu'elle son âme avait deux faces, la païenne et l'autre, la toute sage et toute pénitente.

*Homo duplex*, en effet. Ce dualisme de l'homme sincère et de l'artiste menteur (si ténu soit-il, l'art n'est-il pas toujours un peu mensonge ?), ce dialogue intérieur qu'on croit entendre du croyant et du sceptique (la virtuosité n'est-elle pas un scepticisme ?), cet équilibre dans une souffrance, se grandit d'être selon le cœur du poète écartelé par le vice et le bon propos, d'en être le symbole. Une âme tourmentée, une forme inquiète : une lutte qui en évoque une autre. On dirait du combat de Jacob avec l'Éternel. Mais de toutes parts l'artiste resurgit toujours plus fort de sa défaite, plus fort contre Dieu !

Il est à remarquer que Verlaine ne se grandit que par cette lutte contre soi-même et dans les heures d'extase qu'elle lui valut. Son Dieu sans doute ne l'avait pas élu séraphique, et quand il ne s'attacha qu'à célébrer les pompes de l'Église, il fut parfois médiocre, comme on s'en peut convaincre à lire certaines pages des *Liturgies intimes*.

Le meilleur bénéfice de cette antithèse de l'artiste toujours renaissant de lui-même et du chrétien tremblant fut l'accroissement, comme d'une grâce, de la simplicité. L'art n'y perdit rien. Que des mots harmonieux ou pittoresques soient rejetés d'une langue qui se purifie, il n'importe. Le propre en était de nous émouvoir. D'autres paroles moins chantantes, mais plus exactes dans leur surdité vont nous émouvoir, et plus profondément, par le sens qu'elles apportent, et cette émotion recommuniquera aux paroles la musique et tous les charmes qui en avaient été retranchés. Ainsi une union plus forte de deux éléments plus divers, s'il est permis d'opposer ainsi une forme très humble et une pensée très haute, réalise une harmonie plus belle. Chez Verlaine la pensée religieuse s'est assimilée le vers au point d'avoir neutralisé ce paganisme dont toute forme d'art s'entache. Un feu purificateur a embrasé le verbe et y a tué les germes nuisibles. Ce qu'il en peut rester, l'amour de Dieu le justifie. N'est-il point admirable et permis d'aimer Jésus en des transports où frémissent la chair et d'exulter par tout soi-même sous un baiser divin ? La poésie religieuse de Verlaine ne va pas sans quelque volupté mystique. Il fut en effet le poète des Sacrements et de la Présence Réelle, le poète du Jeudi saint. Et c'est sa gloire d'avoir pu le premier s'y élever sans être odieux ni ridicule, par le double miracle d'un art affiné et d'une absolue candeur.

Il semble qu'en cette bataille contre soi, les deux Verlaine que nous avons évoqués grandissant l'un par l'autre aient élevé les élans contraires de leurs deux âmes jusqu'aux audaces des voûtes gothiques dont les plans et les nervures s'arcbutent nerveuse-

ment les uns contre les autres, et que Jésus soit passé sous cette douloureuse et folle ogive de la lutte intérieure, entrant pour la première fois dans la poésie française, comme en son héritage.

\* \* \*

J'ai écrit ces lignes près de la belle lithographie que fit Carrière du poète de *Sagesse*, sous la bénédiction de son regard saignant. Une immense douleur en descend. La tête inclinée émerge des ténèbres comme d'un néant qu'elle regretterait et elle ne se fait lumineuse que dans une tristesse : sa lueur la meurtrit. Le front haut cependant et le crâne chauve se mouvementent, des méplats s'accusent. Les pommettes saillissent et les joues se creusent. Le nez s'enlève et les arcades sombres s'ouvrent comme des abîmes. Le menton s'éclaire dans la barbe rejetée violemment et la moustache déferle sur les lèvres qu'elle cache. Tout cela s'agite et rebondit, monte et s'abaisse, se convulse, ondule et se tourmente ainsi que sous un souffle et comme une vague de la mer. Une âme jaillit de cette surface expressive : c'est la face même de la Souffrance ! Mais elle est splendide et belle de l'humilité endolorie dont elle est criante. Elle est la face de celui qui a écrit le plus beau livre religieux que nous ayons lu depuis l'Imitation de Jésus-Christ.

ADRIEN MITHOUARD.

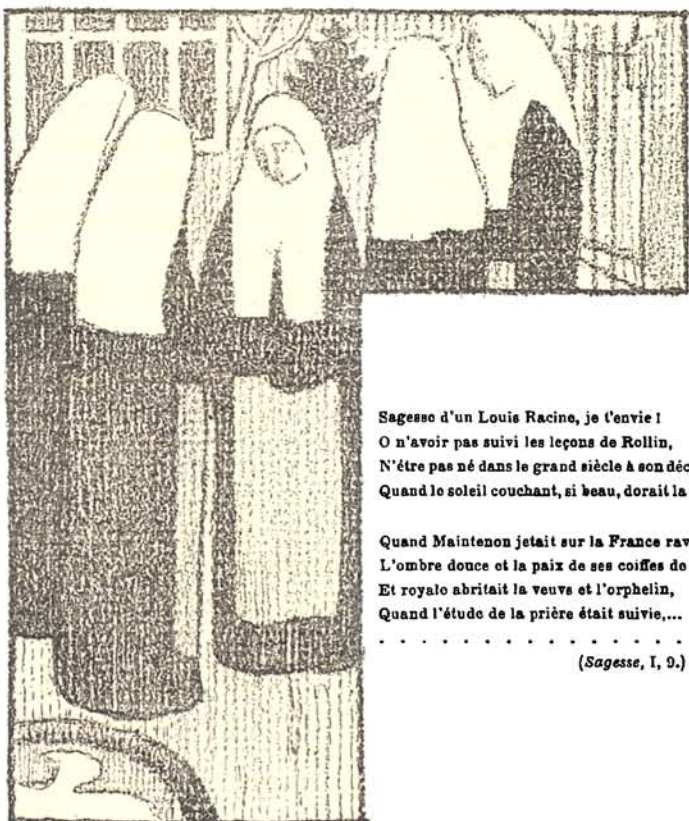
*Notes.*

M. René Doumic avait fait une excursion *de Scribe à Ibsen* ; le R. P. Pacheu vient d'accomplir le voyage *de Dante à Verlaine* (librairie Plon). On regrette qu'il se soit si peu arrêté sur une si longue route et qu'il n'ait en chemin rencontré que Spenser, Bunyan et Shelley. Aux pages consacrées à Verlaine, j'y préfère un plaidoyer vigoureux en faveur de Huijsmans. Les premières, en effet, me semblent un peu bénignes, d'un enthousiasme prudent et qui s'excuse, d'une pensée un peu molle. Ce n'est pas que l'auteur ait eu tort de négliger une certaine part de l'œuvre de Verlaine : on ne lui eût pas demandé d'admirer autre chose que ce qu'il admire, mais de l'admirer avec quelque chaleur. Il semble au contraire plaider des circonstances atténuantes, et par souci de gagner sa cause auprès d'un public injuste, il se résigne à la diminuer. Au

milieu de tant de belles citations, dont est vanté le sentiment chrétien, on voudrait un peu d'émotion, un accent. Pourquoi tant s'attarder à défendre ce pauvre enfant de poète contre le croque-mitaine germanique qui s'appelle Max Nordau ?

Ce livre est toutefois écrit avec courage, car il en faut pour donner à entendre à des catholiques que Verlaine est un de leurs grands poètes. La plupart, quand ils jugent des vers, se montrent si fort attachés à une tradition toute païenne de la forme, que, pour les satisfaire, les poètes devraient renoncer à l'expression des sentiments de l'humilité mystique et à la simplicité de leur cœur, plutôt qu'à l'usage d'un type métrique, consacré par des siècles de poésie profane. Une certaine hétérodoxie littéraire, dirait-on, leur semble incompatible avec l'orthodoxie religieuse.

A. M.



Sagesse d'un Louis Racine, je t'envie !  
O n'avoir pas suivi les leçons de Rollin,  
N'être pas né dans le grand siècle à son déclin,  
Quand le soleil couchant, si beau, dorait la vie.

Quand Maintenant jetais sur la France ravie,  
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin,  
Et royal abritait la veuve et l'orphelin,  
Quand l'étude de la prière était suivie,...

(Sagesse, I, 9.)



# Courrier théâtral

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. (Paris, 5 Mars). — **La Cloche engloutie**, conte dramatique en cinq actes, de M. GÉRARD HAUPTMANN ; traduction de M. A. FERDINAND HÉROLD.

Je pense qu'un bel avenir dramatique s'offre à qui voudra rajeunir ou plutôt renouveler la féerie. Il est odieux de penser que cette souple et délicieuse forme scénique, la plus adéquate à la fantaisie du poète, la plus apte à vivifier ses rêves, à nous donner, comme dit Goëthe : « l'illusion d'une réalité supérieure », a dévié jusqu'à n'être plus entre les mains des Robert-Houdin de lettres que le moyen d'une basse fantasmagorie. De *Cymbeline*, ou de *The Tempest*, à la *Biche au Bois*, quelle déchéance ! Beaucoup de nous pourtant ont la persuasion obscure que c'est par la féerie que le symbolisme trouvera sa forme théâtrale, qu'il faut bien convenir qu'il n'a point encore réalisée. Et donc, sachant vaguement — par l'enthousiasme qu'elle déchaîne outre-Rhin — que l'œuvre nouvelle de Gérard Hauptmann s'inspirait de cette tendance, nous apporitions à entendre la *Cloche engloutie*, une âme d'avance séduite, et prête à l'émotion. Mais que nous fûmes donc déçus !

Tantôt, nous voici dans le domaine de la pure mythologie, parmi les elfes, les ondins et les nixes, tantôt nous retombons au monde matériel ; et capricieusement, le drame que nous entrevoyons, passe de l'un à l'autre, se noue ici, se dénoue là, emprunte au hasard à l'un ou à l'autre son émotion, sa dialectique, ses péripéties. Et, ni nous n'y prenons la notion d'une « réalité supérieure », ni nous ne nous y sentons en pleine vérité humaine. Quelle sorte de jugement, dès lors, en pourrions-nous porter et de quelle esthétique, comme de quelle logique ce chaos est-il tributaire ?

Mais je ne puis m'attarder aux considérations de cet ordre. J'ai fait pressentir que la *Cloche engloutie* symbolisait un drame moral.

Autant qu'on peut se hasarder à donner un sens précis, à une œuvre d'une indétermination telle, qu'on la peut supposer aussi bien voulue qu'involontaire, je dirai donc mon interprétation.

Maître Henri, le fondeur, a coulé une cloche qu'on devait hisser là haut, dans la montagne. Mais les génies du lieu ont arrêté l'escalade de l'homme : « le faune de la forêt » a fait basculer le chariot, et l'orgueilleux métal a dévalé jusqu'au fond du lac, blessant grièvement dans sa chute le téméraire fondeur. Agonisant presque, il est secouru par la « nixe » Rautendelein, puis ramené dans sa demeure par « le curé », « le barbier », « le maître d'école ». Chez lui, maître Henri ne retrouve qu'à peine comme un songe fiévreux, son aventure avec la « fille de la forêt », mais par contre il s'est fait dans ses idées une transformation profonde. Tout son labeur passé lui apparaît comme une œuvre mauvaise. Cette cloche même, qui l'a entraîné dans sa chute, elle devait tomber, étant faite « pour sonner dans la vallée et non sur la montagne », et pareil à elle « qui n'élèvera plus jamais, suspendue entre les

arbres, sa voix solennelle », lui aussi, plus jamais ne créera ; et il est heureux qu'il meure, car l'existence lui serait désormais odieuse : « je ne la comprends plus ainsi. Le service des vallées ne me séduit plus.... ce qui est en moi, depuis que je me suis tenu là haut, cela veut monter sur la montagne, errer dans la clarté, au dessus de la mer des nuages, et œuvrer des œuvres à la mesure des sommets ! Et parce que, si, à grand'peine, je parvenais encore à monter, je ne ferais que retomber, j'aime mieux mourir ». Et pour cette tâche qui s'offre, impossible, « il faudrait que je me rajeunisse, pour vivre où je devrais..... il faudrait que je sentisse une force saine dans le cœur,..... et pour le jet d'une œuvre nouvelle, imprévue, la joie folle du vainqueur ». Cette force, c'est Rautendelein qui vient la lui verser. Une incantation magique guérit, rajeunit, renouvelle Maître Henri, et sans un regret, laissant là femme et enfants, il suit, « là haut » la porteuse d'idéal. Dans sa forge merveilleuse, où gnomes et lutins lui servent d'ouvriers, Henri revit d'abord une existence nouvelle d'amour exaltant, d'enthousiasme, de force et de fécondité créatrices. Mais s'il a rompu avec le passé, le passé cherche bientôt à le reprendre. Le maître résiste d'abord victorieusement à ses attaques. Il a repoussé celle du « curé », rien qu'à s'hypnotiser en la vision de son œuvre future : car il fonde une cloche « telle que jamais n'en a enfermée le clocher d'une cathédrale », un cloche, qui, « sonore comme les trompettes de l'orage, forcera toutes les cloches d'église à se taire ». Le « curé » est redescendu ; mais voici d'autres assaillants. Ce sont les hommes, les gens de son village qui le viennent poursuivre ; et il les repousse aussi ; mais c'est maintenant deux petits enfants, ses petits enfants qui lui viennent apporter « de la part de leur mère » une cruche pleine de « quelque chose de salé » : « les larmes » de l'abandonnée. Et, tout à coup, « la cloche » — engloutie — se met à sonner lentement, lugubrement, désespérément. Alors, c'est comme un voile qui se déchire devant Maître Henri. Le passé l'a ressaisi. Rautendelein lui apparaît comme le mauvais esprit qui l'a ensorcelé ; violemment il s'arrache au charme et s'enfuit. Nous le retrouvons maintenant, tel qu'au début, moribond près de la hutte de « Mère-grand des broussailles » la sorcière. Le malheur des siens est consommé. Sa femme Magda s'est noyée de désespoir, et « l'ondin » nous a appris que ce sont ses gémissements et ses sursauts d'agonisante qui ont tout à l'heure animé la cloche au fond du lac. Pour Maître Henri, il va mourir. C'est la sorcière qui le lui apprend. Il a voulu soulever un poids trop lourd pour lui « car il est comme les autres » : ceux de la vallée ! Une fois encore, il reverra pourtant Rautendelein, qui, chassée par lui, s'est donnée à « l'Ondin » ; courte et mélancolique extase par quoi s'achève la vanité de sa vie.

Allégorie ou symbole, ce conte veut sans doute signifier surtout l'inanité de l'effort humain pour s'affranchir du réel. La matière s'oppose à l'émancipation de l'esprit. Chimérique tentative que celle d'atteindre l'idéal ; on ascend un peu vers les sommets inaccessibles, mais nous portons avec nous « des

poids de plomb », l'art pur de là haut est irrespirable pour nos poumons, et quelque chose, irrésistiblement nous attire en bas, au fond de la vallée pour laquelle nous sommes faits. La chute irrémédiable est le châtement de nos orgueilleuses escalades.

Il y aurait là-dessus beaucoup à dire. Et d'abord quelle équivoque position du problème ! Certes il y a, en chacun de nous, une lutte permanente entre « l'ange » et la « bête » ; et « qui veut faire l'ange fait la bête », comme dit Pascal des téméraires qui se croient d'abord affranchis de l'entrave charnelle. Mais quel rapport entre cet état de guerre qui est notre condition à tous, la beauté de la vie humaine et le cas de Maître Henri ? C'est de lui, que le mot de Pascal est vrai ! Mais alors, combien peu son odyssee devient intéressante ! Fallait-il tant de lyrisme et d'effets de scène, pour affirmer une truisme que la sagesse des nations a figé en proverbe ? Et si le problème est plus haut, si M. Hauptmann nous veut faire entendre que la recherche de notre propre élévation et perfection est vaine, comment n'a-t-il pas vu la puérité de cette conclusion, si toute sa pièce n'établit pas autre chose que la douloureuse stérilité de notre orgueil. Ce n'est point d'avoir cherché à se hausser vers plus de noblesse, de pureté, de vérité, que son héros nous apparaît châtié, mais d'avoir méconnu ce que sont pour l'homme, la noblesse, la pureté, la vérité. Et c'était une belle leçon de sagesse et d'humilité à donner à ce temps où le délire d'orgueil fait tant de victimes. A ces formules hypocrites et insidieuses : individualisme, culte de soi, que sais-je, qui drapent mal le plus intolérable égoïsme, le plus total asservissement à nos appétits dérégés, il fallait opposer l'impérieuse beauté de cette méthode de perfection qu'est le renoncement et l'ascétisme chrétiens. M. Hauptmann ne l'a pas osé. Même, il semble éprouver quelque complaisance à laisser son héros s'établir « hors de l'humanité », à le montrer comme au-dessus des lois et des devoirs qui règlent la moralité commune. On ne voit pas que cette superbe le choque, et en dépit du dénouement, on peut douter si l'auteur a pour son protagoniste, et pour ses doctrines décevantes autant de sévérité qu'il leur marque de sympathie. On pressent qu'il manque de fermeté philosophique. Le symbolisme, ici, n'avait point le droit d'être obscur. L'équivoque, voilà le défaut fondamental de cette *Cloche engloutie*, qu'aussi bien on peut reprendre à d'autres titres. On a assez dit que c'était le *Faust* et la *Coupe et les lèvres* et deux ou trois thèmes d'Ibsen : *Solness*, le *Petit Eyolf*, *Peer Gynt* ; et Maître Henri n'est-ce pas une façon de la Nora de *Maison de Poupée* ? Mais voilà qui importerait peu si le conte d'Hauptmann était un chef-d'œuvre. Ce n'est qu'une pièce manquée, qui nous a charmés, au surplus, par de gracieux détails, et de jolies trouvailles lyriques.

RAOUL NARSY.

## La Librairie Deman

86, rue de la Montagne  
BRUXELLES

offre en vente des Heures Manuscrites et enluminées, d'anciennes reproductions ascétiques, des recueils (documentaires, satiriques, etc.) de costumes reli-



gieux, des éditions luxueuses ou originales des écrivains apologétiques d'aujourd'hui.



Aux  
intelligences  
catholiques  
soucieuses des  
récents mouvements de pensée  
s'imposent, à titre  
documentaire, certaines revues d'esprit  
indépendant. Telles :

## De Nederlandsche Boekhandel

50, Marché St-Jacques  
ANVERS

procure absolument tous les livres, revues et journaux néerlandais ou flamands. Les catholiques y achèteront les œuvres philosophiques du P. de Groot, les œuvres poétiques ou critiques de l'abbé Schaeppman etc.

## Le Mercure de France

Mensuel de littérature et d'art

15, rue de l'Echaudé, PARIS

France : 15 fr.; Étranger : 18 fr.

où l'on put dernièrement lire p. ex. :

le pénible revirement de conscience philosophique et morale de M. André Gide, exposé par M. Henri Ghéon.

## La Revue Blanche

Bi-mensuelle

1, rue Laffitte, PARIS

France : 20 fr.; Étranger : 25 fr.

deux essais de MM. P. L. Burthe et Chr. Cherfils sur le messianiste Hoëné Wronski, rêveur, quoique mathématicien, d'un syncrétisme des religions.



## Le Courrier

de la Presse

21, Boulevard Montmartre

PARIS

## L'Argus

14, rue Drouot

## La Société Belge de Librairie

Treurenberg  
BRUXELLES

édite ou procure les ouvrages catholiques de philosophie, sociologie, histoire et les ouvrages littéraires réputés honnêtes.

dont le *Spectateur Catholique* apprécie le service, fournit sur tous sujets et personnalités, au prix de fr. 0.30 par coupure, celles des 6000 journaux et revues qu'il lit au jour le jour. (Tarif réduit p<sup>r</sup> 100 coupures et plus.)

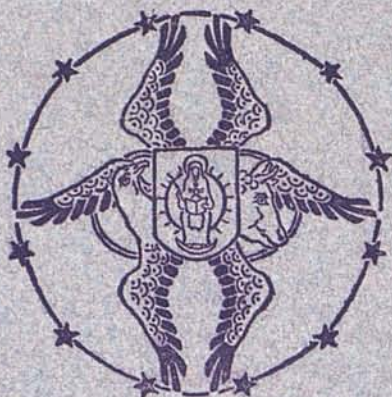


## La Librairie A. SIFFER

Place St-Bavon

GAND

édite les publications de l'Académie flamande. Mystères, épopées ou chansons du pays flamand, ce sont des contributions savoureuses et importantes à la littérature religieuse médiévale.



## CENTRES D'ÉTUDES :

### I

**l'Abbaye bénédictine de Maredsous** (province de Namur) publie :

**La Revue bénédictine** (mensuel de science religieuse et chronique de l'ordre (14<sup>e</sup> année).

**Le Monasticon belge**, par Dom Ursmer Berlière.

1<sup>re</sup> livraison : province de Namur. (in-4<sup>o</sup>, 152 p.) 1890.

2<sup>e</sup> " " " (suppl.) ; province de Hainaut (in-4<sup>o</sup>, 420 p.) 1897.

**Mélanges d'histoire bénédictine**, du même auteur. (in-8<sup>o</sup>, 215 p.). Sous presse.

**Anecdota Maredsolana**, éditeur Dom G. Morin.

Vol. I. Liber comicus, sive Lectionarius Missæ. 462 p.

» II. Sancti Clementis Romani ad Corinthios epistolæ. 75 p.

» III. A. Sancti Hieronymi Commentarioli in Psalmos. 114 p.

» » B. Sancti Hieronymi Tractus sive Homiliæ in Fs. etc. 424 p.

(præpar.) » C. Sancti Hieronymi Tractatum in ps. series altera.

### II

**l'Institut Supérieur de philosophie de Louvain** publie :

**La Revue Néo-Scholastique** (trimestriel : 4<sup>e</sup> année).

Bibliothèque de l'Institut :

**Mgr. Mercier** : Cours, discours et leçons philosophiques. 8 vol. et plaq.

**M. L. De Lantsheere** : Du bien au point de vue ontologique et moral.

**M. G. Van den Gheyn** : La Religion, son origine et sa définition.

**M. M. De Wulf** : La valeur esthétique de la moralité dans l'art.

**M. l'abbé A. Thiéry** : De la Bonté et de la Beauté.

Les beaux arts et la philosophie d'Aristote et de Saint Thomas.

Lourdes (discours prononcé à Rome).

**M. G. De Craene** : De la Spiritualité de l'Âme et des œuvres diverses de MM. Deploige, Maus, Halleux, Crahay, Nys.

TIRÉ POUR  
" LE SPECTATEUR  
CATHOLIQUE "



SUR LES PRESSES  
DE J.-E. BUSCHMANN  
A ANVERS



Edition } N: 29 jsh  
de hexe } 30 ex

Juin 1897  
N° 6

# le Spectateur catholique

## Propre du Mois :

Raymond Lulle (trad.  
M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé VI.

## Science religieuse :

Abbé P. Halflants : La Didaché des douze Apôtres.

## Récit inédit de Saint Vincent Ferrier

Saint Vincent Ferrier : Le Moine et l'Oiseau (*extrait d'un  
M. S. lemosin de la Cathédrale de  
Valence*).

M. Victor Balaguer : Annotations.  
M. Max Elskamp : Ornementations.  
M. E. D. B.; Abbé J.N. D.;  
M. V. K.; M. H. M. : Mémorial.

## Art religieux :

M. Georges Simon †  
(commun. par M.  
Emile Bernard) : Pour un projet d'Esthétique Spiritu-  
tualiste.  
Max Elskamp : Le Saint Nom en fleur (*gravé sur  
bois de poirier*).  
M. Albert Jounet : Au Christ de Gloire.  
M. Charles Guérin : Vers.  
M. Gaston Prunier : Le Reniement de Pierre (*bois*).  
M. Max Elskamp : Ensevelir les Morts (*gravé sur bois*).  
M. F. Van den Bosch : Jean Casier.  
M. E. D. B.; M. V. K.;  
M. W. R. : Mémorial.

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM



FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

BRUXELLES  
40, rue Hydraulique.

PARIS  
44, avenue du Maine.

# Le Spectateur Catholique

Mensuel  
de Science, d'Art et de Jugement religieux

DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 heures)</i> 44, avenue du Maine PARIS	M. VICTOR KINON au Siège de la Revue 40, rue Hydraulique BRUXELLES	M. WILLIAM RITTER (pays germaniques, balkaniques et Suisse) I Johannesgasse, II, VIENNE
--	---	---

M. MARIUS ANDRÉ

II, rue Olozaga

MADRID

M. RAFAEL MITJANA

Via Gaeta, 4

ROME

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	Abbé L. HALFLANTS, à Tirlemont
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	Abbé P. HALFLANTS, à Louvain.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nîmes.
M <sup>re</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. ADH. SCHEIJS, à Verrijck-Louvain.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	Abbé ARM. THIÉRY, à Louvain.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.	M. CL. VOLIO, à Paris.

Le Spectateur Catholique laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

— Les manuscrits ne sont pas rendus. —

ABONNEMENT ANNUEL :

(Édition de luxe sur papier de hollandaise Van Gelder : 20 frs.)

Le Spectateur Catholique paraît en fascicules illustrés mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



ci continue le livre de l'Ami et de l'Aimé, lequel livre traite des dialogues et cantiques d'amour qui sont entre eux deux, et qui sont des exemples abrégés et des paraboles [nécessitant une exposition] par lesquels l'Entendement s'élève plus haut en la contemplation, la dévotion et l'amour de son Aimé. Et pour cé motif, ils sont en nombre égal aux jours de l'année et chacun d'eux suffit pour contempler tout un jour selon l'Art de Contemplation. **L'Aimé** est Notre Seigneur Dieu comme créateur, recréateur et fin dernière de tout ce qui existe ; l'**Ami** est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. **L'amour** est la charité et la bienveillance avec lesquelles s'aiment l'Ami et l'Aimé ; et les trois (parlant en Dieu *simpliciter*) sont une seule et même chose ; en autre manière ils se distinguent entre eux.

152. L'Aimé chantait et disait : « J'ai exhorté mes admirateurs à célébrer mes vertus, et les ennemis de ma gloire les ont tourmentés et tenus en grand mépris. C'est pourquoi j'ai dit à mes amis de se lamenter et de pleurer sur les offenses qui me sont faites, et leurs larmes sont nées de mes amours. »

153. L'Ami jurait à l'Aimé que pour son amour il aimait les travaux et les peines qu'il endurait, et, adonc, il le pria de l'aimer et d'avoir pitié de ses travaux et de ses peines.

L'Aimé jura que la nature et la propriété de son amour sont d'aimer tous ceux qui l'aiment et d'avoir pitié de tous ceux qui pour son amour supportent des peines. L'Ami se réjouit et se consola dans la nature et dans la propriété essentielle de son Aimé.

154. L'Aimé priva son Ami de l'usage de la parole, et l'Ami se consola dans la contemplation de son Aimé.



155. L'Ami pleura tellement, et il appela tellement son Aimé que celui-ci descendit des hauteurs souveraines du ciel ; et il vint sur terre pleurer, souffrir et mourir par amour, pour apprendre aux hommes à connaître et à aimer sa gloire.

156. L'Ami blâmait les chrétiens parce qu'ils ne mettent pas le nom de son Aimé Jésus-Christ au commencement de leurs lettres et qu'ils ne lui rendent pas le même honneur que les Sarrasins rendent à Mahomet qui fut pécheur et fourbe et qu'ils honorent en écrivant son nom au commencement de leurs lettres.

157. L'Ami rencontra un écuyer qui allait soucieux et qui était maigre et pâle et pauvrement vêtu ; et il salua l'Ami en lui souhaitant d'être guidé par Dieu dans la recherche de son Aimé. Et l'Ami lui demanda : « Comment m'as-tu reconnu ! » Et l'écuyer lui dit qu'il y a des secrets d'amour qui en révèlent d'autres et que les amants se reconnaissent les uns les autres.

158. Les noblesses, les honneurs et les bonnes œuvres de l'Aimé sont le trésor et les richesses de l'Ami ; et les trésors de l'Aimé sont les pensées, les désirs, les tourments, les pleurs et les larmes que l'Ami supporte pour honorer son Aimé.

159. Une grande armée et une grande multitude d'amants expérimentés se sont réunis et ils portent un étendard où sont représentées la figure et la devise de leur Aimé. Et ils ne veulent admettre en leur compagnie aucun homme qui soit sans amour pour que leur Aimé ne reçoive d'eux aucun affront.

160. La vue des hommes qui sont assez fous pour entasser de l'argent excite l'Ami à être fou d'amour, et la honte que l'Ami a d'aller comme fou parmi les hommes lui montre combien il tient encore à l'estime des gens. C'est pourquoi il est question de savoir lequel de ces deux mouvements est la plus grande occasion d'amour.

161. L'amour attrista l'Ami par excès de pensées. L'Aimé chanta et l'Ami l'ayant entendu se réjouit. Et il est question de savoir laquelle de ces deux choses fut le plus puissant motif de multiplication de l'amour en l'Ami.

162. Dans les secrets de l'Ami se révèlent les secrets de l'Aimé, et dans les secrets de l'Aimé se révèlent les secrets de l'Ami. Et il est question de savoir lequel de ces deux secrets est la plus grande occasion de révélation.

163. On demanda au fou à quels signes on reconnaissait son Aimé. Il répondit : « A la miséricorde et à la pitié qui sont essentiellement dans sa volonté sans changer jamais. »

164. Par le spécial amour que l'Ami avait pour son Aimé, il aimait le bien commun au-dessus du bien particulier, afin que son Aimé fût connu, loué et désiré de tout le monde.

165. L'amour et l'indifférence se rencontrèrent dans un verger où l'Ami et l'Aimé pleuraient secrètement. L'amour demanda à l'indifférence dans quelle intention elle était venue en ce lieu. L'indifférence répondit : « Pour faire cesser l'amour de l'Ami et pour offenser l'Aimé. » Les paroles de l'indifférence déplurent beaucoup à l'Aimé et à l'Ami, et ils multiplièrent leurs amours pour que l'Ami vainquît et anéantît l'indifférence.

166. « Dis, fol d'amour, à quoi te sens-tu enclin davantage : à aimer ou à haïr ! » Il répondit : « A aimer, car je ne hais que pour pouvoir aimer. »

167. « Dis, amant, à quoi exerces-tu le plus ton entendement : à comprendre la vérité ou l'erreur ? » Il répondit : « A comprendre la vérité, mais je cherche à comprendre l'erreur pour comprendre la vérité. »

168. L'Ami comprit qu'il était aimé de son Aimé et il lui demanda si son amour et sa miséricorde étaient une même chose. L'Aimé affirma que dans son essence, il n'y avait aucune différence entre l'amour et la miséricorde. Et alors l'Ami lui demanda pourquoi son amour le tourmentait et pourquoi sa miséricorde ne le guérissait pas de ses langueurs. Et l'Aimé répondit que c'était sa miséricorde elle-même qui lui donnait les langueurs pour que par elle il honorât mieux son amour.

169. L'Ami voulut aller en une terre étrangère pour y glorifier son Aimé, et il voulut se déguiser pour n'être pas reconnu et arrêté en chemin, mais il ne put cacher les pleurs de ses yeux ni

la maigreur et la pâleur de sa face, ni les pensées, les plaintes, les soupirs, la tristesse et les langueurs de son âme.

C'est pourquoi il fut reconnu dans son voyage, et livré aux tourments par les ennemis de son Aimé. (1)

170. L'Ami était prisonnier dans la prison d'amour. Les pensées, les désirs et les souvenirs le gardaient et l'enchaînaient pour qu'il ne pût pas fuir son Aimé. Les langueurs le tourmentaient, la patience et l'espérance le consolait. L'Ami se mourait, mais l'Aimé se manifesta à lui et le ranima.

171. L'Ami rencontra son Aimé, et il le reconnut et il pleura. L'Aimé le réprimanda en ces termes : « Pourquoi ne pleurais-tu pas avant de me reconnaître, et comment m'as-tu reconnu puisqu'auparavant tu ne pleurais point ? » L'Ami répondit : « Je t'ai reconnu dans ma mémoire, mon entendement, et ma volonté, où se multiplia l'amour assitôt que tu fus présent à mes yeux corporels. »

172. L'Aimé demanda à l'Ami : « Qu'est-ce que l'amour ? » Il répondit : « C'est la présence de l'image et des paroles de l'Aimé dans le cœur de l'amant qui soupire et languit en désir de l'Aimé ; l'amour est un mélange d'audace et de crainte dans la ferveur ; l'amour est la volonté suprême désirant l'Aimé ; l'amour est ce qui

(1) Dans un grand nombre de versets de ce livre, l'Ami qui va par les cités et les terres étrangères pour glorifier son Aimé est Raymond Lulle lui-même. Dans celui-ci il prédit avec une étonnante précision son dernier acte d'apôtre, son martyre et sa mort. En 1292 il avait été emprisonné à Tunis où, après avoir émerveillé les savants arabes, il avait converti plusieurs infidèles à la vraie religion ; on lui rendit la liberté, mais on le chassa du pays où sa présence et sa parole étaient un danger, et il lui fut interdit d'y revenir sous peine de mort. En 1307, il est chassé de Bougie avec les mêmes menaces. Malgré tous ces dangers et malgré son grand âge, il n'en entreprend pas moins un nouveau voyage en Algérie (1314). Il savait quelle mort l'attendait, mais il brûlait du désir de terminer sa longue existence par le martyre. Il se déguisa pour n'être pas reconnu en chemin, afin de glorifier son Aimé avant de mourir pour lui ; mais il ne put cacher les pleurs de ses yeux..... et les langueurs de son âme, c'est-à-dire que lorsqu'après un mois de propagande occulte à Tunis, il parut sur la place publique à Bougie, son éloquence le fit reconnaître ; c'est pourquoi il fut pris, livré aux tourments, et lapidé par la populace.

occit l'Ami quand il entend chanter les beautés de son Aimé ; et l'amour est ce en quoi est ma mort et en quoi je mets toujours mon vouloir. »

173. La dévotion et la nostalgie transmirent par message des pensées au cœur de l'Ami pour faire monter les larmes à ses yeux qui voulaient cesser de pleurer après avoir été longtemps en larmes.

174. L'Ami disait : « O amants, si vous voulez du feu, venez à mon cœur et allumez-y vos lampes ; et si vous voulez de l'eau, venez à la fontaine de mes yeux d'où coulent les larmes ; et si vous voulez des pensées d'amour, venez les prendre dans mes méditations ! »

175. Un jour l'Ami songeait à la grandeur de son amour pour l'Aimé, et aux grands travaux et aux périls qu'il avait supportés longtemps pour son amour ; et il considéra que de grandes récompenses lui étaient réservées. Mais en méditant encore, l'Ami pensa que son Aimé l'avait déjà payé puisqu'il lui avait fait aimer ses perfections et que son amour lui avait donné des langueurs.

176. L'Ami essayait de sa face et de ses yeux les pleurs que l'amour lui faisait répandre, afin de ne pas montrer les peines qui lui donnait son Aimé ; mais celui-ci lui dit : « Pourquoi caches-tu ces marques d'amour aux autres amants ? Je te les ai données pour qu'ils les voient et soient encouragés, ainsi à célébrer ma gloire. »

177. « Dis, homme qui vas ainsi comme fou, jusqu'à quand seras-tu captif et soumis à pleurer et à supporter des travaux et des peines ? » Il répondit : « Jusqu'au moment où mon Aimé séparera mon âme de mon corps. »

178. « Dis, fol d'amour, as-tu de l'argent ? — J'ai mon Aimé. — As-tu des villes, des castels, des royaumes, des comtés ? » Il répondit : « J'ai des amours, des pensées, des désirs, des fleurs, des travaux et des langueurs pour mon Aimé qui sont meilleurs qu'empires et royautés. »

179. On demanda à l'Ami à quoi il reconnaissait la sentence de son Aimé. Il répondit : « A l'égalité qu'il y a entre les plaisirs et les peines que mon Aimé donne à ses amants. »

180. « Dis, fol, lequel des deux, à ton avis, connaît le mieux l'amour : celui qui en reçoit des plaisirs ou celui qui en reçoit des tourments et des peines ? » Il répondit et dit que celui qui ne connaît que les uns et ignore les autres ne peut avoir la connaissance de l'amour.

181. On demanda à l'Ami pourquoi il ne se disculpait pas des fautes et des crimes imaginaires dont les hommes l'accusaient: Il répondit qu'il avait à défendre son Aimé que les gens blâmaient faussement, mais que l'homme en qui peuvent être l'erreur et le mensonge n'est pas digne de se défendre lui-même.

Ces 30 motifs suffiront à la contemplation pendant le mois de Juin ; les suivants suffiront pendant les mois suivants.





## La Didachè des douze Apôtres

Plus que jamais on étudie aujourd'hui les origines du christianisme. Chaque année voit s'augmenter par centaines le nombre des publications traitant de l'histoire du premier siècle de l'Église de Jésus-Christ.

On comprend l'émotion produite au milieu de cette effervescente activité par une découverte aussi importante que celle d'un document inédit des premiers siècles du christianisme. Ce manuscrit en langue grecque, retrouvé dans un monastère de Constantinople, fut publié en 1883 par Mgr Philotheos Bryennios, métropolitain de Nicomédie.

Immédiatement, exégètes et savants de tous pays se mirent à l'œuvre ; notre document, épluché mot à mot, traduit en plusieurs langues, fut commenté de différentes façons. Peu d'années après, sa bibliographie comporte déjà plus de trois cents publications.

Nous voudrions à l'intention des lecteurs du *Spectateur Catholique* indiquer les résultats les plus saillants de ces études, en nous basant entièrement sur un ouvrage très intéressant publié par M. l'Abbé E. Jacquier (1).

Depuis longtemps on savait qu'il avait existé un écrit intitulé la *Doctrine des douze Apôtres*. Différents Pères de l'Église et des catalogues de livres canoniques et extracanoniques en ont fait mention, mais le document lui-même était perdu. On a constaté immédiatement après sa découverte, grâce aux nombreuses coïncidences existant entre elle et les écrits des Saints Pères, que la Didachè retrouvée était bien celle que ceux-ci avaient connue.

Quoique essentiellement chrétienne, elle laisse

(1) E. Jacquier. *Διδαχὴ τῶν δώδεκα ἀποστόλων*. La Doctrine des douze Apôtres et ses enseignements. Thèse de doctorat en théologie présentée à la faculté catholique de Lyon. (Paris, Lethielleux, 1891).

deviner une influence juive, facilement explicable par les rapports qui ont existé entre le judaïsme et le christianisme, le premier étant la préparation et la figure du second. Ses doctrines et ses sentences s'inspirent de l'Ancien testament, plus souvent du Nouveau, surtout de l'Évangile selon S. Matthieu. Elle forme ainsi la transition entre les écrits du Nouveau Testament et les Pères Apostoliques, et donc constitue un document des plus précieux pour l'histoire du premier siècle du christianisme. On y trouve un tableau exact de la vie de la primitive Église.

L'auteur, qui a réuni différents fragments reproduisant la prédication des Apôtres, a certainement eu en vue d'écrire un manuel de religion pour l'instruction des catéchumènes. Aussi, M. l'Abbé Jacquier l'appelle avec raison le catéchisme des Apôtres.

Les critiques ne sont pas d'accord sur le nom de l'auteur. Ce devait être certainement un chrétien, converti du judaïsme. On croit, non sans probabilité, que ce fut saint Siméon, second évêque de Jérusalem.

La date précise de la composition est également douteuse. Cependant, la majorité des critiques de toutes les écoles la fixe entre l'an 70 et l'an 120. On peut affirmer qu'elle a été écrite dans la seconde moitié du premier siècle (1).

Après ces indications sommaires, on nous permettra de citer quelques extraits de la *Didaché* elle-même, d'après la traduction de M. Jacquier, et en maintenant la division en chapitres et versets la plus généralement suivie (2).

Pour donner une idée des enseignements moraux de la *Doctrine des Apôtres*, nous citerons un passage du chapitre IV :

« 5. N'aie pas les mains tendues pour recevoir et fermées pour donner.

6. Si tu as des biens, tu donneras par tes mains le rachat de tes péchés.

(1) Nous ne pouvons, faute d'espace, qu'indiquer ici les conclusions ; pour les arguments et de plus amples détails, nous renvoyons nos lecteurs au livre où nous puisons nos renseignements.

(2) La division en 16 chapitres a été opérée par Mgr Bryennios. Harnack y a ajouté la notation des versets.

7. Tu donneras sans hésiter : après avoir donné, tu ne murmureras pas : car tu sais quel est celui qui doit te rendre avec largesse.

8. Tu ne te détourneras pas de celui qui est dans le besoin ; tu mettras tout en commun avec ton frère et tu ne diras pas que quelque chose t'appartienne en propre (1) ; car si vous êtes associés dans la possession des biens immortels, à plus forte raison le devez-vous être dans celle des biens qui périssent.

9. Tu n'écarteras pas ta main de ton fils ou de ta fille ; mais dès leur jeunesse, tu leur apprendras la crainte de Dieu.

10. Tu ne commanderas pas avec aigreur à ton serviteur et à ta servante, qui espèrent dans le même Dieu que toi, de peur qu'ils n'arrivent à ne plus craindre le Dieu qui règne sur toi et sur eux ; car il ne vient pas appeler en faisant acception de personnes : il appelle ceux que l'esprit a préparés.

11. Pour vous, serviteurs, vous vous tiendrez soumis à vos maîtres, comme à une image de Dieu, avec respect et crainte. »

Outre les préceptes moraux, la *Didachè* contient également beaucoup d'indications très précieuses concernant le culte et la liturgie. Nous ne pouvons résister à l'envie de citer d'abord un passage se rapportant au Baptême.

Nous lisons au chapitre VII :

« 1. En ce qui concerne le baptême, baptisez de la manière suivante. Après avoir enseigné tout ce

(1) A l'époque où a été écrite la *Didachè*, il est probable que la communauté des biens existait encore dans l'Église de Jérusalem, telle que les Actes des Apôtres nous l'ont décrite (IV, 32-37). Comme le fait très bien remarquer M. Jacquier, on ne voit pas que nulle part ailleurs qu'à Jérusalem, la communauté des biens ait été pratiquée. A Jérusalem même, elle n'était pas obligatoire, puisque S. Pierre affirma à Ananie qu'il aurait pu garder son bien (Act. V, 4). Dans les autres communautés tout devait être commun entre frères en ce sens que, tout en restant propriétaire de ses biens, chacun les regardait comme appartenant à tous et en faisait part aux indigents (1 Cor. VII, 30). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre ce passage de la *Didachè*. D'ailleurs, les autres préceptes domestiques et sociaux contenus dans notre document, particulièrement dans ce même chapitre, supposent que chacun restait possesseur de ses biens.



qui précède (1), baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dans l'eau vive (2).

2. Si l'eau vive te fait défaut, baptise dans une autre eau ; si tu ne peux le faire dans l'eau froide (3), baptise dans l'eau chaude.

3. Si tu n'as ni de l'une ni de l'autre (4), verse sur la tête (5) trois fois de l'eau au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Les passages concernant l'Eucharistie ne sont pas aussi complets, du moins au point de vue dogmatique. Et c'est bien naturel. A cause de la discipline du secret qui a existé aux premiers siècles du christianisme, les chrétiens supprimaient dans leurs écrits destinés à une certaine publicité les formules les plus étroitement liées au mystère de l'Eucharistie.

Remarquons également que la Didachè n'est pas un rituel proprement dit, mais plutôt, comme nous l'avons dit plus haut, un manuel d'instruction pour les catéchumènes. Il n'est donc pas étonnant d'y trouver indiqué ce qui est essentiel au baptême, sacrement que tous devaient pouvoir administrer, et de n'y pas trouver la formule de la consécration eucharistique, que les prêtres seuls devaient connaître.

Malgré cela, les passages que nous allons citer parlent fort clairement de l'Eucharistie. La simplicité du style unie à l'élévation des pensées en fait un des plus beaux joyaux de la littérature chrétienne.

## CHAPITRE IX.

« 1. Quant à l'Eucharistie, vous rendrez ainsi grâces :

(1) Tout ce qui précède dans la Didachè formait la catéchèse à enseigner à ceux qui se préparaient au baptême.

(2) « L'eau courante, plus pure et plus fraîche que l'eau stagnante, symbolisait mieux l'action régénératrice et rafraîchissante du baptême » (Cfr. Jacquier, *op. cit.*, p. 194).

(3) « Si la santé de celui qui doit être baptisé, le climat du pays ou la saison s'opposait à l'usage de l'eau froide, on pouvait se servir d'un bain chaud. »

(4) « En quantité suffisante pour l'immersion. »

(5) « C'est la mention la plus ancienne que l'on ait du baptême par infusion ou aspersion. »

2. D'abord pour la coupe (1) : Nous te rendons grâces, ô notre Père, pour la sainte vigne de David (2), ton enfant que tu nous a fait connaître par Jésus-Christ, ton enfant (3) : à Toi la gloire dans tous les siècles.

3. Pour la fraction du pain : Nous te rendons grâces, ô notre Père, pour la vie et la connaissance que tu nous a manifestées par Jésus-Christ, ton enfant ; à Toi la gloire dans tous les siècles.

4. Comme ce pain rompu était dispersé sur les montagnes, qu'il a été réuni et qu'il est devenu un, qu'ainsi ton Église soit réunie des extrémités de la terre pour ton royaume : car à Toi sont la gloire et la puissance par Jésus-Christ dans tous les siècles.

5. Que nul ne mange ni ne boive de votre Eucharistie, sinon ceux qui ont été baptisés au nom du Seigneur (4) : car à ce sujet le Seigneur a dit : Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint (5).

#### CHAPITRE X.

1. Après qu'on aura été rassasié (6), rendez grâce de cette manière :

2. Nous te rendons grâces, ô Père saint, pour ton saint nom, que tu as fait habiter dans nos cœurs, pour la connaissance, la foi et l'immortalité que tu

(1) La Didachè semble supposer que la consécration de la coupe précède celle du pain. Mais nous avons dit qu'elle n'est pas un rituel, elle n'est pas tenue à observer un ordre rigoureux. St. Paul aussi, dans un endroit de la première aux Corinthiens, parle du calice et puis du pain (X, 16-21), alors que plus loin (XI, 23), traitant la question au point de vue historique, il suit l'ordre habituel, qui nous a été transmis par les Évangiles.

(2) Ce symbole désigne probablement Jésus-Christ, qui s'est lui-même appelé la vraie vigne (Jean, XV, 1).

(3) Le Nouveau Testament, en plusieurs endroits (p. ex. Act. III, 13) appelle aussi Jésus-Christ l'enfant (*παῖς*) de Dieu.

(4) Cette expression sert à distinguer des autres baptêmes, tels que celui de S. Jean-Baptiste, le baptême institué par Jésus-Christ, et qui, comme la Didachè elle-même l'a dit clairement plus haut, se confère au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

(5) Matth. VII, 6.

(6) Le terme grec *ἐμπλησθῆναι* se rapporte probablement à la fois à la communion et au repas de l'agape, qui, dans les premiers temps de l'Église, étaient réunis.

nous as révélées par Jésus-Christ, ton enfant : à Toi la gloire dans tous les siècles ;

3. O Maître tout-puissant, tu as tout créé à cause de ton nom : tu as donné aux hommes la nourriture et la boisson afin qu'ils en jouissent pour te rendre grâces ; mais pour nous, tu nous as gratifiés d'une nourriture et d'un breuvage spirituels, et de la vie éternelle, par ton enfant ;

4. Avant tout, nous te rendrons grâces parce que tu es puissant ; à Toi la gloire dans tous les siècles ;

5. Souviens-toi, Seigneur, de ton Église, afin de la délivrer de tout mal et de la rendre parfaite dans ton amour. Rassemble-la des quatre vents, elle qui a été sanctifiée pour ton royaume, que tu lui as préparé : car à Toi est la puissance et la gloire dans tous les siècles. »

Plus loin, au chapitre XIV, la Didachè revient sur le même sujet :

« 1. Le jour du Seigneur, réunissez-vous, rompez le pain et rendez grâces après avoir confessé vos péchés, afin que votre sacrifice soit pur.

2. Mais que quiconque est en différend avec son compagnon ne se joigne pas à vous, jusqu'à ce qu'ils se soient réconciliés afin que votre sacrifice ne soit pas souillé.

3. Car voici la parole du Seigneur : En tout lieu, en tout temps, qu'il me soit offert un sacrifice pur : car je suis un grand Roi, dit le Seigneur, et mon nom est admirable parmi les nations (1). »

Il n'est pas possible de citer ici toute la Didachè ; elle mérite cependant d'être lue et étudiée après les Évangiles par tous les chrétiens instruits : puissent les extraits que nous en avons donnés déterminer plus d'un lecteur à le faire !

Ajoutons que l'étude si consciencieuse dont M. l'abbé Jacquier a fait suivre le texte de notre document, nous donne une exacte idée du culte et du ministère au premier siècle chrétien. Pour ce motif seul, son livre sera lu avec plaisir par tout catholique qui s'intéresse à l'histoire de sa Mère la Sainte Église.

PAUL HALFLANTS.

(1) Mal. I, 11-14.



# Le Moine et l'oiseau

Légende contée par Saint Vincent Ferrier

(Notes de voyage).

..... J'étais sorti d'Arbucias au matin d'un beau jour de juin. Le soleil dorait de ses premiers rayons les sommets qui brillaient tels des rochers d'or, tandis que les montagnes avec leurs vêtements d'arbres et de broussailles étaient encore dans l'obscurité. Je ne tardai pas à apercevoir tout près du chemin une jolie et pittoresque maison avec un massif d'arbres auprès, faisant deviner le voisinage d'une fontaine ou d'un ruisseau : lieu d'ombrage et de paix comme il y en a tant dans cette campagne. J'interrogeai le cocher qui, connaissant mon goût pour les *antiquailles* (ainsi qu'il disait lui-même) m'engagea à visiter cette maison si je voulais voir une très belle statue de Saint Vincent Ferrier.

Je fis aussitôt arrêter la voiture et m'engageai dans le sentier qui conduisait à la maison. Car j'aime beaucoup Saint Vincent Ferrier et j'ai pour lui une grande dévotion quoique certains en doutent. Le P. Fages, des Frères Prêcheurs, par exemple, dans son *Histoire de Saint Vincent Ferrier*, se plaint et s'étonne que j'aie parlé de Saint Vincent comme d'un homme politique. Pouvais-je faire autrement en écrivant l'histoire du Parlement de Caspe ? Fut-il un concile ce Parlement convoqué dans le seul but d'élire et de proclamer un roi ? Et ne fut-il pas un vote politique, le vote de Saint Vincent qui eut une influence si décisive sur l'opinion et l'esprit des juges ? (1)

Avec tout le respect dû à un tel saint et celui que mérite le souvenir de son éloquence, je me suis borné, historien impartial, à exprimer mon opinion défavorable au vote qu'émit Saint Vincent en ce Parlement. Et rien de plus.

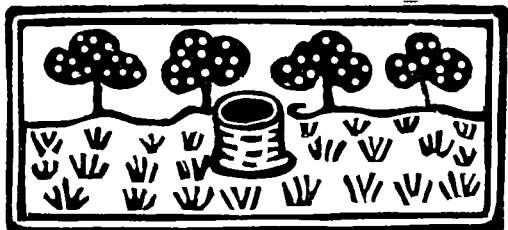
..... Pour en revenir à mon récit, je dirai que ce que mon cocher appelait une statue de Saint Vincent était tout simplement un de ces grands carreaux de faïence valenciens, aux couleurs vives, représentant le thaumaturge, et qui furent longtemps à la mode ; ou en trouvait dans beaucoup de maisons de campagne, principalement sur la côte catalane. Aujourd'hui ils sont très rares et on n'en voit presque plus que dans des collections et des musées. Celui que je vis là

(1) Saint Vincent, en effet, a joué un grand rôle politique. Par son seul vote au Parlement de Caspe il fit proclamer roi d'Aragon Ferdinand d'Antequera après avoir fait une ardente propagande en sa faveur et contre son rival le Comte d'Urgel. Par cette élection, il préparait, sans le savoir, l'union des couronnes d'Aragon et de Castille ou plutôt l'annexion du premier de ces royaumes au second. Aussi les écrivains catalans et aragonais, tout en vénérant le saint qui fut un prodige d'éloquence et de vertu déplorent que son influence ait écarté du trône le comte d'Urgel dont les droits étaient plus légitimes que ceux de Ferdinand.

M. A.

enchassé dans le mur avec un petit toit au-dessus en guise de chapelle était très beau et caractéristique : un exemplaire bien conservé, eût dit un collectionneur. Le saint était debout, de corps entier, et c'est sans doute pour cela que le cocher l'avait appelé une statue.

J'étais entré précisément au moment où deux jeunes filles gracieuses — l'une surtout de douze à treize ans au plus — préparaient un petit autel au pied du carreau, le paraient de guirlandes, de bouquets de violettes du bois, de genêts et d'autres fleurs des champs, pour une fête ou *romeria* qui devait se célébrer l'après-midi.



Mais plus que la *statue du saint* le massif d'arbres voisins attira mon attention, car il s'en éleva un chœur délicieux de rossignols. Comme je me l'étais figuré, ces arbres se groupaient autour d'une fontaine et d'un ruisseau murmurant auquel ils donnaient ombrage et tranquillité. La matinée était belle et, dans ce site, c'était un enchantement le murmure de l'eau, le ruisseau qui fuyait, la tiédeur et le parfum de la brise, et surtout le chant matinal des rossignols. Je passai un long moment à les écouter avec délice.

En me voyant extasié, la plus gracieuse des deux fillettes s'approcha de moi et me dit en catalan :

— *Fan música al sant. Li cantan l'aubada.* (Ils font musique au saint. Ils lui chantent l'aubade).

On ne peut s'imaginer la surprise que me causèrent les mélodieuses paroles qui des lèvres de cette enfant étaient sorties avec la fraîcheur de l'idée et la cadence du vers. Elle me regardait fixement de ses yeux bleus et brillants sous sa chevelure blonde, ignorante de ce qu'elle avait dit, mais surprise de l'effet produit et qu'elle remarquait en moi. Je l'aurais volontiers embrassée.... Je préférerais lui donner une piécette d'argent qui lui fit sans doute plus de plaisir.

Et je pensai aussi à cet homme supérieur, pèlerin de la foi, abeille du miel sacré, apôtre de l'Europe, qui dut être une étonnante merveille d'éloquence, lui qui entraînait par sa parole les grandes foules de Valence de Catalogne, d'Aragon, de Castille, de Provence et d'Italie, à cet homme dont le vote enleva la décision du Parlement de Caspe, interrompant ainsi la marche traditionnelle d'un royaume pour le diriger vers d'autres destins — meilleurs ou pires, je ne sais.

A cette époque Saint Vincent Ferrier était particulièrement l'objet des préoccupations de mon esprit. Un ami, le chanoine de Valence, Roque Chabas, excellent écrivain et bibliophile

érudit, m'avait envoyé un cahier de résumés, d'extraits et de fragments des sermons de Saint Vincent Ferrier conservés manuscrits dans la Cathédrale de Valence, unique recueil, je crois, que l'on possède du saint en langue vulgaire. Un de ces sermons en lequel Saint Vincent se révèle poète et artiste est intitulé « Le Moine et l'Oiseau » dans la copie que m'a procurée mon ami le chanoine.

Le saint discourt sur les plaisirs des sens dans la gloire et il conte la légende mystique du moine et de l'oiseau dans ce pittoresque langage valencien qu'il dut posséder et manier merveilleusement ; langage qui se prête comme nul autre à l'onomatopée pour laquelle Saint Vincent avait une véritable prédilection et qui lui fournissait des recours oratoires extraordinaires. Le saint conte la légende avec une sobriété exquise que je ne pourrai faire passer, en la traduisant, dans une langue qui n'a pas la concision du *lemosin*.



Vincent Ferrier  
parle: **•••**

**Q**ombien sont grandes la puissance et la miséricorde de Dieu ! Il y avait un moine de Saint Benoît/ très-débot/ sacristain d'un monastère.

” La grâce de Dieu avait pénétré en lui. Un matin/ après matines et avant jour il descendit à l'église pour sonner prime. Il n'en était pas encore l'heure. — J'en profiterai pour me promener un moment par le bois.

” Le ciel était souriant/ pur et serein/ l'air doux et parfumé/ la campagne belle en végétation et en fleurs.

” Le moine allait à pas lents/ lorsque soudain parvint à ses oreilles le chant d'un oiseau inouï [ce devait être un ange plutôt qu'un oiseau.]

” Ce n'était pas un chant/ mais un enchante-ment/ une harmonie/ une mélodie céleste.

” Extasié/ le moine ne se lassait pas de l'ouïr/ et plus le chant durait plus il se sentait captivé.

— Le moment doit être arrivé de sonner prime ”/ dit-il enfin. Et faisant un effort pour échapper à son abstraction/ il retourna/ pensif/ vers la sainte maison.

” Une fois parvenu au jardin/ il commença à regarder de toutes parts. Il ne reconnaissait pas ces lieux.

” En face il voyait/ il est vrai/ la porte d'un monastère/ mais ce n'était pas celle du sien ; cette porte n'était point celle par où il était sorti peu auparavant.

” Il entra cependant et se trouva dans le cloître qui n'était pas son cloître et il se dirigea vers l'église qui n'était pas non plus son église.

” Il l'examina de tous côtés : elle lui était complètement inconnue.

” Son trouble fut plus grand encore/ lorsqu'arrivant à l'autel où il avait coutume de dire la messe/ il vit que ce n'était pas le sien.

— Oh ! Sainte Marie ! Qu'est cela ? Où suis-je ?

” Quelques moines accoururent en ce moment/ tous inconnus/ aussi/ de lui.

— Qui es-tu ? lui demanda l'un d'eux.

— Je suis le sacristain de ce monastère.

” Et il conta comment il était sorti peu auparavant pour une promenade dans le bois où il s'était attardé un instant distrait par le chant merveilleux d'un petit oiseau.

” Les moines lui firent d'autres questions ; ils lui demandèrent qui était son abbé/ comment se nommaient ses compagnons/ où était sa cellule ; et ils finirent par comprendre que cinq cents ans étaient passés depuis que le moine était sorti du monastère.

” Pendant cinq siècles il était resté dans le bois à écouter le chant d'un rossignol de ces temps. ” ■ ■

. .

Telle est la légende mystique de Saint Vincent Ferrier que je me rappelais en cette matinée de juin en contemplant l'image du Saint sur un carreau de faïence et en écoutant chanter les rossignols du bosquet lorsque la fillette aux yeux bleus et aux cheveux blonds vint interrompre ce ravissement, peut-être pour que ne m'advint pas ce qui advint au moine de Saint Vincent.

VICTOR BALAGUER.



M. Balaguer, qui nous accorde ce petit document hagiologique inédit, est un esprit reconnu. On l'estime poète et historien, on le sait membre de l'Académie d'Espagne, sénateur, ancien ministre des colonies. Sa communication nous est traduite de l'espagnol par M. Marius André.

LA D.



## Mémorial de la Pensée religieuse

**En marge des « Origines du Christianisme. »** En 1894, le R. P. Delattre et M. Edmond Picard étaient en désaccord au sujet de Moloch, de la captivité babylonienne, des prophètes sémites aryanisés...

Cela se conçoit aisément.

Le P. Delattre formula ses raisons, qui sont les bonnes, en un livre récent *Le Cerveau Picaresque* (Bruxelles, Soc. Belge de Librairie). On y surprend M. Picard occupé surtout à étirer l'élastique déjà lâche du *Saint Paul* de Renan.

(Mais est-il si difficile de rester digne dans la victoire. Le P. Delattre épingle en épigraphe et convertit en titre une phrase de M. Picard « *Mon cerveau restera celui du penseur.* » Or, la page 9 de *Vie Simple* amène ce troublant vœu de vivre : « J'aurai mes heures de contemplation et mes heures de travail manuel, jardinant l'étroit potager, badigeonnant les parois de la ferme, fanant les foins odorants. Ma nourriture sera celle de l'artisan, tandis que mon cerveau restera celui du penseur. » Le P. Delattre est-il quoi ? exégète aveugle aux nuances ou publiciste peu honnête).

Il est pénible à relater que des adversaires si considérés s'abandonnèrent à des choses plus honteuses encore.

Un jour le P. Delattre ridiculisa d'une cédille le nom de M. Picard. Le P. Delattre fut inconvenant. Mais M. Picard est vraiment malpropre qui m'envoie une chansonnette *La Lattropinade* (Bruxelles, V<sup>e</sup> Larcier), où les échos de musicos « Y' avait un pauvre petit abbé Qu'on avait abélardisé ? — » sont renforcés par les souvenirs du folklore érotique flamand « Pour coudr' quelqu' chose de viril... ! (bis) »

Le balai d'Ubu !



**Sacræ liturgiæ compendium.** (Tournai : Decalonne-Liagre.) — Traditionnelles, claires et brèves, les leçons de feu M<sup>sr</sup> Pourbaix au séminaire de Tournai, viennent d'être éditées par M. le chanoine Coppin.

On pourra s'y convaincre que, comme disait Huijsmans, « tout dans l'Église a un sens ; que rien n'est laissé à l'imprévu ; qu'aucun détail si minime qu'il soit n'est inutile. »

EDMOND DE BRUIJN.





**Canonisation.** Par trois fois, le jour de l'Ascension, on a supplié le successeur de Pierre de proclamer Saints deux grands serviteurs de l'Église et chaque fois le ciel et la terre qui se connaissent si bien ont eu ensemble un dialogue dont rien n'égale la beauté. L'Église militante a fait d'abord un touchant appel à l'Église triomphante. Qu'il est sublime ce chant des « Grandes Litanies » dans cette Reine des Églises et dans cette Reine des Villes où tant de Saints, Papes, Docteurs, Confesseurs et Martyrs ont laissé leurs reliques sacrées. Presque tous ceux qu'on invoque sont ici ; nous touchons la place où ils reposent !

Le dialogue continue. Avec le Pape nous récitons le « Miserere » pour nos péchés et ceux du monde entier. Puis Léon XIII, le Grand Dévot au Saint-Esprit entonne l'hymne du Paraclet, le *Veni Creator*. Fort du secours d'en haut le Pontife suprême se rend enfin à la triple supplication qui Lui a été adressée *instantier, instantius, instantissime*. Toute l'assemblée se lève, le chef de l'église s'assied sur sa chaise de Docteur, — et la voix infailible de Pierre dit : « *En l'honneur de la Sainte et indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi Catholique et pour l'accroissement de la Religion Chrétienne, par l'autorité de N. S. Jésus-Christ, des Bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et la Nôtre : après une mûre délibération et ayant souvent imploré le secours Divin, de l'avis de nos vénérables frères les Cardinaux de la Sainte Église Romaine, les Patriarches, Archevêques et Evêques présents dans la ville, nous décrétons et définissons Saints et nous inscrivons au catalogue des Saints, les Bienheureux Antoine-Marie Zaccaria et Pierre Fourrier, Confesseurs, statuant que leur mémoire devra être publiée tous les ans avec une pieuse dévotion dans l'Église Universelle, savoir celle d'Antoine-Marie le cinq Juillct et celle de Pierre le neuf Décembre.* »

Abbé J. N. DUPUIS.



**Les Religieuses Dominicaines de Béthanie et l'œuvre des Réhabilitées, par le R. P. van Caloen, des Frères Prêcheurs (Louvain).**

L'odeur du péché attriste mais ne saurait écarter l'Église : les plus purs de ses docteurs ne reculèrent point devant l'anatomie mœchologique, et il se trouva, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, des fiancées du Christ pour tendre la main aux mères repentantes. L'œuvre des Réhabilitées de Béthanie, fondée en 1866 par le R. P. Lataste, des Frères Prêcheurs, constitue un mode nouveau de cette charité si essentiellement à l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous renvoyons, quant aux détails d'organisation, à la brochure du R. P. van Caloen. Mais un spécial raffinement d'abnégation mérite insistance : les repenties pourront, après un temps d'épreuve, être admises à la vie religieuse. Dès lors aucun indice ne différenciera la réhabilitée de la réhabilitante. Une communion s'effectue

entre elles par quoi la vierge assume une ombre d'infamie et la pécheresse un reflet d'innocence, en sorte de former, les unes et les autres — dans la même chapelle, sous les rayons caressants de la même Hostie, et confondues selon les plis gothiques des guimpes dominicaines, — la famille de Béthanie.

VICTOR KINON.



**Bossuet et le Jansénisme**, par A. M. P. INGOLD (*Paris, Hachette*) ; **Un Manuscrit de Bossuet**, par E. LÉVESQUE (*la Quinzaine*, 15 octobre 1896).

En 1682, Bossuet gallican opina différemment que le Concile du Vatican, depuis. On le sait et qu'en droit ce n'est pas reprochable.

Mais il y a plus, ou autre chose, paraît-il : Ne pas avoir fait les gestes suffisamment belliqueux en face d'une telle hérésie, avoir humainement ou scientifiquement estimé certains rigoristes en morale et mésestimé deux ou trois pères de la Compagnie, voilà bien de quoi, à l'entendement de quelques catholiques, assez tôt ou mal à propos scandalisés (M. Davin pour nommer quelqu'un), ou de partisans anti-romains (M. Gazier, M. Le Roy, etc.) inculper — sinon convaincre — Bossuet de jansénisme.

M. Ingold a tôt fait, par un procédé de critique graduée très net, et tout en s'en tenant aux sources imprimées connues — je veux dire, connues de lui, prodigieux érudit de ces choses et que la dépense de ce court ouvrage ne pourra satisfaire (pourquoi ne nous contera-t-il un peu les misères de M. de Noailles ou la fortune du P. de la Chaize ?) — d'établir que Bossuet ne participa au jansénisme ni ne le soutint.

Ce semble dit.

Mais comme cela fait mal, toute cette *affaire* ! Eh quoi ! quels monstres sommes nous, inconscients, ou conscients, pires encore. Parce que je n'abonde en votre conception de la grâce, vous faites intriguer contre moi dans l'esprit du roi. (Quels tristes appendices, par exemple, sur Fénelon, sur quelques Jésuites.) Et cela reste vrai. On attaque ou soutient Bossuet, comme on le ferait d'une candidature, et des disputes troublantes, comme celle sur le quiétisme, s'extériorisent en cauteleuses manœuvres de villageois.

Ce qui fait, les hommes changeant peu, que nous enregistrons parfois en les controverses les plus nobles, celles des choses de l'âme ou de l'esprit, de si émouvants malentendus.

EDMOND DE BRUIJN.



**Congrès ecclésiastique de Reims.** (*Compte-rendu publié sous la direction de M. l'abbé Lemire*, 1, rue Feydeau, Paris). — Beaucoup de congrès politiques ou scientifiques pourraient prendre exemple sur celui-ci : programme soigneusement établi, rapports substantiels, discussion solide et brève, cinq

minutes par interlocuteur, tout cela est parfait ; mais succès oblige ; le clergé de France faillirait à son devoir s'il ne renouvellait pas dès cette année la réunion qui, l'an dernier, a éveillé tant d'espoirs.

Une appréciation du Compte-rendu demanderait un volume, si nombreux furent les sujets abordés ; qu'on en juge par cette simple table des matières :

I. L'Action (culte, sacrements, prédication, catéchisme, propagande, éducation, charité, œuvres sociales).

II. La Science (sciences religieuses et auxiliaires, méthodes au séminaire, méthodes dans la vie active).

III. L'Organisation (recrutement, diocèse, paroisse, groupements).

Vraiment le clergé français sort à son avantage de cette épreuve ; pour quelques congressistes arriérés ou timides, abondent les esprits larges, ardents, pratiques et initiatifs ; la nouvelle génération sait qu'elle a un rôle à jouer, et quel est ce rôle ; c'est le meilleur moyen pour le jouer tôt ou tard. A ce sujet, j'oserai formuler un vœu, qu'un congrès ecclésiastique ne pouvait guère exprimer, mais qu'un laïc a le droit de dire : c'est que le prêtre devienne de plus en plus conscient de la grandeur et de l'importance sociale de son action individuelle ; si le clergé ne joue qu'un rôle minime, c'est qu'il s'est trop pelotonné, trop claquemuré dans sa sacristie, trop uniformisé dans une sorte de caserne morale ; n'en déplaise à feu Mgr de Bonnechose, le clergé d'un diocèse n'est pas un régiment ; le Congrès de Reims montre heureusement que les prêtres français ont un idéal un peu plus haut que le caporalisme ; il faut les en louer ; le mot malheureux de « presbytérianisme » retombe en somme, après la plus que correcte tenue des congressistes, sur ceux qui l'ont prononcé ; à l'avenir qu'on évite de pareils mots vraiment regrettables à tous points de vue que les craintifs prennent un peu plus d'assurance, les sceptiques un peu plus de confiance, les pessimistes un peu plus de bienveillance, et tout ira bien, ou du moins tout ira mieux, ce qui est déjà quelque chose.

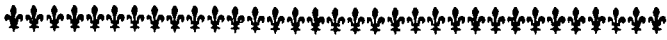
HENRI MAZEL.



**Travail de bénédictin.** — Cette fois, la légende a raison, et c'est si consolant. Les Bénédictins sont en effet des bénédictins, par exemple Dom Morin dont je parlerai, ou Dom Ursmer Berlière, qu'on tiendra bientôt d'Oxford à Tubingue pour l'un des mieux consciencieux critiques.

Disposant la *Revue Bénédictine de l'abbaye de Maredsous*, D. Berlière manifeste un sens éveillé des nécessités de la défense religieuse, sans rien qui se dresse en polémique, puis encore un savoureux souci des choses de son ordre ; compilateur du *Monasticon Belge* (Tome I, 2<sup>e</sup> livr. parues) (analogue à la collection *Gallia Christiana*, répertoire nombreux des sources afférentes à chaque fait-divers des existences d'abbayes assises sur le sol belge) il semble apporter une souriante patience dans les recherches, un tact pointilleux vis-à-vis des trouvailles, car il a ce miraculeux bonheur de toujours trouver.

EDMOND DE BRUIJN.



## Pour un projet d'Esthétique Spiritualiste

Si l'on se bornait à lire certain passage d'Aristote (*Poétique* C. IV), il semblerait que pour ce philosophe, précurseur de Saint Thomas, père de la Scholastique, l'origine de la poésie se trouve dans l'instinct d'imitation et dans le plaisir que nous cause celle-ci : cependant il ne faudrait pas en conclure que l'imitation est le tout de l'Art ; l'origine soit, non la fin. Mais encore ne serait-il pas plus juste de dire que l'Art naît de l'instinct créateur dont la satisfaction est un des plaisirs les plus élevés de l'esprit. Aristote lui-même dit ailleurs que la peinture doit représenter « non ce qui est, mais ce qui doit être » et encore « la tragédie est l'imitation du meilleur » — « la Poésie est plus vraie que l'Histoire ».

Chacune de ces formules pourrait être commentée longuement, retenons seulement ces deux mots : « l'Imitation du meilleur », et sachons comprendre non le meilleur de ce qui est, non le meilleur réalisé, mais le meilleur de ce qui doit être, le meilleur possible. Imiter ainsi le possible, le plus beau de ce que conçoit notre esprit et que nos sens n'ont point perçu, c'est, dans notre mesure, créer.

Et nous dirons que l'Imitation est une partie de l'Art, précisément en ce qu'elle est une tentative de création, souvent la plus réalisable pour nous. Et de fait nous ne créons jamais absolument, lorsque l'homme essaie de produire, il imite toujours quelque peu. Mais il est d'un artiste bien incomplet de s'attacher seulement à la copie de la nature. Schelling a dit : « La Nature n'est belle qu'incomplètement, qu'accidentellement, parce qu'elle ne possède que la seule activité inconsciente, tandis que l'œuvre d'art est intégrale et absolue. » Et l'artiste simple imitateur s'est bien peu rapproché de Dieu, car alors même qu'il aurait reproduit son œuvre, il n'aurait

pas reproduit son acte. Dieu créait, il a copié. C'est donc un plagiaire et non un poète.

Mais encore faut-il être bien peu philosophe pour croire que l'on reproduit la réalité, l'être, la substance. On exprime ce qu'on en connaît, ce qu'en ont révélé nos sens, nos organes qui déforment et qui amoindrissent. Ainsi la Création et l'Imitation se mêlent toujours dans nos œuvres ; mais nous pensons que l'âme s'élève d'autant plus qu'elle fait un effort plus personnel ; l'œuvre est d'autant plus belle qu'il y eut chez l'artiste une part de création plus grande.

Mais qui songerait à contester que l'Art est d'autant plus haut qu'il nous rapproche davantage de Dieu ? Celui qui prend son modèle dans les degrés inférieurs de l'être, qui s'attache à reproduire les instincts de bestialité, est un ouvrier très vulgaire. Combien son œuvre est loin d'exciter « l'activité la plus parfaite de ce qu'il y a de plus parfait en nous » ; telle est la définition du bonheur que nous a donnée Aristote, et pensant avec lui qu'un tel bonheur est notre fin, beaucoup accorderont que l'art est un des moyens les plus nobles que nous ayons de la poursuivre.

Celui là est un vrai poète qui tente de créer la vision de tout un monde plus saint que le nôtre et vers lequel aspire notre vie. Les êtres qui peuplent ce monde, nous ne pourrions les concevoir qu'en exaltant ce que nous avons de plus pur, en étouffant ce que nous avons de charnel. Peignez moi des beautés plus qu'humaines, et des vertus, et des héroïsmes que le vulgaire trouve impossibles : si votre œuvre me donne vraiment le frisson d'une grandeur inconnue et le vertige d'un univers sublime, je vous saluerai pour mes maîtres, et je marcherai sur vos traces, prophètes héroïques, afin de tenter la conquête du Ciel, en me grisant de la symphonie de vos visions !

Qu'un tel artiste se serve de formes humaines, d'éléments empruntés à la nature, je ne veux point m'y opposer. Même j'irai plus loin, j'affirmerai que les conceptions les plus échevelées du grand poète

sont seulement la révélation d'un monde très réel, par un phénomène que quelques uns appelleront vaguement « le don du génie » que les philosophes nommeront « une intuition puissante » mais dans laquelle les croyants salueront chez l'artiste sacré la grâce de Dieu. Le monde, il essaie de nous le montrer à son tour comme le lui a montré son ange et s'il est forcé, pour nous le rendre sensible, de le transposer, s'il en exprime la beauté dans une langue trop faible, faut-il le lui reprocher ? Saint Paul, qui avait été ravi jusqu'au troisième Ciel (*Corinthiens* C. XII), souffrait de se plier au langage terrestre : « Je parle suivant l'usage des hommes, pour m'accommoder à votre faiblesse » (*Romains* C. VI p. 19).

L'œuvre du grand poète est donc la copie du monde d'en haut ; mais copier de telle sorte, c'est tout ce que nous pouvons entendre par *créer*, faibles hommes pour qui ce mot n'aura jamais qu'un sens relatif. Nous nous rapprochons d'autant plus du Créateur et de son action que notre intelligence s'élève à la connaissance de créatures plus grandes. Mais, hélas ! comment exprimer en nos arts ce qui n'existe que si loin au dessus de nous ? Faites comprendre à un chien, votre meilleur ami, toutes les passions de votre cœur d'homme ! La sculpture, la peinture, ne peuvent se passer du monde matériel ; c'est à peine si la littérature et la musique ont la puissance de faire pressentir à nos âmes ce qu'est le monde des purs esprits. Comment donc exprimer la vision d'un monde qui n'est que spirituel ? Ainsi parlera l'homme faible que le découragement peut abattre. Mais que ce désespoir est sot. Quand même nous ne pourrions atteindre le but, serait-ce une raison pour n'y pas courir, si ce but était la Beauté, si ce but était Dieu ? Si nous ne voulons étendre la main que vers un objet saisissable, renonçons à tout Idéal, à toute poésie, à toute prière. La satisfaction n'est pas tout entière dans le But, elle est aussi dans sa poursuite. Ne savons nous point par expérience qu'un but atteint, c'est une espérance perdue ? On s'exaltait à la poursuivre, une fois qu'on s'y trouve, l'enthousiasme s'abat et la fatigue reste. Je sais bien

qu'ici le but est l'Idéal lui-même et l'Idéal exclut la fatigue : ce serait par définition le But dont on ne se lasserait pas ; mais l'Idéal exclut aussi la Réalité, et c'est justement parce que nous ne pouvons pas l'atteindre que nous ne pouvons nous en lasser.

En énonçant que l'Idéal exclut la réalité je n'entends pas nier son existence. Bien au contraire. L'Idéal, c'est l'absolu, l'absolu, c'est la Vérité !

Mais distinguons nous des Idéalistes : l'Idéal dont nous parlons ici est le *Monde spirituel*, celui des anges, celui des saints.

En disant qu'il exclut la Réalité, j'entends qu'il est idéal pour nous, parce que nous pouvons seulement le pressentir, étant destinés à le posséder, mais en dépouillant notre nature d'hommes.

C'est le monde le plus réel de tous, puisque c'est celui de l'Immortalité : la matière seule périt. Mais si nous le poursuivons dès cette vie, sachant qu'il est notre fin, n'oublions pas que nous ne pouvons l'atteindre en ce temps ; ce monde exclut notre réalité d'hommes, soumis à la matière, et mortels.

Inversement, c'est aussi le fait que nous ne pouvons pas nous en lasser qui prouve qu'il n'est pas à notre portée. L'une et l'autre proposition expriment la même vérité ; ces conditions réciproques sont inséparables, ce sont les attributs de l'Idéal.

Nous vivons dans un monde où règnent la douleur et la fatigue. L'Idéal est le monde essentiellement positif (c'est-à-dire excluant le mal, la douleur, la fatigue, toutes les négations) où ces restrictions n'existent pas. Atteindre l'Idéal c'est donc sortir de notre monde, et c'est évident.

En tout cela il n'y a rien qui doive nous décourager. Je poursuis un but, et si je ne l'atteins pas à cause de sa trop grande hauteur, j'aurai du moins la gloire de m'en être approché, d'être sorti de mon ornière en m'élevant jusqu'où Dieu me l'aura permis.

Cherchons le sublime, et si nous restons en chemin, ce que nous aurons rencontré sera encore de la Beauté pour nous et du baume pour notre misère. Si le chien n'est pas votre égal, croyez-vous qu'il ne sente rien de ce qui se passe en vous, il le pres-

sent confusément ; il est doué d'assez de sympathie pour connaître un écho des émotions qui vous agitent, et c'est pour cela qu'il vous aime.

Que sera-ce donc entre le monde Spirituel et celui de l'Humanité ?

Si la distance semble plus grande qu'entre l'homme et le chien parce que ces deux êtres sont corporels, au lieu que de l'humanité au pur esprit on passe réellement d'un monde à l'autre, nous devons rejeter cette illusion, et considérer que l'homme est doué d'une âme immortelle destinée à gagner un jour cette sphère de l'Idéal, du bonheur, et qui doit être le but de l'Art précisément parce qu'elle est notre fin.

Si le chien ressent quelque chose des passions qui troublent son maître, pourquoi Dieu ne permettrait-il pas que nous ayons quelque prescience aussi du monde où nous vivrons demain.

Mettons notre argumentation en forme : le but de l'Art est de nous élever ; élever un être c'est accélérer son développement, hâter sa marche vers sa fin. L'art réalisera ce but en nous montrant le monde que nous devons atteindre. Ce monde de Vérité et de Bien, l'art nous le montre sous la forme de la Beauté. Voir la Beauté, c'est l'aimer, c'est la désirer. L'art nous élèvera donc par l'*amour*.

Mais nous montrer un monde spirituel, c'est nous faire oublier la chair et tout ce qui est matériel. Est-ce à dire qu'il faille dénier toute valeur à la peinture et à la sculpture ? Loin de là. Certains tableaux, certaines statues font oublier la chair, mortifient les sens, élèvent l'esprit ; certains livres, que leurs auteurs appellent poèmes, certaines mélodies éveillent la sensualité, ravalent l'esprit.

Même en reproduisant les formes des créatures, animaux ou plantes, les arts plastiques nous font éprouver un tout autre plaisir que celui de reconnaître ce que nous avons déjà vu. C'est là une satisfaction dont peuvent se contenter quelques gens grossiers, mais qui n'a rien à voir avec l'esthétique. Encore parmi les appréciateurs du naturalisme malsain trouverait-on quelques lettrés qui goûtent



dans l'œuvre de ses écrivains autre chose que l'imitation. Qui peut nier qu'en lisant une histoire écrite par un romancier même médiocre, à plus forte raison par un bon conteur, on éprouve des sensations bien différentes de celles que l'on eût ressenties en voyant l'action se dérouler à ses côtés. Je lis en trois heures un roman dont l'action se passe en vingt ans. Les différentes scènes étant ainsi placées sous mes yeux dans un intervalle plus restreint, je me souviens mieux. Je comprends l'enchaînement des faits, je pénètre la philosophie du drame, bien autrement que dans la vie.

Et ainsi, l'art a beau se borner à reproduire, il reste l'art parce qu'il donne une impression que ne donne pas la nature ; et si j'ai montré tout à l'heure que l'artiste, imitant la Création, n'a pas imité sa cause, l'acte créateur, je constate maintenant qu'il ne reproduit pas davantage son effet, nous donnant une émotion différente.

S'il arrive à un naturaliste d'inventer des êtres plus vils que ceux qui vivent, ce n'est pas un écrivain nul, mais c'est un artiste à rebours qui plonge vers Satan au lieu de s'envoler vers Dieu. Toutes les âmes n'ont pas la même aspiration, ne sont pas orientées de même sorte. Il y aura des réprouvés même parmi les gens de talent, je devrais dire : il y a parfois du talent même parmi les gens de Satan.

Je parlerai de la peinture brièvement. Outre qu'elle peut très bien ne pas s'en tenir à la copie, et surtout de n'importe quoi, mais s'attacher à nous montrer de préférence les formes les plus nobles, l'expression des sentiments les plus grands, et pour cela, exagérer les caractères physiques par où se traduisent ces sentiments, il faudrait encore reconnaître qu'il y a dans ces lignes mêmes, comme dans les couleurs, comme dans les tons que la matière nous présente, une certaine grâce dont le charme n'a rien à voir avec le plaisir de l'imitation, mais qui tient à une correspondance profonde, mystérieuse encore pour le critique et le philosophe, en dépit de leur analyse, entre la forme et l'idée, entre la matière et l'esprit. C'est ce que les esthètes ont

nommé le *Symbole*. Ces correspondances trouvent leur expression dans la ligne, dans la couleur comme dans les accords ; et nous ne devons pas en être surpris si nous avons constaté que toute loi des sciences physiques est l'expression, dans la nature, d'une vérité métaphysique, de même que chacune de nos sensations est la traduction, dans le monde de notre pensée, d'un phénomène du monde physique.

Il est regrettable qu'à la fin du XIX<sup>me</sup> siècle, après que tant de travaux ont été produits par des esthètes et des critiques qui furent d'habiles philosophes, on puisse sentir encore l'utilité de réfuter la théorie de l'imitation, principe de l'art ; mais c'est en vain que passent dans le monde les prophètes avec leurs flambeaux, les poètes avec leurs chants sacrés, le monde a des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre. Hé bien ! que l'Humanité poursuive son évolution, fascinée par ceux-là seulement dont la torche fut allumée dans les fournaises de Lucifer ; qu'elle marche animée seulement par les accents des faux Orphées qui chantent la louange de l'orgueil en glorifiant la Chair ; que la foule ignorante aille à sa triste destinée, que Jérusalem crucifie son Rédempteur, c'est à ce prix, hélas ! que les prédestinés pourront s'élever dans leur gloire....

Et quand le dernier poète aura rendu le dernier soupir, exhalé son âme en chantant sa dernière strophe sur les ruines de l'ultime autel, les malheureux qui survivront — des positivistes sans doute — auront l'amertume de voir ce que Dieu fera de leur monde.

Annecy, 1895.

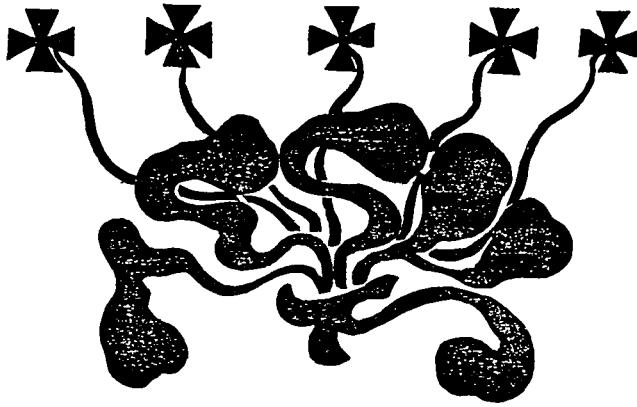
GEORGES SIMON †

Cette étude était considérée par l'auteur comme incomplète ; elle n'était que le bref aperçu, le point de départ d'une esthétique qui peu à peu se serait organiquement développée dans l'étude de l'art, de la vie, de la philosophie, de l'histoire...

La mort a empêché l'artiste chrétien Georges Simon décédé ici, à 24 ans, avec mon chagrin solitaire pour linceul, d'ordonner ce travail. On en trouve pourtant ici les aperçus. Pour cela et parce qu'elles sont représentatives d'une noble personnalité, nous avons extrait ces notes des papiers du défunt.

Le Caire.

ÉMILE BERNARD.



## Au Christ de Gloire

### FRAGMENT.

*Mais, pendant que ta gloire, aux Cieux purs, incendie,  
Nous, chrétiens languissants sur la terre engourdie,  
Timorés dans l'espoir et lâches dans l'effort,  
Faibles et malheureux, nous épelons ta mort.*

*Qu'importe que je voie, avec mon âme avide,  
Ta gloire dans le Ciel, si mon âme timide  
N'ose au monde imposer la gloire qui m'émeut  
Et resculpter le monde à l'image de Dieu ?*

*Qu'à notre essor immense en la béatitude  
Nous voulions, comme au tien, que la douleur prélude,  
Que, joyeux, pour tuer l'instinct vil de la chair,  
La vigueur du péché, sève aux parfums amers,  
Que pour tuer encor la luxure de l'âme,  
L'orgueil, nous embrassions la croix qui nous affame,  
Oui — mais que, défaillants, sans beauté ni transport,  
Prenant pour te trahir prétexte de ta mort,  
Nous n'ayons, ô mon Christ, que des âmes glacées,  
Capables seulement de prières lassées,  
Incapables d'aller, d'oser, de découvrir,  
Impuissantes à vivre, indignes de mourir,  
Non. Demeurons chrétiens douloureux pour nous mêmes,  
Mais soyons avec toi, Majesté qui nous aimes,  
Pour ton règne éclatant des chrétiens glorieux !*

*Et contraignons la terre à s'incarner les Cieux !  
Alors, vraiment, Jésus, nous servons la prière  
Que tu nous ordonnas d'élever à ton Père  
Car, si sa volonté s'accomplit ici-bas,  
Après ta Passion ta Gloire y règnera.*

*Donc, imprimons la croix aux vertus de notre âme,  
Par le renoncement tuons la force infâme  
Qu'à la chair de luxure, à la raison d'orgueil  
Satan prête et clouons Satan dans un cercueil.  
Mais, en nos actions candides et splendides  
Et nos penses ardents, soyons des intrépides.  
Après avoir tué la fausse gloire en nous,  
Créons la gloire vraie et céleste, à grands coups  
De hardiesse pure en nous et dans le monde !  
— Par l'abnégation que la Splendeur se fonde.*

*Ainsi l'ère du Christ de gloire arrivera  
Après l'ère du Christ de douleur et vivra  
Dans le monde, en reflet de la gloire divine.  
Nous serrerons le Crucifix sur nos poitrines.  
Mais, sur les étendards du monde enfin soumis,  
Un Christ vainqueur et roi de tous ses ennemis,  
Délivré de la croix tortionnaire et sombre,  
Sublime, éclatera d'une clarté sans ombre.  
— Et le Christ même, aux cieux apparu, versera  
A cette Image une lumière qui vaincra.  
— Et, comme une Forêt en s'embrasant s'écroule,  
Autour d'un Incendie heureux qui fend sa houle,  
Le Mal s'écroulera, détruit, embrasé, beau,  
Autour du Christ royal brûlant sur nos drapeaux !*

\*  
\* \*

*Nous devons consumer à tes rayons la terre,  
O Christ et nous dresser comme des volontaires*

*Epris de ton service et rendre impérieux  
En nous, autour de nous, dans les lois, dans les âmes,  
Le cœur et les penses brûlants de l'Homme Dieu.*

*Soyons des Saints. Prenons ton Idéal en flammes  
Dans nos bras obstinés et laissons-nous ronger*

*Jusqu'à ce que ta gloire ait détruit de nos êtres  
Les noirs fumiers glacés qui lui sont étrangers  
Et que dans l'homme dévoré tu sois le Maître !*

*Et nous susciterons en tous l'altier plaisir  
D'avoir mieux que des pleurs pour t'avoir fait mourir.*

*Mais un acharnement décisif à détruire  
Dans notre âme et nos chairs la cause de ta mort :  
Le Mal. Séchons nos pleurs et vengeons ton martyr ;*

*Ayons la sainteté poignante pour remords...*

\*  
\* \*

*Ni ta Divinité, claire splendeur du Verbe,  
Ni l'esprit et la chair de ton Humanité  
Qui du tentateur morne a brisé la superbe,*

*N'ont dans leur innocence ardente supporté  
L'intrusion du Mal et des hontes putrides.*

*Et c'est cette candeur de héros sans péché  
Qu'il faut incorporer à nos âmes sordides  
A notre chair où le serpent reste attaché.*

*Il faut qu'en moi je sente, impitoyable extase,  
Un Dieu violemment virginal qui m'embrase!*

*Il faut que j'aie en moi le conscient frisson  
Du Christ, quand il passait dans les hontes du monde  
Et restait Dieu très-pur, impénétrable et bon...*

*Je voudrais même plus : que les hideurs immondes,  
Sous ta gloire, aujourd'hui plus terrible, Seigneur,*

*Périssent de tes feux dont la force nous change, .  
Comme, sous la lumière incandescente, meurt  
Un miasme râlant et brûlé dans sa fange.*

*— En nous ta gloire, autour de nous le Mal, qui meurt...*

\*  
\* \*

*Tu laissas dans nos yeux l'indélébile image  
Du Crucifié où s'aimantent nos courages !  
Et tu nous avais dit : « Prenez, portez ma croix. »  
Et nous ne serons point les indignes de toi*

*Et, même en préparant le règne de ta gloire,  
 Nous porterons la croix. Mais l'ombre expiatoire  
 Ne doit charger que nous et non pas tes rayons.  
 Ils doivent nous remplir de fulgurations  
 Et faire comme un corps de gloire et de mystère  
 Dans notre corps souffrant qui marche sur la terre.  
 Et le renoncement même et l'humilité  
 Doivent de toi nourrir une immense fierté  
 Et mépris de nous seuls ! Oh... l'avenir superbe  
 Est que l'intensité de la gloire du Verbe  
 Soit pour nous plus que l'ombre et les souffrants labeurs  
 Qu'à son avènement consacrent nos ardeurs.  
 C'est que, te regardant plus que nos sacrifices,  
 Nous ayons, Dieu vainqueur, l'amour et la justice  
 De compter nos douleurs pour rien et ta beauté  
 Triomphale pour tout. Là haut l'éternité  
 Ne te voit plus râlant sur le bois tyrannique.  
 Il faut que je te voie, ô Christ, ô mon unique,  
 Avec des yeux d'éternité, dans ta splendeur !  
 C'est une complaisance égoïste à mon cœur  
 De trop considérer tes tortures anciennes,  
 Tes souffrances pour moi et de songer aux miennes.  
 Pensons à ta victoire, oubliant nos tourments,  
 Et soyons les chrétiens dont l'amour véhément  
 Veut désormais, cessant d'évoquer ton Calvaire,  
 Ne contemplant que ta victoire et ta lumière,  
 Le Crucifix pour nous et l'Empire pour toi !  
 O royal Bien Aimé, nous te volons la Croix !  
 Et nous attirerons peut-être ton Empire  
 A force de ne voir que ta majesté luire,  
 Que ton règne planer dans les hauteurs du Ciel !  
 D'avoir l'obsession du Vainqueur éternel  
 Et d'en faire éclater la vision puissante  
 Sur l'océan mental où le désir fermente...  
 Et tu viendras frapper le monde — et nous aussi,  
 Indignes malgré tout — et nous crierons merci  
 D'être les écrasés où ta gloire triomphe  
 Et les stigmatisés, enfin, de ton Triomphe !*

ALBERT JOUNET.

En la fête glorieuse de l'Ascension.





*Celui qui n'a que sa tristesse pour génie,  
Las de pleurer sa peine en vers agonisants,  
Sort par un crépuscule attendri du printemps.  
L'heure est pensive et pure et simple, elle est bénie ;  
Toute chose au sommeil s'incline, et c'est la fin  
Du jour, des voix en joie, et du labeur humain.  
Le soir avant la nuit se prolonge, tranquille  
Comme au pas de sa porte une aieule qui file :  
L'acier net d'un soc huit sur la glèbe, un oiseau  
Chante encore parmi l'éternel bruit de l'eau ;  
Une étoile apparaît au ciel...*

*Le solitaire*

*Respire la senteur puissante de la terre,  
Ce soir limpide et long lui semble trop obscur,  
Malgré, là-bas, l'oiseau qui chante et l'eau qui pleure,  
Et malgré la première étoile dans l'azur ;  
Ce soir n'apporte pas la paix intérieure,  
Ce soir vernal, obscur et doux, amer et clair,  
Forge le vieil et détestable œuvre de chair.  
Et l'homme à qui l'amour, mouvant comme la mer,  
En fuyant ne laissa que l'âcreté d'un rêve  
Pareil au sel que l'onde a laissé sur la grève,  
L'esprit morne toujours inquiet du Destin,  
Le poète subtil et maladif qu'étreint  
Au plus mort de son cœur la volupté de vivre,  
Retourne à la poussière inféconde du Livre.*

\*  
\* \* \*

*Ton serviteur est là, Seigneur, murmure-t-il,  
Un serviteur, hélas ! luxurieux et vil,  
Mais qui sanglote et te supplie et qui s'accuse ;  
Il tend ses pauvres mains pleines de péchés. Or  
Je te sais humble avec les humbles, dur au fort ;  
Sois rude au pénitent, flagelle mes sens, use  
Mes genoux sur ton seuil et mon cœur à t'aimer,  
Mais laisse mon banc vide aux noces de la terre,  
Veuille que je demeure à jamais solitaire,  
Epi pour le bon pain élu par l'ouvrier. —  
Ah ! la vie est, ce soir, trop vivante et trop belle,  
Le désir alanguit l'épouse qui m'appelle...  
Je suis faible, et ce soir de printemps m'a tenté ;  
Seigneur, protège-moi contre la volupté,  
Donne à l'arbre la fleur et le fruit, donne aux femmes  
La grâce de régler la musique des âmes,  
Donne aux prés la rosée et la pluie, à l'amant  
La tendresse et la force et l'aube au firmament :  
A celui que sa chair perverse enivre, donne  
La paix chaste, Seigneur, d'un immortel automne.*

CHARLES GUÉRIN.



# Reniement de St. Pierre

taillé sur poirier par

M. GASTON PRUNIER



**« Concordant Matt. XXVI.  
Marc. XIV. Luc. XXII.  
Joan. XVIII. »**







Jean Casier

† à Gand, le 24 Mars 1897

Par devoir d'amitié envers l'en-allé autant que par fidélité au programme du *Spectateur Catholique*, je veux donner le salut d'un souvenir au poète chrétien parti pour l'au-delà.

De la génération littéraire qui conquiert le *Magasin littéraire* au modernisme catholique, fonda le *Drapeau* et *Durendal*, Jean Casier est le premier que Dieu appelle à la possession intégrale de l'Idéal ; il emporte avec lui dans la tombe une part de notre jeunesse — la meilleure ! — celle des beaux rêves enthousiastes vers l'incarnation des vérités éternelles en la splendeur des formes contemporaines ; à la réalisation de ces rêves, il apporta une aide vaillante et tenace ; non qu'il fut de ceux qui détruisaient les préventions et écartèrent les obstacles à coups de fronde et de massue (la lutte répugnait à l'angélique douceur de son âme et à l'extrême fragilité de son enveloppe charnelle) ; mais poète parce que croyant, ne concevant l'œuvre d'art que comme le prolongement de sa vie de piété et de pureté, Jean Casier — entre beaucoup de vers médiocres, hélas, et qu'il eut dû sacrifier — écrivit maintes pièces ou exultait, en une expression adéquate de sincérité et d'élévation, le dialogue mystique de l'âme avec le Créateur ; ceux qui aimèrent Jean Casier doivent à la mémoire du poète et à la gloire de notre foi, de réunir ces pièces en un recueil que le Verlain de *Sagesse* n'eût point désavoué.

Et puis le discret et généreux Mécène qu'il fut ! — se soulageant du poids de la richesse par une sollicitude constante et active envers toutes les formes de propagande artistique et

une prodigalité royale à l'égard de toutes les détresses d'artistes. Ah ! j'eus raison l'autre jour de l'appeler le Vincent de Paule des pauvres honteux de l'art ! Il donna sans compter et dans l'accomplissement de ce qu'il considérait comme « sa mission » il connut à la fois la douceur des plus délicates reconnaissances — et elles ne l'enorgueillirent point ! — et l'amertume des plus noires ingratitude — et elles ne le rebutèrent jamais. Sa charité était incorrigible — parce qu'elle prenait sa source dans le sentiment altier des hauts devoirs et des lourdes responsabilités de ceux à qui Dieu départit la fortune. Opposa-t-il jamais un refus à une demande de secours ? J'en douterai si je ne savais qu'aux derniers jours de sa vie, dressant en vue du jugement de Jésus-Christ, le bilan de son existence, il fut hanté d'un remords — le seul vraiment qui put atteindre cette âme droite et délicate — et que se rappelant certains rares appels auxquels il fit, sur les conseils d'ailleurs de ses amis, des réponses négatives ou seulement insuffisantes à son sens, il pria sa sainte mère de réparer par des envois immédiats ce qu'il s'imaginait, avec une adorable candeur, avoir été des « manquements de cœur » !

Si j'avais une épitaphe à mettre sur la tombe de cet ami de notre adolescence, de cet aumônier de nos combats littéraires, j'y inscrirai ces simples mots : « Il aima la Beauté, il pratiqua la Bonté »... Oui, Jean Casier fut un artiste et ce fut un homme de bien ; il glorifia Dieu par le verbe et par l'acte ; au seuil de l'Immortalité bienheureuse, les Anges de pureté, de douceur et de charité auront accueilli parmi eux cette âme de douceur, de charité et de pureté — et Jean Casier à présent continue à ses frères de lettres la munificence de ses prières :

Pour les poètes morts je vous prie humblement  
Seigneur... Contemplant-ils votre gloire bénie ?  
Je me trouble, je prie avec un tremblement...  
Oh ! si leurs yeux avaient heurté l'ombre infinie ;  
Eux faits pour mieux voler à votre jour divin,  
S'ils avaient déchiré leur aile vaine et lasse ;

Eux faits pour mieux se joindre au chant du séraphin,  
Aux rythmes amoureux dont le ciel nous enlace.  
Eux faits pour votre claire et douce Royauté,  
S'ils avaient pour leur chef hideux le roi de l'ombre,  
S'ils entendaient — chercheurs d'harmonique beauté —  
Les grincements, les cris aigris du gouffre sombre !...

. . . . .

Pitié pour eux, Jésus, Poète essentiel ;  
Pitié par vos douleurs, pitié par votre gloire.  
Pitié par votre sang que leur soif voudrait boire :  
Pitié par votre cœur dont l'amour fait le Ciel !...

FIRMIN VAN DEN BOSCH.



*Le Spectateur Catholique* doit prier aussi pour le repos de l'écrivain madrilène M. J. Feliu y Codina, subitement décédé. M. J. Feliu y Codina honora encore de son avis notre récente consultation sur « l'Orient et la Chrétienté. » La D.



## Mémorial de l'Expression religieuse

Les idées générales dont disposait Edgar Poe. — (Les poèmes d'Edgar Poe, traduction de S. MALLARMÉ avec portrait et fleuron par E. MANET. (2<sup>e</sup> édition. Bruxelles, Deman, 1897)).

On a lu Poe. Mais pour seconde ou centième lecture, l'édition présente — large ouverte sous la lampe de veille — est propice à ce qu'on le médite : de grands caractères fixent et s'imposent, le peu de paroles d'une page se réclame de majesté, les marges donnent de l'ombre et rendent des échos.

Et alors que la main hésite devant le geste bruyant de tourner à tire d'aile les feuillets, des réflexions s'insinuent, comme :

Tout de même Poe — qui vécut si vivement — conçut peu de raisons et de sens de vie : né comme veuf et maladif, aveugle à la plupart des faits-divers, sinon à constater que dans le parterre se veloutent des pensées noires ou que des feuilles mordorées s'affolent sur la moire d'une mare ardoisée.

Mais Jules Laforgue, par exemple, depuis, vit tout cela derrière d'autres mots ; mais combien encore ne connut-il en plus ! la charité, la chasteté, tout ce dont il rit, tout ce que nous pourrions être et tout ce que nous ne sommes pas... Lui aussi, s'il avait appliqué à d'autres phénomènes que ceux du sommeil, de l'incompréhension et de l'amour trahi son œil désabusé, — et en plus, par exception, un œil serein — comme Poe serait grand et plus humain.

Et son système spirituel ? Je refuse de concevoir les elfes opportuns et les anges colorés, inexpressifs comme des topiques d'orientalisme. Et puis, quelle idée Poe se fait-il de la Divinité ? Un nuage d'orage ? De la couleur grise ? Un grand chat qui mange de la viande crue ? je ne sais ; ou prononcé avec majesté, selon quelque ampleur creuse, le mot : Ciel, Cieux. Ainsi Poe déclame à la Fatalité les stances confuses du *Ver Vainqueur* (Laforgue blasphème plus lestement, plus tristement, plus artistiquement, par exemple : *Bon soleil des poupées de cire...*)

Quand Poe dit le Doute, la Peine, la Nuit, ou encore quand il distingue le corps et l'âme du Silence il ne peut, je pense, revendiquer quelque sens ; mais alors l'ivresse du verbe tout de même nous émeut jusqu'à y appliquer — à ces entités — des analogies émouvantes, et d'autre part, l'ondulation berceuse des allitérations ou répétitions (*une fois, une seule fois ; jamais, jamais plus*) soulève les grandes eaux de la douleur, et nous pleurons, sans motif, physiologiquement.

Poe n'enseigne rien, il crée une atmosphère ; ainsi nous parlant d'un marais, il nous alourdira de mélancolie tout un soir.

Combien dès lors par ses correspondances l'art est spirituel et certain idéalisme semble efficace, si le balancement d'une longue et d'une brève attriste ou affole ! Je dirais en somme de l'art de Poe — amplification logique d'un abstrait oiseux et pourtant formellement (et je ne sais pourquoi) impressionnant — que c'est de la géométrie capiteuse.



**Les sept lueurs d'Elohim**, texte et vignettes par EDGAR BAES, broch. (Bruxelles. Lacomblez).

M. Baes n'est pas vulgaire ; je devine qu'il médite la Bible, qu'il contrôle les sciences exactes et qu'il supporte la vue des étoiles. C'est un homme aussi de bonne volonté. Il tient à l'idéal, au ciel, à l'excelsior, etc., etc., c'est-à-dire que sa morale n'est pas la règle pratique d'un homme vivant.

Et c'est ce manque de concrétisation qui se continue à travers toute sa pensée et dans son écriture. Il s'exprime, au moyen d'anges ou non-déchus, d'un peu de fini et d'infiniment d'infini et de majuscules variées.

Dès lors ce qui n'est pas de l'ascétisme, n'est pas même de la littérature (la zone de la pureté, le champ de la perfection ne sont, ni plus ni moins, esthétiques que le double six ou le double blanc). M. Baes fait bien de méditer, mais fait mal de s'exprimer.

Et je préfère, que de lire ces allégories, voir passer les nuages.

Tous deux ne signifient rien. Les seconds seuls s'excusent par leur beauté.

P. S. M. Baes, ayant dessiné à la couverture un diabolotin à 7 lueurs tout à fait ébaudissant, je suis sans doute bien bon d'en parler sérieusement. EDMOND DE BRUIJN.



**Henry Bordeaux** : *Sentiments et idées de ce temps*. Perrin. — **Victor Charbonnel** : *Les mystiques dans la littérature présente*. Mercure de France. — **Jules Gillard** : *Idées de demain*. Namur, Godenne.

Accentuant d'un peu plus de Taine la méthode inaugurée par M. Bourget dans les *Essais de psychologie contemporaine*, M. Bordeaux s'efforça d'êtreindre la vie sous la littérature ; et ce souci, indéniablement, lui valut une attitude.

Un coin de vie étant donné (impressions d'enfance, impressions de voyage, vie provinciale, etc.), le jeune critique y groupera diverses natures d'écrivain, en sorte d'obtenir, selon une trame logique, de fort curieuses oppositions de nuances humaines et littéraires.

M. Bordeaux est chrétien, des pages en témoignent noblement. Si cependant, élargissant encore sa synthèse, il s'attachait à considérer la vie surélevée en Dieu par la Foi, l'Espérance et la Charité, nous pourrions espérer de lui cette chose tant attendue et qui ne vient pas : un livre de critique catholique.

M. l'abbé Charbonnel nous devait cela, j'imagine, ou à-peu-près, ayant entrepris de compulsier les littératures récentes à l'effet d'en dégager, frisson par frisson, l'inquiétude mystique.

Et M. Charbonnel empila des volumes, se barricada de volumes, ne voulut voir absolument que des livres et ne vit plus que des livres. C'est dire qu'il en fit un détestable. Sans ordonnance autre que métaphorique, d'une philosophie sérieusement badine, avec à peine le soupçon des facteurs moraux, sociaux et physiologiques dont la poussée détermina la renaissance idéaliste, les *Mystiques dans la littérature présente* demeurent une exquise gazette où le plus spirituel des abbés narre, délicieusement, l'anecdote du mysticisme. M. Charbonnel qui fut souvent émouvant, presque toujours sérieux s'oublie ici à marivauder au dessert d'un dîner philosophique.

En revanche M. Gillard ne sourit pas, qui s'enthousiasme pour les *Idées de demain*. Les nombreuses métaphores de cette brochure la ciment de crêtes du plus bel écarlate. Certes, l'auteur a raison de saluer d'un beau cri l'apparition de l'Église, toutes voiles dehors, sur les grandes eaux démocratiques. Mais l'idéalisme ! les cigognes de M. de Vogué sont si loin... et passèrent depuis lors quelques autres oiseaux !

M. Charbonnel, lui, — craignant horriblement d'être dupe — commença son livre par ces mots charmants : « Hier encore, on parlait d'un mysticisme dans la littérature. Je ne sais si on en parle aujourd'hui. C'est, en tout cas, une histoire à conter. »

Hélas ! oui, et fort lamentable. Car il faut regretter qu'au moment décisif, alors que les esprits, — à peine réaccoutumés du mode de penser noblement, — réclamaient que Jésus parlât, il ne se soit trouvé personne pour exposer la hautaine magnificence de cela — qui, mal connu, causa les répulsions des néo-chrétiens — et par quoi, cependant, le monde intérieur de l'homme s'achève d'une voûte d'absolu : le Dogme.

VICTOR KINON.



**Les catholiques et la littérature.** Les nos Mars-Avril-Mai du *Magasin Littéraire* de Gand, publient la sténographie et des échos du tournoi littéraire de Gand, au sujet duquel notre n° 3 amena des explications. Un peu moins provisoire est la vigoureuse conférence de M. l'abbé Klein, présenté en ce milieu par quelques notes de M. J. Soudan.



**Emblème chrétien.** — Une croix dans un coin de nature est pour la plupart d'entre nous un spectacle plus que journalier... Il faut avoir vécu longtemps en pays protestant pour comprendre tout ce qui manque à un paysage sans aucune de ces croix dont ce lourdaud païen de Goethe s'énervait en Tyrol, sans calvaires, sans oratoires, sans stations, sans statues de Saint-Jean de Népomuk à l'entrée des ponts, sans édicules pieux d'aucune sorte sous les bouquets d'arbres isolés... J'ai passé une bonne partie de mon adolescence dans une petite ville prétentieuse et méchante de la Suisse calviniste... Mais depuis la maison il ne fallait marcher qu'une heure pour arriver à un village catholique : une grande croix marquait la frontière du territoire des deux confessions.... Et tout de suite le paysage — le même identiquement que celui



d'avant qu'on aperçût la croix : la grande bande violette du Jura forestier par dessus la bande brune du vignoble, se transfigurait du coup.... Une sensation en quelque sorte d'isolement cessait, on se sentait de nouveau plus immédiatement dans la main de Dieu, comme mieux en puissance de l'Église. Même s'il ne s'agit que d'une personnelle illusion, d'une persuasion purement subjective, cela ne suffit-il pas à motiver une œuvre d'art, voire même à en être le sujet proprement dit. C'est ce qu'a fort bien éprouvé un artiste qui nous avait habitués déjà à de grandes choses mais pas dans cet ordre d'idées spiritualistes. Ce véritable poète est le hollandais *Charles Storm van 's Gravesande*, établi à Wiesbaden depuis quelques années. Dans tout un lot d'eaux-fortes et de pointes-sèches récemment publiées, je relève une estampe qui me rend tout-à-fait cette impression de mon enfance, encore que dans un site d'un caractère alpestre fortement accusé et d'une tournure romantique toute spéciale. C'est bien le paysage hostile adouci par la présence du signe rédempteur, la nature brute et rude, tempérée, sanctifiée et humanisée à la fois par la présence du symbole de consolation. Il s'agit, à l'angle d'un cimetière du Muottathal (canton de Schwyz), au bord d'une route rurale, d'une grande croix blanche, sur un fond orageux et couvert, montagnes mordues à mi-côte par les nuages.... Un vague rayon de soleil mélancolique traîne sur la croix comme un baiser d'affligé, les flancs noirs de la vallée parlent de deuil et font catafalque.... Plus souvent qu'on ne le croit, au bord d'une grand'route le symbolisme des choses fait ainsi cadre au symbolisme d'un emblème chrétien, mais c'est quand même avoir œuvré en haut idéaliste — tout réaliste que se suppose généralement M. Storm — que de s'être si bien aperçu du langage des choses et d'avoir traduit cette harmonie à tout prendre fortuite avec une intensité et une profondeur où l'on sent encore le christianisme sous l'art, tout comme le motif surajoute la croix à la nature.

WILLIAM RITTER.



**Le Christ de M. Carrière.** — On avait espéré jusqu'au dernier moment, nous rapporte *Le Cri de Paris*, que l'État français se rendrait acquéreur du beau Christ de M. Carrière qui figure à l'Exposition du Champ de Mars. (Pour ne rien dire de la Ville de Paris dont les passions ne sont que trop connues.)

Mais sans doute on aura craint rue de Valois quelque dangereuse interpellation anti-cléricale. Le gouvernement ne s'est pas soucié de se créer un grief de plus.

Heureusement on nous apprend que sur l'initiative de Mme Ménard-Dorian, quelques personnes se sont associées pour offrir la belle œuvre de M. Carrière à un musée.



**Au Salon Viennois** de cette année une seule peinture religieuse : une *Madone des paysans*, un grand triptyque dans un cadre de bois brut mordu d'ornements au fer rouge d'une

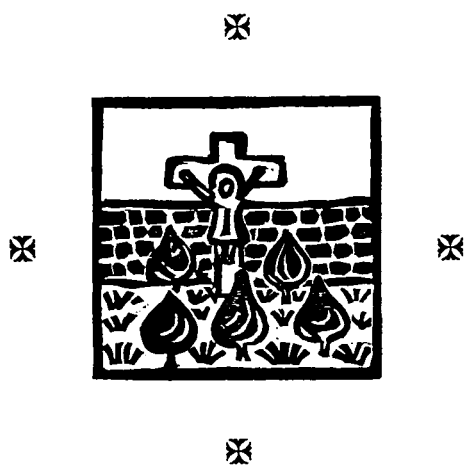
invention décorative excellente, de *M. Sandor Golz*. Encore faut-il tenir compte à l'auteur davantage de l'intention de l'œuvre même que de l'exécution : des paysans quelconques, tous du même type, sont entassés un peu à tort et à travers sans choix (tort double dans un pays où les populations campagnardes sont si variées, si belles et si pieuses) ; il y a de graves réserves à faire aussi sur l'Enfant Jésus, mais la Madone est tout-à-fait charmante, et si bien autrichienne elle, c'est-à-dire à la fois populaire et impériale avec sa lourde tiare-couronne d'or baroque, à la façon de celle de la Vierge de Maria Zell, par-dessus sa couronne de fleurs.... Et le paysage vespéral est harmonieux. Je signale cette œuvre inégale, discutable, mais très méritoire par certains côtés, avec intention. Personne à Vienne sauf *M. Golz* et une fois *M. Veith* (tableau votif pour l'église paroissiale de Retz), ne pense plus à essayer de l'art religieux et cela uniquement par fausse honte et respect humain : la raillerie du juif « éclairé » a fauché pour un temps les parterres où fleurissaient en œuvres d'art la piété poétique des de Schwind, des Kupelwieser et des Führich. Lorsque le seul protecteur que compte l'art à Vienne avec le Prince régnant de Lichtenstein, le Comte Charles Lanckoronski voulut revêtir de fresques évangéliques le corridor de sa fondation pieuse d'Ober Sankt Veit et trouver un artiste assez religieux pour cette œuvre il dut s'adresser à Wilhelm Steinhausen de Francfort ; il n'y avait personne à Vienne.... Mais à Vienne on ignore ce que certains artistes provinciaux de Bohême et de Pologne savent être religieux lorsqu'ils s'en mêlent, à cœur perdu.



**Wagner partout.** — Le Dimanche de Pâques, dans la Métropole Saint Étienne, S. E. le Cardinal Archevêque de Vienne a officié au « bruit » savant d'une messe wagnérienne signée *Dreyer*. Cette grande messe triomphale est certes une œuvre de foi et une œuvre de très bel art, c'est un effort comme il n'en avait point été tenté depuis la Messe de Gran. Toutefois une observation : est-ce atteindre le but désirable que de distraire l'assistance au moment de l'Élévation par une construction du *Sanctus* et du *Benedictus* répercutant le prélude de *Lohengrin* ; de distraire encore une fois au moment de la Communion par un fragment de mélodie infinie sous le mot *misereere* qui se prolonge avec l'exaltation et la frénésie onduleuse de certains cris d'Isolde, de Sieglinde ou de Brünhilde ; enfin le *Resurrexit* du Credo est-il assez glorieux évoqué par des sonneries de cors qui font penser à un appel de Walkyries ? Notre cher ami Marius André qui commet l'erreur, à mon sens, de placer de la musique wagnérienne à Montserrat aurait dû être là pour juger de l'effet.... L'expérience est concluante : la cathédrale ne supporte pas plus de messe wagnérienne que de messe italienne même aux fêtes glorieuses. L'une est un non-sens comme l'autre. Il faut trouver autre chose.

WILLIAM RITTER.





# Erreurs du Tome I

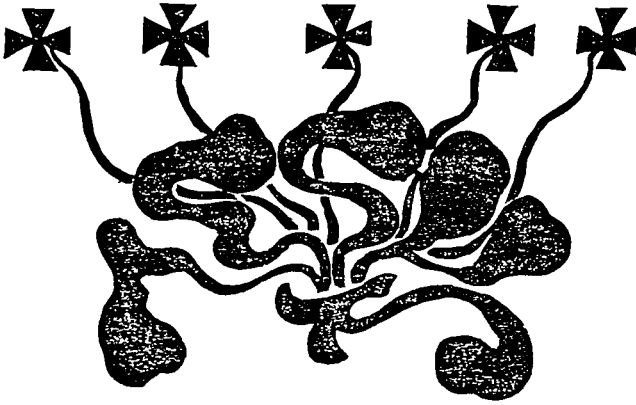
## TEXTE ERRONÉ

21. 24. — On dit à l'Ami :  
« D'où viens-tu ? » Il  
répondit : « Je viens de  
chez mon Aimé. — Où  
vas-tu ? — Je retourne  
vers mon Aimé. —
40. La sérénité mondiale  
d'un Christ de Quentin  
Matsijs... nous émeut  
par l'ordonnance qu'  
elle fait éclater entre  
les pensées qui s'y ex-  
priment. Et ces trois  
harmonies...
109. ... M. Maurice Hanrion...
112. ... renseigner au plus  
grand nombre des a-  
mis... que
116. 83. — ... que celui-là sait  
plus aimer qui fuit tou-  
tes peines
166. dont je pourrais ensan-  
glander toutes les prier-  
res...  
Et ulcère en fleur dont  
la rose se gâche,...
168. Les yeux fermés, afin  
pour ta venue...
191. La paix est le grand  
dieu  
et ce n'est jamais expres-  
sément que la loi mo-  
rale universelle est  
transgressée

## TEXTE RÉTABLI

24. — On dit à l'Ami : « Où  
vas-tu ? » Il répondit : « Je  
viens de chez mon Aimé. —  
D'où viens-tu ? — Je retourne  
vers mon Aimé. —  
(N. Ce non-sens exprime sans doute  
un état d'émotion et d'impatience).
- La sérénité mondiale d'un  
Christ de Quentin Matsijs...  
nous émeut par l'ordonnance  
qu'elle fait éclater *entre les  
lignes du visage, entre les coloris  
qui s'y distribuent*, entre les  
pensées qui s'y expriment.  
Et ces trois harmonies...
- ... M. Maurice *Hauriou*.
- ... *informer le* plus grand  
nombre des amis... que
83. — ... que celui-là sait  
*peu* aimer qui fuit toutes pei-  
nes
- dont je pourrais ensanglan-  
ter toutes les *pierres*...
- Et *ulcères* en fleur dont la  
rose se gâche,...
- Les yeux fermés, *mon Dieu*,  
afin pour ta venue...
- La paix est le grand *bien*  
et ce n'est jamais *impuné-  
ment* que la loi morale uni-  
verselle est transgressée.







## Tableau Alphabétique des Rédacteurs du Tome I

LE SPECTATEUR CATHOLIQUE :	
CONSTITUTION . . . . .	I
Faire-Part . . . . .	63, 112
L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	175
M <sup>e</sup> JULIETTE ADAM :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	176
M. MARIUS ANDRÉ :	
La Sainte Eucharistie et les Églises d'Orient	31
Les sciences religieuses en Espagne. . .	73
ÉVÉNEMENTS TOUCHANT LA MUSIQUE RELI- GIEUSE EN ESPAGNE . . . . .	100
Jansenismo y regalismo en Espana . . .	131
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	176
M. VICTOR BALAGUER :	
NOTES SUR UN PAYSAGE ET SAINT VINCENT FERRIER. . . . .	275
M. MAURICE BARRÈS :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	177
M. YVES BERTHOU :	
<i>En Perdition</i> . . . . .	134
M. LÉON BLOY :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	178
M. THOMAS BRAUN :	
<i>La Bénédiction du Cierge Pascal</i> . . . . .	230
ABBÉ CHARLES CAEYMAEX :	
Un type gallo-romain . . . . .	106
M. HENRY CARTON DE WIART :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	178
DISCOURS SUR « SAGESSE » . . . . .	234
M. ALBERT CHAPON :	
Art Musical religieux à Paris . . . . .	147

ABBÉ VICTOR CHARBONNEL :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT	
ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	179
RÉV. PÈRE CHARMETANT :	
AUX CHEFS D'ÉTAT, CHANCELIERS, AMBASSA-	
DEURS ET MINISTRES DES SIX GRANDES	
PUISSANCES SIGNATAIRES DU TRAITÉ DE	
BERLIN . . . . .	205
M. GEORGES CLÉMENCEAU :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT	
ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	180
M. ÉDOUARD COREMANS :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT	
ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	181
M. WALTER CRANE :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT	
ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	181
M. EDMOND DE BRUYN :	
Congrès contre l'athéisme . . . . .	25
Congrès des religions... ou plutôt, idéologie	
de M. Charbonnel . . . . .	26
Carlyle et l'Inquiétude religieuse . . . . .	26
L'Exégèse des mythes . . . . .	27
Traduttore traditore . . . . .	28
Revue des religions . . . . .	28
Religion franco-russe. . . . .	29
Les Vierges de Tilly . . . . .	29
Satanisme bravache . . . . .	30
Classiques chrétiens et païens comparés . . . . .	43
M. Charles Guérin, néophyte ? . . . . .	44
Note concernant « En Route » . . . . .	45
La Cathédrale . . . . .	45
L'Ymagier . . . . .	46
Van Eijck . . . . .	46
Cenacolo . . . . .	46
Génie . . . . .	46
Congrès de repopulation . . . . .	56
Événements de France . . . . .	57
Sarahbande . . . . .	57
Ministres de Dieu . . . . .	57
Réalisme naïf et réalisme critique . . . . .	58
Thomisme . . . . .	59
Marcel Schwob : Spicilège . . . . .	59
Un prélat érudit, mais humain . . . . .	60

Mysticisme inférieur . . . . .	72
Document bouddhique . . . . .	73
L'Adoration des Mages . . . . .	73
Douce fin . . . . .	106
Les Orientales . . . . .	109
Un de moins, pourtant . . . . .	109
Banquet de funérailles . . . . .	109
Miracle . . . . .	130
Guirlande d'élus . . . . .	130
Martyrs d'Arcueil . . . . .	130
Païen de bonne volonté . . . . .	143
AU SUJET DU CONGRÈS LITTÉRAIRE DE GAND .	156
En marge des « Origines du Christianisme »	279
Sacræ liturgiæ compendium . . . . .	279
Bossuet et le Jansénisme . . . . .	281
Les idées générales dont disposait Edgar Poe . . . . .	301
Les sept lueurs d'Elohim . . . . .	302
Les catholiques et la littérature . . . . .	303
Le Christ de M. Carrière . . . . .	304
M. REMY DE GOURMONT :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	186
MONSEIGNEUR CH. DE HARLEZ :	
RÉPONSE AU LIVRE DE M. L'ABBÉ CHARBONNEL	70
M. ERNST DELTENRE :	
Plain-Chant . . . . .	148
M. HECTOR DENIS :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	182
M. LOUIS DENISE :	
<i>Tierces-Rimes pour la Vierge Marie</i> . . . . .	33
VICOMTE D'HUGUES :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	188
ABBÉ J.-N. DUPUIS :	
Canonisation . . . . .	280
M. J. FELIU Y CODINA :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	183
M. F. FLEURIOT-KÉRINOU :	
POUR L'ARMÉNIE . . . . .	218



M. GEORGE FONSEGRIVE :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	183
ABBE G. FRÉMONT :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	185
M. FRÉRON :	
LE COMTE DE MUN . . . . .	107
M. ALPHONSE GERMAIN :	
POUR JÉSUS . . . . .	6
L'HOMME ET L'INVISIBLE . . . . .	118
M. ARNOLD GOFFIN :	
I Fioretti . . . . .	32
FRA ANGELICO . . . . .	91
M. JEAN GRAVE :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	186
M. CHARLES GUÉRIN :	
<i>Paroles du Seigneur</i> . . . . .	133
<i>Vers</i> . . . . .	294
ABBÉ PAUL HALFLANTS :	
LA DIDACHÈ DES DOUZE APÔTRES . . . . .	269
M. MAURICE HAURIUO :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	187
PASTEUR HUGENHOLTZ :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	188
M. AUG.-EDM. JOLY :	
Deux affichettes de M. G. Ramaekers . . . . .	46
Les Salons à Bruxelles . . . . .	146
<i>Les Tombeaux de Jésus</i> . . . . .	228
M. ALBERT JOUNET :	
<i>Au Christ de Gloire</i> . . . . .	290
M. VICTOR KINON :	
<i>De la Musique intérieure</i> . . . . .	34
La religion du xx <sup>e</sup> siècle . . . . .	128
Les religieuses Dominicaines de Béthanie et l'œuvre des Réhabilitées . . . . .	280
Henri Bordeaux, Victor Charbonnel, Jules Gillard . . . . .	302
ABBÉ FÉLIX KLEIN :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	189

M. GODEFROID KURTH :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	190
M. PAUL LEROLLE :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	190
M. GEORGES LORAND :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	192
D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	193
M. HENRI MAZEL :	
Un essai de sociologie catholique. . . . .	109
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	194
Congrès ecclésiastique de Reims . . . . .	281
M. ADRIEN MITHOUARD :	
LES POÈTES MYSTIQUES :	
I. Que la beauté est religieuse . . . . .	39
II. De la beauté mystique. . . . .	102
Note . . . . .	144
III. Paul Verlaine ou le Scrupule de la Beauté. . . . .	247
UN PASCALIEN : ERNEST HELLO . . . . .	75
En Bodinière . . . . .	129
TRIPTYQUE :	
I. <i>Incantation</i> . . . . .	166
II. <i>Hora Mortis</i> . . . . .	166
III. <i>Exaltation.</i> . . . . .	166
M. RAFAEL MITJANA :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	195
M. GABRIEL MONOD :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	196
M. CHARLES MORICE :	
LA RELIGION DE PAUL VERLAINE . . . . .	35
LE NORD ET L'ORIENT . . . . .	149
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	197
Pour Paul Verlaine (à la Libre Esthétique) . . . . .	233

ABBÉ NAUDET :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	199
M. RAOUL NARSY :	
MONSEIGNEUR DHULST . . . . .	47
THÉÂTRE :	
L'Évasion (M. Brieux). . . . .	61
Au delà des forces (Bjornsterne- Bjornson). . . . .	110
La loi de l'homme (M. P. Hervieu). . . . .	159
Spiritisme (M. V. Sardou). . . . .	160
La Cloche engloutie (M. G. Haupt- mann). . . . .	260
T. R. PÈRE OLLIVIER :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	200
M. EDMOND PICARD :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	200
M. GEORGES RAMAEKERS :	
<i>La Foi</i> . . . . .	89
M. WILLIAM RITTER :	
LE SENS CHRÉTIEN DE L'ART ET DE LA VIE AUTOUR DE SCHUBERT . . . . .	141
Un autre exégète de l'œuvre de Fra Angelico . . . . .	145
Emblème chrétien. . . . .	303
Au Salon Viennois . . . . .	304
Wagner partout . . . . .	305
M. GABRIEL TARDE :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	201
M. ALBERT VANDAL :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	202
M. FIRMIN VAN DEN BOSCH :	
LE TOURNOI LITTÉRAIRE DE GAND. . . . .	154
M. JEAN CASIER . . . . .	299
PASTEUR WAGNER :	
RÉPONSE A LA CONSULTATION SUR L'ORIENT ET LA CHRÉTIENTÉ . . . . .	202

## Anthologie ou Documents

RITUALE ROMANUM ( <i>lat.</i> ) :	
BENEDICTIO SEMINIS . . . . .	11

INCERTUS AUCTOR ( <i>lat.</i> ) :	
<i>Psallite Christo</i> . . . . .	5
INCERTUS AUCTOR ( <i>Thomas de Kempen</i> ) ( <i>lat.</i> ) :	
<i>De Imitatione Christi libri III<sup>ii</sup> capitulum LI</i> .	170
SANCTUS SEVERUS ( <i>apoc.</i> ) ( <i>lat.</i> ) :	
<i>De Gradibus Ecclesiae</i> . . . . .	127
B. RAYMOND LULLE ( <i>trad. du catalan</i> ) :	
<i>Le Livre de l'Ami et de l'Aimé</i> (V. 1-181)	
13, 65, 113, 161, 223, 263	
S. JEAN DE LA CROIX ( <i>trad. du castillan</i> ) :	
<i>Cantique de la Nuit obscure de l'Ame.</i> . . . .	23
S. VINCENT FERRIER ( <i>trad. du lemosin</i> ) :	
<i>Le Moine et l'oiseau</i> . . . . .	275
LOUIS VEUILLOT :	
LETTRE A ERNEST HELLO . . . . .	55
ERNEST HELLO :	
PAGE . . . . .	74
GEORGES SIMON :	
POUR UN PROJET D'ESTHÉTIQUE SPIRITUALISTE	283
NOTABLES ARMÉNIENS ET ÉVÊQUES	
GRÉGORIENS ( <i>trad. de l'arménien</i> ) :	
RAPPORT AU CATHOLICOS D'ETCHMIADZINE .	210

## Annotateurs, Editeurs et Traducteurs

H. A. ( <i>trad. de l'arménien</i> ) :	
RAPPORT COLLECTIF AU CATHOLICOS D'ETCH-	
MIADZINE. . . . .	210
M. MARIUS ANDRÉ ( <i>préf. annote et trad. du catalan</i> ):	
<i>Le Livre de l'Ami et de l'Aimé, de RAYMOND</i>	
LULLE (V. 1-181). 13, 65, 113, 161, 223, 263	
M. MARIUS ANDRÉ ( <i>annote et trad. de l'espagnol</i> ):	
NOTES SUR UN PAYSAGE ET S <sup>t</sup> VINCENT FER-	
RIER, DE M. VICTOR BALAGUER. 275	
M. VICTOR BALAGUER ( <i>préf. éd. et trad. du</i>	
<i>lemosin</i> ) :	
<i>Le Moine et l'Oiseau, de S<sup>t</sup> VINCENT</i>	
FERRIER. . . . .	275
M. ÉMILE BERNARD ( <i>éd. et annote</i> ) :	
POUR UN PROJET D'ESTHÉTIQUE SPIRITUA-	
LISTE, DE GEORGES SIMON . . . . .	283
R. P. CHARMETANT ( <i>préf. éd. et annote</i> ) :	
RAPPORT COLLECTIF AU CATHOLICOS D'ETCH-	
MIADZINE. . . . .	210

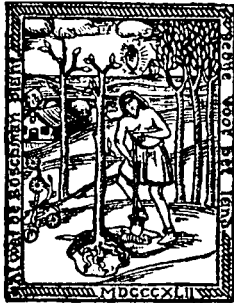
M. REMY DE GOURMONT ( <i>trad. du castillan</i> ) :	
<i>Cantique de la Nuit obscure de l'Âme, de S.</i>	
JEAN DE LA CROIX . . . . .	23
(LA D. : <i>Note sur ce Cantique</i> . . . . .)	24)

## Dessinateurs et Graveurs

M. MAURICE DENIS :	
ILLUSTRATION POUR LE CH. LI DU 3 <sup>e</sup> LIVRE	
DE L'IMITATION ( <i>2 tirages teintés d'une</i>	
<i>photogravure sur cuivre</i> ). . . . .	171, 173
SUITE DE DESSINS COMMENTANT « SAGES-	
<i>SE</i> » ( <i>zincogravures</i> ) :	
(a) <i>Vous êtes calme</i> . . . . .	246
(b) <i>L'âme antique était rude et vaine</i> . . . . .	255 6
(c) <i>Sagesse d'un Louis Racine je l'envie !</i> . . . . .	259
M. MAX ELSKAMP :	
5 <sup>e</sup> ŒUVRE DE MISÉRICORDE : SOIGNER LES	
MALADES ( <i>grav. origin. sur bois de buis</i> )	153
PETIT CALVAIRE D'ICI ( <i>grav. origin. sur bois</i>	
<i>de poirier</i> . . . . .)	229
BOSQUET ET PUIES ( <i>grav. origin. sur bois de</i>	
<i>buis</i> ) . . . . .)	276, 277
LE SAINT NOM EN FLEUR ( <i>grav. origin. sur fil</i>	
<i>de bois de poirier</i> ) . . . . .)	290
7 <sup>e</sup> ŒUVRE DE MISÉRICORDE : ENSEVELIR LES	
MORTS ( <i>grav. origin. sur bois de buis</i> ) .	299
M. AUG.-EDM. JOLY :	
LA MADONE AU VERBE ( <i>2<sup>e</sup> timbre du Spect.</i>	
<i>Cath.</i> ) ( <i>zincogr.</i> ). . . . .)	12
M. GASTON PRUNIER :	
CALVAIRE ( <i>grav. origin. sur bois de poirier</i> )	
( <i>2 états d'impression</i> ) . . . . .)	137, 139
RENIEMENT ( <i>grav. origin. sur bois de poirier</i> .	297
CHRISTOPHE VAN SICHEM :	
PACIENCIA ( <i>reprod. zincogr. d'une grav. sur bois</i> )	222
M. MAURICE VERNEUIL :	
PAVOTS ( <i>zincogr.</i> ) . . . . .)	294
(D'APRÈS INSC. MURALE) :	
CHRISME ( <i>1<sup>er</sup> timbre du Spect. Cath.</i> ) ( <i>zincogr.</i> )	1
(ÉCOLE ALLEMANDE) :	
DÉLUGE ( <i>reprod. zincogr. d'une grav. sur bois</i> ).)	205




TIRÉ POUR  
"LE SPECTATEUR  
CATHOLIQUE"



SUR LES PRESSES  
DE J.-E. BUSCHMANN  
A ANVERS





## Enseignement et Éducation :

### **L'Enseignement libre, l'Université et l'Intérêt national,**

par M. George Fonsegrive (*Quinzaine*, 1 Avril).

### **Réforme nécessaire,**

par M. Jean Lerolle (*Sillon*, 10 Avril).

### **Le T. H. Frère Joseph. Son action personnelle dans l'œuvre de l'éducation,**

par M. Paguelle de Follenay (*Quinzaine*, 1 et 15 Avril, 1 Mai).

### **L'Enseignement supérieur des jeunes filles à l'Institut catholique,**

par M<sup>e</sup> la vicomtesse d'Adhémar (*Rev. de l'Inst. cath. de Paris*, Mars-Avril).

### **La Question des écoles en Angleterre,**

par Ch. Egremont (*Quinzaine*, 15 Avril).

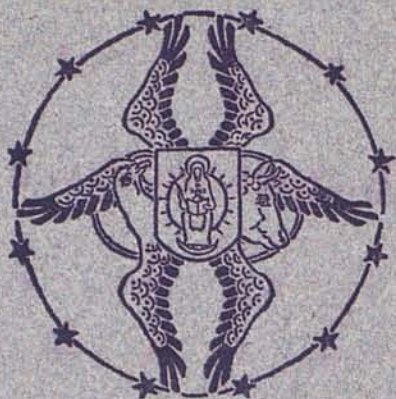
**Décision papale** relevant les catholiques anglais de la défense faite par la Propagande de fréquenter Oxford et Cambridge ; commentaires à ce sujet en France dans *l'Univers*, en Belgique dans le *Bien Public* (Gand), où M<sup>sr</sup> Abbeloos, recteur magnifique de l'Université de Louvain, prémunit contre la généralisation de cette dispense seulement régionale.

### **Situation de l'Enseignement supérieur donné aux frais-de l'État Belge.**

Rapport triennal présenté aux Chambres législatives par M. F. Schollaert, ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, Années 1892, 1893, 1894 (*document parlementaire*).

**Le Promoteur et le Législateur de l'Instruction primaire au XVII<sup>e</sup> siècle**, fut ce bienheureux Pierre Fourrier, à la canonisation duquel l'Église va procéder (lire le R. P. H. Chérot dans les *Études* du 20 Avril).





HENRI MAZEL

Vient de faire paraître

## le Khalife de Carthage

œuvre dramatique, qui participe à la tentative  
d'une série idéologique :

ARCHYTAS DE MÉTAPONTE, LES AMANTS D'ARLES,  
L'HÉRÉSIARQUE, LA FIN DES DIEUX,

concrétisant les principaux stades religieux et les  
tournants de l'histoire occidentale.

TIRÉ POUR  
"LE SPECTATEUR  
CATHOLIQUE"



SUR LES PRESSES  
DE J.-E. BUSCHMANN  
A ANVERS

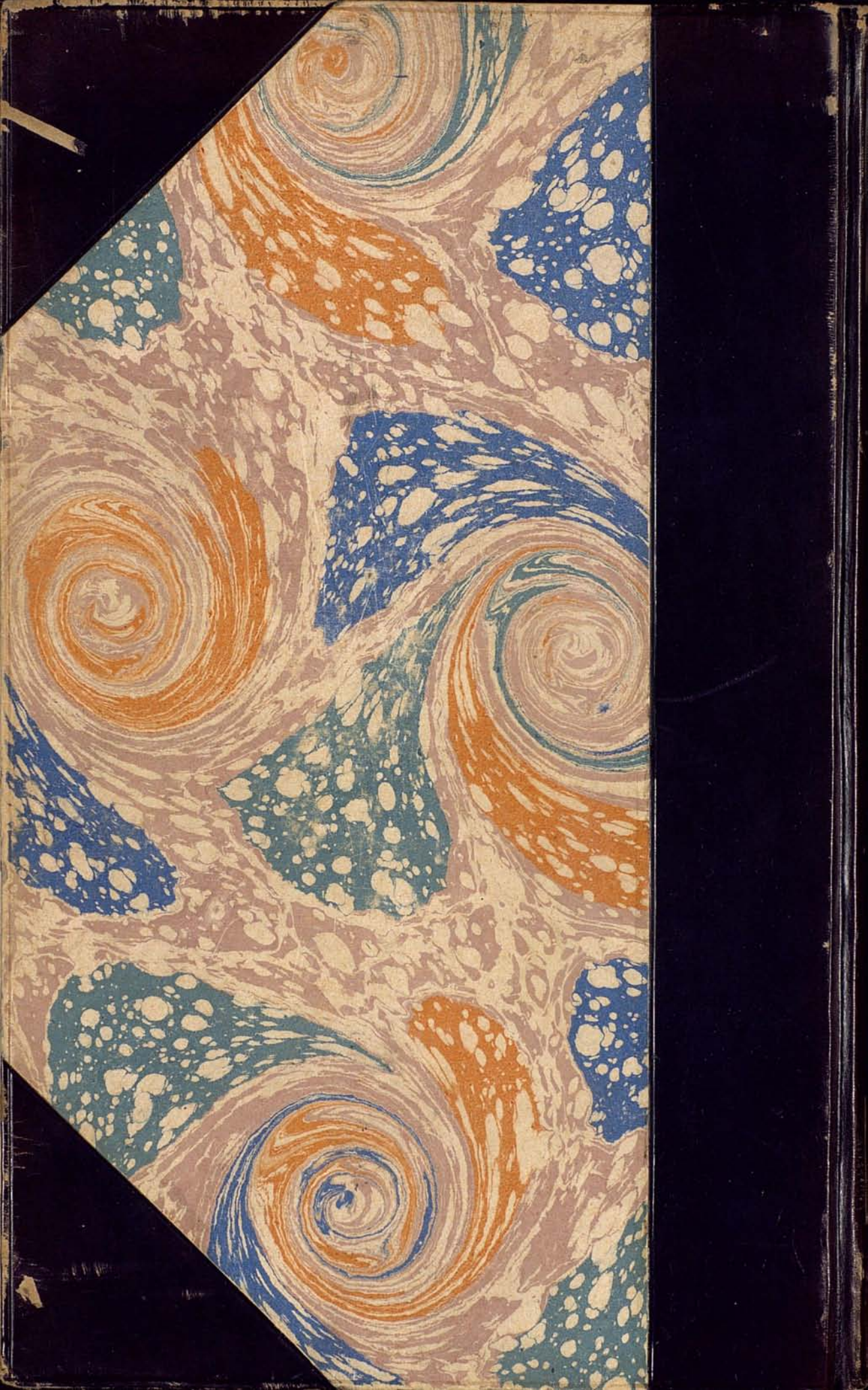












## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.



#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.